



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



0068695



Phil. 816

Phil 816

THÉORIE

D È S

SENTIMENS MOR AUX.

T O M E P R E M I E R.

THÉORIE

DES

SENTIMENS MORaux;

TRADUCTION NOUVELLE

*De l'Anglois de M. SMITH, ancien
Professeur de Philosophie à Glasgow ; •*

Avec une Table raisonnée des matières
contenues dans l'Ouvrage ,

Par M. l'Abbé BLAVET ,
Bibliothécaire de S. A. S. M. le P. de Conty.

Quand une lecture vous élève l'esprit & qu'elle vous
inspire des sentimens nobles & courageux , ne cherchez
pas une autre règle pour juger de l'Ouvrage , il est
bon & fait de main d'ouvrier.

Caractères de la Bruyere, Chap. 1.



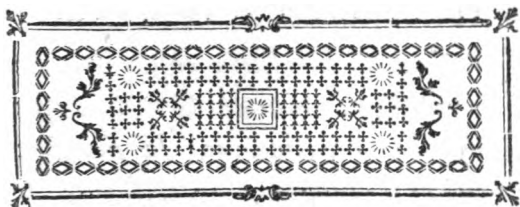
A PARIS ,

Chez VALADE , Libraire , rue St-Jacques ,
vis-à-vis celle des Mathurins.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE
DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

*EN dédiant cette Traduction à
VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,
mon intention n'est pas seulement
de lui faire hommage du loisir &
du bonheur que je lui dois ; c'est*

a 3

vj É P I T R E.

*encore de lui faire connoître un
Ouvrage immortel & bien digne
de son attention par la manière
neuve , simple , intéressante &
lumineuse dont l'Auteur y a
traité le plus important de tous
les sujets. C'est un chef-d'œuvre
de raisonnement , de sagesse &
de sentiment ; & si je suis assez
heureux pour avoir bien rendu
mon Original , V. A. S. verra
ici mieux que par-tout ailleurs
l'origine & le fondement des hauts
sentimens qu'on a pour Elle.*

*Je suis avec le plus profond
respect ,*

MONSEIGNEUR ,

De VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur , *B L A V E T.*



P R É F A C E.

LA première édition de cette Théorie parut à Londres en 1758 , la seconde en 1761 , & la troisième en 1767.

Le Journal Encyclopédique dit à la fin d'un petit extrait qu'il en donna au mois d'Octobre 1760 : » Cet Ouvrage Nous a » paru recommandable par la » force & la chaleur de son style , » par la beauté & la noblesse des » sentimens, par la nouveauté & » la justesse des réflexions , par » le ton imposant des raisonne- » mens ; mais ce qui le rend » encore plus précieux , c'est » que tout y respire la vertu » la plus pure , & que la Re- » ligion y est par - tout respec-

viii *P R É F A C E.*

» tée «. L'Angleterre avoit prévenu le Journaliste dans ce jugement qui fera sans doute confirmé par ma Nation & par toute autre à laquelle on fera connoître cette excellente production.

Le meilleur Livre est celui qui nous apprend le mieux ce que nous sommes & ce que nous devons être ; car cette science vaut mieux que toutes les autres ensemble.

Je regarde celui-ci comme un miroir fidèle où les hommes de tous les tems & de tous les pays peuvent se reconnoître avec plaisir , & en même-temps comme une source pure & féconde où ils peuvent puiser les plus belles instructions & trouver les plus nobles encouragemens à la vertu.

P R É F A C E. ix

De tous ceux que j'ai lus il n'y en a point qui m'ait donné tant d'envie de devenir meilleur. Que tous ceux qui le liront puissent en dire autant ; c'est un souhait que je fais moins pour la gloire de l'Auteur que pour l'intérêt de l'humanité.

On lui reprochera peut-être quelques répétitions & un peu de sécheresse dans l'établissement de ses principes d'ailleurs si satisfaisantes quand on en vient à la preuve & à l'application. La crainte que ces principes n'échappassent à la mémoire des Lecteurs , & l'idée qu'on ne pouvoit les exposer avec une précision trop rigoureuse , ont sans doute produit ces inconvénients. Mais ils sont très-

x *P R É F A C E.*

légers pour des têtes qui ne sont pas légères ; & j'ose affurer qu'il n'y a pas de quoi ennuyer ni rebuter un homme d'un courage & d'une capacité ordinaires qui fera la moindre attention à l'importance de la matière. Quand la morale est enseignée par de dignes Maîtres , c'est-à-dire , par des gens dignes d'être les Précepteurs du genre-humain , elle est non-seulement la plus intéressante & la plus agréable , mais encore la plus accessible de toutes les sciences. Je plains ceux qui n'ont pas de goût pour elle. Un de ces grands Maîtres * a prononcé leur sentence : » La marque la plus » sûre , dit-il , d'un esprit fri-

* Maffillon.

P R É F A C E. xj

» vole & léger , d'une raison
» médiocre & bornée , d'un
» cœur mal fait & incapable de
» grandeur & d'élevation, c'est
» de ne trouver rien qui frap-
» pe , qui étonne , qui satis-
» fasse , qui intéresse dans les
» sages & sublimes vérités de
» la morale ».

Lorsque j'entrepris cette Tra-
duction j'ignorois qu'il y en eût
déjà une *. M. Smith , qui la
connoissoit , ayant appris que
j'en avois fait une nouvelle , a
eu l'honnêteté de m'en remer-
cier comme d'un service qui lui
étoit très-agréable. Je serois

* Imprimée chez Briasson en 2 vol. in - 8°. Il me semble qu'on auroit dû se contenter du Titre de l'Original sans y ajouter celui de *Métaphysique de l'Ame* , qui n'est pas juste.

xij *P R É F A C E.*

très-flatté si mon travail pou-
voit rendre à cet excellent hom-
me une partie de la satisfaction
que le sien m'a donné. Quant
à mes autres Lecteurs , la peine
que j'ai prise pour eux sera bien
récompensée s'ils ne s'occupent
que des choses & nullement de
mon style que je croirai tel qu'il
doit être , si l'on n'y pense point.





T A B L E

R A I S O N N É E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

De la convenance des actions.

SECTION PREMIERE.

Du Sentiment de la convenance.

CHAPITRE PREMIER.

De la sympathie. Tom. I. Pag. 1.

L'INTÉRÊT propre n'est pas le seul principe qui gouverne les hommes.— Il y en a d'autres, tels que la pitié ou la compassion par lesquels nous sommes sensibles aux malheurs d'autrui.— C'est par l'imagination seule que nous pouvons concevoir & sentir ce que les autres sentent, c'est-à-dire, en imaginant

xiv TABLE RAISONNÉE

ce que nous sentirions à leur place. — Généralement parlant nous prenons part à toutes les affections des autres. — Le principe qui nous fait prendre part aux affections des autres, quelles qu'elles soient, peut être justement appelé sympathie. — Elle n'a pourtant pas lieu universellement pour toutes les passions dont certaines excitent plutôt notre antipathie. — Notre sympathie avec la joie ou le chagrin est bien foible avant que nous sachions ce qui les occasionne. — Elle vient donc plutôt de la vue des circonstances qui excitent la passion que de celle de la passion même. — C'est pourquoi nous sentons souvent, en nous mettant à la place d'autres personnes, des passions dont elles sont incapables. — De-là notre pitié pour les fous & l'idée où nous sommes que la folie est un si grand malheur. — De-là encore notre compassion pour les morts & la frayeur que la mort nous inspire. — En nous transportant d'imagination à leur place nous joignons à l'idée de leur situation le sentiment que nous en avons & qu'ils n'ont pas. — Rien de plus précieux que cette illusion de l'imagination par l'avantage qu'en retire la société.

CHAPITRE II.

Du plaisir de la sympathie. pag. 14.

Le plaisir que nous fait la sympathie des autres ne peut être attribué aux raffinemens de l'amour de soi. — On l'éprouve souvent dans des occasions si frivoles que la considération de l'intérêt propre ne sauroit y entrer

pour rien. Le plaisir que me fait la sympathie de mes amis avec ma joie ne vient point de ce que j'y gagne une augmentation de cette joie. — J'ai ce plaisir là quand ils sympathisent avec mon chagrin que leur sympathie diminue au lieu de l'augmenter. — Nous sommes même plus jaloux de communiquer à nos amis nos passions désagréables que les autres. — Paroitre peu touché de la joie de quelqu'un n'est qu'un manque de politesse, mais il y a de la cruauté à témoigner ouvertement de l'indifférence pour son affliction. — Aussi nous pardonnons plutôt à nos amis de ne pas adopter nos amitiés que de ne pas épouser nos ressentimens. — Nous sommes nous-mêmes bien-aise de pouvoir, ou fâchés de ne pouvoir pas sympathiser avec eux.

C H A P I T R E I I I .

De la manière dont nous jugeons de la convenance ou de la disconvenance des affections des autres par leur conformité ou leur contrariété avec les nôtres.

pag. 22.

Les affections des autres nous paroissent nécessairement convenables ou disproportionnées à leurs objets, selon que nous sympathisons ou que nous ne sympathisons pas avec elles. — Et c'est toujours par nos sentimens que nous jugeons de ceux des autres. — S'il n'y a pas une sympathie actuelle quand nous les approuvons, il y en a du moins une conditionnelle fondée sur l'expérience des affections que produit ordinaire-

xxv) TABLE RAISONNÉE

ment leur situation. — On peut considérer chaque affection du cœur par rapport à la cause qui l'excite , & par rapport à la fin qu'elle se propose. — La convenance consiste dans la proportion & la disconvenance dans la disproportion entre l'affection qui produit l'action & la cause ou l'objet qui produit l'affection. — C'est dans les effets, bien ou mal faisans, que l'affection se propose, que consistent le mérite ou le démérite qui rendent une action digne de récompense ou de châtimement. — Quand nous jugeons de la conduite des autres, nous avons égard non-seulement au mérite, mais à la convenance. — Nous jugeons toujours de la convenance par nos affections correspondantes. — Et chaque faculté dans un homme est la mesure par laquelle il juge de pareille faculté dans un autre homme.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet. pag. 29.

Dans les objets qui n'ont point de rapport particulier à nous ou aux autres, la correspondance de sentimens ne suppose point de sympathie. — Celle-ci n'a lieu que dans les objets qui nous affectent particulièrement nous ou les autres. — Dans ces objets la correspondance de sentimens est infiniment plus importante & plus difficile. — Pour l'établir il faut que le spectateur tâche de se mettre bien à la place, & de prendre les sentimens du principal intéressé. — Et que le principal intéressé tâche de se mettre à la place & de

prendre les sentimens du spectateur. — Ce changement de rôle dans le principal intéressé est un excellent remède contre le chagrin. — Et fait que la société est le meilleur préservatif contre l'inégalité d'humeur.

CHAPITRE V.

Des vertus aimables & des vertus respectables. pag. 41.

Ces deux efforts du spectateur & du principal intéressé produisent l'un les vertus aimables, celles de l'humanité, l'autre les vertus respectables, celles de l'empire sur soi-même. — Rien de plus aimable que celui dont le cœur sympathique, partage également la bonne & la mauvaise fortune de ceux qu'il fréquente. — Rien de plus grand que la fermeté dans le malheur & la modération dans le ressentiment des injures. — Ces deux efforts sont la source de l'harmonie de l'ordre, de la beauté dont la nature humaine est capable, parce que les passions des hommes ne peuvent s'accorder qu'autant qu'ils sentent peu pour eux-mêmes & beaucoup pour les autres, & que le grand précepte de la nature est de nous aimer nous-même comme nous aimons notre prochain. — L'humanité & l'empire sur soi-même ne sont cependant des vertus que quand on les porte à un degré peu commun. — Pour agir avec convenance il ne faut souvent pas de vertu. — Et il peut y avoir beaucoup de vertu dans des actions qui sont encore bien éloignées de la parfaite convenance. — Dans ce dernier cas nous nous servons de deux

xviii TABLE RAISONNÉE

mesures différentes pour juger d'une action.
— Savoir l'idée de la parfaite convenance & l'idée du degré ordinaire où sont portées les qualités morales. — Ce qui est au-delà de ce degré nous paroît digne de louange, & ce qui est en-deça digne de blâme.

SECTION II.

Des degrés où les différentes passions sont compatibles avec la convenance.

INTRODUCTION. pag. 50.

La convenance de chaque passion excitée par des objets relatifs à nous, doit être dans un certain degré de médiocrité. — Sans quoi le spectateur ne pourroit y entrer. — Ce degré doit être plus haut ou plus bas selon que les passions excitent plus ou moins de sympathie,

CHAPITRE PREMIER.

Des passions qui tirent leur origine du corps. pag. 52.

Il est malséant d'exprimer ces passions fortement, parce qu'il n'y a que peu ou point de sympathie avec elles. — Une fois satisfaites elles nous deviennent aussi étrangères qu'elles l'étoient aux autres. — C'est dans l'empire sur elles que consiste la vertu, proprement

appelée tempérance. — Comme notre imagination se moule plus aisément sur celle des autres que notre corps sur leur corps , il y a beaucoup plus de sympathie avec les passions qui ont leur source dans l'imagination. — Les passions & les grandes douleurs du corps n'excitent une vive sympathie que quand elles sont jointes à d'autres passions qui viennent de l'imagination. — C'est pourquoi nous avons plus de compassion pour les maladies dangereuses où l'on ne souffre guères , que pour les douleurs les plus aiguës , où il n'y a point de danger. — Notre peu de sympathie pour les maux corporels est le fondement de la confiance à les souffrir.

C H A P I T R E I I.

Des passions qui ont leur source dans un tour , ou une disposition particulière de l'imagination. pag. 62.

Parmi les passions de l'imagination ce sont celles-là qui excitent le moins de sympathie. — L'amour qui est de cette espèce nous paroît toujours ridicule dans un autre. — Il n'est quelquefois si intéressant que par d'autres passions de l'imagination qui s'y joignent. — Et s'il nous intéresse davantage dans les femmes , c'est qu'il est plus dangereux pour elles. — L'indulgence qu'on a pour lui , vient de la même cause. — Ainsi que la vanité de ceux qui affectent de paroître amoureux quoiqu'ils ne le soient pas. — Faute de songer au peu de sympathie qu'excitent les passions qui viennent d'un tour ou d'une habitude particulière

xx TABLE RAISONNÉE
de l'imagination, la moitié du monde est mau-
vaise compagnie pour l'autre.

CHAPITRE III.

Des passions insociables. pag. 69.

Ces passions ne peuvent trouver de sym-
pathie qu'en baissant considérablement de leur
ton naturel. — Elles doivent être plus mâtées
que toutes les autres, parce qu'elles ont contre
elles notre sympathie pour celui qui en est
l'objet. — Quoique nécessaires au public & aux
particuliers par leurs effets éloignés, elles ne
laissent pas d'être odieuses parce qu'on en juge
par leurs effets immédiats. — Par le dégoût
qu'inspire leur expression, elles ne sont pas
propres à la musique, comme la joie, la tris-
tesse, &c. — Elles déplaisent non-seulement
au spectateur, mais à celui qui en est travaillé.
— Il est extrêmement difficile de nous faire
sympathiser avec le ressentiment & la ven-
geance.

CHAPITRE IV.

Des passions sociables. pag. 82.

Les passions sociables nous plaisent par la
double sympathie qu'elles excitent en nous,
& avec la personne qui fait du bien, & avec
celle qui le reçoit. — Elles ne s'attirent ja-
mais notre aversion, lors même qu'elles don-
nent dans l'excès.

CHAPITRE V.

*Des passions qui tirent leur origine de
l'intérêt propre ou de l'amour de soi.*
pag. 87.

Ces passions tiennent le milieu entre les sociables & leurs contraires, parce qu'elles plaisent moins que les unes, & choquent moins que les autres. — Elles sont formées par le chagrin ou la joie que nous ressentons de notre bonne ou mauvaise fortune. — Nous sympathisons plus avec les petites joies qu'avec les grandes qui excitent pour l'ordinaire un sentiment d'envie. — Et plus avec les grands chagrins qu'avec les petits.

SECTION III.

*Des effets de la prospérité & de
l'adversité sur le jugement que
nous portons de la convenance ;
& pourquoi il est plus aisé
d'obtenir notre approbation
dans l'une que dans l'autre.*

CHAPITRE PREMIER.

*Que quoique notre sympathie avec
l'affliction soit une sensation plus
vive que notre sympathie avec la*

xxij TABLE RAISONNÉE

joie , elle approche ordinairement beaucoup moins de ce que sent la personne principalement intéressée. p. 96.

La sympathie avec le chagrin est plus universelle qu'avec la joie. — Le penchant que nous avons à sympathiser avec la joie est cependant le plus fort , & la sympathie avec le chagrin , quoique plus vive , est toujours beaucoup plus éloignée de ce que sent le principal intéressé. — Le peu d'espoir de rencontrer une sympathie complète avec l'affliction est cause de la honte qu'on a de pleurer devant le monde. — Nous pouvons entrer complètement dans la joie de nos amis. — Mais à peine entrons-nous dans leur affliction. — Comme nous ne pouvons , pour ainsi dire , aller à eux , nous les admirons s'ils viennent à nous. — Et alors le chagrin sympathique semble surpasser la peine du principal intéressé. — En général le chagrin ne plaît que quand il vient de ce qu'on sent pour les autres. — Et il déplaît toujours quand il vient de ce qu'on sent pour soi-même.

C H A P I T R E I I.

De l'origine de l'ambition & de la distinction des rangs. pag. 112.

L'ambition est fondée sur la disposition des hommes à sympathiser avec la joie. — Cette sympathie est le principal objet de la poursuite des honneurs & des richesses. — Et le

défaut de cette sympathie fait le malheur & la honte de la pauvreté. — Effets de cette sympathie avec la condition des grands. — Elle donne lieu à la distinction des rangs & à l'ordre de la société. — Elle fait obtenir aux grands l'attention & l'admiration publique à peu de frais. — Au contraire, il en coûte fort cher aux gens d'une condition médiocre pour se distinguer. — Et ils ont besoin pour cela d'un mérite rare parmi les grands. — C'est la perte de cette sympathie qui rend à ceux-ci leur disgrâce un malheur insupportable. — Le seul moyen de vivre indépendant & heureux est de se tenir toujours hors du cercle de l'ambition. — Mais il n'y a que les caractères les plus sublimes ou les plus vils qui dédaignent le rang & la distinction ou qui ne s'en embarrassent pas.

C H A P I T R E I I I.

De la Philosophie Stoïque. pag. 133.

Si la bonne conduite est ce qui rend une condition estimable, la préférence que nous donnons à certains états est mal fondée. — Puisqu'il n'y a aucun état où l'on ne puisse agir convenablement. — C'est sur ce principe que les Stoïciens avançoient que toutes les conditions sont égales pour le sage. — Qui peut se conduire au moins aussi bien dans l'adversité que dans la prospérité. — La seule objection qu'on puisse opposer à cette philosophie lui fait beaucoup d'honneur. — Quoiqu'il en soit de cette objection, il est sûr que les

xxiv TABLE RAISONNÉE

plus grands malheurs ne sont pas les plus difficiles à supporter. — Parce qu'ils ont une puissante consolation [dans la sympathie. — C'est le mépris des hommes qui est le plus grand écueil de la vertu.

SECONDE PARTIE.

*Du mérite & du démérite, ou
des objets de la récompense &
du châtiment.*

PREMIERE SECTION.

Du sentiment du mérite & du démérite.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

*Que tout ce qui paroît être l'objet propre
de la gratitude paroît mériter récom-
pense, & que tout ce qui paroît être
l'objet propre du ressentiment paroît
mériter châtiment.* pag. 147.

La gratitude & le ressentiment sont le principe de l'idée & du sentiment que nous avons du mérite & du démérite des actions. — Parce qu'ils sont ce qui nous porte le plus immédiatement & le plus directement à récompenser ou à punir. — Il y a une grande différence à cet égard entre la gratitude & l'estime ou l'amitié. — Entre le ressentiment & la haine ou l'aversion,

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des objets propres de la gratitude & du ressentiment. pag. 162.

Ces objets sont ceux d'une gratitude ou d'un ressentiment avec lesquels sympathise pleinement un spectateur impartial. — Notre sympathie avec la joie des autres nous fait entrer dans leur gratitude. — Et celle que nous avons avec leur affliction nous fait entrer dans leur ressentiment. — Même dans celui que nous prêtons aux personnes qui ont péri par un meurtre. — De-là les horreurs qui assiegent le lit des assassins, & les esprits qu'on croit sortir des tombeaux. — Et l'approbation d'instinct que nous donnons à la loi nécessaire & sacrée du Talion,

CHAPITRE III.

Que dans tous les cas où l'on n'approuve pas la conduite de celui qui fait du bien à un autre, il n'y a que peu de sympathie avec la gratitude de celui qui le reçoit; & au contraire que dans le cas où l'on ne blâme point les motifs de celui qui fait du mal, il n'y a nulle sympathie avec le ressentiment de celui qui le souffre. p. 157.

Pour sympathiser avec la gratitude de quel-

b

xxvj TABLE RAISONNÉE

qu'un il faut sympathiser avec les motifs de la personne qui lui fait du bien. — Et pour sympathiser avec le ressentiment de quelqu'un il faut avoir de l'antipathie avec les motifs de la personne qui lui fait du mal.

CHAPITRE IV.

Contenant la récapitulation des Chapitres précédens. pag. 161.

La sympathie avec la gratitude est entière quand la convenance des motifs se joint à la bienfaisance de l'action. — Elle est entière avec le ressentiment quand la disconvenance des motifs se joint au préjudice que cause l'action.

CHAPITRE V.

Le sentiment du mérite & du démérite analysé. pag. 164.

Deux émotions distinctes dans le sentiment du mérite. 1. La sympathie directe avec les affections de celui qui fait du bien. — 2. La sympathie indirecte avec les affections de celui qui le reçoit. — Deux émotions distinctes aussi dans le sentiment du démérite. 1. L'antipathie directe avec les motifs de celui qui fait le mal. — 2. La sympathie indirecte avec le ressentiment de celui qui le souffre.



SECONDE SECTION.

De la justice & de la bienfaisance.

CHAPITRE PREMIER.

Comparaison de ces deux vertus. p. 175.

Les actions qui tendent à faire un bien ou un mal positif & dans les motifs desquelles il y a de la convenance ou de la disconvenance sont les seules dignes de récompense ou de châtiment. — Le défaut des vertus bienfaisantes n'expose point au châtiment parce qu'il ne fait aucun mal positif. — Et n'est point l'objet propre du ressentiment. — Les actions contraires à la justice sont les seules qui nous exposent au ressentiment & au châtiment. — D'où naît une distinction remarquable entre la justice & les autres vertus sociales. — Il faut toujours distinguer soigneusement ce qui est simplement l'objet du blâme & ce qui est l'objet du ressentiment & du châtiment ou ce qu'on peut exiger de force. — Dans l'égalité naturelle aucun degré d'amitié ne peut être exigé de force. — Les loix peuvent obliger ou contraindre à certaines actions bienfaisantes. — Mais c'est la partie de la législation la plus délicate & la plus difficile. — Les actes de bienfaisance méritent récompense. — A peine les actions de justice en méritent-elles aucune par ce qu'elles ne produisent aucun bien positif. — En quoi les hommes suivent la loi du Talion qui paroît être la grande loi de la nature.

xxvii] TABLE RAISONNÉE

CHAPITRE II.

Du sentiment de la justice , des remords , & du sentiment intérieur qu'on a de son propre mérite. pag. 183.

Chaque homme est beaucoup plus touché de ce qui le regarde que de ce qui regarde les autres. — Mais il sent qu'à leurs yeux il ne vaut pas mieux qu'un autre , & qu'ils ne lui passeront jamais de se donner une préférence qui tende à leur préjudice ou à leur ruine. — Et que pour n'être pas l'objet de leur haine & de leur indignation il faut qu'il réprime l'arrogance naturelle de son amour-propre. — De-là le sentiment du crime qui est d'autant plus fort dans le coupable que le mal dont il est l'auteur excite plus de ressentiment. — Rien n'en excite plus que le meurtre. — Nature & effets du remords. — Nature & effets du sentiment opposé qui suit les bonnes actions.

CHAPITRE III.

De l'utilité de cet arrangement de la nature. pag. 194.

La nature a établi la différence entre la justice & les vertus bienfaisantes pour le maintien de la société. — Qui peut exister sans les dernières. — Et non sans la justice. — Dans les objets physiques nous distinguons la cause efficiente de la cause finale. — Faute de les

distinguer dans les opérations de l'ame nous faisons honneur à la raison de ce qui vient de la sagesse de Dieu. — Sur quoi l'on a cru que c'étoit la raison qui nous faisoit approuver originairement le châtimement du crime. — Peu de gens ont réfléchi sur la nécessité des loix de la justice, quoique tout le monde approuve la punition des méchans. — Nous n'avons point en vue la conservation de la société quand nous approuvons la punition des crimes commis contre les individus. — La considération pour la multitude vient des considérations particulières pour les individus & celles-ci ne viennent point de l'autre. — Il y a cependant des occasions où la punition est approuvée par la seule vue de l'intérêt général de la société. — Les transgressions dont on approuve ainsi le châtimement n'excitent pas à beaucoup près le même ressentiment & la même horreur que les autres. — Nous désirons vivement que Dieu punisse l'injustice lorsque sa punition ne peut être utile à la société. — La nature nous porte à croire que Dieu aime la vertu & qu'il hait le vice pour eux-mêmes indépendamment des effets qu'ils tendent à produire. — A craindre qu'il ne trouve beaucoup à punir & rien à récompenser dans notre conduite, & à chercher toutes sortes de moyens pour apaiser sa colère. — En quoi la Religion s'accorde avec la nature.



TROISIÈME SECTION.

*De l'influence de la fortune sur
le sentiment du mérite ou du
démérite des actions.*

INTRODUCTION. pag. 213.

Trois circonstances dans chaque action, l'intention, le mouvement physique & les bonnes ou mauvaises conséquences qui s'ensuivent. — Des trois, l'intention est la seule qui puisse être le fondement de la louange ou du blâme. — Tout le monde convient en général que nous ne sommes pas responsables des conséquences de nos actions. — Cependant nous ne jugeons presque jamais des actions conformément à cette règle.

CHAPITRE PREMIER.

*Des causes de cette influence de la
fortune.* pag. 224.

Causes de cette influence. — La gratitude & le ressentiment sont excités en nous par les objets qui nous causent du plaisir ou de la peine. — 1°. Par les objets inanimés. — Ce qui a donné lieu aux Dryades & aux Lares des Anciens. — 2°. Beaucoup plus par les objets animés, parce qu'étant capables eux-mêmes de peine & de plaisir, la gratitude & le ressentiment y trouvent plus de quoi se satis-

faire. — 3°. Mais sur-tout par nos semblables sur lesquels ces passions peuvent s'exercer complètement. — Parce qu'ils peuvent sentir que c'est pour leur conduite passée qu'on leur fait du bien ou du mal. — Ce qui est le principal but de la gratitude. — Et du ressentiment. — Outre le plaisir & la peine, l'intention est encore une cause excitante de ces passions. — Il existe une de ces causes quand quelqu'un nous fait un bien ou un mal qu'il ne vouloit pas nous faire. — Et comme cet effet ne dépend pas de l'agent, de-là l'influence de la fortune sur nos jugemens.

CHAPITRE II.

De l'étendue de cette influence de la fortune.

Effets de cette influence. — 1°. Le défaut de succès diminue le mérite des bonnes intentions. — Non-seulement à nos yeux, mais à ceux du spectateur impartial. — Et de la personne même qui a fait tous ses efforts pour nous obliger. — C'est le même cas pour le mérite des talents & de la capacité. — 2°. Il diminue également le démérite des mauvaises intentions. — Qui ne sont presque jamais punies si sévèrement que le crime même. — On peut observer à cet égard un relâchement dans les loix de presque toutes les Nations. — L'inexécution d'un crime projeté & résolu diminue considérablement le démérite de l'intention aux yeux même de celui qui étoit prêt à le commettre. — 3°. Le bien ou le mal qu'on nous fait sans in-

xxxij TABLE RAISONNÉE

tention de le faire excite notre gratitude ou notre ressentiment. — C'est pour cela qu'un porteur de mauvaises nouvelles nous déplaît, & que nous accueillons toujours bien celui qui nous en apporte de bonnes. — Pourquoi nous trouvons bon que le dernier soit récompensé & mauvais que l'autre soit puni. — Malgré cette différence nous entrons généralement dans le ressentiment de celui auquel un autre fait du mal. — Trois degrés de négligence. — Le premier, qui renferme une injustice, est puni sévèrement quand il a de mauvaises suites & non quand il n'en a pas. — La sévérité des Loix à cet égard est extrême dans presque toutes les Nations. — Le second degré de négligence, qui ne suppose aucune sorte d'injustice, est puni aussi par la réparation du dommage. — Et même le troisième quoique l'attention scrupuleuse à laquelle il est opposé soit un défaut plutôt qu'une bonne qualité.

C H A P I T R E I I I.

De la cause finale de cette irrégularité de sentimens. pag. 243.

Il regneroit des désordres affreux dans la société si on punissoit les intentions. — Cette irrégularité est donc très-utile en ce qu'elle est le fondement de la règle nécessaire que les hommes en cette vie ne sont punissables que pour leurs actions. — Cela doit nous faire admirer la sagesse & la bonté de Dieu jusques dans la foiblesse & la folie des hommes. — Sans cette même inconséquence l'homme se

contenteroit d'une bienveillance stérile à l'égard de ses semblables. — Et il seroit moins attentif à ne rien faire qui puisse troubler leur bonheur. — La nature n'a cependant pas laissé sans ressource & sans consolation celui dont les bonnes intentions manquent leur effet. — Il en trouve dans la maxime équitable que les évènements qui sont hors de notre puissance ne doivent pas diminuer l'estime qui nous est dûe. — Et dans la générosité & l'équité des honnêtes gens.

TROISIEME PARTIE.

Du fondement des jugemens que nous portons sur nos propres sentimens & notre propre conduite, & du sentiment du devoir.

SECTION UNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoissance intime que nous avons d'avoir mérité l'approbation ou le blâme. Tom. II. pag. 1.

Le desir de l'estime & de l'approbation ne peut être pleinement satisfait qu'autant qu'on est l'objet propre de ces sentimens. — Celui qui fait ne les avoir pas mérité ne sauroit prendre pour lui les louanges qu'on lui donne. — Sans tomber dans le vice souverainement

xxxiv TABLE RAISONNÉE

ridicule & méprisable qu'on appelle proprement vanité. — Et qui est fondé sur l'illusion d'imagination la plus grossière. — Faux point de vue où se considèrent les ames vaines. — Il y a un vrai contentement attaché à l'idée d'avoir mérité des louanges quoiqu'on ne les ait pas obtenues. — Juste point de vue où se considère celui qui fait être digne de l'estime & de l'approbation qui lui manquent. — L'approbation qu'on n'a point, mais qu'on devrait avoir n'est guères moins précieuse que celle qu'on aura & dont on ne jouira point. — On doit donc faire à peu près le même cas de l'une que de l'autre. — Le tourment & la honte intérieure suivent les mauvaises actions cachées. — Surtout si c'est des crimes énormes. — Rien ne peut tranquilliser le coupable. — S'il ne croupit dans une insensibilité totale pour l'honneur & l'infamie, le vice & la vertu. — Il y a eu des scélérats qui sont venus eux-mêmes au devant du Supplice parce qu'ils ne pouvoient plus tenir à l'horreur de leur situation. — L'idée de se réconcilier avec le genre humain par cette démarche, devoit être un bonheur pour eux.

CHAPITRE II.

De quelle manière nos jugemens se rapportent à ce que doivent juger les autres, & de l'origine des règles générales.
pag. 10.

Les sentimens que nous avons de notre conduite passée & d'où dépend en grande partie

le bonheur de notre vie , ont toujours un rapport secret avec ceux des autres. — 1°. Sans la société un homme n'auroit aucune idée de la convenance & du mérite de ses actions. — Nous puisons nos idées de la beauté & de la difformité du Corps dans l'impression que les autres font sur nous. — Et celles de notre beauté ou de notre laideur extérieure dans l'impression que nous croyons devoir faire sur eux. — Afin de juger de cette dernière impression , nous nous mettons à leur place pour tâcher de nous voir comme ils nous voyent. — Il en est de même des idées que nous avons de la convenance ou de la disconvenance de notre conduite. 1°. Quiconque examine la sienne prend la place & le rôle d'un spectateur , & tâche d'en prendre les sentimens. — 2°. La vertu n'est aimable & méritoire que parce qu'elle excite l'amour & la reconnoissance des autres. — 3°. L'homme n'est un être moral que parce qu'il est comptable de ses actions. — Il l'est à ses semblables avant de l'être à Dieu. — Si le Tribunal de la Divinité se manifestoit plus clairement aux hommes , ils ne pourroient vaquer aux chétives affaires d'ici-bas. — La nature a donc sagement établi que l'homme fût le juge des hommes. — Elle nous apprend à reconnoître cette juridiction. — Mais nous pouvons en appeller au Tribunal supérieur qu'elle érige dans notre cœur. — Et dont l'autorité est fondée sur les décisions même de celui dont il casse souvent les Arrêts. — Ce Juge suprême vient à l'établir dans notre cœur par l'expérience que nous faisons de la partialité des jugemens des hommes. — Il y fait les fonctions d'un spectateur impartial. — Son approbation nous dé-

xxxvj TABLE RAISONNÉE

dommage de la censure des autres. — Et leurs applaudissemens ne peuvent nous dédommager de sa censure. — Si nous n'avons recours à lui, notre bonheur est à la merci de la folie & du caprice des Hommes. — C'est ce 'suprême arbitre qui doit décider entre nos intérêts & ceux des autres. — Lui seul peut corriger les fausses apparences des objets tels que nous les présentent nos passions intéressées. — En nous faisant prendre la place & les yeux d'un tiers qui n'est pas plus porté pour les autres que pour nous. — Sans le sentiment de la convenance & de la justice les intérêts des autres nous seroient fort indifférens. — La perte de tous les habitans de la Chine troublera moins le repos d'un honnête Européen qui n'a point de relation avec cet Empire que la perte de son petit doigt. — Cependant il frémiroit d'horreur à la pensée de sacrifier cent millions de ses frères pour éviter un petit malheur. — Ce qui prouve également la bassesse de nos principes passifs & la noblesse de nos principes actifs. — C'est quelque chose de plus fort que l'humanité & la bienveillance qui élève ainsi nos principes actifs. — C'est l'habitant de notre cœur, le juge & l'arbitre souverain de notre conduite qui se fait entendre. — C'est l'amour de ce qui est grand & honorable, celui de la grandeur & de la dignité de notre propre caractère. — L'éducation la plus commune suffit pour élever nos principes actifs à un degré de convenance passable. — Mais pour redresser nos sentimens passifs il faut la plus sévère & la plus profonde Philosophie. — Deux sorts de Philosophes l'ont entrepris. — Les premiers veulent nous faire sentir pour les autres ce que

DES MATIÈRES. xxxvij

nous sentons pour nous-mêmes. — Selon eux nous devrions être habituellement tristes & mélancoliques. — Ce qu'ils nous proposent est tout-à-fait déraisonnable. — Et ne serviroit qu'à nous rendre misérables sans aucun profit pour les autres. — Nous devons souhaiter du bien à ceux qui sont le plus loin de nous. — Mais la nature a fait très-sagement de ne nous inspirer qu'un foible intérêt pour ce qui les regarde. — Les Stoïciens ont voulu nous faire sentir pour nous-même ce que nous sentons pour les autres. — Quelque difficile que soit ce qu'ils proposent, il n'est nullement inutile ni absurde d'y prétendre. — Ils n'ont fait que développer à cet égard nos idées naturelles de perfection — Et poser le fondement d'un bonheur inaltérable. — Cependant il s'en faut bien que cette perfection soit réalisée. — Le juge intérieur est souvent en danger d'être corrompu par nos passions intéressées. — Soit avant soit après l'action. — Avant l'action la force des passions nous fait toujours quitter la place de spectateur pour nous ramener à la nôtre. — Après l'action l'impartialité de nos jugemens ne produit communément que de vains regrets. — Encore est-il rare que nous jugions alors avec une équité parfaite, — parce que nous aimons mieux chercher de nouvelles raisons de persévérer dans l'injustice que de déchoir de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. — Le remède à ces fatales illusions est dans les règles générales de conduite. — Nous les formons sur ce que nous observons que telles ou telles actions plaisent ou déplaisent à nous ou aux autres. — Ce n'est point sur les règles générales que nous approuvons

xxxviii TABLE RAISONNÉE

ou blâmons originairement certaines actions. — Mais c'est sur cette approbation ou ce blâme que sont fondées les règles générales. — Qui supposent que les actions excitent d'abord en nous tel ou tel sentiment. — Elles ne sont donc pas les véritables fondemens du juste & de l'injuste. — Elles sont d'un grand usage pour rectifier les faux rapports de l'intérêt propre. — Pour arrêter l'impétuosité d'une passion, ou pour punir celui qui se laisse emporter à la violence.

CHAPITRE III.

De l'influence & de l'autorité des règles générales de la morale, & qu'elles sont regardées à juste titre comme les loix de Dieu. pag. 52.

La considération pour les règles générales est ce qu'on appelle proprement le sentiment du devoir. — Principe qui supplée au sentiment de la convenance. — Et sans lequel il n'y a personne sur qui l'on puisse compter. — Sans lui nous violerions souvent les devoirs les plus faciles. — Et à plus forte raison les plus difficiles. — Le respect pour ces règles est fortifié par l'opinion qu'elles sont les loix de Dieu. 1°. Cette opinion semble nous avoir été d'abord inspirée par la nature. — Qui nous fait attribuer nos qualités à Dieu, sur tout les bonnes, & par conséquent l'amour de la vertu & le ressentiment contre l'injustice. — D'où il est arrivé que dans les ténèbres même du Paganisme les Dieux étoient géné-

ralement regardés comme les rémunérateurs de la vertu & les vengeurs du crime. — Et que la Religion a fait respecter la morale bien avant la naissance de la Philosophie. — 2^o. Les recherches de celle-ci sont venues à l'appui de la nature. — Elles nous montrent que nos facultés morales nous ont été données par le souverain Etre pour la direction de notre conduite. — Et qu'ainsi les règles que ces *facultés* morales nous prescrivent sont très-proprement appelées loix de Dieu. — Comme on appelle loix les règles générales établies par le Souverain pour la conduite de ses sujets. — Cela paroît encore par le but que s'est proposé l'Auteur de la Nature dans la formation de l'homme. — Qui ne peut avoir été que le bonheur de l'homme. — Auquel nous travaillons en suivant les leçons de nos facultés morales. — Et auquel nous nous opposons quand nous ne les suivons pas. — Ce qui nous porte naturellement à espérer la bienveillance ou à craindre la vengeance divine. — 3^o. L'amour de la vertu & la haine du vice nous mènent à la même conclusion. — A regarder froidement la distribution des biens & des maux en cette vie, rien n'est mieux arrangé. — Chaque vertu y trouve la récompense la plus propre à l'encourager. — L'industrie & la prudence obtiennent les honneurs & les richesses qu'elles se proposent. — La justice & l'humanité, l'estime & la confiance qu'elles ont en vue. — Et ne manquent presque jamais leur but. — Cette distribution contraire cependant quelques-uns de nos sentimens naturels. — Nous voudrions la changer. — Et ôter à certaines qualités la récompense ou le salaire qui leur appartient pour

xl TABLE RAISONNÉE

le donner à d'autres. — Et notre impuissance à cet égard nous fait recourir au Ciel — Et nous conduit à la croyance d'une vie à venir par l'amour de la vertu & l'horreur du vice. — Le motif d'un Dieu rémunérateur & vengeur prête la plus grande force au sentiment du devoir. — De - là vient la confiance particulière que nous mettons dans les hommes religieux. — Confiance bien fondée par-tout où les principes naturels de la Religion ne sont pas corrompus.

CHAPITRE IV.

Quels sont les cas où le sentiment du devoir doit être le seul principe de notre conduite, & quels sont ceux où il doit concourir avec d'autres motifs. pag. 77.

Cette puissante influence de la Religion l'a fait regarder comme le seul motif louable de nos actions. — D'où il suivroit que nous ne devons pas être reconnoissans par gratitude, secourables par humanité, &c. — Le Christianisme n'a jamais ordonné que le sentiment du devoir fût le seul principe d'action. — Savoir quand il doit l'être, cela dépend 1°. de la nature de l'affection qui seul nous feroit agir. — 2°. De la nature des règles générales. — 1°. Les actions qui partent d'affections bienfaisantes n'ont besoin d'aucun motif étranger. — Elles ne plaisent jamais tant que quand l'affection qui les produit agit seule. — Et que quand le sentiment du devoir ne s'en mêle que pour modérer l'affection. — C'est tout

le contraire pour les passions malfaisantes. — Qui doivent céder la place au sentiment du devoir. — Les passions intéressées tiennent encorè ici le milieu. — S'il s'agit d'un petit objet d'intérêt c'est le sentiment du devoir qui doit nous régler. — Et non l'affection pour l'objet même qui n'est qu'une bagatelle. — C'est en cela que consiste la différence de l'avarice à la stricte économie. — S'il s'agit d'objets importants, on est méprisé de ne pas les rechercher pour eux-mêmes avec quelque chaleur. — De-là le cas qu'on fait de l'ambition dans le monde. — Et notre admiration pour les héros & les conquérans. — C'est la grandeur ou la petitesse des objets qui fait la différence de l'ambition à l'avarice. — 2. Il y a bien des cas où les règles générales ne peuvent diriger notre conduite, — parce qu'à l'application elles manquent de précision & d'exactitude. — Témoin les règles de la reconnaissance, — dont les devoirs paroissent cependant les plus sacrés & les plus stricts parmi ceux des vertus bienfaisantes. — La justice seule a des règles parfaitement exactes. — C'est pourquoi l'attachement le plus scrupuleux aux règles de la justice est le plus recommandable. — Ces règles sont comme celles de la grammaire, & celles des autres vertus comme celles de la critique, — dont aucune ne peut nous mener infailliblement à son but. — On peut faire de mauvaises actions par un faux sentiment du devoir. — Ce qui n'arrive guères que par les fausses notions de Religion. — Les crimes de cette espèce n'excitent pas la même indignation que les autres. — M. de Voltaire nous a très-bien représenté dans sa Tragédie de Mahomet quels doivent être nos

xlij TABLE RAISONNÉE

sentimens à l'égard de ceux qui en sont coupables. — On peut également faire une bonne action contre un faux sentiment du devoir. — Mais ces actions ne sont pas estimables. — Les seules dignes d'être appelées vertueuses sont celles qu'accompagne l'approbation de soi-même.

QUATRIÈME PARTIE.

De l'effet de l'utilité sur le sentiment de l'approbation.

SECTION UNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la beauté que l'apparence d'utilité répand sur toutes les productions de l'art , & jusqu'où s'étend l'influence de cette espèce de beauté. pag. 98.

La beauté résultante de l'utilité est encore un principe de l'approbation & du blâme. — L'utilité d'une chose nous est agréable par l'idée du plaisir & de la commodité qu'elle peut nous donner. — On fait moins de cas de la fin à laquelle sont destinées les productions de l'art que de leur aptitude à cette fin. — Ce qu'on peut observer dans les petits objets comme dans les plus grands. — Les bijoux , par exemple , & les colifichets n'ont d'autre mérite que l'art avec lequel ils sont

fabriqués pour un certain usage. — Et leur utilité réelle ne vaut pas la peine de les porter. — C'est le goût pour cette espèce de beauté qui séduit les ambitieux, — & qui leur fait tout sacrifier pour arriver à un certain repos élégant & artificiel — auquel il est possible qu'ils n'arrivent point, — & qui dans le fait ne leur paroît pas meilleur que la tranquillité à laquelle ils ont renoncé pour lui. — Dans la vieillesse & le chagrin ils trouvent que la grandeur & les richesses ne sont que des futilités. — Que la différence entr'elles & de purs colifichets vient uniquement de ce que leur utilité est plus visible. — Et qu'au fonds elle n'est pas plus réelle. — Mais nous considérons rarement cette utilité dans un jour abstrait & philosophique. — Nous la joignons avec le mouvement, l'ordre & l'arrangement propre à la procurer. — Et dans cette idée complexe elle nous frappe comme quelque chose de grand & de beau. — C'est cependant cette illusion qui anime l'industrie des hommes — & qui rend la société florissante. — Envain les grands & les riches voudroient tout engloutir. — Leur luxe & leurs caprices sont pour les autres ce qu'on attendroit vainement de leur justice & de leur humanité. — Et les hommes trouvent leur subsistance à peu près comme ils l'auroient eue si la terre eût été partagée à tous par égales portions. — Dans ce qui fait le véritable bonheur ils ne le cèdent point aux plus puissans d'entr'eux. — Et le pauvre jouit souvent d'une sécurité pour laquelle les Rois font la guerre. — Le même principe nous attache aux institutions qui tendent au bien public. — Quoique le bien public même nous soit peut-être indifférent. — L'humanité & le

xliv TABLE RAISONNÉE

patriotisme étant tout-à-fait indépendans l'un de l'autre. — Aussi le vrai moyen d'échauffer le zèle pour la Patrie est de piquer l'esprit de système & d'arrangement. — En développant le grand système de l'administration politique. — C'est pourquoi rien n'est plus favorable au progrès du patriotisme que l'étude de la politique. — Et les livres sur cette matière dont les plus foibles & les plus mauvais ne sont pas sans utilité.

CHAPITRE II.

De la beauté que répand l'apparence d'utilité sur les caractères & les actions des hommes , & jusqu'où la perception de cette utilité peut être regardée comme un des principes originaux d'approbation. pag. 118.

Cette beauté d'utilité se trouve encore plus dans la vertu, comme la difformité contraire dans le vice. — C'est même ce qui frappe le plus quand on les considère d'une manière abstraite. — La convenance & la disconvenance, le mérite & le démérite ne frappent que dans les actions particulières. — Cependant ce n'est ni les bons effets de la vertu, ni les mauvaises suites du vice qui nous font originairement approuver l'une & blâmer l'autre. — Quoiqu'ils ajoutent sans doute aux sentimens de l'approbation & du blâme. — 1°. Le sentiment par lequel on approuve la vertu ne peut être de la même espèce que celui par lequel on approuve une invention de l'art.

1°. L'approbation de qualités les plus utiles à nous ou aux autres ne porte pas sur leur utilité. — 1. Celles qui nous sont les plus utiles sont la raison & l'empire sur nous-mêmes. — Or la raison est originairement approuvée, non comme utile, mais comme juste & exacte. — Et on admire sa plus grande force dans des sciences dont l'utilité n'est pas sensible. — Il en est ainsi de l'empire sur soi-même. — On l'approuve plutôt parce qu'il est convenable que parce qu'il est utile. — Et c'est par la difficulté d'arriver à cette convenance qu'il se fait admirer. — 2. l'approbation des qualités les plus utiles aux autres est également fondée sur la convenance, — c'est-à-dire, sur la correspondance de nos sentimens avec ceux de l'agent. — La convenance de la générosité a le même principe que celle de la justice, savoir le sacrifice de nos intérêts. — L'humanité n'emporte pas ce sacrifice. — Qui est aussi le principe des plus grands exploits de l'amour de la Patrie. — Et qui suppose toujours qu'on se met à la place des autres & qu'on prend leurs sentimens. — Quand Brutus immola ses enfans il ne les vit point avec les yeux d'un père, mais avec ceux de la République. — 3. La perception de la beauté d'utilité n'a aucun rapport avec les sentimens des autres. — Au lieu que l'approbation ou le blâme que nous donnons à notre conduite en ont beaucoup.



CINQUIÈME PARTIE.

De l'influence de la coutume & de la mode sur les sentimens de l'approbation & de l'improbation morales.

SECTION UNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'influence de la coutume & de la mode sur les notions que nous avons de la beauté & de la difformité. p. 133.

La coutume & la mode influent beaucoup sur nos jugemens concernant toute espèce de beauté. — L'habitude de voir deux objets ensemble fait que leur séparation nous choque. — S'il y a une convenance naturelle dans leur union, la coutume rend leur séparation plus désagréable. — La mode est une branche particulière de la coutume. — Elle doit son existence, & ses agrémens aux gens d'un rang ou d'un caractère distingué. — Elle s'étend généralement à tous les objets du goût, 1. aux Arts. — Elle change plus ou moins vite selon que les matières qu'elle emploie sont plus ou moins durables. — C'est la coutume seule qui nous fait croire que certains ornemens sont nécessaires dans l'architecture. —

La poésie reconnoît aussi son empire, quoi qu'en disent les anciens Rhéteurs. — 2. Elle influe de même sur les jugemens que nous portons de la beauté des objets naturels. — Qui, selon le P. Buffier, consiste dans la conformation moyenne & la plus ordinaire dans les objets de chaque espèce. — De sorte que la beauté est en même-tems la chose la plus rare & la plus commune. — Mais il n'est pas vrai que tout sentiment de la beauté, même extérieure, soit fondé sur la coutume. — Quoique nous ne trouvions ni belles toutes les formes qu'elle réprouve, ni laides toutes celles qu'elle approuve.

C H A P. I T R E I I.

*De l'influence de la coutume & de la
mode sur les sentimens moraux.*
pag. 150.

3. Elle influe moins sur la beauté de la conduite que sur le reste. — Il n'y a point de coutume qui puisse nous réconcilier avec le caractère d'un Néron. — Elle augmente la délicatesse de nos sentimens par la bonne éducation. — Et l'émousse par la mauvaise. — La mode accrédite quelquesfois certains désordres & avilit des qualités estimables. — De-là vient la contagion des vices des grands. — Et le dégoût pour les vertus des gens du commun. — Les diverses occupations des hommes différencient leurs habitudes, leurs mœurs & leurs caractères. — Pour plaire il faut n'avoir ni trop ni trop peu du caractère des gens de sa condition. — Il y a des mœurs particulières

xlviij TABLE RAISONNÉE

pour chaque âge comme pour chaque profession. — Celles de certains états ont une convenance naturelle sensible & indépendante de la coutume. — Pour que la conduite d'un homme soit convenable, elle doit être assortie à toutes les circonstances de sa situation. — Une tendresse paternelle qui ne seroit point blâmée dans un homme privé, seroit impardonnable dans un général. — On ne peut attendre d'un Ecclésiastique l'humeur gaie & dissipée d'un militaire. — A voir les dangers de la profession des armes, il semble que la pensée habituelle de la mort seroit bien à cet état. — C'est pourtant probablement pour éviter cette pensée que les militaires donnent dans le tour d'esprit opposé. — Les causes font varier dans des pays & des siècles différens la mesure de la convenance de conduite. — Les vertus douces sont plus cultivées chez les Nations civilisées. — Parce que la sûreté & l'abondance y laissent peu d'exercice à la force de l'ame. — C'est tout le contraire chez les Nations sauvages. — Qui poussent la fermeté & l'empire sur soi-même à un degré presque inconcevable pour nous. — La sympathie & l'indulgence qu'on trouve chez un peuple humain fait qu'on s'y livre à bien des faiblesses. — Cicéron pouvoit pleurer à la fin de ses Oraisons. — Mais son éloquence passionnée eût révolté un siècle auparavant. — La situation d'un peuple poli & celle d'un peuple barbare produisent d'autres différences essentielles. — Les premiers sont francs & sincères, & leurs passions sont modérées. — Les autres sont faux & dissimulés & ont les passions furieuses. — Ces différences au reste n'attaquent pas ce qu'il y a de plus important

portant. — Le pis qui en puisse arriyer est qu'une vertu empiète sur les droits d'un autre. — Que la fermeté des sauvages fasse tort à leur humanité. — Et que l'humanité des peuples civilisés prenne sur le courage. — Le ton des mœurs de chaque peuple est, généralement parlant, celui qui convient le mieux à sa situation. — Les plus grands écarts où nous jette la coutume ne regardent donc pas le caractère général de la conduite. — Ils se trouvent dans des usages particuliers, — Tels que l'exposition des enfans. — Si le caractère général pouvoit être ainsi dépravé, la société seroit détruite.

SIXIEME PARTIE.

Des systèmes de Philosophie morale , composée de quatre Sections.

SECTION PREMIERE.

Des questions qui doivent être examinées dans une Théorie des Sentimens Moraux. pag. 179.

Ceux qui traitent des principes de la morale ont deux questions à résoudre. — La première en quoi consiste la vertu. — La seconde quel pouvoir ou faculté de l'ame nous fait goûter ou estimer un caractère vertueux.

Tome I.

C

I TABLE RAISONNÉE

SECTION II.

*Des différentes explications qui
ont été données de la nature
de la vertu.* pag. 183.

On peut réduire à trois tous les systèmes sur la nature de la vertu , — qui consiste ou dans la direction convenable de toutes nos affections , & par conséquent dans la convenance. Ou dans celle des affections qui ont pour but notre intérêt propre , c'est-à-dire dans la prudence. — Ou dans celle des affections qui ont pour but l'intérêt des autres , c'est-à-dire , dans la bienveillance.

CHAPITRE PREMIER.

*Des systèmes qui placent la vertu dans
la convenance.* pag. 185.

Selon Platon , Aristote & Zénon , la vertu consiste dans la convenance. — Système de Platon. — Ce qu'il entendoit par la justice. — Différentes significations de ce mot communes à toutes les langues. — Système d'Aristote. — Pourquoi il met la vertu dans les habitudes. — En quoi il contrarie les idées de Platon. — Système de Zénon. — Diffère de celui d'Aristote par les degrés d'empire sur soi-même qu'il exige. — Les systèmes de Clark de Wollaston , de Shaftesbury portent tous sur la même idée fondamentale de la convenance. — Tous ces systèmes sont imparfaits en ce qu'ils n'expliquent pas pourquoi la vertu & le

DES MATIERES. 13

vice sont dignes, l'une de récompense & l'autre de châtement.

CHAPITRE II.

Des systèmes qui font consister la vertu dans la prudence. pag. 210.

Système d'Epicure. — Il suppose faussement que la vertu n'est aimable & le vice haïssable que par les effets qui en rejaillissent sur le corps. — Ce qui a jeté ce Philosophe dans l'erreur. — En quoi sa doctrine diffère de celle de Platon, d'Aristote & de Zénon.

CHAPITRE III.

Des systèmes qui placent la vertu dans la bienveillance. pag. 225.

Phénomènes de la nature humaine qui ont fait naître le système de la bienveillance. — On n'y explique pas assez d'où vient notre approbation des vertus inférieures, la prudence, la tempérance, la fermeté, &c. — Réfutation des principales raisons alléguées en faveur de ce système. — A quoi revient celui qui place la vertu dans l'obéissance à la volonté de Dieu. — Et celui qui la met dans l'utilité.



Bj TABLE RAISONNÉE

CHAPITRE IV.

Des systèmes licentieux. pag. 240.

Les trois systèmes qui font le sujet des trois chapitres précédens ont le défaut de trop donner à certaines vertus. — Mais ils tendent tous à nous rendre meilleurs. — Pourquoi les anciens philosophes étudioient Epicure avec tant de soin & le citoient si volontiers. — Développement du système qui anéantit la distinction entre le vice & la vertu. — En quoi consiste la vanité. — Il y a de l'affinité entre le desir d'être estimable, celui d'acquérir l'estime en la méritant, & celui de l'obtenir à faux titre en ce qu'ils se rapportent aux sentimens des autres. — La différence entr'eux est pourtant très-grande. — Le Docteur Mandeville abuse presque par-tout de l'ambiguïté des termes. — Il traite de vicieuse chaque passion qui n'est telle que dans un certain degré. — Et c'est - là le fondement de sa conclusion favorite que les vices particuliers tournent au bien général. — Son dessein étoit de combattre une doctrine vulgaire qui plaçoit la vertu dans l'extirpation entière des passions. — De l'impossibilité d'en triompher complètement il concluait que la vertu étoit une chimère. — Et des inconvéniens qu'il y auroit à le faire il concluait que le vice étoit nécessaire à la société — Si le Duc de la Rochefoucault & Mandeville n'ont pas étendu l'empire du vice, ils l'ont affermi. — Mais quelque pernicieux que soit leur système, il n'auroit pas séduit tant de monde s'il n'avoit eu quelque vraisemblance.

SECTION III.

*Des différens systèmes qui ont
été formés sur le principe
de l'approbation.*

INTRODUCTION. pag. 263.

L'amour de soi, la raison & le sentiment
sont les trois sources marquées pour le prin-
cipe de l'approbation. — Cette question n'in-
téresse que la curiosité philosophique.

CHAPITRE PREMIER.

*Des systèmes qui assignent l'amour de
soi pour principe de l'approbation.*

pag. 265.

En assignant l'amour de soi pour principe
de l'approbation on retombe dans le système
qui met la beauté dans l'utilité. — L'idée que
cherchoit Hobbes & ceux qui l'ont suivi,
n'étoit autre que celle de la sympathie. — Qui
ne peut être regardée en aucun sens comme
un principe intéressé.



liv TABLE RAISONNÉE

CHAPITRE I.

Des systèmes qui assignent la raison pour principe de l'approbation. p. 272.

Origine du système de Hobbes sur le juste & l'injuste. — Comment la réfutation de sa doctrine a conduit à l'opinion que la vertu consiste dans la conformité avec la raison. — La raison peut être considérée comme le principe de l'approbation & du blâme, en tant qu'elle est la source des règles générales de la morale. — Qui se forment par induction. — Mais les premières perceptions du juste & de l'injuste ne viennent point d'elle.

CHAPITRE II.

Des systèmes qui assignent le sentiment pour principe de l'approbation. pag. 280.

Origine de l'opinion qui établit le sens moral pour principe de l'approbation. — Explication de cette opinion & raisons du plus habile de ses défenseurs. — Examen & réfutation de ces raisons. — Le principe de l'approbation ne peut être dans aucun sentiment particulier distingué de tout autre. — Et on ne peut citer aucun exemple dont on ne rende raison par quelqu'un des quatre principes établis dans la théorie précédente ; savoir, 1. La sympathie avec les motifs de l'agent. 2. La sympathie avec la gratitude de

celui qui reçoit le bénéfice de l'action. 3. La perception de la conformité avec les règles générales. 4. La considération de la beauté résultante de l'utilité.

SECTION IV.

De la manière dont différens Auteurs ont traité des règles pratiques de la morale. p. 297.

Manière dont les anciens ont traité la morale. — Utilité de leur méthode. — Manière dont la traitent les Jurisconsultes & les Casuistes. — Différence de leurs résultats dans une même question. — Origine des livres des Casuistes. — Ils traitent généralement de tous les devoirs dont la violation est suivie de quelques remords. — 1. Des péchés contre la justice. — Des péchés contre la Chasteté. — 3. Des péchés contre la vérité. — Excellentes réflexions sur le mensonge. — Jugement sur les Casuistes, & pourquoi ils sont communément aussi inutiles qu'ennuyeux. — Les deux parties utiles de la morale sont l'Éthique & la Jurisprudence. — Chaque système des loix positives peut être regardé comme une tentative pour faire le dénombrement des règles de la Justice. — Pourquoi les loix ne s'accordent jamais parfaitement avec ces règles. — Avant Grotius personne ne s'étoit appliqué à former un système de ce qu'on appelle proprement droit naturel. — Et son traité, malgré tous ses défauts, est peut-

ÊTRE

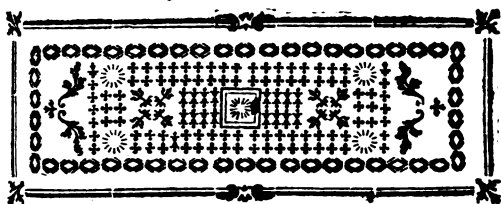
iv) TABLE RAISONNÉE

être encore ce qu'il y a de plus complet en ce genre. — Projet d'un ouvrage sur cette matière.

Fin de la Table.



THÉORIE



THÉORIE

DES

SENTIMENS MORAUX.



PREMIERE PARTIE.



SECTION PREMIERE,

Du sentiment de la convenance.*



CHAPITRE PREMIER,

De la sympathie.

QUELQUE force qu'on suppose à l'intérêt personnel, la constitution de

* Nous n'avons point de mot François
Tome I. A

l'homme renferme évidemment certains principes qui l'intéressent au sort des autres , & qui lui rendent nécessaire le bonheur de ses semblables lors même qu'il n'en retire aucun avantage que le plaisir d'en être témoin. De ce genre est la pitié, la compassion ou cette émotion que nous sentons pour les malheurs d'autrui, soit qu'ils frappent nos yeux , soit qu'ils nous soient représentés vivement. Que le mal d'autrui nous afflige, c'est un ^{mal} si connu qu'il est inutile de le prouver par des exemples. Ce sentiment, ainsi que les passions originelles de notre nature, n'est pas relégué dans les cœurs vertueux & humains, quoiqu'il puisse y être infiniment plus exquis ; le plus grand scélérat, le vio- lateur le plus endurci des loix de la société, n'en est pas entièrement privé. Comme nous n'avons pas l'expé- rience immédiate de ce que sentent

qui réponde mieux que celui de *convenance* au mot Anglois *propriety*, qui marque dans la plus grande étendue ce qui fait qu'une action est convenable, faite à propos, & telle que les circonstances l'exigent. Il faut se souvenir de cette définition,

les autres hommes , nous ne pouvons nous former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en imaginant ce que nous sentirions à leur place. Tant que nous serons à notre aise , nos sens ne nous instruiront jamais de ce que souffre un homme actuellement appliqué à la question. Leur portée ne va & ne peut aller plus loin que notre individu ; & c'est par l'imagination seule que nous pouvons avoir une idée des sensations de ce malheureux. Or l'imagination n'a d'autre moyen pour nous les faire concevoir , que de nous représenter quelles seroient les nôtres dans les mêmes circonstances ; & ce n'est point d'après les impressions qu'il reçoit , mais d'après celles de nos propres sens qu'elle nous le représente. Elle commence par nous mettre à la place du patient , & alors nous nous figurons endurer les mêmes tourmens ; nous entrons , pour ainsi dire , dans son corps , nous nous identifions en quelque sorte avec lui , & par - là nous acquérons non-seulement quelque idée de ce qu'il sent , mais nous sentons nous-mêmes dans un degré plus foible quelque chose de ressemblant. Ses angoisses , quand elles ont ainsi pénétré jusqu'à nous , que nous les

avons adoptées & que nous nous les sommes rendues personnelles , nous affectent enfin si puissamment qu'on nous voit trembler & frémir à la seule pensée de ce qu'il souffre ; car comme nous ne pouvons être réellement dans certains états de souffrance & de peine ; sans éprouver un sentiment très-douloureux , de même nous ne pouvons supposer ou imaginer que nous y sommes sans éprouver la même émotion dans un certain degré proportionné à la force ou à la foiblesse de notre imagination.

Que ce soit là le principe de cette commiseration qui nous fait prendre part aux malheurs d'autrui ; que ce soit en nous mettant par l'imagination à la place de celui qui souffre que nous pouvons nous former une idée de ce qu'il sent & en être affectés nous-mêmes ; c'est une vérité facile à démontrer par une foule d'observations triviales , si elle ne paroïssoit d'elle-même assez évidente. Lorsque nous voyons porter un coup au bras ou à la jambe de quelqu'un , nous retirons par un mouvement naturel notre bras ou notre jambe ; & dans le moment où la personne est frappée nous sommes en quelque sorte frappés nous-mêmes , & nous ressentons

le coup avec elle. Que les gens du peuple voyent danser sur la corde lâche ; ils font naturellement les mêmes contorsions & les mêmes balancements du corps qu'ils voyent faire au danseur & qu'ils sentent bien qu'ils seroient obligés de faire à sa place. Les personnes qui ont les fibres délicates & la complexion foible , se plaignent qu'en regardant les plaies & les ulceres que les mendiants exposent dans les rues , elles sont sujettes à éprouver un frémissement , une sensation désagréable dans la partie correspondante de leur corps. L'horreur que ce spectacle leur inspire affecte en elles cette partie plutôt que les autres , parce qu'elle est produite par l'idée de ce qu'elles auroient à souffrir si elles étoient comme ces misérables qu'elles ont devant les yeux , & si elles avoient cette partie malade & affligée comme eux. Avec leur complexion frêle & délicate , cette pensée suffit pour exciter en elles ce méfaisé dont elles se plaignent. Les hommes de la constitution la plus robuste observent qu'ils éprouvent un mal sensible dans les yeux en regardant des yeux malades ; ce qui provient de la même cause : cette partie étant plus délicate

dans les hommes les plus forts que toute autre ne l'est dans les plus faibles.

Les circonstances qui causent de la douleur & de l'affliction ne sont pas les seules qui remuent notre sensibilité pour nos semblables. Quelle que soit la passion qui s'élève à l'occasion d'un objet dans la personne principalement intéressée , l'idée de sa situation produit une émotion analogue dans le cœur de chaque spectateur attentif. Notre joie pour la délivrance de ces héros qui nous intéressent dans les Tragédies & les Romans , n'est pas moins sincère que notre chagrin pour leurs malheurs , & nous prenons une part également réelle à ce qui leur arrive de bien & de mal. Nous partageons leur reconnaissance envers les amis fidèles qui les accompagnent courageusement dans l'adversité , & nous entrons volontiers dans leur ressentiment contre les perfides qui les abandonnent , les trahissent & les outragent. Dans chaque passion dont l'ame est susceptible , les émotions du spectateur correspondent toujours aux sentimens qu'il imagine (en se supposant dans les circonstances données) devoir être ceux de la personne souffrante.

Les mots de *compassion* & de *pitié* sont consacrés pour signifier la part que nous prenons à la peine des autres. Quoique celui de *sympathie* * ait en peut-être originairement le même sens, on peut cependant l'employer à présent avec assez de justesse pour désigner en général la part que nous prenons aux passions & aux affections d'autrui quelles qu'elles soient.

La sympathie semble naître quelquefois de la simple vue d'une certaine émotion dans une autre personne. Souvent on diroit que les passions passent d'un homme à l'autre par une communication instantanée & antécédente à toute connoissance de ce qui a pu les exciter dans la personne principalement intéressée. Ainsi la joie & la tristesse fortement exprimées dans le regard & dans les gestes affectent jusqu'à un certain point le spectateur

* On se sert dans notre langue des mots de *sympathie* & d'*antipathie* pour marquer les penchans & les aversions dont on ignore la cause, & dont on ne peut rendre raison. Mais en y attachant le même sens que leur donne l'Auteur Anglois, ils ne seront pas moins commodes ici que dans l'original.

par une émotion pareille , agréable , ou fâcheuse. Un visage riant porte la gaieté , un air triste inspire la mélancolie.

Ce que je viens de dire n'est cependant pas universellement vrai de toutes les passions. Il y en a dont l'expression bien loin d'exciter aucune sympathie, ne fait que nous déplaire & nous irriter contre elles avant que nous sachions quelle en est l'occasion. La fureur d'un homme écumant de colère nous indisposera plutôt contre lui que contre ses ennemis. Comme nous ignorons ce qui l'a provoqué , nous ne pouvons rapporter à nous-mêmes le cas où il se trouve , ni rien concevoir de pareil à ce qui l'agite : mais nous voyons clairement quelle est la situation de ceux contre lesquels il s'emporte , & à quelles violences sa rage les expose. La sympathie parle donc aussi-tôt en leur faveur ; nous épousons leurs craintes & leur ressentiment ; & dès-là même nous sommes prêts à prendre parti contre celui qui les met en si grand danger.

Si les simples apparences de la tristesse & de la joie nous font ressentir , jusqu'à un certain degré , des émo-

tions semblables , c'est parce qu'elles nous suggèrent l'idée de quelque bonne ou mauvaise fortune arrivée à ceux que nous voyons joyeux ou tristes. Il n'en faut pas davantage dans ces passions pour influencer sur nous. Leurs effets se terminent dans la personne qui les sent ; leurs expressions ne réveillent pas , comme celles du ressentiment, l'idée d'une autre personne qui nous intéresse , & dont les intérêts sont opposés. Ainsi l'idée générale de bonne ou de mauvaise fortune produit quelque intérêt en faveur de celui qui éprouve l'une ou l'autre : mais l'idée générale d'offense n'excite point de sympathie avec la colère de l'agresseur. Il semble que la nature nous donne plus d'éloignement pour entrer dans cette passion , & qu'elle nous dispose à nous déclarer contre elle jusqu'à ce que nous soyons informés des causes qui l'ont allumée.

Avant que nous sachions la cause de la tristesse & de la joie qu'on nous témoigne , notre sympathie avec elles est toujours très-imparfaite. Des lamentations vagues qui n'expriment rien que la douleur de la personne souffrante excitent plutôt notre curiosité avec quelque dis-

A 5

position à sympathiser, qu'une sympathie actuelle sensible. Nous commençons par demander *que vous est-il arrivé ?* Jusqu'à ce que la personne ait répondu, l'idée vague de son infortune, & encore plus la peine que nous nous donnons à conjecturer quelle peut en être la cause, nous mettent mal à notre aise ; mais l'intérêt que nous y prenons est bien foible.

Par conséquent la sympathie vient moins du spectacle de la passion que de la vue des circonstances qui l'excitent. Nous sentons quelquefois pour un autre une passion dont il est absolument incapable. C'est qu'en nous mettant à sa place l'imagination fait en nous ce que la réalité ne fait pas en lui. Nous rougissons de l'impudence & de la grossièreté d'un homme, quoiqu'il n'ait pas le moindre sentiment de l'indécence de sa conduite ; parce que nous ne pouvons nous empêcher de sentir dans quelle confusion nous serions tombés si nous avions agi d'une manière aussi absurde.

De tous les malheurs auxquels notre condition mortelle est sujette, la perte de la raison est celui qui paroît le plus affreux à ceux qui ont la moindre

teinture d'humanité , & rien ne s'attire tant de commisération que cet excès de la misere humaine. Cependant le fou rit & chante peut-être , & il est parfaitement insensible à sa folie. Ce que l'humanité souffre à la vue d'un objet si triste ne peut donc être la réflexion d'aucun sentiment qui passe de lui à nous. La compassion du spectateur vient entièrement de l'idée de ce qu'il sentiroit lui-même s'il étoit réduit à une situation aussi humiliante , & , ce qui est peut-être impossible , qu'il fût en même-tems capable de l'envisager avec la raison & le jugement dont il jouit.

Quelles sont les angoisses d'une mere lorsqu'elle entend les gémissemens de son enfant , qui , dans le fort d'une maladie , ne peut rendre ce qu'il sent ? Dans l'idée qu'elle se forme des souffrances de cet enfant , elle joint à l'abandon total où il se trouve , non-seulement le propre sentiment qu'elle en a , mais encore ses propres alarmes sur les suites inconnues de la maladie ; & de tout cela elle compose pour nourrir sa propre douleur , un tableau achevé du malheur le plus accablant. L'enfant cependant n'a que

le mal-aise de l'instant qui ne peut jamais être fort grand. Par rapport à l'avenir il est dans une parfaite sécurité ; dans son manque d'idées & de prévoyance , il possède un antidote contre la crainte & l'inquiétude , les vrais bourreaux du cœur humain , auxquels la raison & la philosophie tenterons en vain de le soustraire si jamais il devient homme.

Nous sympathisons même avec les morts , & sans nous occuper de ce qui est vraiment important dans leur condition , je veux dire le redoutable avenir qui les attend , nous sommes sur-tout affectés par les circonstances qui frappent nos sens , mais qui ne peuvent influencer sur leur bonheur. Il est affreux , pensons-nous , d'être privé de la lumière du jour , d'être exclu de la société & du nombre des vivans , d'être couché dans la nuit & l'horreur du tombeau pour y être la proie de la corruption & des vers , d'être effacé en peu de tems du cœur & presque de la mémoire de ses parens & de ses amis les plus chers : Nous imaginons que nous ne pouvons être trop touchés en faveur de ceux qui ont subi un sort si déplorable ; le tribut de notre

sensibilité paroît leur être doublement dû actuellement qu'ils courent risque d'être oubliés de l'univers entier ; & par les vains honneurs que nous rendons à leur mémoire nous nous efforçons pour notre propre tourment de nourrir & d'entretenir artificiellement le triste souvenir de leur infortune. L'impossibilité même que notre sympathie leur donne aucune consolation , nous semble encore ajouter à la rigueur de leur sort. Car de penser que tout ce que nous pouvons faire est perdu pour eux , que les regrets , la tendresse & les larmes de l'amitié qui adoucissent tous les autres maux , ne sauroient leur apporter le moindre soulagement ; cette réflexion ne sert qu'à aigrir davantage le sentiment que nous avons de leur malheur. Cependant il est bien certain que toutes ces circonstances ne touchent point les morts & que ces pensées ne peuvent troubler la profonde sécurité de leur repos. L'idée de cette mélancolie affreuse & éternelle que nous attachons à leur condition , vient uniquement de ce qu'au changement qui s'est fait en eux nous joignons le propre sentiment que nous en avons & qu'ils n'ont pas ; de ce que

nous nous plaçons dans leur situation ; de ce que notre ame , s'il m'est permis de parler ainsi , se transporte toute en vie dans leurs corps inanimés ; & de ce que nous nous représentons en conséquence touchant les sensations que nous aurions à leur place. C'est cette même illusion de l'imagination qui nous rend si effrayante la perspective de notre dissolution. C'est l'idée de ces circonstances , qui , assurément , ne peuvent nous faire aucun mal quand nous serons morts , qui nous rend misérables tandis que nous sommes en vie. De là sort un des principes les plus importans dans la constitution de la nature humaine ; la crainte de la mort , vrai poison de la vie , mais le plus grand frein qu'on puisse mettre à l'injustice des hommes , & qui défend & protège la société , tandis qu'elle afflige & réprime les individus.

CHAPITRE II.

Du plaisir de la sympathie.

MAIS de quelque cause & de quelque manière que vienne la sympathie ,

rien ne nous plaît davantage que de voir les autres hommes participer aux émotions de notre cœur, & rien ne nous choque plus que les apparences du contraire. Ceux qui aiment à déduire tous nos sentimens de certains raffinemens de l'amour de soi, croient n'être pas embarrassés d'expliquer ce fait d'une manière conforme à leur système. L'homme, disent-ils, connoissant par le sens intime sa propre foiblesse & le besoin qu'il a des autres, se réjouit toutes les fois qu'ils adoptent ses passions, parce qu'alors il peut compter sur leur assistance ; & il s'afflige quand il observe le contraire, parce qu'il est certain de leur opposition. Mais le plaisir & la peine dont il s'agit, sont tellement instantanés, & les occasions qui nous les font éprouver sont souvent si frivoles qu'il n'est pas possible de les rapporter à aucune considération d'intérêt propre. Un homme est mortifié lorsque s'étant mis en frais pour divertir la compagnie, & la parcourant des yeux, il s'apperçoit qu'il est le seul à rire de ses plaisanteries. Enchanté au contraire de la gaieté avec laquelle on l'écoute, il regarde cette correspondance de

sentimens avec les siens comme le plus grand applaudissement.

Son plaisir ne semble pas entièrement dû à l'accroissement de vivacité que reçoit sa bonne humeur de sa sympathie avec celle des autres ; sa peine ne paroît pas non plus venir uniquement de ce qu'il se voit frustré de ce plaisir, quoique l'une & l'autre de ces causes contribue sans doute à produire ces effets. Lorsque nous avons lu & relu tant de fois un livre ou un Poëme, que nous ne pouvons plus le lire seuls avec plaisir, nous en pouvons trouver encore à le lire à un autre. Comme il a pour lui toutes les graces de la nouveauté, nous entrons dans la surprise & l'admiration qu'il produit en lui & qu'il n'est plus capable de produire en nous ; les idées qu'il présente nous frappent alors par contrecoup ; nous les considérons plutôt dans le jour où il les apperçoit, que dans celui où nous les voyons nous-même, dans l'impression qu'elles lui font que dans celle que nous en recevons, & nous nous amusons par sympathie avec son amusement. Nous serions peinés au contraire si cette lecture paroïssoit l'ennuyer, & il n'y auroit plus de satis-

faction pour nous à la continuer. La même chose à lieu ici. La gaieté de la compagnie anime la nôtre , & son silence trompe notre attente , on n'en peut pas douter ; mais quelque influence que ces deux causes puissent avoir sur nous , elles ne suffisent pas pour rendre raison du plaisir ou de la peine qui résultent de cette correspondance ou de cette opposition de sentiment entre les autres & nous. La sympathie que mes amis témoignent avec ma joie peut bien me donner du plaisir en augmentant cette joie ; mais ils ne m'en donneroient aucun par celle qu'ils témoignent avec mon affliction , si elle ne serroit qu'à augmenter ma peine. Or la sympathie augmente la joie & adoucit la peine. Elle augmente la joie en présentant une nouvelle source de satisfaction ; elle adoucit la peine en introduisant dans le cœur une sensation agréable , qui est presque la seule qu'il soit alors en état de recevoir.

Aussi peut-on remarquer que nous sommes encore plus jaloux de communiquer à nos amis nos passions désagréables que celles qui nous font plaisir ; & que comme nous sommes

plus flattés quand ils ont de la sympathie avec les premières , nous sommes plus choqués lorsqu'ils en manquent.

Quel soulagement pour les malheureux quand ils trouvent à qui confier le sujet de leur affliction ! ils semblent se décharger eux-mêmes d'une partie de leur malheur sur la sympathie de leur confident ; & on ne parle pas improprement en disant qu'il le partage avec eux. Non-seulement il ressent un chagrin de la même espèce que le leur ; mais , comme s'il en avoit réellement pris une partie pour lui-même , ce qu'il sent est autant de rabattu sur le poids qui les presse. Cependant leur douleur se renouvelle en quelque sorte par le récit de leurs maux ; ils se rappellent par-là le souvenir des circonstances qui les y ont plongés ; leurs larmes en conséquence coulent avec plus d'abondance qu'auparavant , & ils s'abandonnent aisément à toute leur foiblesse. Mais au milieu de ces pleurs & de ces gémissemens , ils goûtent une douceur sensible , & il est évident qu'ils en sont considérablement foulagés. C'est que l'amertume de leur douleur est plus que compensée par

la sympathie qu'ils cherchoient à exciter en renouvelant & en redoublant même leur affliction. D'un autre côté la plus cruelle insulte qu'on puisse faire à un malheureux est de paroître mépriser sa douleur. N'avoir pas l'air affecté de la joie de notre semblable, ce n'est qu'un manque de politesse ; mais n'avoir pas le maintien sérieux quand il nous parle de ses chagrins, c'est une véritable & barbare inhumanité.

L'amour est une passion agréable, & le ressentiment une passion désagréable. En conséquence nous ne sommes pas si jaloux de faire adopter nos amitiés à nos amis que de leur faire épouser nos ressentimens. Nous pouvons leur pardonner de paroître peu touchés des faveurs que nous avons reçues ; mais nous perdons patience s'ils ne montrent que de l'indifférence pour les injures qui nous ont été faites ; & nous ne sommes pas à beaucoup près si fâchés contr'eux lorsqu'ils ne partagent pas notre reconnoissance, que lorsqu'ils n'entrent pas dans nos ressentimens ; ils peuvent se dispenser aisément d'être amis de nos amis, mais difficilement d'être ennemis de nos ennemis. Nous leur en voulons ra-

rement d'être mal avec les premiers ; quoique pour la forme nous puissions quelques fois affecter de leur en faire des reproches ; mais nous sommes vraiment piqués s'ils entretiennent avec les derniers un commerce d'amitié. Les douces passions de l'amour & de la joie peuvent contenter & remplir le cœur sans le secours d'aucun autre plaisir ; les salutaires consolations de la sympathie sont bien plus nécessaires aux fâcheuses & pénibles émotions du chagrin & de la haine.

Comme la personne principalement intéressée dans un événement est flattée de notre sympathie & blessée de notre insensibilité, de même aussi nous trouvons du plaisir à sympathiser avec elle, & c'est une peine pour nous que de ne pouvoir le faire. Nous courons également faire des complimens de félicitation & de condoléance. La satisfaction que nous goûtons dans la conversation de celui avec lequel nous avons une entière sympathie nous dédommage avec usure de la peine que nous cause la vue de sa situation. Au contraire il est toujours désagréable de sentir que nous ne pouvons sympathiser avec lui, &

bien loin que l'exemption de cette douleur sympathique nous plaise, nous souffrons de n'en être pas susceptibles. Si nous entendons quelqu'un se lamenter bien haut sur des malheurs, qui, en les appliquant à nous-mêmes, ne nous paroissent pas devoir produire un effet aussi violent; nous sommes choqués de l'excès de sa douleur; & parce qu'il nous est impossible d'y entrer, nous l'appelons foiblesse & pusillanimité. D'un autre côté nous prenons de l'humeur de voir quelqu'un trop satisfait ou, comme on dit, trop enflé d'un léger avantage. Sa joie nous désoblige, & parce que nous ne sommes pas capables de la ressentir, nous la qualifions de légèreté & de folie. Nous allons jusqu'à nous impatienter si l'on rit d'une plaisanterie plus fort & plus long-tems qu'elle ne le mérite selon nous; c'est-à-dire, plus que nous ne sentons que nous pourrions en rire nous-mêmes.



CHAPITRE III.

De la manière dont nous jugeons de la convenance ou de la disconvenance des affections des autres par leur conformité ou leur contrariété avec les nôtres.

LORSQUE les passions originales de la personne principalement intéressée s'accordent parfaitement avec les émotions sympathiques du spectateur, elles paroissent nécessairement à ce dernier justes, convenables & proportionnées à leurs objets. Si, en se supposant dans le même cas, il trouve au contraire que ces passions ne se rencontrent point avec ce qu'il sent, elles lui paroissent nécessairement déraisonnables, déplacées & disproportionnées aux causes qui les excitent. Approuver ou désapprouver les passions d'un autre comme proportionnées ou disproportionnées à leurs objets, c'est donc la même chose qu'observer que nous avons ou que nous n'avons pas une entière sympathie avec

elles. Celui qui est sensible aux injures que l'on m'a faites & qui s'aperçoit que je les ressens précisément comme lui, devient l'approbateur de mon ressentiment. Celui dont la sympathie s'accorde avec mon chagrin, croira sûrement que j'ai raison de me chagriner. Celui qui admire le même Poëme ou le même tableau que moi & qui les admire exactement comme moi, conviendra certainement que mon admiration est juste. Celui qui rit avec moi d'une plaisanterie & qui en rit autant que moi, ne sauroit nier que je ne rie à propos. Mais dans toutes ces différentes occasions la personne qui n'éprouve, ni les mêmes émotions que moi, ni aucune autre qui leur soit proportionnée ne peut s'empêcher de désapprouver mes sentimens comme contraires aux siens. Si je pousse l'animosité plus loin que ne s'étend l'indignation de mon ami; si mon chagrin excède celui que la plus tendre compassion lui inspire; si mon admiration est trop forte ou trop foible pour répondre à la sienne; si je ris à gorge déployée lorsqu'il ne fait que sourire, ou que je souris simplement lorsqu'il rit de tout son cœur;

dans tous ces cas dès qu'il passe de la considération de l'objet à celle de la manière dont j'en suis affecté, il doit me blâmer plus ou moins suivant qu'il y a plus ou moins de ^{l'opposition} dispositions entre ce que nous sentons tous deux, & en tout & par-tout ses sentimens sont toujours la règle & la mesure du jugement qu'il fait des miens.

Approuver les opinions d'un autre c'est les adopter, & les adopter c'est les approuver. Si je suis convaincu par les mêmes argumens qui vous convainquent, j'approuve infailliblement votre conviction; & s'ils ne me convainquent pas, il est de toute nécessité que je la désapprouve. L'un ne peut aller sans l'autre. Approuver les opinions des autres ne signifie donc autre chose, comme tout le monde en convient, qu'observer leur conformité avec les nôtres. Or il en est de même par rapport à l'approbation ou l'improbation de leurs sentimens & de leurs passions.

A la vérité il est des cas où il semble que nous approuvions, sans aucune sympathie ni correspondance de sentimens, & où il sembleroit par conséquent que le sentiment de l'approbation

probation est différent de la perception de cette coïncidence ou conformité dont je viens de parler. Un peu d'attention suffit cependant pour nous convaincre que dans ces cas-là même, notre approbation n'a en dernière analyse d'autre fondement que celui-là. J'en donnerai un exemple tiré de choses frivoles de leur nature parce que le jugement des hommes y est moins sujet à s'égarer par de faux systèmes. Souvent nous pouvons approuver que la compagnie rie d'une plaisanterie dont nous ne rions pas nous-mêmes, parce que nous ne sommes pas en humeur de rire, ou que notre attention est engagée ailleurs. C'est que nous savons par expérience quelle espèce de plaisanterie peut ordinairement faire rire, & que nous observons que celle dont on rit actuellement est de cette espèce. De-là vient que nous approuvons la gaieté des autres que nous jugeons naturelle & proportionnée à son objet, parce que si notre humeur présente ne nous permet pas de nous en amuser, nous sentons du moins qu'en d'autres tems nous en ririons volontiers avec eux.

La même chose a souvent lieu par

Tome I.

B

rapport aux autres passions. Un étranger passe à côté de nous dans la rue avec tous les symptômes de la plus profonde affliction, & le moment d'après on nous dit qu'il vient de recevoir des nouvelles de la mort de son pere. Il est impossible que nous n'approuvions pas son chagrin. Cependant il peut arriver souvent, sans que nous manquions d'humanité, que bien loin d'entrer dans la violence de sa douleur, à peine excite-t-il en nous les premiers mouvemens d'intérêt. Son pere & lui nous sont peut-être entièrement inconnus, ou bien nous sommes occupés d'autre chose, & nous ne nous donnons pas le temps de peindre à notre imagination les différentes circonstances de son malheur qui se peignent fortement à la sienne. Mais nous savons par expérience qu'une telle perte excite naturellement un chagrin aussi vif, & que si nous nous donnions le loisir de considérer sa situation à fonds, nous sympathiserions sans doute bien sincèrement avec lui. C'est sur la connoissance de cette sympathie conditionnelle qu'est fondée l'approbation que nous donnons à sa douleur lorsqu'il n'y a point de sympathie

actuelle ; & les règles générales tirées de l'expérience qui nous apprend à quoi nos sentimens correspondent ordinairement corrigent dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, ce qui manque à notre émotion présente.

Le sentiment ou l'affection du cœur d'où chaque action procède , & qui lui imprime en dernier ressort le caractère de vice & de vertu , peut s'envisager sous deux points de vue différens ; en premier lieu dans son rapport à la cause qui l'excite ou le motif qui l'occasionne ; en second lieu dans son rapport avec le but qu'il se propose ou l'effet qu'il tend à produire.

C'est dans l'accord ou la dissonance, la proportion ou la disproportion qui paroissent entre l'affection & la cause ou l'objet qui l'excite , que consistent la convenance ou la disconvenance, la bienséance ou la mésséance de l'action qui en résulte.

C'est dans la nature bien ou mal-faisante des effets que l'affection se propose ou tend à produire que consiste le mérite & le démérite de l'action , c'est-à-dire , les qualités qui la rendent digne de récompense ou de châtiment.

Dans ces derniers tems les Philosophes se sont sur-tout occupés du but des affections, & n'ont fait que peu d'attention au rapport qu'elles ont avec la cause qui les excite. Il est cependant certain que dans le cours ordinaire de la vie, quand nous jugeons de la conduite d'une personne & des sentimens qui la dirigent, nous les considérons toujours sous les deux aspects. Lorsque nous blâmons dans un autre homme les excès de l'amour, du chagrin, du ressentiment, nous envisageons non-seulement les pernicious effets qu'ils tendent à produire, mais encore le peu de fondement qu'ils ont dans l'objet qui les occasionne. *Son ami, disons-nous, n'a pas assez de mérite, son malheur n'est point assez cruel, l'offense dont il se plaint assez grave pour justifier une passion aussi forte. Nous aurions passé, ajoutons-nous, peut-être même approuvé la violence de ces mouvemens, s'il y avoit quelque proportion entre eux & leur cause.*

Pour juger ainsi des affections par la proportion ou la disproportion qu'elles ont avec leur cause, il n'est guères possible que nous nous servions d'une

autre règle que nos propres affections correspondantes. Si en rapportant la chose à nous-mêmes nous trouvons que les sentimens qu'elle fait naître se rencontrent & quadrent avec les nôtres, nous les approuvons nécessairement comme proportionnés & assortis à leur objet ; sinon ils encourent nécessairement notre blâme comme extravagans & hors de proportion.

Chaque faculté est dans un homme la mesure par laquelle il juge de la même faculté dans un autre homme. Ce sont mes yeux qui sont juges de vos yeux, mon oreille de votre oreille, ma raison de votre raison, ma haine de votre haine, mon amour de votre amour ; je n'ai ni ne puis avoir d'autre moyen pour en juger.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

Il y a deux fortes d'occasions où nous pouvons juger de la disconvenance des sentimens d'autrui par leur conformité ou leur différence d'avec les nôtres. Car ou les objets

B 3

qui excitent ces sentimens sont considérés comme n'ayant aucun rapport particulier, soit à nous, soit à la personne dont nous jugeons la manière de sentir, ou ils sont considérés comme nous affectant spécialement la personne ou nous.

Quant aux objets du premier genre, toutes les fois que les sentimens de la personne correspondent aux nôtres, nous lui attribuons du goût & du discernement. La beauté d'une plaine ou d'un côteau riant, l'expression d'un tableau, la composition d'un discours, la conduite d'un tiers, les proportions des quantités & des nombres, les divers phénomènes qu'étaie continuellement à nos yeux la grande machine de l'univers, avec le mécanisme ou les ressorts qui les produisent; tous les sujets généraux de science & de goût sont ce que tout le monde regarde comme n'ayant de rapport particulier avec personne. Chacun les envisage du même point de vue, & il peut regner à leur égard la plus parfaite harmonie de sentimens sans qu'on ait besoin pour cela de sympathie ou de ce changement imaginaire de situation qui la fait naître. Si cependant nous

en sommes souvent diversement affectés, cette diversité vient, ou de l'inégalité dans les degrés d'attention que nos habitudes & notre manière de vivre nous permettent de donner sans effort aux différentes parties de ces objets compliqués, ou de l'inégalité de perspicacité naturelle dans les facultés de l'ame auxquelles re-
fortissent ces objets.

Lorsque les sentimens de quelqu'un se rencontrent avec les nôtres en choses aisées & triviales où nous n'avons peut-être jamais trouvé personne qui ne fût de notre avis, quoique nous les approuvions inmanquablement, celui qui pense comme nous ne paroît mériter à ce titre ni admiration ni louange. Mais si au-lieu de s'accorder simplement avec nous, ses sentimens guident & dirigent les nôtres, si pour les former il lui a fallu remarquer plusieurs choses qui nous avoient échappé, si enfin ils paroissent exactement appropriés à toutes les diverses circonstances de leurs objets : alors non contents de les approuver nous sommes surpris & étonnés d'une finesse & d'une étendue d'intelligence si extraordinaire, & nous croyons lui devoir

la plus haute admiration & les plus grands applaudissemens. Car l'approbation exaltée par la surprise & l'étonnement forme ce que nous appelons proprement l'admiration, dont l'expression naturelle est l'applaudissement. L'homme qui juge que la plus parfaite beauté doit être préférée à la plus horrible difformité, ou que deux & deux font quatre, sera certainement approuvé de tout le monde sans être admiré de personne. C'est le discernement fin & délicat de l'homme de goût qui distingue les nuances déliées & presque imperceptibles de beauté & de laideur; c'est la conception vaste & sûre du Mathématicien consommé qui démêle sans effort les rapports les plus compliqués & les plus éloignés; c'est le grand maître qui, en matière de science & de goût, dirige & conduit nos propres sentimens; c'est l'étendue & la justesse supérieure que nous reconnoissons dans ses talents, qui, en nous frappant d'étonnement, excite notre admiration & enlève nos applaudissemens. Et tel est le fondement de la plupart des éloges qu'on accorde aux qualités intellectuelles.

On pourroit croire que ce qui nous rend ces qualités estimables est surtout leur utilité, & il n'est pas douteux que quand cette considération vient à l'esprit elle n'ajoute à leur valeur. Cependant originairement nous approuvons le jugement d'un autre, non comme quelque chose d'utile, mais comme droit, exact, conforme à la vérité, à la réalité; & il est évident que nous ne lui attribuons ces qualités que parce qu'il s'accorde avec le nôtre. De même nous approuvons originairement le goût, non comme utile, mais comme juste, délicat & afforti précisément à son objet. L'idée de l'utilité n'est manifestement ici qu'une réflexion après coup, & ce n'est point sur elle que porte principalement notre approbation.

A l'égard des objets qui nous affectent particulièrement, nous ou la personne des sentimens de laquelle nous jugeons, il est bien plus difficile & en même-tems infiniment plus essentiel de conserver l'harmonie & la correspondance. Naturellement mon semblable ne regarde pas du même point de vue que moi, le malheur qui m'est arrivé, ni le tort qu'on m'a

fait. Ces évènements me touchent de bien plus près que lui : nous ne sommes pas postés de même pour les voir comme quand nous voyons un tableau, un Poëme, un système de Philosophie ; & par conséquent nous sommes disposés à en être affectés différemment. Mais il m'est bien plus aisé de passer par-dessus le défaut de correspondance de sentimens sur des objets qui nous sont indifférens à l'un & à l'autre, que sur ce qui m'intéresse aussi vivement que le malheur dans lequel je suis tombé, ou l'injustice dont je me plains. Quoique vous méprisiez ce tableau, ce Poëme, ou même ce système de Philosophie que j'admire, il n'est pas fort à craindre que ce soit pour nous une occasion de querelle ; ni vous ni moi ne pouvons raisonnablement y prendre beaucoup d'intérêt. Ces sortes d'objets nous importent trop peu à tous les deux pour que malgré la contrariété de nos opinions nos affections ne demeurent pas à peu près les mêmes. Il en est tout autrement s'il s'agit d'objets dont nous soyons, vous ou moi, particulièrement affectés. Quoique vos jugemens, sur des choses spéculatives, quoique vos sentimens sur

des choses de goût , soient directement opposés aux miens , je n'ai nulle peine à vous passer cette opposition , & pour peu que j'aie de modération je pourrai trouver encore quelque plaisir à m'en entretenir avec vous. Mais si vous n'avez point de sensibilité pour mes malheurs , ni rien qui ressemble au chagrin qui m'accable ; si vous ne concevez point d'indignation pour les injures que j'ai souffertes , ni rien qui approche du ressentiment qui me transporte ; nous ne pouvons converser plus long-tems là-dessus ; nous devenons l'un à l'autre des gens insoutenables ; je ne puis plus supporter votre compagnie , ni vous la mienne ; la violence de ma passion vous confond , & moi je suis outré de votre froideur.

Pour qu'il y ait dans ces occasions quelque correspondance de sentimens entre le spectateur & la personne principalement intéressée , il faut avant tout que le premier tâche de se mettre autant qu'il peut dans la situation de l'autre , qu'il se rapporte à lui-même toutes les circonstances du malheur qui peuvent s'offrir à l'esprit de l'autre , qu'il se représente le cas & l'adopte.

en son entier , qu'il entre dans les plus petits incidens ; en un mot qu'il s'efforce de rendre aussi parfait qu'il est possible le changement imaginaire de situation sur lequel est fondée la sympathie.

Avec tous ces efforts il est difficile que les émotions du spectateur ne restent encore bien loin de celles du principal intéressé. Les hommes tout portés qu'ils sont naturellement à la sympathie , ne conçoivent jamais pour ce qui arrive à un autre , le degré de passion dont il est animé. Cet effet de l'imagination qui les transporte à sa place & qui produit la sympathie , n'est que momentané. L'idée que ce n'est pas eux qui souffrent vient continuellement à la traverse , & quoiqu'elle ne les empêche pas d'éprouver quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans la personne souffrante , elle les empêche de rien sentir qui approche de sa violence. La personne intéressée le voit bien , & en même-tems desire ardemment une sympathie plus complète. Elle soupire après ce soulagement que rien ne peut lui donner qu'un parfait accord entre les affections des spectateurs & les siennes.

Sa seule consolation dans les passions violentes & désagréables qui la travaillent , est de voir les émotions de leur cœur répondre en tout aux mouvemens du sien : mais elle ne peut l'obtenir qu'en réduisant sa passion au degré où les spectateurs peuvent aller de niveau avec elle , qu'en corrigeant , s'il est permis de parler ainsi , l'âpreté de son ton naturel pour le mettre d'accord avec le ton de ceux qui l'environnent. A la vérité ce qu'ils sentent sera toujours différent à quelques égards de ce qu'elle sent , & la compassion ne peut jamais être exactement la même avec la douleur originale qui l'occasionne. Le sens intime , en nous avertissant que le changement de situation d'où naît la sympathie n'est qu'imaginaire , rend non-seulement le degré de l'impression plus foible , mais la différence en quelque manière en lui donnant une modification toute autre. Il est évident cependant que ces deux sentimens peuvent avoir entre eux une correspondance qui suffise pour l'harmonie de la société. Quoiqu'ils ne soient jamais à l'unisson , ils peuvent être d'accord , & il n'en faut pas davantage.

Afin d'établir cet accord, la nature, qui enseigne aux spectateurs à s'approprier les circonstances où se trouve le principal intéressé, montre aussi en quelque manière à ce dernier à s'approprier celles où se trouvent les spectateurs. Comme ceux-ci se placent continuellement dans sa situation, & conçoivent de-là des émotions homogènes à ce qu'il sent; de même il se place continuellement dans la leur & conçoit de-là pour son état un certain degré de cette froideur avec laquelle il s'aperçoit qu'on le regarde. Comme ils songent constamment à ce qu'ils sentiroient eux-mêmes s'ils étoient actuellement la personne souffrante, ainsi tout le mène constamment à imaginer comment il seroit affecté s'il n'étoit qu'un des spectateurs de ce qu'il souffre. Tandis que leur sympathie leur fait envisager son état en quelque sorte avec ses yeux; la sienne le lui fait envisager en quelque sorte avec les leurs, sur-tout lorsqu'il est en leur présence. Or la passion réfléchie qu'il conçoit alors étant beaucoup plus foible que sa passion directe ou originale, elle diminue nécessairement la violence de ce qu'il

sensoit avant qu'il eût des spectateurs , avant qu'il pensât à l'impression qu'ils en recevroient & qu'il vînt à découvrir sa propre situation , de ce nouveau point de vue impartial & désintéressé.

C'est pour cela que l'esprit est rarement si troublé que la compagnie d'un ami ne le ramène à un certain degré de tranquillité & de sang froid. Au moment qu'il paroît sa présence rétablit en quelque façon le calme & la paix dans notre cœur. Elle nous fait aussi-tôt penser au jour dans lequel il voit notre situation , & nous commençons à l'y voir nous-mêmes ; car l'effet de la sympathie est instantané. Nous en attendons moins d'un homme que nous connoissons simplement que d'un ami. Ne pouvant confier au premier tous les petits détails que nous ferions à l'autre , nous prenons en conséquence devant lui une contenance plus tranquille , & nous tâchons de fixer nos pensées sur ces traits généraux de notre situation qu'il est capable de saisir. Nous espérons encore moins de sympathie de la part des étrangers. C'est par cette raison que nous nous composons encore plus devant eux , & que nous nous efforçons toujours de

soumettre notre passion & de la réduire au point où nous pouvons nous attendre que la compagnie particulière où nous sommes ira de mesure avec nous. Et cet effet ne se borne pas aux simples apparences de la tranquillité ; car si nous sommes tout-à-fait maîtres de nous-mêmes , la présence d'un homme que nous connoissons simplement nous calmera réellement plus que celle d'un ami , & celle d'une compagnie d'étrangers encore plus que celle d'une connoissance.

De - là vient qu'il n'y a point de plus puissans remèdes que la société & la communication pour remettre la tranquillité dans une ame qui a eu le malheur de la perdre , ni de meilleurs préservatifs pour maintenir cette heureuse égalité d'humeur si nécessaire au contentement & à la jouissance de soi-même. Les gens retirés & spéculatifs , qui ont de la disposition à couvrir leur chagrin ou leur ressentiment dans leur cabinet , peuvent être souvent plus humains , plus généreux , plus délicats sur l'honneur ; mais ils possèdent rarement cette humeur égale si commune parmi les gens du monde.

C H A P I T R E V.

Des vertus estimables & des vertus respectables.

CES deux différens efforts, l'un du spectateur pour entrer dans les sentimens de la personne principalement intéressée, l'autre de la personne même pour ramener ses émotions au niveau de celles du spectateur, sont le principe de deux sortes de vertus différentes. L'un produit les vertus douces, gracieuses & aimables, telles que la tendre condescendance & l'indulgente humanité. L'autre est la source des grandes vertus, des vertus importantes & respectables, telles que le renoncement à soi-même, & cet empire sur nos passions qui soumet tous les mouvemens de notre nature à ce qu'exigent notre dignité, notre honneur & le soin de nous conduire en tout de la manière la plus convenable.

Combien nous paroît aimable celui dont le cœur sympathique semble être l'écho de tous les sentimens de ceux

qu'il fréquente , qui s'afflige de leurs malheurs , qui est sensible aux injures qu'on leur fait & qui se réjouit de leurs bons succès ! lorsque nous rapportons à nous-mêmes la situation de ceux qui vivent avec lui , nous partageons leur reconnoissance , & nous sentons quelle consolation ils doivent tirer de la tendre sympathie d'un si bon ami. Par la raison contraire combien nous paroît haïssable celui dont le cœur dur & impitoyable n'a de sentimens que pour lui-même , & n'en a point pour les autres ! nous entrons également dans la peine que sa présence doit causer à quiconque vit avec lui , & spécialement à ceux avec lesquels nous sommes plus portés à sympathiser ; je veux dire , ceux que le malheur & l'injustice oppriment.

D'autre part quelle noble décence , quelle grace ne trouvons-nous pas dans la manière dont se comportent ceux qui montrent au milieu de leur infortune ce recueillement , cet empire sur soi-même qui constitue la dignité de chaque passion , & qui la réduit à ce que les autres peuvent en adopter. Nous sommes rebutés d'une douleur bruyante , qui , sans aucune retenue ,

réclame notre compassion par des soupirs , des larmes , & des lamentations importunes ; mais nous révérons cette douleur réservée , taciturne & majestueuse qui ne se découvre que par l'enflure des yeux , le tremblement des lèvres & des joues , & un sens froid dans toute la conduite qui en imprime & cependant qui touche. Elle nous impose le même silence qu'elle observe ; nous la regardons avec une attention respectueuse , & nous veillons avec un soin inquiet sur tous nos mouvemens de peur de troubler par quelque indiscretion cette tranquillité concertée qui a besoin d'un si grand effort pour se soutenir.

Rien de plus détestable encore que l'insolence & la brutalité de la colere quand on s'abandonne sans frein & sans pudeur à ses emportemens : mais nous admirons ce ressentiment noble & généreux ; qui , dans la poursuite des plus grands outrages , ne se gouverne point par la fureur qu'ils sont capables d'allumer dans le cœur de l'offensé , mais par l'indignation qu'ils excitent naturellement dans celui du spectateur impartial ; qui ne se permet pas une parole ni un geste qui aille

au-delà de ce que dicteroit ce sentiment plus équitable ; qui jamais ne prétend , même dans la pensée , ni tirer une vengeance plus forte , ni demander une punition plus rigoureuse que celle que chaque personne indifférente voudroit voir subir au coupable.

Il fuit de-là que ce qui constitue la perfection de la nature humaine , & ce qui seul peut établir dans la société cette harmonie de sentimens & de passions qui en fait l'ordre & la beauté , c'est de sentir beaucoup pour les autres & peu pour nous-mêmes , de contenir les affections de l'amour de soi , & de donner carrière à celles de la bienveillance. Si le précepte d'aimer son prochain comme nous-mêmes , est la grande Loi du Christianisme , le grand précepte de la nature est de nous aimer nous-mêmes comme nous aimons notre prochain , ou , ce qui est équivalent , comme notre prochain est capable de nous aimer.

Comme nous n'accordons des louanges & de l'admiration au goût & au discernement qu'autant qu'ils supposent une délicatesse de sentiment & une pénétration d'intelligence extraor-

dinaires; de même la sensibilité & l'empire sur soi-même n'obtiennent le nom de vertu qu'autant qu'on les suppose dans un degré peu commun. L'aimable vertu de l'humanité demande sûrement plus de sensibilité que n'en a cette masse brute qui compose le gros du genre humain. La grande & sublime vertu de la magnanimité demande également beaucoup plus d'empire sur soi-même que n'en peuvent exercer les plus foibles des hommes. On n'est point habile quand les qualités intellectuelles ne sont point poussées au-delà du médiocre; & on n'est point vertueux quand les qualités morales ne s'élèvent pas au-dessus du commun. La vertu est l'excellence même; c'est quelque chose d'extraordinairement grand & beau, & qui surpasse de bien loin ce qui est commun & vulgaire. Les vertus aimables consistent dans ce degré de sensibilité qui nous surprend par une délicatesse & une tendresse exquises & inattendues: les vertus imposantes & respectables, dans ce degré d'empire sur soi-même qui nous étonne par sa prodigieuse supériorité sur les passions les moins disciplinables.

Il y a une différence considérable à cet égard entre la vertu & la simple convenance , entre les qualités & les actions qui méritent simplement d'être louées ou admirées , & celles qui méritent simplement d'être approuvées. Dans une multitude d'occasions pour agir avec la plus parfaite convenance il ne faut que ce degré de sensibilité & d'empire sur soi-même que possèdent les plus indignes de notre espèce. Pour en donner un exemple trivial, manger quand on a faim est d'ordinaire une action parfaitement juste & convenable , & qui ne peut manquer d'être approuvée. Rien ne seroit cependant plus absurde que de l'appeller une action vertueuse.

Réciproquement , il peut y avoir beaucoup de vertu dans des actions fort éloignées de la plus parfaite convenance , parce qu'elles peuvent encore approcher plus près de la perfection qu'on ne devoit s'y attendre vu l'extrême difficulté des circonstances qui ne permettoient pas de s'élever jusqu'à elle ; & c'est ce qui arrive souvent dans celles qui exigent les plus grands efforts de l'empire sur soi-même. Il est des situations si altérantes

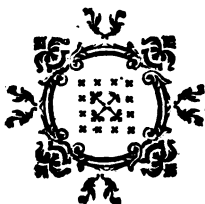
pour la nature humaine que le plus haut degré de cet empire où une créature aussi imparfaite que l'homme puisse atteindre, n'est pas capable d'étouffer la voix de la foiblesse, ni d'abattre la violence des passions jusqu'au point de modération où les spectateurs peuvent y entrer complètement. Pour lors quoique la conduite d'un homme reste bien au-dessous de la plus parfaite convenance, elle peut encore mériter d'être applaudie, & même en un sens d'être appelée vertueuse; elle peut encore manifester un effort de générosité & de grandeur d'âme dont la plus grande partie des hommes est incapable, & tout éloignée qu'elle est de la perfection absolue, elle peut en être beaucoup plus près qu'elle ne l'est communément dans des épreuves si rudes, ou qu'on n'avoit lieu de penser qu'elle le feroit.

Pour déterminer dans ces sortes de cas le degré de blâme ou d'applaudissement que mérite l'action, nous nous servons de deux mesures différentes. La première est l'idée de la convenance & de la perfection complète à laquelle n'est jamais parvenue ni ne parviendra jamais la conduite

d'aucun homme dans des circonstances trop difficiles , & auprès de laquelle toutes les actions nous paroissent blâmables & défectueuses. La seconde est l'idée du degré d'approximation ou de distance par rapport à la perfection complète auquel arrivent communément les actions de la plupart des hommes. Tout ce qui est au-delà , quelque éloigné qu'il soit de la perfection absolue , nous paroît digne de louange ; tout ce qui est en-deçà nous paroît digne de blâme.

C'est ainsi que nous jugeons des productions de tous les arts qui s'adressent à l'imagination. Lorsqu'un critique examine l'ouvrage de quelque grand maître en poésie ou en peinture , il peut le faire d'après l'idée abstraite de perfection qu'il a dans l'esprit , & qu'aucun ouvrage humain ne remplira jamais ; & tant qu'il comparera le tableau ou le poëme qu'il a devant les yeux avec cet archetype ou modèle idéal , il n'y verra que des imperfections : mais s'il vient à considérer le rang que ces productions doivent tenir parmi celles des Peintres & des Poëtes , il fait alors nécessairement usage d'une autre règle qui est le

le degré ordinaire d'excellence où l'on parvient dans ces arts, & selon cette nouvelle règle il peut juger que les deux auteurs méritent les plus grands éloges, parce qu'ils ont approché beaucoup plus près de la perfection que la plupart de ceux qui ont travaillé dans le même genre.





SECTION II.

Des degrés où les différentes passions s'accordent avec la convenance.

INTRODUCTION.

IL est évident que la convenance de chaque passion excitée par des objets qui nous affectent particulièrement, doit consister dans un certain degré de médiocrité pour que le spectateur puisse s'y joindre. Si la passion est trop forte ou trop foible, il ne peut y entrer. Il est aisé, par exemple, que le chagrin & le ressentiment soient poussés trop loin, & ils le sont réellement chez la plupart des hommes. Ils peuvent aussi ne l'être pas assez, quoique le défaut soit ici bien plus rare que l'excès. Nous qualifions l'excès, de foiblesse ou de fureur; & nous appelons le défaut stupidité, insensibilité ou lâcheté. Il ne nous est pas possible d'entrer dans l'un ni dans

l'autre ; mais nous sommes étonnés & confondus de les voir.

Cependant la médiocrité où réside le point de la convenance , varie selon les différentes passions. Placée haut dans quelques-unes elle ne l'est pas dans d'autres. Il y en a qu'il est indécemment d'exprimer fortement , quoiqu'il soit reconnu que nous ne pouvons nous empêcher de les sentir très-vivement ; & il y en a en d'autres dont les plus fortes expressions plaisent souvent extrêmement quoique peut-être elles ne s'élèvent pas en nous si nécessairement. Les premières sont celles avec lesquelles il n'y a , pour certaines raisons , que peu ou point de sympathie : les autres sont celles avec lesquelles , pour d'autres raisons , il y en a le plus : & si nous considérons les diverses passions de notre nature , nous trouverons qu'on les regarde comme bien ou mal-faisantes , justement dans la proportion que les hommes sont plus ou moins disposés à sympathiser avec elles.



CHAPITRE PREMIER.

*Des passions qui tirent leur origine
du corps *.*

Il est indécent d'exprimer la force des passions qui naissent d'une certaine situation ou disposition du corps, parce qu'on ne peut s'attendre que les autres qui ne sont pas dans la même disposition, sympathisent avec elles. Une violente faim, par exemple, quoique non-seulement naturelle, mais inévitable dans plusieurs occasions, est toujours indécente; & manger glou-tonnement est regardé par-tout comme un manque de savoir vivre. Il y a ce-

* Ce que M. Smith a dit des passions en général par rapport à la convenance & à la sympathie, le conduit, comme on va le voir dans ce Chapitre, à la division des passions du corps & des passions de l'imagination; après quoi il entre aussi naturellement, comme on le verra dans la suite, dans celle des passions sociales, des passions nuisibles à la société & des passions moyennes ou intéressées.

pendant quelque degré de sympathie avec la faim même. Il est agréable de voir ses convives manger avec appétit , & toutes les marques du dégoût sont offensantes. L'état habituel du corps dans un homme qui se porte bien , fait que son estomac s'accorde , pour ainsi dire , avec l'un & ne s'accorde pas avec l'autre. Nous pouvons sympathiser avec la détresse qu'occasionne une faim démesurée quand nous en lisons la description dans le Journal d'un siège ou d'un voyage de long cours. Nous nous mettons nous-mêmes dans la position de ceux qui l'endurent , & par-là nous concevons facilement le chagrin , la terreur & la consternation qui les désolent. Nous sentons nous-mêmes quelque degré de ces passions , & de-là notre sympathie avec elles. Mais comme la lecture de la description ne nous affame point , nous ne pouvons dire , même alors , que nous sympathisons proprement avec la faim.

Il en est de même de la passion qui unit les deux sexes. Quoiqu'elle soit naturellement la plus furieuse de toutes , la rendre par des expressions fortes c'est toujours une indécence ,

même parmi les personnes que toutes les Loix divines & humaines autorisent à s'y livrer complètement. Il semble néanmoins qu'il y ait quelque degré de sympathie avec cette passion même. Il ne convient pas de parler à une femme comme on parleroit à un homme. On estime que leur compagnie dont inspirer plus de gaieté, plus d'agrément, plus d'attention ; & une indifférence totale pour le beau sexe rend un homme en quelque sorte méprisable aux yeux même des autres hommes.

Telle est notre aversion pour tous les appétits qui viennent du corps. Toutes les expressions fortes en sont désagréables & rebutantes. Selon quelques anciens Philosophes, ce sont ces passions qui nous sont communes avec les bêtes, & qui n'ayant point de liaison avec les qualités distinctives de la nature humaine, dérogent par cette raison à sa dignité. Mais il y a plusieurs autres passions, telles que le ressentiment, l'affection naturelle & la reconnoissance même que nous partageons avec les animaux, & que cette considération ne nous fait pas ranger parmi les appétits brutaux. La vraie

cause du dégoût que nous inspirent les appétits corporels , c'est que nous ne pouvons y entrer. Dès qu'ils sont satisfaits , l'objet qui les excitoit en nous cesse de nous plaire , sa présence nous est à charge , nous lui cherchons en vain les charmes qui nous transportoient le moment d'auparavant , & notre propre passion nous devient aussi étrangère qu'elle l'étoit aux autres. Lorsque nous avons dîné nous faisons ôter le couvert ; & nous traiterions de même les objets de nos desirs les plus ardens & les plus passionnés si nous l'y tenions par d'autres liens que ceux du corps.

C'est dans l'empire sur ces appétits que consiste la vertu proprement appelée tempérance. Les resserrer dans les bornes que prescrit la considération de sa santé ou de sa fortune , c'est une partie de la prudence ; mais les contenir dans les limites que leur assignent la décence , la convenance , la délicatesse & la modestie , c'est l'office de la tempérance.

Nous trouvons , par la même raison , quelque chose d'efféminé & de mal-séant à jeter les hauts cris pour une douleur du corps : quelque insupportable

qu'elle soit. Ce n'est pas qu'il n'y ait une bonne dose de sympathie avec la douleur même du corps. Si, comme je l'ai déjà remarqué, je vois un coup porté & prêt à tomber sur le bras ou sur la jambe d'un autre, je retire mon bras ou ma jambe; & quand le coup frappe, je le sens en quelque manière, j'en suis blessé avec celui qui le reçoit : mais ma blessure étant excessivement légère, s'il pousse un cri violent, comme je ne puis le suivre dans sa passion, je ne manque jamais de le mépriser, & tel est le fort de toutes les passions qui tirent leur origine du corps : ou elles n'excitent point du tout de sympathie, ou si elles en excitent, c'est dans un degré qui n'a nulle proportion avec la violence de ce que sent la personne qui souffre.

Il en est tout autrement des passions qui ont leur source dans l'imagination. Le tissu de mon corps ne peut être que fort peu dérangé par les altérations qui se font dans celui d'un autre ; mais mon imagination se prête davantage, elle prend plus aisément la forme, pour ainsi dire, & la configuration de l'imagination de ceux

avec lesquels je vis familièrement. C'est pourquoi les traverses que rencontrent l'amour & l'ambition font naître plus de sympathie que le plus grand mal corporel. Ces passions viennent entièrement de l'imagination. Celui qui a perdu tout son bien ne sent aucun mal dans le corps, s'il est d'ailleurs en bonne santé; il souffre de l'imagination seule qui lui représente la perte de sa dignité, l'abandon de la part de ses amis, la dépendance, le besoin, la misère prêts à fondre sur lui; & nous sympathisons beaucoup plus fortement avec lui parce que nos imaginations se moulent bien plus facilement sur la sienne que nos corps ne pourroient se mouler sur le sien.

La perte d'une jambe peut passer généralement pour un malheur beaucoup plus réel que celle d'une maîtresse. Ce seroit néanmoins une ridicule tragédie que celle dont la catastrophe rouleroit sur le premier accident, au-lieu qu'on en a composé de fort belles sur le second, quelque frivole & léger qu'il puisse paroître.

Rien n'est si vite oublié que la douleur. Du moment qu'elle cesse, toute son angoisse disparoît, son idée ne

peut plus nous causer aucun trouble & nous ne pouvons entrer nous-mêmes dans l'inquiétude & la perplexité où nous étions. Un mot qu'un ami lâchera par inadvertence va nous causer une peine de plus longue durée. Ce mot passe & le chagrin reste. Ce qui nous trouble d'abord n'est pas l'objet des sens, mais l'idée de l'imagination. Comme c'est par conséquent une idée qui nous indispose jusqu'à ce que le tems ou d'autres accidens l'aient effacée de notre mémoire, toutes les fois qu'elle y revient notre imagination touche & envenime la plaie.

La douleur n'excite jamais une sympathie bien vive à moins qu'elle ne soit accompagnée de danger. Nous sympathisons avec la peur, sinon avec la douleur de celui qui souffre. Or la peur est entièrement l'ouvrage de l'imagination qui augmente notre mal en nous représentant avec les agitations de l'incertitude, non ce que nous sentons réellement, mais ce que nous pouvons endurer dans la suite. La goutte, ou le mal de dents, quoique très-douloureux, excitent peu de sympathie; des maladies plus dangereuses beaucoup, lors même que le malade ne souffre guères.

Il y a des gens qui s'évanouissent & tombent malades à la vue d'une opération de chirurgie , & chez qui la douleur physique occasionnée par le déchirement des chairs , semble exciter une extrême sympathie. Nous concevons plus vivement & plus distinctement la douleur qui vient d'une cause externe que celle qui vient d'un dérangement intérieur. A peine puis-je me former une idée des souffrances de mon voisin lorsqu'il est attaqué de la goutte ou de la pierre ; mais je conçois très-clairement ce qu'il doit souffrir d'une incision , d'une blessure , d'une fracture. Avec tout cela ces objets ne produisent de si violens effets sur nous que par leur nouveauté. Celui qui a vu une douzaine de dissections & autant d'amputations , voit ensuite avec une grande , ou même avec une parfaite indifférence , toutes les opérations de cette nature ; mais quoique nous ayons lu ou vu jouer plus de cinq cent Tragédies , il est rare que nous ne conservions pas quelque sensibilité pour les objets qu'elles représentent.

Dans quelques Tragédies Greques on a tâché d'émouvoir la compassion par la représentation d'une douleur cor-

porelle. Philoctète pousse des cris & s'évanouit, tant celle qu'il endure est extrême. Hercule & Hyppolite expirent dans les tourmens les plus cruels & auxquels toute la force d'Hercule même ne peut résister. Ce n'est cependant pas la douleur, mais quelque autre chose qui nous intéresse en pareil cas. Ce n'est point la blessure de Philoctète, mais la solitude où il est qui nous affecte, & qui répand sur cette charmante Tragédie un certain sauvage romanesque si agréable à l'imagination. Les souffrances horribles d'Hercule & d'Hyppolite ne nous intéressent que parce que nous prévoyons que la mort en fera la suite. S'ils devoient en réchapper elles nous paroîtroient souverainement ridicules. Quelle Tragédie feroit-ce que celle où la plus grande crise du héros seroit des tranchées de colique ? Il n'y a pourtant pas de douleurs plus aiguës. Ces tentatives pour exciter la pitié par le spectacle d'une douleur du corps peuvent être mises au rang des plus grandes violations du *decorum*, dont le théâtre grec ait donné l'exemple.

Le peu de sympathie que nous sentons pour les maux corporels est le

fondement de la convenance qu'il y a dans la constance & la patience à les souffrir. L'homme qui dans les plus rigoureux tourmens ne laisse échapper aucune foiblesse , qui ne se plaint point , qui ne donne cours à aucune passion dans laquelle nous ne puissions entrer pleinement , se rend souverainement maître de notre admiration. Sa fermeté le met en état de tenir l'accord avec notre indifférence & notre insensibilité ; nous nous unissons complètement au généreux effort qu'il fait dans cette vue ; nous approuvons sa conduite , & l'expérience que nous avons de la foiblesse ordinaire de notre nature , fait que nous sommes étonnés qu'il agisse d'une manière à mériter notre approbation. Delà notre admiration pour lui. Car j'ai déjà observé que ce sentiment n'est autre chose que l'approbation relevée par le mélange de l'étonnement & de la surprise.



C H A P I T R E I I.

Des passions qui ont leur source dans un tour , ou une disposition particulière de l'imagination.

PARMI les passions même qui tirent leur origine de l'imagination, celles qui viennent d'un tour ou d'une habitude particulière qu'elle a prise, sont celles avec lesquelles nous sympathisons le moins, quoique nous les reconnoissons d'ailleurs pour très-naturelles. L'imagination des autres n'ayant pas pris le même pli ne sauroit s'y accommoder : & quelque inevitables que soient ces passions dans certains périodes de la vie, elle nous paroissent en quelque sorte toujours ridicules. C'est ce qui arrive par rapport à la forte inclination qui se forme naturellement entre deux personnes de différent sexe qui ont fixé long-tems leurs pensées l'une sur l'autre. Notre imagination n'ayant pas fait la même route que celle de l'amant, nous ne pouvons entrer dans l'ardeur de ses

transports. Si notre ami reçoit un outrage, nous sympathisons aussi-tôt avec son ressentiment, & celui qui le met en colère nous y met aussi. Qu'il ait reçu quelque bienfait, nous partageons également sa reconnoissance, & nous sommes vraiment touchés du mérite de son bienfaiteur. Mais s'il est amoureux, sa passion a beau nous paroître aussi juste & aussi raisonnable qu'aucune autre de la même espèce; nous ne croyons jamais être obligés d'en concevoir une pareille, ni d'aimer la personne qu'il aime. L'amour paroît à tout le monde, excepté à celui qui le sent, une passion tout-à-fait disproportionnée à la valeur de l'objet, & quoiqu'on le pardonne à un certain âge, parce qu'il est dans la nature, on s'en mocque toujours par la raison qu'on ne peut y entrer. Toutes les expressions sérieuses & emphatiques dont il se sert sont ridicules pour un tiers; & si l'amant n'est pas bonne compagnie pour sa maîtresse, il ne l'est pour personne. Il s'en apperçoit lui-même, & tant qu'il est dans son bon sens, il s'efforce de rire & de plaisanter de sa propre passion. C'est le seul style dans lequel nous nous soucions

d'en entendre parler, parce que c'est le seul dans lequel nous sommes d'humeur à en parler nous-mêmes. Autant nous plaît la gaieté d'Ovide & la galanterie d'Horace, autant nous ennuie l'amour grave, pédantesque & sententieux de Properce & de Cowley qui ne finissent point d'exagérer la violence de leur passion.

Mais quoique nous ne sympathisons pas proprement avec l'amour, & que nous soyons bien éloignés d'en prendre, même en idée, pour la personne dont un autre est épris; cependant comme nous avons conçu ou que nous pouvons être disposés à concevoir des passions de la même espèce, nous entrons facilement dans les hautes espérances du bonheur qu'on se promet de la jouissance de l'objet, ainsi que dans la peine extrême qu'on appréhende de sa perte. Il ne nous intéresse pas comme passion, mais comme situation donnant lieu à d'autres passions qui nous remuent, telles que l'espérance, la crainte & toutes sortes de chagrins. C'est ainsi que dans la description d'un voyage sur mer ce n'est point la faim qui nous touche, mais l'extrémité cruelle où

elle réduit les voyageurs. Si nous n'entrons pas proprement dans la tendresse de l'amant, nous sommes prêts à le suivre dans les idées romanesques de bonheur qu'il y attache. Quand les ressorts de l'ame sont relâchés par l'indolence, & qu'elle est fatiguée par la violence du desir, nous sentons combien il lui est naturel de soupirer dans cet état après le calme & le repos, de le chercher dans le contentement de cette passion qui l'agite, & de se former à elle-même l'idée de cette vie pastorale, tranquille & retirée, que l'élégant, le tendre & passionné Tibulle prend tant de plaisir à décrire; d'une vie telle que les Poëtes nous la dépeignent dans les Isles fortunées; d'une vie entièrement consacrée aux douceurs de l'amitié, de la liberté & du repos; d'une vie exempte de soins & d'inquiétude & de toutes les passions turbulentes qui les suivent. Ces scènes agréables & charmantes nous plaisent même davantage, si on les tient dans le lointain comme objets de l'espérance, que si on nous les met sous les yeux comme objets d'une jouissance actuelle. Ce que la passion a de grossier qui s'y mêle, & qui est

peut-être le fondement de l'amour ; disparoît dans le fond du tableau & nous choque au grand jour. Aussi voit-on qu'une passion heureuse nous intéresse beaucoup moins qu'une passion inquiète & mélancolique. Nous tremblons à la vue de tout ce qui peut renverser des espérances si naturelles & si agréables , & c'est ainsi que nous entrons dans le chagrin , le trouble & la perplexité de l'amant.

Delà le merveilleux intérêt que cette passion nous inspire dans quelques Tragédies & quelques Romans modernes. C'est moins l'amour de Castalio & de Monime qui nous attache dans l'Orphelin , que les malheurs que cet amour occasionne. Si un auteur introduisoit deux amans exprimant leur tendresse mutuelle dans une scène parfaitement tranquille , on riroit , & on ne sympathiseroit point. Une scène aussi froide est en quelque manière toujours déplacée dans une Tragédie , & si quelque chose la rend tolérable , ce n'est point la sympathie avec la passion qu'elle exprime , c'est la part que prend le spectateur aux obstacles & aux dangers dont il prévoit que la jouissance doit être suivie.

La retenue que les loix de la société imposent aux femmes par rapport à cette foiblesse, la rend plus dangereuse pour elles, & par-là beaucoup plus intéressante. L'amour de Phèdre nous charme dans Racine, malgré tout ce que cet amour a d'insensé & de criminel. On peut dire même que Phèdre extravagante & coupable, n'en est que plus intéressante par les craintes, la honte, les remords, l'horreur & le désespoir qui la déchirent, & qui sont les suites naturelles du crime & de la folie. Toutes les passions secondaires, si je puis les appeler ainsi, qui naissent de la situation de l'amour en deviennent nécessairement plus véhémentes & plus furieuses, & c'est avec celles-là seules qu'on peut dire proprement que nous sympathisons.

Cependant de toutes les passions qui sont si étrangement disproportionnées à la valeur de leurs objets, l'amour est la seule à laquelle tout le monde, même les esprits les plus scrupuleux, trouvent quelque chose de revenant & d'agréable. D'abord quoiqu'elle puisse être ridicule en elle-même, elle n'est pas naturellement odieuse, & quelque fatales & affreuses qu'en soient les

conséquences , il est rare que ses intentions soient mauvaises. En second lieu , s'il n'y a guère de convenance dans la passion elle-même , il y en a beaucoup dans quelques-unes de celles qui l'accompagnent toujours. Il entre dans l'amour une puissant mélange d'humanité , de générosité , de bonté , d'estime & d'amitié , toutes passions , qui , pour des raisons que nous allons expliquer , sont justement celles avec lesquelles nous sommes le plus portés à sympathiser , lors même qu'elles nous paroissent donner dans l'excès. Notre sympathie pour elles sauve ce qu'il y a de choquant dans la passion principale , & protège celle-ci dans notre imagination malgré tous les vices qui font ordinairement son cortège. Quoiqu'elle aboutisse nécessairement à la ruine & à l'infamie dans un sexe , & que dans l'autre à qui on la juge moins funeste , elle soit presque toujours suivie d'une incapacité totale pour le travail , de la négligence de ses devoirs & du mépris de la gloire , ou même de la simple réputation ; malgré tout cela le degré de sensibilité & de générosité dont on la suppose accompagnée , fait que bien

des gens en tirent encore vanité , & qu'ils affectent de paroître capables de sentir ce qui ne leur feroit pas d'honneur s'ils le sentoient en effet.

Comme il faut être réservé à parler de ses amours pour ne point paroître ennuyeux ou ridicule , il faut l'être aussi par la même raison quand on parle de ses amis , de ses études , de sa profession. Ce sont tous objets auxquels nous ne pouvons attendre que les autres s'intéressent autant que nous. Et c'est faute de cette discrétion que la moitié du monde est mauvaise compagnie pour l'autre. Un Philosophe n'est bon qu'avec un Philosophe , & le membre d'une petite coterie qu'avec la coterie,

CHAPITRE III.

Des passions insociables , ou avec lesquelles il répugne au spectateur de s'associer.

Il est une autre sorte de passions dérivées aussi de l'imagination , qui , pour être agréables & convenables , doivent

baïsser considérablement du ton où les monteroit la nature indisciplinée. Telles sont la haine & le ressentiment, avec toutes leurs différentes modifications. A l'égard de ces passions notre sympathie se partage avec celui qui les sent & celui qui en est l'objet. Les intérêts du premier sont directement contraires à ceux du second; notre sympathie nous fait desirer pour l'un ce qu'elle nous fait craindre pour l'autre. Tous deux hommes, ils nous intéressent tous deux, & notre ressentiment pour ce que l'un a souffert se trouve refroidi par la crainte de ce que l'autre peut souffrir : ainsi notre sympathie avec l'offensé demeure nécessairement au-dessous de la passion qui l'anime, non-seulement par les causes générales qui rendent les passions sympathiques plus foibles que les primitives; mais encore par une cause particulière, qui est la sympathie opposée que nous avons en même-tems pour une autre personne. De-là vient que le ressentiment ne peut être agréable, à moins qu'il ne soit plus réprimé, plus rabaisé au-dessous du ton qu'il prend naturellement que presque toutes les autres passions.

Cependant les hommes sentent vivement les injures qu'on fait aux autres. Le scélérat, dans une Tragédie ou un Roman, n'est pas moins l'objet de notre indignation que le héros ne l'est de notre sympathie & de notre affection. Nous détestons autant *Jago* que nous estimons *Othello*, & le châtimement de l'un nous fait autant de plaisir que les malheurs de l'autre nous font de peine. Mais quelques sensibles que nous soyons aux injustices faites à nos semblables, il n'est pas toujours vrai que nous en ayons d'autant plus de ressentiment que la personne offensée en marque davantage. Dans plusieurs occasions plus elle montre de douceur & d'humanité, pouvu que d'ailleurs elle ne manque pas de courage, & que la peur ne soit pas le principe de sa modération, plus nous sommes indignés contre l'agresseur. L'amabilité du caractère ne fait alors qu'aggraver à nos yeux l'atrocité de l'injure.

Ces passions néanmoins sont regardées comme des parties nécessaires du caractère de l'homme. On méprise celui qui reçoit tranquillement une insulte sans chercher à la repousser ni

à s'en venger. Nous ne pouvons entrer dans son indifférence & son insensibilité. Nous qualifions sa conduite de bassesse d'ame , & nous n'en sommes pas moins révoltés que de l'insolence de son adversaire. La populace est furieuse de voir un homme se soumettre sans résistance aux affrons & aux mauvais traitemens ; elle veut que l'insolence soit poursuivie , & qu'elle le soit par celui qui en souffre. Ils lui crient avec fureur de se défendre ou de se venger , & si sa colère s'allume enfin , ils lui applaudissent de grand cœur & sympathisent avec lui ; leur indignation contre son ennemi prend de nouvelles forces par la joie de le voir attaqué à son tour ; & la vengeance , pourvu qu'elle ne passe pas les bornes , leur donne la même satisfaction que si l'injure leur étoit personnelle.

Mais quoiqu'on regarde ces passions comme utiles aux particuliers , parce qu'elles font qu'il est dangereux de les insulter ; & quoiqu'elles ne le soient pas moins au public , ainsi que nous le montrerons ci-après , parce qu'elles font les gardiennes de la justice & de l'égalité de son administration ; elles ne laissent pas d'avoir

d'avoir en elles-mêmes quelque chose de rebutant qui nous les rend odieuses quand nous les voyons dans les autres. Si l'expression de la colère contre une personne présente passe la simple déclaration qu'on est sensible à ses mauvais procédés, elle est réputée non-seulement une insulte à l'égard de la personne, mais une malhonnêteté à l'égard de toute la compagnie que nous devons assez respecter pour ne pas nous livrer à un mouvement si impétueux & si choquant. Ce sont les effets éloignés de ces passions qui sont agréables. Leur effet immédiat est le mal qui en résulte pour la personne qui leur est en butte. Mais c'est par leurs effets immédiats & non par les éloignés que les objets plaisent ou déplaisent. Le public a certainement plus besoin d'une prison que d'un palais, & généralement parlant, le fondateur de l'une a des vues de patriotisme plus justes que le fondateur de l'autre; mais les effets immédiats d'une prison, savoir la détention & le triste état de ceux qu'elle renferme, sont désagréables, & ou l'imagination ne se donne pas le loisir de pénétrer jusqu'aux conséquences éloignées, ou elle

les voit à une si grande distance qu'elle n'en est pas frappée. Une prison sera donc toujours un objet révoltant, & d'autant plus révoltant qu'il répondra mieux aux vues de son institution. Un palais au contraire plaira toujours, quoique souvent par les conséquences éloignées il puisse être préjudiciable au public. Car il peut servir à répandre le luxe & à donner l'exemple de la corruption des mœurs. Cependant comme ses effets immédiats, la commodité, le plaisir & la magnificence de ceux qui l'habitent, flattent l'imagination & lui suggèrent mille idées riantes, elle s'arrête à ces idées & ne va guères jusqu'aux conséquences qui sont plus loin. Nous voyons avec plaisir ces trophées peints ou en stuc, composés d'instrumens de musique ou d'agriculture, qui font l'ornement ordinaire de nos salons & de nos salles à manger. Un trophée composé de bistouris, de ciseaux, de trépan & autres instrumens de chirurgie propres à disséquer, à faire des amputations ou à déchirer les chairs, y seroit absurde & choquant. Cependant les instrumens de chirurgie sont toujours plus polis, plus finis & adaptés avec plus

de soin à leurs différens usages que ceux d'agriculture. Leur effet éloigné, qui est la santé du malade , plaît aussi ; mais cela n'empêche pas que leur vue ne nous dégoûte à cause de leur effet immédiat, qui est la peine & la douleur. Cet effet à la vérité est aussi celui des instrumens de guerre, mais il faut observer qu'alors la peine & la douleur ne regardent que nos ennemis avec lesquels nous n'avons point de sympathie, & que par rapport à nous ils sont étroitement liés avec les idées de courage, de victoire & d'honneur. Aussi sont-ils censés la partie la plus noble de notre parure, & un des plus beaux ornemens de l'architecture. Il en est de même des qualités de l'ame. Les anciens Stoïciens croyoient que le monde étant gouverné par un être sage, puissant & bon, dont la providence s'étend à tout, chaque évènement particulier devoit être regardé comme une pièce nécessaire du tout, & comme tendant à l'avancement du bonheur & de l'ordre général de l'univers ; que les vices & les folies des hommes n'étoient pas moins des parties essentielles du plan général que leur sagesse.

& leur vertu , & que par cette éternelle industrie , qui tire le bien du mal , ils contribuoient également au maintien & à la perfection du grand système de la nature. Mais quelques profondes racines qu'une pareille théorie puisse avoir jetté dans l'ame , elle ne sauroit diminuer notre horreur naturelle pour le vice , dont les effets immédiats sont si funestes , & les autres trop éloignés pour que l'imagination puisse les saisir.

Les passions dont nous parlions tout-à-l'heure , sont dans le même cas. Leurs effets immédiats sont si désagréables qu'il y a toujours en elles quelque chose qui nous révolte lors même qu'elles sont les plus justes. Aussi sont-elles , comme je l'ai déjà observé , les seules dont l'expression ne nous dispose point à sympathiser avec elles , avant que nous soyons instruits des causes qui les excitent. La voix plaintive du malheur qui parvient de loin jusqu'à nous ne nous permet pas d'être indifférens pour celui qui gémit. Dès qu'elle frappe notre oreille elle nous intéresse à son sort , & si elle continue à se faire entendre , elle nous oblige de voler presque involon-

tairement à son secours. De même la vue d'une mine riante réjouit le mélancolique même & le dispose à sympathiser ou à partager la joie qu'elle exprime ; il sent que son cœur , auparavant serré , se dilate & se relève de l'abattement où l'avoient jetté les soucis & les ennuis. Les expressions de la colère & du ressentiment ont un effet tout contraire. La voix rauque , impétueuse & discordante de la colère inspire à ceux qui l'entendent de loin de la crainte ou de l'aversion. Elle n'attire pas comme celle de la détresse & de la douleur. Les femmes , & ceux d'entre les hommes dont le genre nerveux est foible , tremblent d'effroi , quoiqu'ils sachent bien que ce n'est pas à eux , mais à un autre objet qu'on en veut. C'est qu'ils se supposent à la place de cet objet , & qu'ils auroient grand'peur , s'ils y étoient véritablement. Ceux mêmes qui ont le cœur plus ferme en sont touchés , non pas jusqu'à la frayeur , mais jusqu'à se mettre eux-mêmes en colère , parce que cette passion est celle qui s'éleveroit en eux s'ils étoient la personne menacée. On en peut dire autant de la haine , dont les expressions toutes

nues ne font haïr personne , excepté celui qui s'en sert. Ces deux passions , de leur nature , sont les objets de notre aversion. Leur extérieur désagréable & emporté , dérange souvent notre sympathie , mais ne la prépare & ne l'excite jamais. Tant que nous ignorons leurs causes , elles n'ont pas moins de pouvoir pour nous dégoûter & nous détacher de celui qu'elles agitent , que l'affliction d'une autre personne pour nous engager & nous attirer vers elle. Il semble que l'intention de la nature ait été de rendre plus difficile & plus rare la communication de ces passions odieuses & farouches qui obligent les hommes à se fuir les uns les autres.

Lorsque la musique imite les modulations de la tristesse & de la joie , ou bien elle remue actuellement ces passions en nous , ou elle nous modifie tout au moins d'une manière qui nous dispose à les sentir. La joie , la tristesse , l'amour , l'admiration , la dévotion , sont autant de passions musicales par leur nature. Elles s'expriment par des sons doux , clairs & mélodieux. Elles se servent naturellement de périodes distinguées par des

pauses régulières, qu'il est par conséquent facile d'adapter aux retours réguliers des airs correspondans du ton. La voix de la colère, au contraire, & celle de toutes les passions qui tiennent d'elle, est rude & discordante. Ses périodes sont toutes inégales, quelques fois fort longues & d'autres fois très-courtes, sans pauses régulières qui les distinguent. De-là vient que la musique a tant de peine à les imiter, & que celle qui les imite n'est pas la plus agréable. Elle ne peut plaire proprement que par l'imitation des passions sociables : & ce seroit un étrange divertissement qu'un concert où le chant n'exprimeroit d'un bout à l'autre que la haine & le ressentiment.

Si ces passions déplaisent au spectateur, elles ne déplaisent pas moins à celui qui les sent. Rien n'est plus propre qu'elles à empoisonner le bonheur d'une ame honnête. Elles ont quelque chose de dur, de discordant & de convulsif, quelque chose qui tourmente & déchire le cœur, & qui détruit absolument cette égalité & cette tranquillité d'ame si nécessaires pour être heureux, & auxquelles rien

ne contribue tant que les passions contraires de la reconnoissance & de l'amour. Les cœurs généreux & humains ne regrettent guères la valeur de ce qu'ils ont perdu par la perfidie ou l'ingratitude de ceux qui vivent avec eux. Généralement parlant , ils peuvent bien s'en passer sans que leur bonheur en souffre. Ce qui les mortifie le plus est l'idée de la perfidie même & de l'ingratitude exercées à leur égard , & les mouvemens durs & violens que produit cette idée , font , dans leur opinion , le point capital de l'injure qu'ils ont essuyée.

Que de choses ne faut-il pas pour rendre la vengeance agréable & faire sympathiser complètement le spectateur avec elle ? L'offense , avant tout , doit être telle , qu'à moins de nous en ressentir nous serions deshonorés & exposés à de continuelles insultes. On fait toujours mieux de négliger les offenses légères , & il n'y a rien de si méprisable que cette humeur chagrine & pointilleuse qui prend feu aux moindres sujets de querelle. Ensuite nous devons nous venger plutôt parce que nous sentons que la vengeance est convenable , & que les autres l'at-

tendent & l'exigent de nous , que parce que nous sentons en nous-même les furies de cette malheureuse passion. De toutes celles dont le cœur humain est capable , il n'y en a aucune dont la justice soit plus douteuse , aucune sur laquelle il soit aussi nécessaire de consulter la convenance avant de s'y livrer ; aucune enfin où il soit plus à propos de considérer ce qu'en penseroit un spectateur de sens froid & impartial. La magnanimité ou le soin de maintenir son rang & sa dignité dans le monde , est le seul motif qui puisse l'ennoblir. Ce motif doit se faire remarquer dans tous nos discours & dans toute notre conduite. Il faut qu'on n'y voye rien de détourné , rien que de simple & d'ouvert ; qu'ils soient fermes sans entêtement , élevés sans insolence ; qu'ils ne soient pas seulement exempts de pétulance ou de bouffonnerie , mais généreux , francs & remplis de tous les égards dûs , même à l'offenseur. Il faut enfin qu'il paroisse à toute notre allure , & cela sans affectation , que l'humanité n'est pas éteinte en nous par cette passion , & que si nous écoutons ce que nous dicte la vengeance , c'est avec répu-

D. 5.

gnance, par nécessité, & seulement à cause de la grandeur & la réitération des offenses. Avec cette circonspection & ces conditions, le ressentiment peut même passer pour noble & généreux.

CHAPITRE IV.

Des passions sociables, ou avec lesquelles s'associe volontiers le spectateur.

COMME c'est une sympathie divisée qui rend la plupart du tems désagréables & choquantes les passions dont nous venons de parler, c'est une sympathie redoublée qui fait presque toujours la convenance & l'agrément d'une autre sorte de passions opposées. La générosité, l'humanité, la bonté, la compassion, l'estime & l'amitié mutuelles, toutes les passions sociales & bienfaisantes annoncées sur le visage ou dans la conduite, plaisent généralement au spectateur indifférent lors même qu'elles regardent ceux qui sont plus étroitement liés avec nous. Sa

sympathie avec la personne qui les sent, se rencontre exactement & se joint avec l'intérêt pour la personne qui en est l'objet. La part qu'il est obligé de prendre en qualité d'homme au bonheur de l'une ajoute à celle qu'il prend aux sentimens de l'autre. Telle est la raison pourquoi nous avons la plus grande disposition à sympathiser avec les affections bienfaisantes. Elles nous plaisent à tous égards ; nous entrons dans la double satisfaction de celui qui les a & de celui pour lequel on les a. Car comme un homme d'honneur souffre plus d'être exposé à la haine & à l'indignation qu'à tous les autres maux dont il est menacé de la part de ses ennemis, de même un homme délicat & sensible trouve dans la certitude d'être aimé une satisfaction plus essentielle à son bonheur que tous les autres avantages qu'il peut attendre ou retirer de l'attachement qu'on a pour lui. Est-il un caractère aussi détestable que celui qui prend plaisir à semer la division entre des amis, & à changer leur plus tendre affection en une mortelle haine ? En quoi consiste cependant l'atrocité d'une manœuvre si justement abhorrée ?

est-ce à les priver des frivoles services qu'ils pourroient se rendre l'une à l'autre en continuant de s'aimer ? Non. C'est à les priver de cette amitié même , à leur dérober ces affections mutuelles qui leur étoient si chères , à troubler l'harmonie de leurs cœurs , & à rompre cet heureux commerce qui auparavant subsistoit entr'eux. Ce n'est pas seulement les ames tendres & délicates , mais les plus communes & les plus grossières qui sentent que ces affections , cette harmonie , ce commerce importent plus au bonheur que tous les bons offices qu'on en peut espérer.

Aimer est en soi-même un sentiment agréable. Il flatte le cœur de celui qui aime , le calme & l'adoucit. Il semble favoriser le mouvement des esprits & contribuer à la santé. La connoissance de la gratitude & de la satisfaction qu'il doit exciter dans la personne aimée , y ajoute un nouveau charme ; le rapport mutuel qui est entre ces deux personnes fait que le bonheur de l'une est placé dans le bonheur de l'autre , & la sympathie avec ce rapport les rend agréables à tout le monde. Avec combien de plaisir ne

voyons-nous pas une famille où l'estime & l'amitié réciproques unissent tous les membres ; où le père , la mère & les enfans vivent ensemble comme des égaux , sauf la différence qu'établissent d'une part le respect filial , & de l'autre la bonté paternelle ; où la liberté , la tendresse , les railleries innocentes & les services mutuels font voir qu'il n'y a point d'intérêts opposés qui divisent les frères , ni de rivalité qui mette la méfintelligence entre les sœurs ; & où tout présente l'idée de la paix , de la joie , de l'harmonie & du contentement ? Combien ne souffrons-nous pas , au contraire , lorsque nous allons dans une maison où la discorde anime la moitié d'une famille contre l'autre ; où à travers une douceur & une complaisance affectées les regards soupçonneux & des traits de passion qui s'échappent découvrent les jalousies mutuelles qui les dévorent & qui sont prêtes à éclater à tout moment , malgré toute la contrainte que la présence des étrangers leur impose ?

Ces aimables passions ne sont jamais regardées avec aversion , lors même qu'on les trouve portées à l'excès. Les foiblesses de l'humanité & de l'a-

mitié ont quelque chose d'agréable. Une mere trop tendre , un pere trop indulgent , un ami trop généreux & trop affectionné , peuvent exciter quelquefois une espèce de pitié à laquelle il se mêle pourtant de l'amour. Mais il n'y a que les plus brutaux & les plus indignes des hommes qui puissent jamais les regarder avec les yeux de la haine , de l'aversion , ou même du mépris. C'est toujours avec intérêt , avec sympathie , avec ménagement que nous les blâmons à cause de l'extravagance de leur attachement. Il y a dans le caractère de l'humanité poussée à l'extrême , une bonté sans défense , qui , plus que toute autre chose , intéresse notre pitié. En elle-même elle n'a rien qui déplaît ou qui choque. Nous regrettons seulement qu'elle ne soit pas faite pour le monde , parce que le monde n'est pas digne d'elle , & parce qu'elle met nécessairement en proie à l'ingratitude , à la perfidie , à l'insinuante fausseté & à mille peines & mille traverses , celui de tous les hommes qui le mérite le moins & qui en général est le moins capable d'y résister. Il en est tout autrement de la haine & du ressentiment. Celui

qui montre un penchant trop violent à ces détestables passions, devient l'objet de l'effroi & de l'horreur universelle, & se fait regarder comme une bête féroce, à laquelle il faudroit courir-fus pour la chasser de toute société civile.

CHAPITRE V.

Des passions qui se bornent à nous-mêmes, ou qui ont pour objet notre intérêt personnel.

OUTRE ces deux sortes de passions sociables & insociables, il y en a une troisième espèce qui tient comme le milieu entr'elles, qui n'est jamais si odieuse que les dernières, ni aussi aimable que les autres. Cette espèce est formée par le chagrin & la joie que nous concevons au sujet de notre bonne ou mauvaise fortune particulière. Leur excès n'est jamais si désagréable que celui du ressentiment, parce qu'il n'y a point de sympathie opposée qui nous soulève contr'elles; & quand elles sont le mieux proportionnées à

leurs objets , elles n'ont jamais aux yeux du spectateur le charme de l'humanité désintéressée , ni d'une juste bienveillance , parce qu'il n'y a point de double sympathie qui l'intéresse en leur faveur. Il y a cependant cette différence entre le chagrin & la joie que notre sympathie se porte plutôt vers les petites joies & les grands chagrins. L'homme , qui par un changement de fortune subit s'élève beaucoup au-dessus de la condition où il se trouvoit , doit être assuré qu'il n'y a pas une parfaite sincérité dans tous les complimens qu'il reçoit de ses amis. Un nouveau parvenu , quelque mérite qu'il ait , déplaît généralement , & pour l'ordinaire un sentiment d'envie nous empêche de sympathiser avec sa joie. Pour peu qu'il ait de jugement il s'en apperçoit bien , & au-lieu de paroître enflé de sa prospérité , il tâche autant qu'il est en lui de modérer sa joie & de réprimer l'orgueil que son nouvel état lui inspire naturellement. Il affecte dans ses habits & dans sa conduite la même simplicité & la même modestie qui lui convenoient auparavant. Il redouble d'attention pour ses anciens amis , & s'efforce d'être

plus assidu , plus complaisant & plus humble que jamais ; & cette manière de se comporter est celle que nous approuvons le plus , parce que nous attendons , ce semble , qu'il aura plus de sympathie avec l'envie & l'aversion que nous inspire son élévation que nous n'en avons avec son bonheur. Il est rare avec tout cela qu'il réussisse. Sa sincérité , son humilité nous sont suspectes , & il se laisse de se contraindre. Aussi voyons-nous qu'il laisse bientôt derrière-lui tout ses anciens amis , à l'exception des plus vils qui peuvent s'abaisser jusqu'à vivre dans sa dépendance. En quittant les anciens il s'en fait de nouveaux. L'orgueil de ses nouvelles liaisons est aussi choqué de le voir leur égal que celui des anciennes de le voir leur supérieur , & il ne faut pas moins que la modestie la plus soutenue & la plus obstinée pour racheter l'espèce d'affront qu'il leur fait à tous. Généralement parlant il manque de cette persévérance si nécessaire ; & le mépris insultant des uns & l'orgueil chagrin & soupçonneux des autres le provoquent à négliger ceux-ci & à traiter ceux-là d'une manière arrogante , jusqu'à ce

qu'il devienne enfin d'une insolence habituelle , & qu'il perde l'estime de tout le monde. Si , comme je le crois , le bonheur consiste principalement dans la persuasion qu'on est aimé , il est rare que ces soudains changemens de fortune contribuent beaucoup à rendre un homme heureux. Celui-là l'est davantage qui s'avance par degré , qui ne fait pas un pas vers la grandeur qui ne lui ait été marqué par le public long-tems auparavant , qui par cette raison n'est point saisi d'une joie extravagante quand il y parvient , & ne peut raisonnablement causer d'envie à ceux qu'il laisse en arrière , ni de jalousie à ceux qu'il atteint.

Cependant les hommes sont plus portés à sympathiser avec les petites joies qui viennent de causes moins importantes. Il sied bien d'être humble au milieu d'une grande prospérité ; mais nous ne pouvons guère témoigner trop de satisfaction dans les rencontres de la vie ordinaire ; par exemple au sujet de la compagnie où nous avons passé la soirée hier , de la manière dont on nous y a fêté , de ce qui s'y est dit & fait , ou à propos des petits incidents de la conver-

sation actuelle & de tous ces petits riens qui remplissent le vuide de la vie humaine. Rien ne plaît davantage qu'une gaieté habituelle qui est toujours fondée sur le goût pour tous les menus plaisirs que fournit le train commun de la vie. Nous sympathisons volontiers avec elle. Par la joie qu'elle nous inspire il n'y a point de bagatelle qui ne se présente à nous sous le même aspect riant où elle s'offre à la personne douée de cette heureuse disposition. C'est par cette raison que les jeunes gens , qui sont dans la saison de la gaieté , gagnent si facilement notre affection. Cette propension à la joie qui pétille dans leurs yeux , & qui semble animer la fleur même de la beauté & de la jeunesse , élève les personnes âgées , même celles dont le sexe n'est pas différent du leur , à une gaieté plus qu'ordinaire. Elles oublient pour un tems leurs infirmités & se livrent à ces idées & à ces émotions agréables qui leur étoient depuis long-tems étrangères , mais qui rappellées à leur cœur à la vue de tant de bonheur , y reprennent leur place , semblables à de vieilles connoissances

qu'on est charmé de revoir , & qu'on embrasse avec d'autant plus de tendresse qu'on en a été plus long-tems séparé.

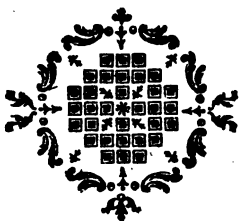
Il n'en est pas de même du chagrin. Nous avons la plus grande sympathie pour une affliction profonde, & nous n'en avons point pour les peines légères. Celui que le moindre accident dérange, qui se fâche contre son cuisinier ou contre son sommelier quand ils manquent dans la moindre chose, qui est blessé de la plus petite faute contre le cérémonial de la politesse, soit qu'elle s'adresse à lui ou à d'autres, qui trouve mauvais que son intime ami ne lui souhaite pas le bon jour lorsqu'il le rencontre le matin, & que son frère ait bourdonné un air pendant qu'il contoit une histoire; qui a de l'humeur à la campagne contre le mauvais tems, en route contre les mauvais chemins & à la ville contre la disette de compagnie & le mauvais goût de tous les divertissemens publics; celui-là, dis-je, quoiqu'il puisse n'avoir pas tout-à-fait tort ne trouvera guères de sympathie. La joie est un mouvement

agréable auquel nous nous livrons de bon cœur dans les plus minces occasions. C'est pourquoi nous sympathisons si aisément avec celle des autres toutes les fois que nous n'en sommes pas détournés par l'envie. Mais le chagrin est pénible, & l'ame résiste & recule naturellement, même lorsqu'il s'agit d'en prendre pour nos propres affaires. Elle s'efforce, ou de ne point l'admettre, ou de le secouer aussi-tôt qu'il est entré. Il est vrai que tout ennemis que nous sommes du chagrin, nous ne laissons pas d'en concevoir souvent pour nous-mêmes dans des occasions très-frivoles; mais notre aversion pour lui nous empêche constamment de sympathiser avec celui que les autres conçoivent pour des sujets aussi légers. Car nos passions sympathiques sont toujours moins irrésistibles que les originales. Il y a de plus une certaine malice dans les hommes qui prévient non-seulement toute sympathie avec les petits chagrins, mais qui les porte à s'en divertir. De-là le plaisir que nous donne la raillerie & les petits mouvemens d'humeur que nous observons dans

nos pareils quand nous les voyons poussés , pressés , agacés de tout côté. Ceux qui n'ont reçu que la bonne éducation ordinaire cachent la peine que peuvent leur causer de petits incidents , & ceux qui sont plus versés dans la connoissance du monde prennent le parti de tourner eux-mêmes ces incidents en ridicules , comme ils savent bien que les autres ne manqueront pas de le faire. L'habitude qu'un homme du monde s'est faite d'observer sur quel pied les autres jugent de ce qui le regarde , fait qu'il envisage ces petites traverses du côté plaisant , qui est celui qui se présentera infailliblement à eux.

Notre sympathie avec les afflictions profondes est au contraire également forte & sincère. Il est inutile d'en citer des exemples. Nous pleurons à la représentation d'une Tragédie où tout est feint. Si quelque grand malheur a donc fondu sur vous , si quelque revers extraordinaire vous mène à la pauvreté , aux maladies , à la disgrâce & à la perte de vos emplois , quand même il y auroit en partie de votre faute , vous pouvez compter sur la

sympathie la plus sincère de tous vos amis ; & qui plus est , sur les services les plus tendres & les plus empressés de leur part , autant que l'honneur & l'intérêt leur permettront de vous en rendre. Mais s'il n'y a rien d'affreux dans votre infortune , si vous avez été seulement un peu déconcerté dans les projets de votre ambition , dupé par votre maîtresse , ou régenté par votre femme , soyez sûr d'être raillé par tous ceux qui vous connoissent.





SECTION III.

Des effets de la prospérité & de l'adversité sur le jugement que nous portons de la convenance ; & pourquoi il est plus aisé d'obtenir notre approbation dans l'une que dans l'autre.

CHAPITRE PREMIER.

Que quoique notre sympathie avec l'affliction soit une sensation plus vive que notre sympathie avec la joie , elle approche ordinairement beaucoup moins de ce que sent la personne principalement intéressée.

ON a plus remarqué notre sympathie avec l'affliction que celle que nous avons avec la joie , quoique cette dernière n'ait pas moins de réalité. Le
mot



mot de sympathie dans sa signification propre & originaire, désigne la part que nous prenons aux peines & non aux plaisirs des autres. Un Philosophe moderne, ingénieux & subtil, a cru nécessaire de prouver par des argumens que nous sympathisons véritablement avec la joie, & que la *congratulation* est un principe de la nature humaine. Personne, je pense, ne s'est encore avisé qu'il fût besoin de prouver la même chose de la compassion.

D'abord notre sympathie avec l'affliction est en un sens plus universelle que l'autre. Quoique le chagrin soit excessif, nous pouvons encore y prendre quelque part. Ce que nous en ressentons alors ne va point à la vérité jusqu'à cette sympathie complète, cette harmonie, cette parfaite correspondance de sentimens qui fait l'approbation. Il ne nous arrive point de pleurer, de crier, de nous lamenter avec la personne qui souffre. Nous sentons au contraire la foiblesse & l'extravagance de sa passion; mais elle ne laisse pas de nous intéresser sensiblement; au-lieu que si nous n'entrons pas pleinement dans la joie d'un autre, nous n'y entrons point du tout.

Tome I.

E

Celui qui saute & danse avec une joie folle & immodérée qui ne peut nous être commune avec lui, s'attire par-là notre mépris & notre indignation.

D'ailleurs la peine, soit de l'esprit, soit du corps, est une sensation plus mordante que le plaisir; & notre sympathie avec la peine, quoique fort inférieure, à ce que sent naturellement celui qui souffre est en général une perception plus vive & plus distincte que notre sympathie avec le plaisir; quoique celle-ci approche souvent plus près de la passion originale, comme je vais le montrer tout-à-l'heure.

Ajoutez à tout cela que nous faisons souvent des efforts pour affoiblir notre sympathie avec le chagrin des autres. Dès que nous ne sommes plus en leur présence, nous tâchons de l'étouffer par égard pour nous-mêmes, & nous n'y réussissons pas toujours. La résistance que nous lui opposons, & notre répugnance à nous y livrer nous obligent de prendre une connoissance plus particulière de ce qui l'occasionne. Mais nous ne sommes jamais dans le cas de résister à notre sympathie avec la joie. Nous n'y avons aucune disposition si l'envie nous possède, &

rien ne nous en détourne si nous sommes exempts de cette passion maligne. Au contraire comme nous avons toujours honte de l'envie qui nous ronge, nous feignons souvent, & nous désirerions quelquefois de sympathiser avec les autres lorsque ce vil sentiment s'y oppose. Nous disons que nous sommes ravis du bonheur qui arrive à quelqu'un, tandis que nous en sommes peut-être fâchés dans le cœur. Ainsi nous avons souvent avec le chagrin une sympathie que nous ne voudrions pas avoir, & nous n'avons pas avec la joie celle que nous voudrions avoir. Il paroît assez naturel après cela de conclure que notre penchant à sympathiser avec l'affliction est extrêmement fort, & l'autre très-foible. Cependant j'ose avancer, malgré ce préjugé, qu'à moins que l'envie ne s'en mêle, c'est notre penchant à sympathiser avec la joie qui est le plus fort, & que la part que nous prenons aux émotions agréables, approche beaucoup plus de ce que sent le principal intéressé.

Nous avons quelque indulgence pour le chagrin excessif dans lequel nous ne pouvons entrer parfaitement.

Nous pardonnons aisément à celui qui souffre de ne pas mettre ses émotions entièrement d'accord avec celles du spectateur , parce que nous savons quel prodigieux effort il lui en coûteroit. Mais nous n'avons pas cette indulgence pour l'excès de la joie , parce que nous savons qu'il ne faut pas se faire une si grande violence pour la modérer au point où nous pouvons nous y livrer nous-mêmes complètement. Celui qui dans les plus cruelles atteintes de la fortune peut commander à sa douleur , paroît digne de la plus haute admiration ; mais celui qui dans le sein de la prospérité peut se rendre également maître de sa joie , paroît à peine mériter quelque louange. Nous sentons que l'intervalle entre ce qu'éprouve le principal intéressé & ce que la sympathie peut faire éprouver au spectateur est bien plus considérable dans la douleur que dans le plaisir.

Que peut-on ajouter au bonheur d'un homme qui jouit d'une bonne santé , qui ne doit rien & qui a la conscience nette ? Tout ce que la fortune lui envoie de surcroît peut être justement regardé comme superflu ,

& s'il en est dans un débordement de joie, ce ne peut être que par un effet de la plus vaine légèreté. Ce bonheur est pourtant l'état naturel & ordinaire des hommes. Malgré la misère & la dépravation actuelle du genre humain, dont on a tant sujet de se plaindre. Telle est réellement la condition de la plupart des hommes, qui, par conséquent, ne sauroient trouver beaucoup de difficultés à se monter sur la joie que les petits avantages sur-ajoutés à cette condition, peuvent raisonnablement exciter dans leurs semblables.

Mais si l'on ne peut guères ajouter à cet état, il est impossible d'en retrancher beaucoup. Entre lui, & le faite de la prospérité, l'intervalle n'est qu'une bagatelle ; mais entre lui & le dernier abîme de la misère, la distance est immense, prodigieuse. Il suit de-là que l'adversité rabaisse nécessairement l'ame de celui qui souffre beaucoup plus au-dessous de son état naturel que la prospérité ne peut l'élever au-dessus. Donc il est beaucoup plus difficile au spectateur de sympathiser entièrement avec le chagrin qu'avec la joie, puisque pour le faire

il faut qu'il forte bien davantage de son affiette naturelle & ordinaire. C'est pour cela que notre sympathie avec l'affliction, quoiqu'elle soit souvent une sensation plus vive, est toujours beaucoup éloignée de ce que sent la personne principalement intéressée.

Il est doux de sympathiser avec la joie, & toutes les fois que l'envie n'y met point obstacle, nous nous abandonnons volontiers aux plus grands transports de ce délicieux sentiment. Mais il est pénible d'entrer dans le chagrin, & c'est toujours avec répugnance que nous le faisons (*)

(*) On m'a objecté que donnant la sympathie pour fondement à l'approbation qui est toujours agréable, je ne devrois admettre, conformément à mon système, aucune sympathie désagréable. Je réponds qu'il y a dans le sentiment de l'approbation deux choses à distinguer. La première est la passion sympathique du spectateur; la seconde est l'émotion qui naît en nous lorsque nous observons un parfait accord entre cette même passion sympathique & la passion originale de la personne principalement intéressée. Cette dernière émotion, en laquelle consiste proprement le sentiment de l'approbation, est toujours agréable; mais l'autre peut l'être ou ne l'être pas.

Lorsque nous sommes attentifs à la représentation d'une Tragédie, nous luttons, autant que nous pouvons, contre le chagrin sympathique prêt à s'emparer de nous; & quand, malgré tous nos efforts, il prend le dessus, nous tâchons de le dérober à la connoissance de ceux qui nous entourent. Si nous versons des larmes, nous les cachons soigneusement de peur que les spectateurs n'étant pas aussi sensibles, ne regardent cette excessive tendresse comme pusillanime & efféminée. Le malheureux, dont l'infortune réclame notre compassion, sent quelle répugnance nous devons avoir à entrer dans les peines; aussi nous les expose-t-il avec crainte & hésitation; il en étouffe même la moitié, & la dureté qu'il attend de la part des hommes fait qu'il a honte de donner un libre cours à toute son affliction. Il en est tout autrement d'un homme qui nage dans la

selon la nature de la passion originale dont elle retient en quelque sorte toujours l'empreinte. Supposez deux sons dont chacun est rude pris séparément; s'ils s'accordent parfaitement, leur harmonie ne laisse pas de faire plaisir.

joie & la prospérité. Lorsque l'envie ne combat pas contre lui, il attend de nous la sympathie la plus complète. Il ne craint point de s'énoncer avec des cris & des transports d'allégresse, ayant une pleine confiance que nous sommes disposés à recevoir de tout notre cœur la joie qu'il veut nous communiquer.

Pourquoi sommes-nous plus honteux de pleurer que de rire en compagnie? Nous pouvons y avoir souvent autant de sujets de larmes que de joie; mais nous sentons toujours qu'une émotion agréable passera plutôt dans le spectateur qu'une émotion pénible. Il est toujours misérable de se plaindre lors même qu'on est en proie aux plus cruels désastres. Mais le triomphe de la victoire ne déplaît pas toujours. Si la prudence nous conseille de mettre plus de modération dans la prospérité, c'est pour conjurer l'envie que ce triomphe même est plus capable d'exciter que toute autre chose.

Voyez le peuple qui ne porte jamais d'envie à ses supérieurs. Avec quel cœur ne se répand-il pas en acclamations à un triomphe ou une entrée publique? Voyez-le quand il assiste à

une exécution. Que son chagrin est communément doux & modéré ! En général notre tristesse à des funérailles ne passe pas une gravité affectée ; mais à un baptême ou à un mariage , notre gaieté est toujours franche & part du cœur. Dans ces occasions de joie notre satisfaction , quoique moins durable , est souvent aussi vive que celle de la personne principalement intéressée. Toutes les fois que nous félicitons cordialement nos amis , ce qui à la honte de l'humanité n'arrive pas fréquemment , leur joie devient la nôtre au pied de la lettre ; nous sommes , pour le moment , aussi heureux qu'ils le sont ; notre cœur est inondé de plaisir ; le contentement brille dans nos yeux , & tous nos traits & tous nos gestes en sont animés.

Quand nous faisons , au contraire , des complimens de condoléance à nos amis affligés , que ce que nous sentons est léger en comparaison de ce qu'ils sentent ! Assis à côté d'eux , nous les regardons , & tandis qu'ils nous racontent leurs malheurs , nous les écoutons gravement & avec attention ; mais lorsque leurs paroles sont entrecoupées par des sanglots & par

E 5

ces bouffées naturelles de passions qui semblent prêtes à les suffoquer au milieu de leur récit, que les émotions languissantes de notre cœur sont éloignées des transports du leur ! Nous pouvons cependant nous appercevoir en même-tems que leur chagrin est dans la nature, & qu'il n'excède pas celui que nous aurions à leur place; nous pouvons même nous reprocher intérieurement notre peu de sensibilité, & nous monter en conséquence à une espèce de sympathie artificielle, mais qui est toujours la plus mince & la plus passagère qu'on puisse imaginer. A peine avons-nous franchi le seuil de la porte qu'elle s'évanouit pour jamais. On diroit que la nature en nous chargeant de nos propres peines a cru que c'étoit assez de ce fardeau, & qu'en conséquence elle n'a point exigé que nous prissions part à celles des autres au-delà de ce qu'il faut pour nous porter à les soulager.

C'est cette difficulté à nous pénétrer des afflictions d'autrui qui fait que la magnanimité, dans les plus grandes infortunes, paroît toujours avoir quelque chose de divin. Il est beau de conserver sa bonne humeur au milieu

de beaucoup de petites contradictions ; mais il nous paroît plus qu'humain de supporter galamment les plus terribles calamités. Nous sentons de quels prodigieux efforts un homme a besoin , dans cette situation , pour faire taire ces émotions impérieuses & violentes qui le tourmentent & le déchirent. Nous sommes étonnés de lui voir un empire si absolu sur lui-même. Sa fermeté se rencontre en même-tems parfaitement avec notre insensibilité. Il ne nous demande point ce degré de sympathie que nous voyons bien & que nous sommes fâchés de voir , que nous n'avons point ; il y a une parfaite correspondance entre ses sentimens & les nôtres , & conséquemment une parfaite convenance dans sa conduite ; convenance que nous ne pouvions raisonnablement attendre de lui , vu l'expérience que nous avons de la foiblesse humaine ; & de-là vient la surprise & l'étonnement , qui , jointes à l'approbation , forment l'admiration , comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Caton entouré de tout côté par ses ennemis , hors d'état de leur résister , dédaignant de se soumettre à eux , & réduit par les ma-

ximes orgueilleuses de son siècle à se détruire lui-même; Caton incapable de plier sous le poids de ses malheurs, ni d'employer la voix lamentable de la misère pour invoquer ces chétives larmes sympathiques que nous avons tant de peine à donner, s'armant au contraire d'une force héroïque, & donnant avec sa tranquillité ordinaire tous les ordres nécessaires pour la sûreté de ses amis l'instant d'avant d'exécuter sa fatale résolution; Caton, dans ces circonstances, paroît à Sénèque, ce grand apôtre de l'insensibilité, un spectacle que les Dieux mêmes peuvent regarder avec plaisir & avec admiration.

Ces exemples de grandeur d'ame nous frappent extrêmement par-tout où nous les trouvons dans le cours ordinaire de la vie. Nous donnons plus volontiers des larmes à ceux qui paroissent ainsi ne rien sentir pour eux-mêmes, qu'à ceux qui s'abandonnent à toute la foiblesse de leur douleur; & c'est dans ce cas particulier que le chagrin sympathique du spectateur semble surpasser la peine originale de la personne principalement intéressée. Lorsque Socrate eut pris le breuvage

de ciguë, ses amis fondoient en larmes, tandis qu'il montrait la tranquillité la plus riante & la plus gaie. Dans toutes ces occasions le spectateur ne fait & n'a besoin de faire aucun effort pour vaincre sa douleur sympathique ; il ne craint pas qu'elle l'emporte à quelque chose d'extravagant & d'indécent ; il est plutôt flatté de la sensibilité de son propre cœur. Il s'y laisse aller avec complaisance, & s'applaudit de s'y livrer. Il saisit avec joie les points de vue les plus tristes que lui présente le malheur de son ami pour lequel il n'avoit peut-être jamais eu auparavant un sentiment de tendresse aussi exquis. Le rôle du principal intéressé est bien différent. Il est obligé de faire son possible pour détourner les yeux de tout ce qu'il y a de fâcheux & de cruel dans sa position. Il craindrait qu'envisagée sous cet aspect, elle ne fît sur lui une impression assez violente pour le jeter hors des bornes de la modération & l'empêcher de se rendre l'objet de la parfaite sympathie & de l'approbation du spectateur. Il dirige donc ses pensées uniquement vers ce qu'il y a d'agréable dans son état, je veux dire,

l'applaudissement & l'admiration qu'il cherche à mériter par une grandeur d'ame extraordinaire. L'idée qu'il est capable d'un effort si noble & si généreux, & que toute l'horreur de sa situation ne l'empêche pas d'agir au gré de ses vœux, l'anime & le transporte de joie, & le met en état de soutenir cette gaieté triomphante par laquelle il semble tressaillir de la victoire qu'il remporte sur ses malheurs; un homme au contraire qui se laisse terrasser ou abattre par les malheurs qu'il essuye, nous paroît toujours petit & méprisable. Nous ne pouvons gagner sur nous de sentir pour lui ce qu'il sent lui-même, & que nous sentirions peut-être à sa place. De-là vient que nous le méprisons, injustement peut-être, si on peut regarder comme injuste un mouvement auquel nous sommes déterminés irrésistiblement par la nature. La foiblesse de la douleur ne plaît jamais à aucun égard, si ce n'est quand elle vient plutôt de ce que nous sentons pour les autres que de ce que nous sentons pour nous-mêmes. Un fils ne fera pas blâmé de pleurer la mort d'un père tendre & respectable. Sa douleur est fondée principa-

lement sur une sorte de sympathie avec celui qu'il perd , sentiment humain dans lequel nous entrons volontiers ; mais il ne trouveroit pas en nous la même indulgence , s'il se désoloit de même pour un malheur qui ne regarderoit que lui seul ; s'il devoit être réduit à la dernière misère , exposé aux plus effroyables dangers , où exécuté publiquement. Car s'il laissoit couler une seule larme sur l'échaffaut , il se dégraderoit dans l'opinion de tous ce qu'il y a d'hommes braves & généreux. Leur compassion pour lui seroit à la vérité très-forte & très-sincère : mais comme elle n'approcheroit pas de son abattement , ils ne lui pardonneroient pas de montrer tant de faiblesse aux yeux de tout le monde. Plus honteux qu'affligés de sa conduite , le deshonneur qu'il se feroit leur paroitroit la plus triste circonstance qu'il y eût dans son infortune. Quelle tache n'est-ce point pour la mémoire du brave Duc de Biron , qui avoit tant de fois affronté la mort dans les combats , d'avoir pleuré sur l'échafaut , lorsqu'il compara l'état où il se voyoit , avec le haut degré de faveur & de gloire d'où l'avoit si malheureusement précipité sa propre témérité !

C H A P I T R E I I.

De l'origine de l'ambition & de la distinction des rangs.

C'EST parce que les hommes sont plus portés à sympathiser avec notre joie qu'avec notre affliction, que nous faisons parade de nos richesses & que nous cachons notre pauvreté. Rien n'est si mortifiant que d'être obligés d'exposer notre misère aux yeux du public, & de sentir que quoique notre situation soit en vue à tout le monde, il n'y a personne qui conçoive pour nous la moitié de nos chagrins. Ces dispositions des hommes sont même la principale considération qui nous engage à rechercher la fortune & à fuir la pauvreté. Car pourquoi tout le mouvement qu'on se donne & tout le bruit qui se fait dans le monde ? qu'elle est la fin que se proposent l'avarice & l'ambition, & que prétend-on dans la poursuite de l'opulence, de la prééminence & du pouvoir ? Est-ce de satisfaire les besoins

de la nature ? le salaire du moindre artisan suffit pour les contenter. Nous voyons qu'il lui procure la vie, l'habit & le logement, tant pour lui que pour sa famille. Si nous examinons sa dépense à la rigueur, nous trouverions qu'elle a en grande partie pour objet des commodités qui peuvent être regardées comme du superflu, & que dans les occasions extraordinaires il peut encore donner quelque chose à la vanité ou à l'envie de se distinguer. D'où vient donc notre aversion pour son état, & pourquoi les gens élevés dans les plus hauts rangs aimeroient-ils mieux mourir que d'être réduits à vivre, même sans travailler, d'une table comme la sienne, à demeurer sous l'humble toit qu'il habite, & à se vêtir des viles étoffes qu'il porte ? Imaginent-ils qu'on digère & qu'on dort mieux dans un palais que dans une chaumière ? le contraire a été si souvent observé, & peut l'être si aisément par tout le monde, que personne ne l'ignore. D'où vient donc cette émulation qui perce dans toutes les classes d'hommes, & quels sont les avantages que nous cherchons dans ce grand projet de la vie humaine que

nous appellons le 'projet d'améliorer notre condition? Tout ce que nous pouvons prétendre par-là , c'est d'attirer l'attention , c'est qu'on nous remarque & qu'on prenne garde à nous avec sympathie , avec plaisir & avec approbation. C'est la vanité & non le plaisir ou nos aises qui nous intéressent. Mais la vanité est toujours fondée sur l'opinion que nous sommes l'objet de l'attention & de l'approbation des autres. Le riche se glorifie de ses richesses parce qu'il sent qu'elles fixent naturellement les regards du monde sur lui , & que les hommes sont disposés à partager avec lui ces agréables émotions que les avantages de son état sont si capables de lui inspirer. A l'idée de sa situation il semble que son cœur s'enfle & se dilate , & il est plus plus amoureux de son opulence par cet endroit que par tous les autres fruits qu'il en retire. Le pauvre, au contraire , a honte de sa pauvreté. Il sent que soit qu'elle le mette hors de la vue des hommes , soit qu'ils fassent quelque attention à lui , à peine sont-ils touchés de sa misère. Il trouve des sujets de mortification des deux côtés ; car quoiqu'il soit bien diffé-

rent d'être ignoré ou blâmé, comme l'obscurité nous prive du jour qui accompagne l'honneur & l'approbation, cette espèce de néant affoiblit l'espérance la plus flatteuse, & déconcerte le desir le plus ardent de la nature humaine. Le pauvre va & vient sans que personne songe à lui, & au milieu de la foule il est environné de la même obscurité qui le couvre dans sa cabane. Ces humbles soins, ces pénibles attentions qui l'occupent n'amuse point les gens gais & dissipés; ils détournent les yeux d'un objet si déplaisant; & si l'excès de son malheur les force à le regarder, ce n'est que pour le chasser loin d'eux. L'orgueil des heureux du siècle est étonné de l'insolence avec laquelle il ose se présenter devant eux, & vient troubler la sérénité de leur bonheur par le dégoûtant aspect de sa misère. Au contraire, un homme de distinction, ou qui tient un rang, est généralement remarqué. Chacun s'empresse à le voir & à concevoir pour lui, du moins par sympathie, cette joie, cette allégresse annexées à son état. Le public s'informe & s'entretient de ses actions. A peine lui échappe-t-il un mot ou

un geste qui ne soit relevé. Dans une grande assemblée tous les yeux se tournent vers lui. Les passions de ses inférieurs semblent vouloir prendre ses ordres & attendre le mouvement & la direction qu'il lui plaira leur donner ; & si sa conduite n'est pas tout-à-fait absurde , chaque moment lui présente l'occasion d'intéresser les hommes & d'occuper l'attention & les sentimens de ceux qui l'entourent. Voilà ce qui fait de la grandeur un objet d'envie ; malgré la contrainte qu'elle impose & la perte de la liberté qu'elle entraîne ; voilà ce qui compense dans l'opinion des hommes toutes les peines , les inquiétudes & les déboires qu'il faut essuyer dans sa poursuite , & , ce qui est encore d'une toute autre conséquence , le sacrifice du loisir , du repos & de la tranquille sécurité que son acquisition nous enlève pour jamais.

Lorsque nous considérons la condition des grands sous les couleurs trompeuses avec lesquelles notre imagination se plaît à nous la peindre , elle nous paroît presque l'idée abstraite d'un état heureux & parfait. C'est cet état tel que nous nous le figurons dans les

rêves de notre loisir , & dans les songes que nous faisons éveillés , qui a toujours été le grand objet ou le terme de nos desirs. C'est pourquoi nous sentons une sympathie particulière avec la satisfaction de ceux qui s'y trouvent. Nous favorisons toutes leurs inclinations , nous secondons tous leurs desirs. Quel dommage , pensons - nous , que quelque chose vienne déranger & corrompre une situation si délicieuse ! Nous voudrions même qu'ils fussent immortels , & il nous paroît dur que la mort ne respecte pas une jouissance aussi complète. La nature nous semble cruelle de les faire descendre de leurs postes éminens dans l'humble, mais charitable demeure où elle donne l'hospitalité à tous ses enfans. *Grand Roi ! vivez à jamais* est le compliment que nous emprunterions volontiers de l'adulation orientale pour le leur adresser , si l'expérience ne nous en montrait l'absurdité. Chaque malheur qui leur arrive , chaque injure qu'ils reçoivent excitent dans le cœur du spectateur dix fois plus de compassion & de ressentiment qu'il n'en auroit pour tous les autres hommes s'il leur en

arrivoit autant. Il n'y a que les malheurs des Rois qui fournissent des sujets propres à la Tragédie , en quoi les Rois ressemblent aux amans. L'infortune des uns & des autres est ce qui nous intéresse le plus sur le théâtre , parce qu'en dépit de tout ce que la raison & l'expérience peuvent y opposer , les préjugés d'imagination attachent à ces deux états un bonheur supérieur à tout autre. Troubler ou détruire une jouissance aussi parfaite , est de toutes les injures celle qui nous paroît la plus atroce. Le traître qui conspire contre la vie de son Souverain est regardé comme un monstre parmi les assassins. Tout le sang innocent versé dans les guerres civiles , excite moins d'indignation que la mort de Charles I. Un être étranger à la nature humaine qui verroit l'indifférence des hommes pour la misère de ceux qui sont au-dessous d'eux , & l'indignation qu'ils font éclater pour le malheur & les souffrances de ceux qui sont au-dessus , croiroit aisément que les peines sont beaucoup plus cuisantes , & les convulsions de la mort beaucoup plus terribles pour les personnes d'un rang élevé que pour les autres.

C'est sur cette disposition du genre humain à sympathiser avec les riches & les puissans , que sont fondées la distinction des rangs & l'ordre de la société. Notre soumission à l'égard de nos supérieurs vient plus souvent de notre admiration pour les avantages de leur situation que de l'attente particulière d'aucun bien dépendant de leur bonne volonté. Leurs bienfaits ne peuvent s'étendre qu'à un petit nombre. Mais leur fortune intéresse presque toute le monde. Nous contribuons avec ardeur à tout ce qui peut les aider à compléter un système de bonheur qui touche de si près à la perfection , & nous souhaitons de les servir pour eux-mêmes , sans autre rétribution que la vanité & le plaisir de les obliger. Notre déférence pour leurs inclinations n'est ni entièrement ni principalement due à la considération de l'utilité qui en revient à nous-mêmes ou à la société dont cette soumission maintient le bon ordre. Que les Rois soient les serviteurs des peuples , qu'il faille leur obéir , leur résister , les déposer ou les punir selon l'exigence du bien public , ce n'est assurément pas la doc-

trine de la nature. Elle nous apprend à nous assujettir à eux pour eux-mêmes, à trembler & à nous prosterner devant la sublimité de leur rang, à regarder un sourire de leur part comme une récompense équivalente à tous nos services & à craindre leur disgrâce comme le châtiment le plus sévère, quand elle ne seroit suivie d'aucun autre mal. Il faut tant de résolution pour les traiter à aucun égard comme des hommes, pour raisonner & disputer avec eux dans les occasions ordinaires, qu'il est peu de gens dont la magnanimité puisse aller jusques-là, si elle n'est soutenue d'ailleurs par l'habitude & la familiarité. Les motifs les plus puissans, les passions les plus furieuses, la frayeur, la haine, le ressentiment, peuvent à peine contrebalancer cette disposition naturelle à les respecter, & il faut que leur conduite ait produit justement ou injustement le plus haut degré de fermentation dans toutes ces passions, pour soulever le gros du peuple au point de leur résister à force ouverte, & de desirer qu'ils soient punis ou déposés. Lors même que le peuple en est venu à cette extrémité, il est prêt

prêt à s'en repentir à chaque instant , & il retombe de lui-même dans son état habituel d'obéissance envers ceux qu'il est accoutumé de regarder comme les supérieurs naturels. Il ne peut endurer la vue de son Monarque affligé. La compassion prend aussi-tôt la place de la colère, il oublie tous les sujets de mécontentement passés , les anciens principes de fidélité reprennent vigueur , & il court rétablir l'autorité de ses anciens maîtres avec la même impétuosité & la même violence qui l'avoient détruite. La mort de Charles I donna lieu au rétablissement de la Famille Royale ; & lorsque Jacques II fut saisi par la populace au moment de son évasion à bord d'un vaisseau , la compassion qui s'éleva pour lui fit presque manquer la révolution & en retarda du moins les progrès.

Ne semble-t-il pas que les grands sentent combien il leur est aisé de gagner l'admiration publique , & les soupçonneroit-on d'imaginer qu'ils doivent l'acheter aussi chèrement que les autres hommes par le sang & la sueur ? Quelles sont en effet les rares

perfections par lesquelles on instruit un jeune Seigneur à soutenir la dignité de son rang & à se rendre lui-même digne de la supériorité que la vertu de ses ancêtres lui a valu sur ses concitoyens ? Est-ce par les connoissances , l'industrie , la patience , le renoncement à soi-même ou par aucune espèce de vertus ? Comme toutes ses paroles & tous ses mouvemens sont remarqués , il se fait une habitude d'avoir égard à chaque circonstance de sa conduite ordinaire , & il s'étudie à remplir tous les petits devoirs avec la plus grande exactitude. Comme il fait combien on l'observe & combien l'on est porté à favoriser ses inclinations , il agit dans les occasions les plus indifférentes avec la liberté & la noblesse que cette idée inspire. Son air , ses manières , sa démarche , tout annonce l'élégant & gracieux sentiment de sa supériorité , auquel il est difficile qu'arrivent jamais ceux qui sont nés dans des conditions subalternes. Tels sont les moyens par lesquels il se propose de soumettre les hommes à son empire , & de les faire mouvoir à son gré , en quoi il est rarement trompé ; car ces moyens

suffissent d'ordinaire pour gouverner le monde. Louis XIV, durant la plus grande partie de son règne, passa, non-seulement en France mais dans toute l'Europe, pour le modèle le plus accompli d'un grand Prince. Mais on ne peut nier que les avantages extérieurs de sa personne n'aient contribué à sa haute réputation (*). D'abord il étoit le plus puissant Prince de l'Europe, & tenoit par conséquent le premier rang parmi les Rois. Ensuite « il l'emportoit, dit » son Historien, sur tous ses courtisans par la richesse de sa taille & par la beauté majestueuse de ses traits; » le son de sa voix noble & touchant » gaignoit les cœurs de ceux qu'intimidoit sa présence. Il avoit une » démarche qui ne pouvoit convenir » qu'à lui, & qui eût été ridicule » dans tout autre. L'embarras qu'il

(*) On a changé quelque chose dans cet endroit, parce que l'Auteur y parle de Louis XIV avec une liberté qui choqueroit les sentimens de respect que nous avons pour la mémoire de ce Prince.

» inspiroit à ceux qui lui parloient
» flattoit en secret la complaisance
» avec laquelle il sentoit sa supériorité. Ce vieil Officier qui se trou-
» bloit, qui bégayoit en lui deman-
» dant une grâce, & qui ne pou-
» vant achever son discours, lui dit :
» *Sire, que Votre Majesté daigne*
» *croire que je ne tremble pas ainsi de-*
» *vant vos ennemis* », n'eut pas de
peine à obtenir ce qu'il demandoit.
Quand ces perfections frivoles n'au-
roient pas été soutenues dans ce mo-
narque par des vertus & des talens
supérieurs ; leur éclat emprunté mais
éblouissant suffisoit pour éclipser dans
un particulier toute autre vertu qui
leur étoit comparée. La science, l'in-
dustrie, la valeur, la bienfaisance hon-
teuses & confuses auroient tremblé
devant elles, & le sentiment de leur
noblesse, de leur propre dignité les
eût abandonnées.

Ce n'est point par des qualités de
cette espèce que les gens d'un rang
inférieur peuvent espérer de se distin-
guer. La politesse est tellement la
vertu des Grands qu'elle ne peut faire
beaucoup d'honneur à tout autre qu'à
eux. Le fat qui les copie & qui affecte

d'être un personnage, en mettant dans sa conduite ordinaire la supériorité qui leur est propre, se fait doublement mépriser pour sa folie & sa présomption. Pourquoi celui que personne n'est curieux de voir regarderoit-il soigneusement à la manière dont il porte ses bras & sa tête lorsqu'il se promène dans sa chambre ? Il s'occupe certainement d'un soin superflu & qui décèle un sentiment de sa propre importance auquel personne n'accédera. La plus parfaite modestie & la plus grande simplicité, jointes avec autant de négligence qu'en permet le respect dû à la compagnie, doivent caractériser la conduite de l'homme privé. S'il cherche à se distinguer ce doit être par des vertus plus importantes. Il faut qu'il gagne des partisans pour contrebalancer ceux des grands, & il n'a point d'autre fonds pour les payer que le travail de son corps ou l'activité de son esprit, fonds qu'il est par conséquent obligé de cultiver. Il faut qu'il acquière une connoissance supérieure de sa profession & qu'il l'exerce avec une industrie extraordinaire, qu'il paye de patience dans le travail, d'intrépidité dans le danger & de fer-

meté dans le malheur. Il faut qu'il mette ces talents au grand jour par la difficulté, l'importance & en même-tems le bon sens de ses entreprises, & par une application sévère & sans relâche à les poursuivre. Sa conduite ordinaire doit être marquée au coin de la probité, de la prudence, de la franchise & de la générosité. Il doit être avec cela prompt & ardent à s'engager dans toutes les affaires qui demandent le plus de talents & de vertus, & dans lesquelles il y a le plus grand applaudissement à recueillir pour celui qui s'en tire avec honneur. Avec quelle impatience un homme né vif & ambitieux, mais humilié par son état, cherche-t-il à se distinguer des autres ! quelles que soient les circonstances qui peuvent lui en procurer les moyens, elles lui paroissent desirables. La perspective d'une guerre étrangère ou même civile, ne lui montre rien dans l'avenir qui ne le flatte, & dans les troubles qu'elle excite, dans le sang qu'elle fait répandre, il ne voit que d'illustres occasions de se signaler & d'attirer sur lui l'attention & l'admiration des hommes. Voyez au contraire un homme de distinction dont toute

la gloire consiste à se comporter dans les actions ordinaires d'une manière convenable à son rang & à sa naissance, qui se contente de la modique réputation attachée à cette conduite & qui manque de talents pour s'en faire un autre; il a de la répugnance à se mêler d'affaires qui peuvent être épineuses ou dangereuses; son grand triomphe est de figurer dans un bal, & son plus haut exploit de réussir dans une intrigue de galanterie; s'il a de l'aversion pour les troubles publics, elle ne vient pas de son amour pour le genre humain; les grands ne regardent jamais les autres hommes comme leurs semblables; ni du défaut de courage, ils en manquent rarement: elle vient de ce qu'il reconnoît lui-même intérieurement qu'il ne possède aucune des vertus nécessaires en de pareilles conjonctures, & de ce qu'il sent bien qu'alors l'attention publique se détourneroit de lui pour se porter sur d'autres. Il s'exposera volontiers à quelque petit danger & à faire une campagne quand c'est la mode; mais il frissonne d'horreur à la vue d'une entreprise qui demande un long & continuel exercice de pa-

rience , d'adresse , de force & d'application ; vertus rares dans les personnes qualifiées. Aussi dans tous les gouvernemens , même dans le monarchique , les plus grands emplois & le détail de l'administration sont confiés d'ordinaire à des gens élevés dans un état moyen qui se sont poussés par leur propre industrie & leur habileté , & qui , malgré l'opposition que formoient à leur avancement la jalousie & la haine de ceux qui étoient nés leurs supérieurs , sont parvenus à ce point de grandeur où les Grands eux-mêmes , après les avoir regardés d'abord avec mépris , ensuite avec envie , se soumettent enfin à leur faire la cour avec autant de bassesse qu'ils souhaitent qu'on la leur fasse à eux-mêmes.

C'est la perte de ce facile ascendant sur les affections des hommes , qui rend si insupportables aux Grands leurs chute ou leur abaissement. Lorsque Paul Emile mena en triomphe la famille du Roi de Macédoine , le malheur de celui-ci partagea , nous dir-on , avec le vainqueur , l'attention du peuple Romain. Au milieu de la joie & de la prospérité les spectateurs fu-

rent émus de la plus tendre pitié pour les enfans du sang royal , que leur âge rendoit insensibles à leur situation. Le Roi leur père qui les suivoit dans la marche , paroissoit comme un homme étonné , confondu & privé de tout sentiment par l'excès de ses malheurs. Ses amis & ses ministres venoient après ; à mesure qu'ils avançoient ils jettoient plus souvent les yeux sur leur Monarque détrôné , & chaque fois qu'ils le regardoient ils fondoient en larmes. Tout démontroit qu'ils n'étoient point occupés de leur propre infortune mais uniquement de la grandeur infiniment supérieure de la sienne. Les généreux Romains , au contraire , ne sentoient pour lui que de l'indignation & du mépris , & ils regardoient comme indigne de toute compassion un homme qui avoit l'ame assez basse pour survivre à tant de calamités. Cependant à quoi se montoient - elles ces calamités ? Selon la plupart des Historiens il devoit passer le reste de ses jours sous la protection d'un peuple humain & puissant , dans une condition qui en elle-même paroîtroit digne d'envie , dans un état d'abondance , d'aise , de loisir & de sécurité ,

F 5

d'où il lui étoit désormais impossible de décheoir, même par sa propre folie. Mais il n'étoit plus environné de cette canaille de fous, de flatteurs & d'esclaves accoutumés à observer tous ses mouvemens; il ne pouvoit plus fixer les yeux de la multitude, ni se rendre lui-même l'objet de leur respect, de leur reconnoissance, de leur amour, de leur admiration; les passions des autres ne devoient plus se mouler sur les siennes. Telle étoit l'insupportable calamité qui ôtoit au Roi tout sentiment, qui faisoit oublier à ses amis leur propre malheur & à laquelle la grandeur d'ame des Romains ne pouvoit concevoir qu'un homme de cœur pût survivre.

» On passe souvent de l'amour à
» l'ambition, dit le Duc de la Rochefoucault, mais on ne revient
» guères de l'ambition à l'amour «.

Cette passion, quand elle s'est mise une fois en possession du cœur, n'admet ni rival ni successeur. Dès qu'on s'est accoutumé à la jouissance ou même à l'espérance de l'admiration publique, tout autre plaisir s'émousse & s'affadit. De tous les Ministres disgraciés qui ont travaillé pour leur repos à vaincre

l'ambition & à mépriser les honneurs auxquels il ne leur étoit plus possible d'atteindre, combien peu l'ont fait avec succès ! La plupart ont consumé le reste de leur vie dans l'indolence la plus ennuyeuse & la plus insipide. Chagrins de voir qu'ils ne datoient plus de rien, incapables de tirer parti des occupations de la vie privée, n'ayant de plaisir & de satisfaction qu'autant qu'ils parloient de leur grandeur passée, ou qu'ils s'entretenoient de quelque vain projet de la recouvrer. Etes-vous bien résolu de ne jamais troquer votre liberté contre le superbe esclavage de la Cour, mais de vivre votre maître sans rien craindre & sans dépendre de personne ? Il semble qu'il y ait un moyen de persister dans cette vertueuse résolution, & ce moyen est peut-être le seul. N'entrez jamais dans des places que si peu de gens ont eu la force de quitter ; tenez-vous toujours hors du cercle de l'ambition, & ne vous mettez jamais en parallèle avec ces maîtres de la terre qui se sont emparés avant vous de l'attention de la moitié du genre humain.

Telle est l'importance qu'attache l'i-

magination des hommes à la conservation des postes qui les mettent le plus à portée de la sympathie & de l'attention générales. Ainsi le rang, ce grand objet qui divise les femmes de nos Echevins, est le but vers lequel se dirige la moitié des travaux de la vie. C'est lui qui est la cause de tout le bruit & le fracas, de toutes les rapines & les injustices que l'ambition & l'avarice ont introduit dans le monde. Les gens sensés, dit-on, ne regardent point à *la place* ; c'est-à-dire, qu'ils ne s'embarassent guères de tenir le haut bout d'une table, & qu'ils se foucient fort peu quel est celui qu'on veut décorer dans une compagnie par cette frivole circonstance qui ne tient pas contre le plus mince avantage. Mais il n'y a point d'homme qui dédaigne le rang, la distinction, la prééminence, à moins que son caractère ne l'élève fort au-dessus ou ne le rabaisse fort au-dessous de la portée ordinaire de la nature humaine ; à moins qu'il ne soit tellement affermi dans la sagesse & la véritable philosophie, qu'il se contente de mériter l'approbation sans être curieux de l'obtenir ; ou enfin à

moins qu'il ne soit si familiarisé avec l'idée de sa propre bassesse, & qu'il ne croupisse tellement dans une sorte & stupide indifférence, qu'il ait entièrement oublié le desir; je dirois presque jusqu'au simple souhait de la supériorité.

CHAPITRE III.

De la Philosophie Stoïque.

SI nous examinons sur quoi les hommes apprécient les différentes conditions de la vie, nous trouverons que la préférence excessive qu'ils donnent généralement à quelques-unes d'entre elles n'est en grande partie fondée sur rien. Car il n'y en a pas une seule qui ne soit en droit d'y prétendre, supposé, comme j'ai tâché de le montrer, qu'agir en tout de la manière la plus convenable & se rendre digne de l'approbation des hommes soit principalement ce qui doit décider de l'estime que nous accordons à l'une plutôt qu'à l'autre. La conduite la plus noble & la plus soutenue convient à

l'adversité comme à la prospérité. Si elle est plus difficile dans l'adversité, elle n'en est que plus admirable. Les dangers & les malheurs ne sont pas seulement l'école propre de l'héroïsme, ils sont encore le seul théâtre où la vertu puisse briller dans tout son éclat, & remporter toute la gloire qui lui revient des applaudissemens du monde. La même admiration ne peut être excitée par un homme dont toute la vie n'a été qu'un cours égal & non-interrompu de prospérité, qui n'a jamais connu le danger, ni rencontré d'obstacles, ni surmonté le malheur. Lorsque les Poètes & les Romanciers s'efforcent de composer une suite d'avantures qui donnent le plus grand lustre aux caractères de ceux pour lesquels ils veulent nous intéresser, ce n'est pas dans la prospérité qu'ils vont les chercher. Il leur faut des revers de fortune rapides & soudains ; de ces situations qui sont les plus propres à mettre un homme hors du sens ou à le jeter dans un lâche désespoir, mais où le héros se conduit si à propos ou du moins avec tant de courage & de résolution, qu'il conserve encore des droits sur notre estime. La grandeur

d'ame de Caton , de Brutus , de Léonidas malheureux , n'est-elle par aussi admirable que celle de César & d'Alexandre heureux ? & pour un cœur généreux n'est-elle point par-là même aussi digne d'envie ? Si la fortune des conquérans heureux se présente à nous dans un jour plus éblouissant , c'est parce qu'ils réunissent les deux situations , l'éclat de la prospérité à la haute admiration pour la valeur & l'intrépidité avec laquelle ils ont bravé les dangers & triomphé des obstacles.

C'est là-dessus que la Philosophie Stoïque établissoit que toutes les conditions sont égales pour le sage. La nature , disoit cette Philosophie , propose certains objets à notre choix & d'autres à notre aversion. D'un côté nos premiers appétits nous dirigent vers la santé , la force , le plaisir & la perfection dans toutes les qualités de l'ame & du corps , & vers ce qui peut nous assurer ou accroître ces avantages , comme les richesses , le pouvoir , l'autorité. De l'autre nos premières aversions nous éloignent des objets contraires. Mais la nature nous enseigne aussi que pour choisir ou pré-

féer les uns & laisser ou rejeter les autres , il faut consulter un certain ordre , une convenance , une beauté qui sont d'une conséquence infiniment plus grande pour le bonheur & la perfection qu'il ne l'est d'acquérir ou d'éviter ces objets même. Nous devons les rechercher ou les fuir , principalement parce que cette beauté , cette convenance l'exigent. Tout le bonheur & la gloire de la nature humaine consistent à y conformer nos actions ; son plus grand malheur & son plus grand avilissement à s'écarter des règles qu'elles nous prescrivent. A la vérité l'apparence extérieure de cet ordre & de cette beauté se conserve plus aisément dans certaines circonstances que dans d'autres ; mais il est impossible à un fou dont les passions ne sont point soumises à une inspection exacte d'agir avec une convenance , une beauté réelles dans quelque situation qu'il soit. Quoique la multitude inconsiderée puisse l'admirer , quoique les éloges que lui prodiguera l'ignorance puissent quelques-fois élever sa vanité à quelque chose d'approchant de l'approbation qu'on se donne à soi-même.

me ; dès qu'il est rappelé à son propre cœur & qu'il voit ce qui s'y passe, il est secrètement convaincu de l'extravagance & de la bassesse de ses motifs , il en rougit intérieurement , & il tremble à l'idée du mépris qu'il fait bien qu'il mérite & que les hommes ne manqueroient pas d'avoir pour lui s'ils le voyoient dans le même jour où il ne sauroit s'empêcher de se voir lui-même. Dans quelque situation , au contraire, que se trouve l'homme qui a parfaitement assujetti ses passions aux règles puisées dans la nature , dans sa raison & dans l'amour de l'ordre , il lui est toujours également aisé de mériter des louanges. Est-il dans la prospérité ? il rend grâces à Jupiter de l'avoir placé dans des circonstances qu'il est facile de maîtriser , & dans lesquelles on est peu tenté de mal faire. Est-il dans l'adversité ? il remercie également le grand directeur du spectacle de la vie humaine pour lui avoir mis en tête un vigoureux athlète avec qui le combat doit être vraisemblablement plus rude , mais dont la défaite également certaine n'en fera que plus glorieuse.

Quelle honte peut-il y avoir dans des malheurs qui ne nous arrivent point par notre faute, lorsque notre conduite s'y soutient parfaitement dans l'ordre ? L'adversité ne peut donc être un mal, & peut devenir au contraire un grand bien. Un grand homme triomphe dans les dangers où la fortune, & non sa propre témérité, l'engage. Ils ne font que lui fournir l'occasion de déployer cette valeur héroïque dont le développement est suivi du plaisir sublime qui résulte de la connoissance intime de la supériorité de son mérite & de l'admiration qui lui est dûe. Celui qui fait tous ses exercices en maître ne craint point de se mesurer avec les plus forts & les plus agiles. De même celui qui commande à toutes ses passions n'appréhende aucune des circonstances où le surintendant de l'univers voudra le placer. La bonté de ce souverain être l'a pourvu de vertus capables de le rendre supérieur à tout : si c'est le plaisir dont il s'agit, il est muni de la tempérance pour s'abstenir : si c'est la peine, il a la constance pour souffrir : si c'est les périls ou la mort, il

a la force & la magnanimité pour les mépriser. Il ne se plaint jamais des décrets de la Providence, & il n' imagine pas que l'univers soit en désordre parce qu'il est en mauvaise santé. Il ne se regarde pas selon les suggestions de l'amour-propre, comme un tout séparé & détaché du reste de la nature, qui demande par lui-même & pour lui-même des soins & une direction particulière ; il se considère sous le point de vue sous lequel il pense être considéré par le suprême génie de la nature humaine & du monde entier ; il entre, pour ainsi dire, dans les sentimens du grand Être, & se voit dans le système immense, infini de l'univers, comme une particule, un atôme dont la disposition doit toujours être subordonnée à l'intérêt du tout. Assuré de la sagesse de celui qui préside à tous les événemens de la vie, quelque lot qui lui tombe il l'accepte avec joie, ne doutant point que s'il eût connu les rapports de liaison & de dépendance qui existent entre les différentes parties de l'univers, ce lot n'eût été précisément celui qu'il eût choisi. Faut-il vivre ?

il est content de vivre. Faut-il mourir ? comme la nature n'a plus besoin ici de sa présence , il va volontiers où elle l'appelle. J'accepte , dit le Stoïcien , avec une joie & une satisfaction égales tout ce que la fortune m'envoie ; les richesses ou la pauvreté , le plaisir ou la peine , la santé ou la maladie , tout m'est égal , & je ne voudrois pas que les Dieux changeassent en rien ma destinée. Si j'avois quelque chose à leur demander au-delà de ce qu'il a déjà plu à leur bonté de m'accorder , ce seroit qu'ils daignassent m'instruire d'avance de ce que leur bon plaisir me prépare , afin de pouvoir me placer de moi-même dans l'état qu'ils m'assignent , & de mieux témoigner par-là toute l'allégresse avec laquelle j'embrasse le sort qu'ils me donnent en partage. « Si je veux m'embarquer , dit Epictète , je prends le » meilleur vaisseau , le meilleur pilote » & le plus beau tems que mes affaires & mon devoir le comportent. » L'ordre & la prudence , principes » que les Dieux m'ont donnés pour » la direction de ma conduite , exigent » ces attentions de moi ; mais c'est

» tout ce qu'ils me demandent. Si
» malgré les mesures que j'ai prises
» il s'élève une tempête à laquelle
» il n'est pas vraisemblable que résis-
» tent, ni la force du vaisseau, ni
» l'adresse du pilote; je ne me trou-
» ble point de ce qui en arrivera;
» j'ai fait tout ce que j'avois à faire.
» Les directeurs de ma conduite ne
» m'ordonnent point d'être misérable;
» ils ne me commandent point l'in-
» quiétude, la peur, le décourage-
» ment. Si nous devons être submer-
» gés ou arriver au port, c'est l'affaire
» de Jupiter & non la mienne. Je
» l'abandonne entièrement à sa déci-
» sion, & je n'interromps pas mon
» sommeil pour voir de quel côté il
» est plus probable qu'il se détermine.
» Mais quel que soit l'évènement, il
» me trouvera dans la même indif-
» férence & la même sécurité.

Telle étoit la Philosophie Stoïcien-
ne. Une Philosophie qui donne les
plus nobles leçons de magnanimité est
la meilleure école pour former des
héros & des patriotes, & on ne peut
rien opposer à la plus grande partie
de ses préceptes que cette objection
si honorable qu'ils nous enseignent à

tendre à une perfection absolument au-dessus des efforts de la nature humaine. Je ne m'arrêterai point ici à examiner cette objection. J'observerai seulement que les plus terribles calamités ne sont pas toujours les plus difficiles à supporter. Il est souvent plus mortifiant de paroître en public dans de petites disgraces que dans de grandes infortunes. Les premières n'excitent point de sympathie, mais quoique les autres n'en puissent faire naître aucune qui approche de ce que souffre le malheureux, elles ne laissent pas de produire une vive compassion. Les sentimens du spectateur dans ce dernier cas, ne sont donc pas si éloignés de ceux de la personne souffrante; & cette conformité imparfaite l'aide à supporter son malheur. Un Gentilhomme seroit bien plus fâché de paroître devant une assemblée galante couvert d'ordure & de haillons que de sang & de blessures. Ce dernier spectacle intéresseroit, l'autre feroit rire. Le Juge qui condamne un criminel au pilori le deshonne plus que s'il l'envoyoit à l'échafaut; le grand Prince qui donna des coups de canne, il y a quelques années, à un Officier

Général à la tête de son armée , le perdit de réputation pour jamais. La punition eût été bien moindre s'il lui eût passé son épée au travers du corps. Selon les loix de l'honneur un coup de canne est deshonorant , un coup d'épée ne l'est point par une raison palpable. Les charimens légers , quand ils s'adressent à un Gentilhomme , pour qui la perte de l'honneur est le plus grand des maux , sont réputés les plus terribles de tous par les cœurs généreux & humains. Aussi ne les emploie-t-on pas vis-à-vis des personnes de ce rang , & la loi qui dispose de leur vie dans tant d'occasions respecte leur honneur presque dans toutes. Fouetter un homme de qualité ou le mettre au carcan est une brutalité dont n'est capable aucun Gouvernement Européen , excepté celui de la Russie.

Un homme de Cour n'est point méprisable pour aller à l'échafaut ; il l'est pour aller au pilori. La manière de se conduire à l'échafaut peut lui attirer l'estime & l'admiration de tout le monde ; mais il n'en est point au pilori qui puisse plaire à personne. La sympathie des spectateurs soutient dans un cas & sauve cette honte ,

cette conviction intérieure qu'on est le seul à sentir son malheur ; ce qui est de toutes les idées la plus cruelle. Dans l'autre il n'y a point de sympathie , ou s'il y en a , c'est avec la persuasion où est le patient qu'il ne peut y en avoir , & non point avec la peine qui n'est qu'une bagatelle. On partage la honte & non son affliction , ceux qui en ont pitié rougissent pour lui & baissent la tête. Il est lui-même dans la dernière confusion & le dernier abattement , parce qu'il se voit dégradé sans retour par le châtimement , quoiqu'il ne le soit point par le crime. Au contraire celui qui va courageusement à la mort , voyant dans ceux qui le regardent l'air libre & assuré de l'estime & de l'approbation , prend lui-même une contenance ferme ; & si le crime ne le prive pas de la considération , la punition ne l'en privera jamais. Il ne soupçonne pas que la position où il se trouve soit l'objet du mépris ou de la dérision de personne , & il peut prendre avec justice l'air non-seulement de la sérénité , mais encore de la joie & du triomphe.

» Les

» Les plus 'grands dangers ont
» leurs charmes , dit le Cardinal
» de Retz , pour peu que l'on ap-
» perçoive de gloire dans la pers-
» pective des mauvais succès ; les mé-
» diocres dangers n'ont que des hor-
» reurs , quand la perte de la ré-
» putation est attachée à la mauvaise
» fortune.

Cette maxime a le même fonde-
ment que ce que je viens d'observer
sur les châtimens.

La nature humaine est supérieure
à la douleur , à la pauvreté , aux
dangers , à la mort. Elle n'a pas mê-
me besoin de ses plus grands efforts
pour les mépriser , mais une épreuve
terrible pour elle , & où il est bien plus
à craindre que toute sa constance ne l'a-
bandonne , c'est lorsqu'un homme voit
son malheur en butte à l'insulte & à
la dérision , qu'il se voit mené en
triomphe & exposé publiquement
pour être bafoué & montré au doigt ,
pour être livré à l'opprobre & à l'i-
gnominie. En comparaison du mé-
pris des hommes tous les autres maux
sont aisés à souffrir.

Fin de la première Partie.

Tome I.

G



SECONDE PARTIE.

DU MÉRITE ET DU DÉMÉRITE,

O U

DES OBJETS DE LA RÉCOMPENSE ET
DU CHÂTIMENT.



SECTION PREMIÈRE,

Du sentiment du mérite & du démérite.

INTRODUCTION.

OUTRE la convenance & la disconvenance, la décence & l'indécence, on attribue encore aux actions & à la conduite des hommes une autre sorte de qualités qui sont les objets d'une autre espèce d'approbation ou de blâme. Ces qualités sont le mérite & le démérite, ou ce qui les rend dignes de récompense & de châtiment.

On a déjà observé que le sentiment ou l'affection du cœur, d'où chaque action procède, & d'où lui vient tout ce qu'elle a de vertueux ou de vicieux, peut être considéré sous deux aspects ou relations différentes; 1°. dans son rapport avec la cause ou l'objet qui l'excite; 2°. dans son rap-

port avec la fin qu'il se propose , ou l'effet qu'il tend à produire ; que c'est sur l'accord ou la dissonance , la proportion ou la disproportion entre la cause ou l'objet qui l'excite , que sont fondées la convenance ou la disconvenance , la bienséance & la mésséance de l'action qui en résulte ; & que c'est des effets bien ou malfaisans que l'affection se propose ou tend à produire , que dépend le mérite ou le démerite de l'action qu'elle occasionne. Après avoir examiné dans la première Partie de ce discours en quoi consiste le sentiment de la convenance & de la disconvenance des actions , nous allons voir à présent en quoi consiste celui du mérite & du démerite.

CHAPITRE PREMIER.

Que tout ce qui paroît être l'objet propre de la gratitude paroît mériter récompense , & que tout ce qui paroît être l'objet propre du ressentiment paroît mériter châtiment.

UNE action nous paroît mériter récompense , quand elle nous paroît être

G 2

l'objet propre & approuvé comme tel du sentiment qui nous porte le plus directement & le plus immédiatement à récompenser quelqu'un ou à lui faire du bien. Une action nous paroît mériter châtiment, quand elle nous paroît être l'objet propre & approuvé comme tel du sentiment qui nous porte le plus directement & le plus immédiatement à punir quelqu'un ou à lui faire du mal.

Le Sentiment qui nous porte le plus directement & le plus immédiatement à récompenser & à punir, est d'un côté la gratitude & de l'autre le ressentiment.

Par conséquent une action nous paroît mériter récompense ou châtiment, quand elle nous paroît être l'objet propre & approuvé comme tel, ou de la gratitude, ou du ressentiment.

Récompenser c'est compenser, c'est payer, c'est rendre le bien pour le bien qu'on a reçu. Châtier, punir, est aussi compenser, c'est payer, mais d'une manière différente; c'est rendre le mal pour le mal.

Outre la gratitude & le ressentiment; il y a quelques autres passions

qui nous intéressent au bonheur & au malheur des autres; mais il n'y en a point qui nous pousse aussi directement à en être les instrumens. L'amitié & l'estime, fondées sur une liaison & une approbation habituelle, nous portent à nous réjouir du bien qui arrive à l'objet de ces douces émotions, & à nous prêter par conséquent volontiers à y concourir nous-mêmes. Si cependant nous n'y avons pas concouru, notre amitié ne laisse pas d'être pleinement satisfaite. Tout ce que cette passion desire est de le voir heureux sans se mettre en peine d'où vient sa félicité. Mais ce qui remplit le vœu de l'amitié ne suffit point pour la gratitude. Celle-ci n'est pas contente tant que la personne à qui nous avons des obligations ne nous doit rien de son bonheur; jusqu'à ce que nous y ayons contribué, jusqu'à ce que nous ayons été les instrumens de sa prospérité, nous nous sentons toujours chargés de la dette contractée par les services qu'elle nous a rendus.

De même la haine & l'aversion, fondées sur une improbation habituelle, nous font trouver souvent un

plaisir malin à voir le malheur d'un homme dont la conduite & le caractère font naître en nous une passion si pénible ; mais quoique la haine & l'aversion nous endurcissent contre toute espèce de sympathie , & nous disposent même à nous réjouir du mal d'autrui , elles ne nous poussent point à lui en faire à moins que le ressentiment ne s'y joigne , & que nous n'ayons été grièvement offensés dans notre personne ou dans celle de nos amis. Quand nous aurions été sûrs de pouvoir être impunément les auteurs ou les instrumens de son infortune , nous aimons mieux qu'elle soit arrivée par d'autres voies. Un homme dominé par une violente haine seroit peut-être bien aise d'apprendre que la personne qu'il abhorre & qu'il déteste a été tuée par quelque accident : mais s'il a la moindre étincelle de justice , comme il peut l'avoir , quelque défavorable que soit à la vertu la passion qui l'anime , il seroit très-fâché d'avoir été l'occasion de sa mort , même sans le vouloir. A plus forte raison l'idée d'y contribuer volontairement le révolteroit infiniment. Il rejetteroit avec horreur une pensée si abo-

minable, & s'il pouvoit se croire capable d'un trait aussi noir, il commenceroit à se voir lui-même dans le jour odieux où il voyoit l'objet de son aversion. Mais l'effet du ressentiment est bien différent. Si celui qui nous a fait quelque injustice atroce, comme par exemple, d'assassiner notre père ou notre frère, mourroit aussitôt après d'une fièvre, ou qu'il fût même puni du dernier supplice pour quelqu'autre crime, quoique sa mort satisfît notre haine, elle n'assouviroit pas notre ressentiment, qui n'exige pas seulement que le meurtrier soit puni, mais qu'il le soit par nous & pour l'injure que nous en avons reçue. Il ne suffit pas qu'il souffre à son tour; il faut qu'il souffre pour le mal même qu'il nous a fait & qu'il soit forcé aux regrets & au repentir pour cette action, afin que la terreur du châtiment intimide & détourne les autres d'en commettre de pareilles. Cette passion en cherchant à se satisfaire tend d'elle-même à remplir toutes les vues politiques de l'établissement des peines; savoir, la punition du coupable & l'exemple pour le public.

CHAPITRE II.

Des objets propres de la gratitude & du ressentiment.

QUI dit l'objet propre & approuvé comme tel de la gratitude & du ressentiment, dit l'objet d'une gratitude ou d'un ressentiment qui paroissent naturellement convenables & qu'on approuve.

Or ces passions ainsi que toutes les autres paroissent naturellement convenables & obtiennent l'approbation, quand le cœur de chaque spectateur impartial, de chaque témoin indifférent y entre pleinement, quand il les adopte & qu'il sympathise entièrement avec elles.

Celui-là donc paroît mériter récompense ou châtiment qui est pour une ou plusieurs personnes l'objet d'une gratitude ou d'un ressentiment auquel le cœur de tout homme sensible & raisonnable est disposé à s'unir, & conséquemment à applaudir. Il est certain que nous regardons comme

digne de récompense ou de punition toute action que chacun de ceux qui la connoissent voudroit voir , & voit avec plaisir , soit recompensée , soit punie.

Comme nous sympathisons avec la joie de nos semblables quand ils sont dans la prospérité , nous nous joignons à eux dans la complaisance & la satisfaction avec lesquelles ils regardent naturellement l'objet qui leur cause cette joie. Nous partageons l'amour & l'affection qu'ils lui portent. Nous serions fâchés pour l'amour d'eux qu'il fût détruit ou même placé si loin d'eux que leurs soins & leur protection ne pût s'étendre jusqu'à lui , quand même ils ne perdroyent rien à son absence que le plaisir de le voir. La chose a lieu plus particulièrement si c'est un homme qui se trouve avoir été l'heureux instrument du bonheur de son frère. Quand nous voyons un homme secouru , protégé , soulagé par un autre homme , notre sympathie , avec la joie de la personne obligée , ne fait qu'animer le sentiment par lequel nous entrons dans sa reconnoissance envers celui qui l'oblige. Lorsque nous considérons ce dernier avec les mêmes

G 5

yeux dont nous croyons qu'il est regardé par son redevable, il nous paroît alors dans le jour le plus attrayant & le plus aimable. Ainsi nous sympathisons avec l'affection que son débiteur conçoit pour lui, nous applaudissons à la disposition où il est de le payer de retour, & ce retour dépendant de l'affection dans laquelle nous entrons complètement nous paroît nécessairement convenable en tout point & proportionné à son objet.

De même comme nous sympathisons avec l'affliction de nos semblables, nous entrons aussi dans l'aversion & l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui les afflige. Notre cœur participant à leur peine, participe également à l'ardeur avec laquelle ils s'efforcent d'en éloigner ou d'en détruire la cause. Le sentiment indolent & passif par lequel nous les accompagnons dans leurs souffrances, fait bientôt place à cet autre sentiment plus fort & plus actif par lequel nous les accompagnons dans leurs efforts à repousser le mal, ou à satisfaire leur indignation contre ce qui l'occasionne. La chose a lieu sur-tout quand c'est un homme qui en est la cause. Lorsque nous voyons

quelqu'un d'opprimé ou de maltraité par un autre, la sympathie que nous sentons avec le malheur de l'offensé semble ne faire autre chose qu'animer le ressentiment que nous partageons avec lui contre celui qui l'offense; nous sommes charmés de le voir attaquer l'agresseur à son tour, & nous nous portons avec empressement à lui prêter secours dans les efforts qu'il fait pour sa propre défense, ou même pour tirer, jusqu'à un certain point, vengeance de son ennemi. S'il périt dans la querelle, non-seulement nous sympathisons avec le ressentiment réel de ses parens & de ses amis, mais avec celui que nous lui supposons encore lorsqu'il est incapable d'aucun sentiment humain. Comme nous nous mettons à sa place, & que notre ame se transportant, pour ainsi dire, dans son corps, va ranimer idéalement son cadavre défiguré & mutilé, il arrive qu'en rapportant le cas à nous-mêmes, nous sentons dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, une émotion que le principal intéressé ne peut sentir, & qui est l'effet de la sympathie illusoire que nous conservons encore avec lui. Les larmes

sympathiques que nous versons pour la perte immense & irréparable que nous imaginons qu'il vient d'essuyer ne sont qu'une petite partie de ce que nous croyons lui devoir. L'injure qu'il a soufferte nous paroît sur-tout digne de notre attention. Nous éprouvons le ressentiment qu'il doit éprouver selon notre idée , & qu'il éprouveroit en effet s'il lui restoit , dans un corps froid & sans vie , quelque connoissance de ce qui se passe sur la terre. Il nous semble que son sang crie vengeance , & que ses cendres même se troublent à la seule pensée que ses injures demeureront impunies. Les horreurs qu'on suppose assiéger le lit des assassins , les esprits que la superstition fait sortir des tombeaux pour demander vengeance de ceux que le meurtre y a précipités avant terme , tout cela prend son origine dans notre sympathie avec le ressentiment imaginaire des morts ; & on peut dire que par rapport à ce crime , le plus affreux de tous les crimes , la nature devançant toutes réflexions sur l'utilité du châtimement , a gravé ainsi dans le cœur humain , avec les caractères les plus forts & les plus ineffaçables , une

approbation d'instinct & immédiate de
la loi nécessaire & sacrée du Talion.

CHAPITRE III.

*Que dans le cas où l'on n'approuve pas
la conduite de celui qui fait du bien
à un autre , il n'y a que peu de
sympathie avec la gratitude de celui
qui le reçoit ; & au contraire que
dans le cas où l'on ne blâme point
les motifs de celui qui fait du mal ,
il n'y a nulle sympathie avec le res-
sentiment de celui qui le souffre.*

IL faut cependant observer que quel-
que bien ou malfaisantes que soient
les actions & les intentions d'une per-
sonne à l'égard d'une autre , nous ne
sympathisons guères avec la gratitude
de celui qui est obligé , si les motifs
de celui qui l'oblige ne nous paroîs-
sent pas convenables , & si nous ne
pouvons entrer dans les affections qui
ont déterminé sa conduite ; & que
nous ne sympathisons nullement avec
le ressentiment de quelqu'un lorsque

nous ne voyons aucune disconvenance dans les motifs de celui qui le maltraite , & qu'au contraire les affections qui ont réglé la conduite du dernier sont telles que nous y entrons nécessairement. Nous trouvons qu'il est dû fort peu de reconnoissance dans le premier cas , & que tout ressentiment seroit injuste dans l'autre. Là le bienfait mérite peu de récompense , ici l'injure ne mérite aucun châtiement.

Je dis premièrement que toutes les fois que nous ne pouvons sympathiser avec les affections de l'auteur d'un bienfait , & que les motifs qui déterminent sa conduite ne nous paroissent pas convenables , nous en sommes moins disposés à entrer dans la reconnoissance de celui qui le reçoit. Nous ne pensons pas qu'on doive beaucoup de retour à cette générosité folle & sans mesure qui prodigue les plus grands biens par les plus petites raisons , qui donne par exemple une terre considérable à un homme uniquement parce que le hasard veut qu'il porte le même nom & le même surnom. De pareils services n'exigent assurément pas une récompense pro-

portionnée. Le mépris pour l'extravagance du donateur nous dispense d'entrer bien avant dans une reconnoissance dont il nous paroît indigne. Comme , en nous mettant à la place de la personne obligée , nous sentons que nous n'aurions pas une grande vénération pour un tel bienfaiteur , nous la déchargeons facilement d'une grande partie de cette estime & de cette soumission que nous croyons dûes à un caractère plus respectable , & pourvu qu'elle traite un ami si foible avec honnêteté , avec humanité , nous la tenons volontiers quitte de bien des égards & des attentions que nous demanderions pour un patron plus méritant. Les Princes qui ont accumulé avec profusion , les richesses , le pouvoir & les honneurs sur la tête de leurs favoris , ont rarement excité pour leur personne ce degré d'attachement qu'ont obtenu d'autres Princes plus ménagers de leurs faveurs. Les profusions de Jacques I. qui étoient celles d'un bon cœur , mais d'un homme sans jugement , ne lui acquirent l'affection de personne , & malgré son naturel doux & sociable , il paroît qu'il vécut & mourut sans amis. Tous les Seigneurs & les Gentilshom-

mes d'Angleterre exposèrent leurs vies & leurs fortunes pour la cause de son fils qui tenoit son rang , & dont la conduite étoit froide & réservée , mais qui donnoit avec plus d'économie & de discernement.

Je dis en second lieu , que toutes les fois qu'un homme fait du mal à un autre par des motifs & des affections dans lesquels nous entrons pleinement & qui ont notre approbation , quelque grand que soit le mal , il est impossible que nous ayons aucune sympathie avec le ressentiment de celui qui le souffre. Si nous prenons parti dans une altercation entre deux personnes , dès que nous épousons le ressentiment de l'une , il ne se peut que nous épousions celui de l'autre. La sympathie avec celui dont nous approuvons les motifs comme justes , prévient toute sympathie avec son adverfaire auquel nous donnons nécessairement le tort. Quelques mauvais traitemens qu'éprouve ce dernier , cela ne peut nous déplaire ni nous fâcher , tant qu'il ne souffre pas au-delà de ce que nous souhaiterions le voir souffrir , au-delà de ce que notre indignation sympathique exigeoit de vengeance. Nous avons bien quelque

compassion pour le sort d'un assassin qu'on mène à la potence ; mais nous ne prendrions aucune part à son ressentiment s'il étoit assez fou pour en témoigner contre sa Partie ou contre ses Juges. Il est vrai que la juste indignation de ceux-ci devient fatale & mortelle au coupable ; mais pouvons-nous être fâchés de l'effet d'un sentiment que nous ne saurions nous empêcher d'adopter quand nous rapportons le cas à nous-mêmes ?

C H A P I T R E I V.

Contenant la récapitulation des Chapitres précédens.

LORS donc que nous sympathisons franchement & pleinement avec la gratitude de quelqu'un à l'égard d'un autre , ce n'est pas simplement parce qu'il en tient son bonheur , mais parce qu'il le tient par des motifs auxquels nous accédons entièrement. Il faut que notre cœur adopte les principes & les affections de celui qui fait du bien avant de partager & d'épouser la re-

connoissance de celui qui le reçoit. Si la conduite du premier manque de convenance , quelqu'avantageux que soient les effets qui en résultent , il ne paroît pas qu'elle demande ou qu'elle exige une récompense proportionnée à ces mêmes effets.

Mais quand à la bienfaisance de l'action se joint la convenance des motifs & de l'affection d'où l'action procède , l'amour que nous concevons pour celui qui en est l'auteur anime & fortifie notre sympathie avec la gratitude de ceux qui lui doivent leur prospérité. Ses bienfaits semblent demander alors & revendiquer , pour ainsi dire , hautement une récompense proportionnée , nous entrons parfaitement dans l'affection qui porte à les reconnoître. Enfin nous le regardons comme l'objet propre & approuvé d'une rétribution équivalente , de même que nous regardons la personne obligée comme l'objet propre & convenable du bienfait , lorsque nous approuvons & adoptons l'affection & les motifs du bienfaiteur.

Nous ne pouvons sympathiser non plus avec le ressentiment d'un homme contre un autre qui l'a maltraité , à moins que ce dernier n'ait agi par des

motifs dans lesquels nous ne pouvons entrer , & que notre cœur ne rejette toute sympathie avec les affections qui ont déterminé sa conduite. Si ces motifs & ces affections nous paroissent justes & convenables , quelque dommageable que soit l'action qui en résulte pour celui ou ceux qui en souffrent , elle ne semble mériter ni punition ni ressentiment.

Mais lorsqu'au préjudice causé par l'action il se joint l'irrégularité ou la disconvenance des affections , lorsque notre cœur s'élève avec horreur contre les motifs de l'agent ; nous sympathisons pleinement & cordialement avec le ressentiment de la personne qui souffre. De telles actions nous semblent mériter & invoquer , pour ainsi dire , hautement un châtiment proportionné , & nous ne pouvons manquer d'entrer complètement dans la passion qui porte à les punir.



CHAPITRE V.

*Le sentiment du mérite & du dé mérite
analysé.*

1^o. **C**OMME le sentiment de la convenance vient de ce que nous appellerons une sympathie directe avec les affections & les motifs de l'agent, ainsi le sentiment du mérite vient de ce que nous appellerons une sympathie indirecte avec la gratitude de la personne en faveur de laquelle il agit.

Comme nous ne pouvons entrer parfaitement dans la gratitude de celui qui reçoit le bienfait, à moins que nous n'approuvions antécédemment les motifs du bienfaiteur, le sentiment du mérite paroît conséquemment être composé de deux émotions distinctes qui sont la sympathie directe avec les affections de la personne qui fait du bien, & la sympathie indirecte avec les affections de la personne qui le reçoit.

On peut remarquer aisément dans plusieurs occasions ces deux différentes

émotions combinées & réunies dans le sentiment que nous avons du mérite de tel caractère ou de telle action en particulier. Quand nous lisons de ces traits d'une bienfaisance magnanime & placée, avec quelle ardeur n'entrons-nous pas dans les vues des grands hommes dont l'Histoire nous les raconte ? A quel point ne sommes-nous pas animés par cette héroïque générosité qui les met en action ? quel empressement n'avons-nous pas de voir leurs desseins réussir ; quel chagrin de les voir échouer ? notre imagination nous transforme dans le personnage même dont les actions nous sont représentées ; nous nous transportons sur la scène de ces évènements éloignés, & nous nous figurons jouer le rôle d'un Scipion, d'un Camille, d'un Timoléon, d'un Aristide. Tant il est vrai que nos sentimens sont fondés alors sur la sympathie avec la personne qui fait du bien. On ne s'apperçoit pas moins de celle que nous avons indirectement avec ceux qui le reçoivent. Avec quelle chaleur, avec quel transport n'entrons-nous pas dans leur gratitude toutes les fois que nous nous mettons à leur place ? nous courons,

pour ainsi dire , avec eux embrasser le mortel généreux qui leur rend des services aussi signalés , notre cœur se livre aux plus vifs transports de leur reconnoissance ; il n'y a point d'honneur ni de récompense qu'il ne nous paroisse mériter de leur part. S'ils s'acquittent dignement envers lui , nous leur applaudissons , nous nous joignons à eux sans réserve , & nous sommes extrêmement scandalisés s'ils témoignent par leur conduite qu'ils sont peu sensibles à l'obligation qu'ils ont à sa vertu. En un mot tout le sentiment que nous avons du mérite & du prix de pareilles actions , de la justice & de la convenance qu'il y a à récompenser leur auteur , & à lui faire goûter à son tour de la joie & de la satisfaction ; tout ce sentiment vient des émotions sympathiques d'amour & de reconnoissance que nous éprouvons en nous mettant à la place des intéressés , & qui nous passionnent naturellement pour celui qui s'est montré si noble & si généreux à leur égard.

2°. Comme le sentiment de la disconvenance vient du défaut de sympathie ou d'une antipathie directe avec les affections & les motifs de l'agent, de même le sentiment du démérite

vient de ce que j'appelle une sympathie indirecte avec le ressentiment de la personne contre laquelle il agit.

Pour entrer dans ce ressentiment il faut que notre cœur désapprouve & rejette auparavant les motifs de celui qui en est la cause. Ainsi le sentiment du démerite aussi bien que celui du mérite , paroît composé de deux émotions distinctes l'antipathie directe avec les motifs de celui qui fait le mal , & la sympathie indirecte avec le ressentiment de celui qui le reçoit.

Nous pouvons observer également dans plusieurs occasions ces deux différentes émotions réunies & combinées dans le sentiment que nous avons de tel caractère ou de telle action en particulier. Quand l'Histoire nous peint la perfidie & la cruauté d'un Borgia ou d'un Néron , notre cœur se soulève contre les détestables principes de leur conduite , & rejette avec horreur & abomination des motifs si exécra-
bles ; preuve évidente que nos sentimens dans ce cas sont fondés sur une antipathie directe avec les affections de celui qui fait le mal. La sympathie indirecte avec le ressentiment de ceux qui le souffrent est encore plus sensible. De quelle indignation

ne sommes-nous pas transportés contre ces insolens & barbares oppresseurs de la terre quand nous nous mettons à la place des malheureux trahis, outragés, massacrés par ces fléaux du genre humain ! notre sympathie pour le malheur inévitable de ces innocentes victimes n'est ni plus réelle ni plus vive que celle par laquelle nous entrons dans leur ressentiment qui est si juste & si naturel. Notre compassion ne sert qu'à donner plus de force à ce dernier mouvement ; l'idée que nous avons de leur infortune ne fait qu'irriter & enflammer notre animosité contre leurs persécuteurs, nous n'en prenons que plus vivement parti contre eux-ci, nous n'en sommes que plus disposés à entrer dans tous les projets de vengeance qu'on forme contre eux, & dans notre imagination nous déchargeons à chaque instant notre colère sur les violeurs des lois de la société par les châtimens que notre indignation sympathique assigne à leurs crimes. L'impression que nous fait l'horreur & l'effroyable atrocité de leur conduite, le plaisir avec lequel nous apprenons qu'ils en ont porté la peine, le chagrin que nous sentons de les voir échappés à la vengeance

vengeance qu'ils méritoient ; en un mot tout le sentiment que nous avons du déshonneur de ces hommes pervers , de la convenance & de la justice qu'il y auroit à leur rendre la pareille & à les faire gémir à leur tour ; tout cela vient de l'indignation sympathique dont le cœur du spectateur est saisi toutes les fois qu'il entre vivement dans la situation de ceux qui sont opprimés. *

* Bien de gens trouveront peut-être que c'est dégrader le sentiment naturel du déshonneur que de l'attribuer à la sympathie avec le ressentiment de l'offensé. Ils auront peine à croire qu'un sentiment aussi louable puisse être fondé sur une passion qui passe communément pour être si odieuse. Ils ne feroient peut-être aucune difficulté d'admettre que le sentiment que nous avons du mérite des actions vient de la sympathie avec la gratitude de ceux qui en retirent le bénéfice , parce que la gratitude , ainsi que toutes les autres passions qui portent à faire du bien , est un principe aimable qui ne peut rien diminuer du prix ou de la valeur de tout ce qui est fondé sur lui. Cependant il est évident que la gratitude & le ressentiment sont deux affections contraires à tous égards , & que le sentiment du mérite ne peut venir de notre sympathie avec l'une , que le sentiment du

démérite ne vienne également de notre sympathie avec l'autre.

Observons encore que le ressentiment, quoique la plus odieuse de toutes les passions, quand il est porté aux degrés où nous le voyons communément, n'est nullement désapprouvé quand il est dompté & réduit au niveau de l'indignation sympathique du spectateur. Lorsque l'animosité de la personne lésée répond entièrement à la nôtre, que son ressentiment ne va point au-delà du nôtre, qu'il ne lui échappe pas une parole ni un geste qui dénote une émotion trop violente pour s'accorder avec celle que nous sentons nous-mêmes, & quelle ne marque aucun envie d'infliger à celui qui l'offense une punition plus forte que celle que nous serions bien-aise de lui voir subir, ou de lui faire subir nous-mêmes ; alors il est impossible que nous ne donnions pas une entière approbation à ses sentimens : ce qui se passe en elle est inmanquablement justifié à nos yeux par ce qui se passe en nous, & comme l'expérience nous apprend combien cette modération est rare, & combien il en coûte d'efforts pour dompter une passion si difficile à gouverner, & la ramener à un degré aussi tempéré, nous ne saurions nous empêcher de concevoir beaucoup d'estime & d'admiration pour celui qui est capable de remporter une si belle victoire sur lui-même. Si, comme il arrive presque toujours, l'animosité de la personne offensée passe le degré où la nôtre peut atteindre, comme nous ne pouvons y entrer, nous la blâmons nécessairement ; l'excès nous en paroît même plus blâmable qu'un excès égal dans

presque toutes les autres passions qui dérivent de l'imagination ; & ce ressentiment trop violent bien loin de nous attirer de son côté , nous rejette du côté opposé & devient lui-même l'objet de notre indignation. Nous épousons le ressentiment contraire de la personne que regarde une émotion si injuste & qui court risque d'en être la victime. C'est pour cela que la vengeance qui est l'excès du ressentiment paroît de toutes les passions la plus détestable , & qu'elle est l'objet de l'horreur & de l'indignation de tout le monde. Car donnant cent fois dans l'excès pour une fois qu'elle n'y donne pas , on est porté à la condamner généralement & absolument comme une passion odieuse & horrible , parce qu'elle se montre telle ordinairement parmi les hommes.

Les Ecrivains sacrés n'auroient sûrement point parlé si souvent & si fortement de la colère & de l'indignation de Dieu s'ils avoient pensé que tout degré de ces passions fût vicieux & mauvais , même dans une créature aussi foible & aussi imparfaite que l'homme.

Il faut remarquer aussi que la recherche que nous faisons ici regarde moins une matière de droit , si je puis parler ainsi , qu'une matière de fait. Nous n'examinons point à présent par quels principes un être parfait doit approuver la punition des mauvaises actions , mais sur quels principes l'approuve actuellement & de fait une créature aussi imparfaite que l'homme. Il est évident que ceux dont je viens de faire mention influent beaucoup sur ses sentimens , & cela paroît sagement établi. Le maintien de la société demande qu'une ma-

lice, non méritée, non provoquée, soit réprimée par des châtimens convenables, & par conséquent que la punition des méchans soit regardée comme une action louable. Pour cet effet quoique l'homme desire naturellement la conservation & le bonheur de la société, l'Auteur de la nature n'a point abandonné à la raison humaine le soin de découvrir qu'une certaine application de châtimens étoit le moyen propre d'arriver à ce but; mais il a doué l'homme de la faculté d'approuver immédiatement & par instinct l'application même qui mène à ce but. En cela l'économie de la nature répond exactement à celle dont elle use dans plusieurs autres occasions. Par rapport aux fins, qui, à cause de leur importance, peuvent être regardées, pour ainsi dire, comme les vues favorites de la nature; non-seulement l'homme est constamment dirigé par un appétit qui le pousse vers le but qu'elle se propose, mais encore par un appétit qui lui fait desirer pour eux-mêmes, & indépendamment de leur rapport à ce but, les moyens qui seuls peuvent y conduire. Ainsi la conservation de soi-même & la propagation de l'espèce étant les deux grands objets que la nature semble avoir eu devant les yeux dans la formation de tous les animaux, les hommes sont mûs par le desir qui les porte vers ces objets & par l'aversion qui les éloigne des objets contraires; ils aiment la vie & craignent la mort; ils souhaitent la perpétuation de leur espèce, & ne peuvent souffrir l'idée de son entière destruction. Mais quoiqu'ils soient ainsi poussés vers ces deux fins par un puissant desir, ce n'est pas aux déterminations lentes

& incertaines de leur raison que la nature s'en est rapportée pour trouver les moyens propres à les remplir. Elle nous fait embrasser la plupart de ces moyens par un instinct originel & immédiat. La faim, la soif, la passion que les deux sexes ont l'un pour l'autre, l'amour du plaisir, la crainte de la peine sont autant d'aiguillons qui nous poussent à rechercher ces moyens pour l'amour d'eux, & sans aucun égard à leur subordination à ces vues bienfaisantes qu'ils doivent remplir dans l'intention du grand Directeur de la nature.

Avant de finir cette note je dois observer la différence qu'il y a entre l'approbation de la convenance & celle du mérite ou de la bienfaisance. Avant d'approuver les sentimens d'une personne comme propres & convenables à leur objet, il faut non-seulement que nous soyons affectés comme elle, mais que nous appercevions encore cette harmonie & cette correspondance de sentimens entre elle & nous. Ainsi quand sur le récit d'une infortune arrivée à mon ami je prendrois du chagrin au même degré qu'il en prend, jusqu'à ce que je sache comment il se comporte & que je voie cette harmonie entre ses mouvemens & les miens, on ne peut dire que j'approuve les sentimens qui dirigent sa conduite. Par conséquent l'approbation de la convenance exige non-seulement que nous ayons une entière sympathie avec la personne qui agit mais encore que nous connoissions que ses sentimens s'accordent avec les nôtres. Au contraire si j'entends parler d'un bienfait ou d'un service rendu, que celui qui en est l'objet soit affecté comme il voudra, si, en me mettant à

174 *Théorie des Sentim. Moraux.*

sa place , je sens naître de la gratitude dans mon cœur , j'approuve nécessairement la conduite du bienfaiteur , & je la regarde comme méritoire & digne de récompense. Que la personne obligée soit reconnoissante ou non , il est évident que cela ne peut altérer en rien nos sentimens à l'égard du mérite de la personne qui l'a obligée. Il ne faut point ici de correspondance actuelle de sentimens. Il suffit qu'il y en auroit une si celui qui a reçu le bienfait étoit reconnoissant , & le sentiment que nous avons du mérite est souvent fondé sur une de ces sympathies illusoires par lesquelles nous sommes affectés d'une manière dont n'est pas capable de l'être celui dont nous prenons la place quand nous rapportons le cas à nous-mêmes. Il y a la même différence entre le blâme que nous donnons à la disconvenance & celui que nous donnons au démérite.





SECTION II.

De la justice & de la bienfaisance.

CHAPITRE PREMIER,

Comparaison de ces deux vertus.

LES actions qui tendent à faire du bien ou du mal , & dont les motifs sont ou ne sont pas convenables , sont les seules qui demandent récompense ou châtiment , parce qu'elles sont les seules qu'on approuve comme objets propres de la gratitude ou du ressentiment sympathique du spectateur.

La bienfaisance est toujours libre , & ne peut être extorquée par la force. Le simple défaut de cette vertu n'expose point au châtiment , parce qu'il ne tend à faire aucun mal positif. Il peut frustrer du bien qu'on avoit sujet d'attendre , & par cette raison encourir justement le blâme & l'aversion ; mais il ne peut produire un ressentiment que les autres épousent. Celui qui ne récompense pas son bienfaiteur , lorsqu'il est en état de le faire

& que son bienfaiteur a besoin d'en être secouru, se rend sans contredit coupable de la plus noire ingratitude. Le cœur de chaque spectateur impartial rejette toute sympathie avec le vil intérêt de ses motifs, & il devient l'objet de la plus haute improbation. Mais jusques-là il ne fait aucun mal positif à personne, seulement il ne fait pas le bien qu'il conviendrait de faire, il s'attire la haine, passion qu'excite naturellement la disconvenance de sentimens & de conduite; mais il ne provoque pas le ressentiment, passion qui n'est proprement excitée que par les actions tendantes à causer quelque préjudice réel & positif à telle ou telle personne en particulier. Prétendre le contraindre par la force à s'acquitter des devoirs que la reconnoissance lui impose & qu'il rempliroit avec l'approbation de chaque spectateur impartial; ce seroit, s'il est possible, manquer à la convenance encore plus qu'il n'y manque lui-même. Son bienfaiteur se deshonoreroit s'il tentoit d'employer la violence pour se faire payer de ses services, & il seroit impertinent à un tiers de s'en mêler s'il n'étoit supérieur ni de l'un ni de l'autre.

tre. Or de tous les devoirs de la bienfaisance il n'y en a point qui approche de plus près d'une entière & parfaite obligation que ceux que la reconnoissance nous prescrit ; ce que l'amitié, la générosité, la charité nous porteroient à faire avec l'approbation universelle est encore plus libre, & peut encore moins être arraché de force que les devoirs de la gratitude. Nous disons une dette de reconnoissance & non de charité, de générosité, ni même d'amitié, quand l'amitié n'est que de l'estime, & que les nœuds n'en sont pas resserrés par la reconnoissance pour de bons offices.

Le ressentiment paroît nous avoir été donné par la nature pour notre défense & pas pour autre chose. Il est la sauve-garde de la justice & la sûreté de l'innocence. Il nous porte à repousser le mal qu'on voudroit nous faire & à rendre celui qu'on nous a déjà fait, afin de forcer l'agresseur au repentir, & de contenir par la crainte d'un pareil châtiment ceux qui seroient déformais tentés de nous attaquer. Il doit donc être réservé pour cette fin, & le spectateur ne peut y entrer quand on le détourne à d'autres fins. Or quoi-

H 5

que le défaut des vertus bienfaisantes trompe notre attente à l'égard des biens que nous pouvions raisonnablement espérer, il ne nous fait ni ne tend à nous faire aucun mal positif dont nous ayons à nous défendre.

Il est cependant une autre vertu dont la pratique n'est point laissée à notre liberté, à laquelle on peut nous contraindre, & dont la violation nous expose au ressentiment & par conséquent au châtimement. Cette vertu est la justice. L'infraction de la justice est une injure, & fait un mal réel & positif à quelque personne en particulier par des motifs qui sont naturellement désapprouvés. Par-là elle devient l'objet propre du ressentiment & de la punition qui est la conséquence naturelle du ressentiment. Si les hommes approuvent & ratifient la violence employée pour se venger du mal que l'injustice a fait, ils approuvent & ratifient encore plus celle qu'on met en usage pour repousser l'injure & prévenir le mal dont on est menacé. Le méchant qui médite un mauvais coup ne l'ignore pas; il sent que celui qu'il veut attaquer, & ceux même qu'il ne veut point offenser, ont toute sorte de droit d'user de la force, soit pour

arrêter l'exécution de son crime, soit pour l'en punir quand il est commis; & c'est là-dessus qu'est fondée cette distinction remarquable entre la justice & les autres vertus sociales sur laquelle un Auteur d'un génie supérieur & original a particulièrement insisté depuis peu. C'est que nous sentons nous-mêmes que nous sommes plus étroitement obligés d'agir conformément à la justice, que conformément à l'amitié, à la charité, à la générosité; que la pratique de ces dernières vertus semble être en quelque manière abandonnée à notre propre choix, mais qu'en toute manière nous nous sentons particulièrement liés, tenus, obligés à l'observation de la justice; c'est-à-dire, que nous sentons qu'on peut en tout droit, en toute convenance, & avec l'approbation de tout le monde, nous forcer à garder les règles de l'une, mais non à suivre les préceptes des autres.

Il faut cependant distinguer toujours soigneusement ce qui n'est que blâmable ou l'objet propre du blâme, de ce qu'on peut prévenir ou punir en employant la force; nous jugeons blâmable ce qui est en-deça du degré or-

dinaire de bienfaisance que l'expérience nous fait voir que nous pouvons attendre de tout le monde, & ce qui est au-delà nous paroît louable. Ce degré ordinaire ne paroît mériter lui-même ni louange ni blâme. Un père, un fils, un frère qui se conduisent sous ces différens rapports, comme le commun des pères, des enfans & des frères, sont dans le cas de n'être ni loués ni blâmés. On les condamne ou on leur donne des éloges quand ils surprennent par leur animosité ou par un amour extraordinaire & inattendu, quoique légitime, & dans les termes de la convenance.

Entre égaux le degré le plus commun d'amitié ne peut être exigé de force. Dans l'égalité naturelle & antérieurement à l'institution du Gouvernement civil, on regarde chaque individu comme ayant le double droit de se défendre des injures qu'on veut lui faire & de se venger jusqu'à un certain point de celles qu'on lui a faites. Tout spectateur qui a le cœur bien placé approuve non-seulement l'exercice de ce droit, mais il entre tellement dans les sentimens de celui qui l'exerce que souvent il lui prête

volontiers son assistance. Lorsqu'un homme en attaque un autre, qu'il le vole ou qu'il se met en devoir de l'assassiner, tous les voisins prennent l'alarme & croient faire une bonne action que d'accourir, soit pour venger la personne attaquée, soit pour la tirer du danger. Mais lorsqu'un père n'a pas pour son fils ce degré ordinaire d'affection paternelle, ou qu'un fils n'a pas pour son père ce respect filial qu'on en peut attendre, ou que les frères n'ont pas les uns pour les autres l'amitié fraternelle la plus commune; lorsqu'un homme ferme son cœur à la compassion & refuse de soulager la misère de ses semblables; tandis que rien ne lui seroit plus facile; quoique tout le monde blâme leur conduite, personne n' imagine que ceux qui sont peut-être fondés à en attendre de meilleurs procédés, soient fondés à les exiger de force. Le parent ou le malheureux qui en souffre ne peut que se plaindre, & le spectateur ne peut s'en mêler que par voie de persuasion & de conseil. Dans toutes ces occasions des égaux qui employeroient la force seroient taxés de la plus haute insolence & de la dernière présomption.

Un supérieur peut quelquefois , avec l'approbation générale , obliger ceux qui dépendent de sa Jurisdiction à mettre à cet égard un certain degré de convenance dans la conduite qu'ils tiennent les uns envers les autres. Chez toutes les Nations civilisées , les Loix obligent les pères à donner la subsistance à leurs enfans , & les enfans à la fournir à leurs pères , & leur imposent plusieurs autres devoirs de bienfaisance. Le Magistrat civil est revêtu du pouvoir non-seulement de maintenir la tranquillité publique en réprimant l'injustice , mais encore de travailler à l'avancement de la prospérité des citoyens en établissant une bonne discipline & en décourageant toute sorte de vices & d'indécences. Il peut ainsi prescrire des règles non-seulement pour bannir d'entr'eux les injustices mutuelles , mais pour y introduire & y commander jusqu'à un certain point les bons offices réciproques. Dès que le Souverain commande quelque chose d'indifférent par sa nature , & qu'on pouvoit omettre sans aucun blâme avant qu'il l'eût ordonné , on devient non-seulement blâmable , mais punissable de lui dé-

sobéir. A plus forte raison la désobéissance mérite-t-elle punition quand ce qu'il commande ne pouvoit être négligé sans encourir le blâme avant même qu'il l'eût commandé. Cependant de tous les devoirs des Législateurs il n'en est peut-être point qui demande autant de délicatesse & de circonspection pour s'en acquitter judicieusement & convenablement. Le négliger entièrement c'est exposer la République à beaucoup de désordres grossiers & d'irrégularités choquantes; le pousser trop loin c'est détruire toute sûreté & toute justice.

Quoique le simple défaut de bienfaisance paroisse ne mériter aucun châtiment de la part de nos égaux, les grands traits de cette vertu semblent mériter la plus haute récompense. Comme il en résulte les plus grands biens, ils sont les objets naturels & approuvés de la plus vive reconnoissance. Au contraire quoique l'infraction de la justice expose au châtiment, à peine l'observation des règles qu'elle prescrit semble-t-elle mériter aucune récompense. Il y a sans contredit de la convenance dans la pratique de cette vertu, qui, par-là même, est digne de l'ap-

probation dûe à la convenance ; mais comme elle ne produit aucun bien positif , elle n'a guères de droit à la reconnoissance. La simple justice n'est la plupart du tems qu'une vertu négative qui nous empêche uniquement de nuire à notre prochain. Un homme qui se borne à ne rien entreprendre contre la personne , les biens & la réputation de ses semblables , n'a que fort peu de mérite positif ; il fuit néanmoins toutes les règles de ce qu'on appelle particulièrement la justice , & il fait tout ce que ses égaux pourroient légitimement le forcer à faire , & ce qui les mettroit en droit de le punir s'il ne le faisoit pas. Souvent on peut remplir tous les devoirs de la justice les bras croisés & dans la plus parfaite inaction.

Un homme sera traité comme il traite les autres , & le Talion paroît être la grande loi de la nature. La bienfaisance & la générosité nous paroissent faites pour ceux qui sont généreux & bienfaisans. Quant à ceux dont le cœur ne s'ouvre jamais aux sentimens de l'humanité , nous pensons qu'ils doivent être exclus de même de l'affection de tous leurs semblables , &

qu'il faut les laisser vivre au milieu de la société comme dans un vaste désert où personne ne se soucie & ne s'informe d'eux. Il faut faire sentir au violateur de la justice le mal qu'il a fait à un autre , & puisqu'il ne peut être contenu par la crainte de faire souffrir ses frères , il faut le contenir par la crainte de souffrir lui-même. Tout ce que peut mériter celui qui se contente d'être innocent , qui s'en tient à la seule pratique des loix de la justice , & qui s'abstient simplement de nuire , c'est que les autres respectent son innocence à leur tour & qu'on observe religieusement à son égard les mêmes loix qu'il observe à l'égard des autres.

C H A P I T R E I I.

Du sentiment de la justice , des remords , & du sentiment intérieur qu'on a de son propre mérite.

IL ne peut y avoir de motif légitime pour nuire à un autre , ni de raison approuvée de lui faire du mal , si ce

n'est la juste indignation pour le mal qu'il nous a fait. Troubler le bonheur de son semblable uniquement parce qu'il croise le nôtre, lui enlever ce qui lui est utile parce qu'il peut nous être autant ou même plus utile qu'à lui; suivre aux dépens d'autrui la préférence naturelle que nous donnons à notre bien-être sur celui des autres; c'est ce que tout spectateur impartial ne sauroit approuver ni adopter. La nature, sans doute, a confié chaque homme à ses propres soins, & il est juste & convenable que cela soit ainsi, puisque les autres ne sont pas aussi propres à veiller à ses intérêts que lui-même. Chaque homme par conséquent est plus vivement touché de tout ce qui le regarde que de ce qui concerne toute autre personne; & la nouvelle de la mort de quelqu'un avec qui nous n'avions point de liaison particulière, nous donnera peut-être moins de chagrin, dérangera moins notre appétit, troublera moins notre repos que le plus léger contretemps qui nous est arrivé à nous personnellement. Mais quoique la ruine de notre prochain nous soit moins sensible que le plus petit accident qui tombe sur nous,

il ne faut pas causer sa perte pour nous garantir de ce petit accident, ni même de notre propre ruine. Ici & partout ailleurs nous ne devons pas tant nous considérer dans le jour où il est naturel que nous nous voyions que dans celui où il est naturel que les autres nous voyent. Chaque individu a beau être, selon le proverbe, le monde entier pour lui-même, pour les autres il n'en est que la portion la moins considérable; quoique son bonheur puisse être à ses yeux d'une plus grande importance que celui de tout l'univers, aux yeux des autres il n'est pas d'une plus grande conséquence que celui de tout autre homme. Aussi quoiqu'il puisse être vrai que chaque individu se préfère naturellement dans son propre cœur à tout le reste du genre humain, il n'oseroit le dire en face des autres, ni afficher qu'il agit par ce principe. Il sent que les autres ne lui passeront jamais cette préférence qu'il se donne sur eux, & que toute naturelle qu'elle puisse être par rapport à lui, elle leur paroîtra toujours excessive & extravagante. Lorsqu'il se regarde dans le même point de vue où il fait que les autres le regarderont, il n'est plus

qu'un homme comme un autre & nullement meilleur qu'un autre. S'il veut agir de façon que le spectateur impartial entre dans les principes de sa conduite, ce qui est la chose du monde qu'il desire le plus, il faut qu'en toute occasion il réprime l'arrogance de son amour-propre, & qu'il le rabaisse au point où les autres peuvent s'y accorder. Ils pousseront l'indulgence pour lui jusqu'à lui permettre d'être plus jaloux de son propre bonheur que de celui de toute autre personne, & de le poursuivre avec plus d'ardeur & de persévérance. Jusques-là toutes les fois qu'ils se mettront à sa place, ils entreront volontiers dans ses sentimens. On ne trouvera pas mauvais qu'il coure de toute ses forces dans la carrière de la fortune, des honneurs & des emplois, ni qu'il fasse les derniers efforts pour l'emporter sur ses concurrens. Mais si dans sa course il heurte ou renverse un de ses compétiteurs, il n'y a plus d'indulgence pour lui; il a fait un tour indigne d'un galant homme, & qu'on ne sauroit lui passer. Ce rival, dans l'opinion des spectateurs, le vaut bien à tous égards; ils ne peuvent entrer dans l'amour-propre par lequel

il se préfère si fort à lui , ni adopter les motifs qu'il a eu de lui nuire. En conséquence ils sont prêts à épouser le ressentiment de l'offensé , & l'offenseur devient l'objet de leur haine & de leur indignation. Il s'en apperçoit lui-même & sent que de toute part ces sentimens sont prêts à éclater contre lui.

L'indignation sympathique du spectateur & le sentiment du crime dans le coupable , sont d'autant plus forts que le ressentiment doit être plus vif dans l'offensé , & que le mal qu'on lui a fait est plus grand & plus irréparable. La mort est le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre , & rien n'excite davantage le ressentiment dans ceux qui avoient des liaisons immédiates avec celui qu'on a privé de la vie. C'est pourquoi de tous les crimes qui attaquent les individus il n'y en a point de plus atroce que le meurtre aux yeux du genre humain & de celui qui l'a commis. C'est un plus grand mal d'être privé de ce qu'on possédoit que d'être simplement frustré de ce que l'on attend. En conséquence l'infraction de la propriété, le vol & le larcin sont de plus grands

crimes que la violation d'un contrat par laquelle nous sommes seulement frustrés de ce que nous comptions avoir. Aussi les loix les plus sacrées de la justice, & celles dont la violation crie le plus vengeance, sont celles qui gardent la vie & la personne. Vient ensuite celles qui gardent la propriété & les possessions, & en dernier lieu celles qui gardent ce qu'on appelle les droits personnels ou ce qui nous est dû en vertu des promesses des autres.

Celui qui foule aux pieds les loix les plus sacrées de la justice, ne peut réfléchir sur les sentimens que les hommes doivent avoir pour lui sans ressentir toutes les angoisses de la honte, de l'horreur & de la consternation. Lorsque sa passion est assouvie & qu'il commence à revenir de sang froid sur sa conduite, il ne peut plus entrer dans les motifs qui l'ont déterminé; il les trouve aussi détestables qu'ils l'ont toujours paru aux autres. Par la sympathie avec la haine & l'horreur qu'il doit inspirer, il devient en quelque sorte l'objet de sa propre haine & de sa propre horreur. L'état de celui qui a souffert de son injustice,

réclame sa compassion ; cette idée l'afflige , il regrette les malheureux effets de sa violence , il sent en même - tems qu'ils l'ont rendu l'objet propre du ressentiment & de l'indignation de tout le monde ; & , ce qui en est une conséquence naturelle , de la vengeance & du châtiment. Cette pensée ne le quitte pas & le remplit de terreur & d'étonnement ; il n'ose plus regarder les hommes en face , & il se considère comme s'il étoit retranché & rejeté de l'affection de tout le genre humain. Plus de consolation à espérer pour lui de la sympathie de ses semblables dans cette extrémité qui est le plus grand & le plus terrible de tous les malheurs. Le souvenir qu'on a de ses crimes lui ferme tout accès à la compassion des autres , leurs sentimens sont ce qui l'épouvante le plus. Dans chaque chose qui se présente il voit un ennemi , tout semble conspirer contre lui , & le meilleur parti qu'il ait à prendre c'est de fuir dans quelque désert inhabité où il n'ait plus le chagrin de voir des hommes , ni de lire sur leurs visages la condamnation de son crime. Mais la solitude est encore plus affreuse pour lui que la so-

ciété ; ses propres idées qui l'accompagnent toujours & qui l'obsèdent , ne lui présentent rien que de noir , de funeste & de désastreux , rien que de sinistres présages d'une misère & d'une ruine incompréhensible. L'horreur de la solitude le ramène donc parmi les hommes , & il reparoît devant eux étonné de se retrouver en leur présence, chargé de honte & hors de lui-même par la peur qui le trouble ; il y reparoît en suppliant pour voir s'il ne trouvera pas quelque protection dans la contenance de ces mêmes juges dont il fait bien qu'il est déjà unanimement condamné. Telle est la nature de ce sentiment proprement appelé remords , le plus terrible de tous ceux qui peuvent entrer dans le cœur humain. Il est composé de la honte provenant du sentiment de la disconvenance de sa conduite passée , du chagrin des effets de cette conduite , de la pitié pour celui qui en a souffert , de la crainte & de la terreur du châtimement , fondées sur la conviction intérieure qu'on s'est justement attiré le ressentiment de tous les êtres raisonnables.

Une conduite opposée inspire naturellement des sentimens contraires.
Lorsqu'un

Lorsqu'un homme qui a fait une action généreuse , non par caprice , mais par des motifs convenables , jette la vue sur ceux qui en ont tiré le fruit , il sent qu'il est l'objet naturel de leur amour & de leur reconnoissance , & que par la sympathie des autres avec eux , il devient l'objet de l'estime & de l'approbation de tout le monde. Quand il repasse sur les motifs qui l'ont fait agir & qu'il les voit dans le même jour où ils seront vus par le spectateur indifférent , il y entre tout de nouveau , & s'applaudit lui-même , par sympathie avec l'applaudissement de ce juge impartial qu'il suppose. Dans ces deux points de vue sa propre conduite lui donne toute sorte de contentement. La joie , le calme , la sérénité , règnent dans son cœur. Il vit dans la concorde & l'amitié avec tout le genre humain , il voit ses semblables avec confiance & avec une satisfaction pleine de bienveillance pour eux , sûr qu'il s'est rendu digne de leurs regards les plus favorables. C'est dans la combinaison de tous ces sentimens que consiste celui de notre propre mérite & de la récompense qui nous est dûe.

CHAPITRE III.

De l'utilité de cet arrangement de la nature.

C'EST ainsi que l'homme , qui ne peut subsister qu'en société , a reçu de la nature ce qui le rend propre à l'état auquel il étoit destiné. Tous les membres de la société humaine ont besoin de l'assistance & sont exposés aux injures les uns des autres. Partout où les hommes s'entraident réciproquement par amour , par reconnoissance , par amitié & par estime , la société est florissante & heureuse , tous ses différens membres sont unis par les doux liens de l'amour & de l'affection , & ils sont attirés , pour ainsi dire , vers un centre commun , qui est celui des bons offices réciproques.

Mais quoiqu'ils ne se prêtent pas les secours nécessaires par des motifs si généreux , si désintéressés ; quoiqu'ils n'aient peut-être , ni amour , ni affection les uns pour les autres ; la société , qui en est moins heureuse , n'est pas détruite pour cela ; elle peut

se maintenir, comme entre différens marchands, par des raisons d'utilité ou d'intérêt; & quand il n'y auroit personne qui eût la moindre obligation à un autre, quand il n'y auroit aucun devoir de reconnoissance, elle se soutiendrait encore par l'échange mercénaire des bons offices, selon telle évaluation convenue.

Mais la société ne peut subsister entre ceux qui sont toujours prêts à se nuire & à s'entrechoquer. Du moment que l'injustice paroît, du moment que le ressentiment & l'animosité mutuelle s'établissent, tous les liens sont rompus, & les divers membres qui la composent sont, pour ainsi dire, dispersés par la violence & la contrariété de leurs affections. S'il y a quelque société entre les voleurs & les assassins, il faut, suivant l'observation triviale, qu'ils s'abstiennent au moins de se voler & de s'entretuer. Par conséquent la bienfaisance est moins essentielle au maintien de la société que la justice. Sans la bienfaisance la société peut exister, quoique jamais dans le meilleur état possible; mais elle se dissout nécessairement, ou prévaut l'injustice.

Ainsi la nature , qui invite les hommes à la bienfaisance par l'attrait du plaisir attaché à la connoissance intime que l'on a de son propre mérite & du droit à la récompense , n'a pas cru qu'il fût nécessaire d'en assurer & d'en presser la pratique par la crainte de mériter des châtimens. Cette vertu n'est pas le fondement qui porte l'édifice , mais un ornement qui l'embellit ; d'où il suit qu'il étoit suffisant d'en imposer la pratique. La justice , au contraire , est la principale colonne qui soutient tout l'édifice. Otez cette colonne , vous réduirez en poudre la grande , l'immense fabrique de la société humaine , cet ouvrage dont la construction & la conservation semblent avoir été , pour ainsi dire , l'objet chéri des soins que la nature a pris de ce bas monde. C'est pourquoi la nature , afin d'obliger à l'observation de la justice , a gravé dans le cœur humain le sentiment intérieur du déshonneur & la terreur des justes châtimens dûs aux transgresseurs , comme les sauvegardes accordées pour protéger les foibles , réprimer les méchans & punir les coupables. Quoique les hommes soient naturellement portés à

la sympathie, ce qu'ils sentent pour ceux qui n'ont aucune liaison particulière avec eux est si peu de chose au prix de ce qu'ils sentent pour eux-mêmes ; la misère de celui qui n'a d'autre titre à leur bienveillance que celui d'être un homme comme eux, leur importe si peu en comparaison de la plus mince commodité qu'ils peuvent se procurer ; ils ont tant de moyens de lui nuire, & peuvent avoir tant de tentations de le faire, que si ce principe ne s'élevoit dans leur cœur en sa faveur & ne les contraignoit de respecter son innocence, ils seroient à tout moment prêts à fondre sur lui comme des bêtes féroces, & qu'on entreroit dans une assemblée d'hommes comme dans un antre de lions.

Dans chaque partie de l'univers, nous observons des moyens adaptés avec une adresse infinie aux fins pour lesquelles ils sont destinés, & dans le mécanisme d'une plante ou d'un animal nous admirons comment chaque chose est ménagée pour l'avancement des deux grands desseins de la nature, la conservation de l'individu & la propagation de l'espèce. Mais dans tous les objets physiques nous

distinguons toujours la cause efficiente de la cause finale de leurs mouvemens & de leur organisation. La digestion des alimens, la circulation du sang & la sécrétion des différens sucs qui en sont extraits, sont des opérations nécessaires à la vie animale. Cependant nous ne nous avisons jamais de les attribuer à la vie animale comme à leur cause efficiente, & nous n'imaginons pas que le sang circule, ou que les alimens se digèrent d'eux-mêmes dans la vue ou l'intention de remplir le but de la circulation & de la digestion. Les roues d'une montre sont merveilleusement bien ajustées pour leur fin, qui est de marquer l'heure, tous leurs différens mouvemens concourent, de la manière la plus exacte, à produire cet effet; quand elles auroient le desir & l'intention de le produire elles n'y réussiroient pas mieux. Nous ne leur prêtons cependant jamais un pareil desir, ni une pareille intention; nous les attribuons à l'horloger, & nous savons qu'elles sont mises en mouvement par un ressort aussi aveugle qu'elles. Mais quoique nous ne manquions jamais de distinguer ces deux causes, quand nous

voulons expliquer les opérations des corps, nous sommes fort portés à les confondre, quand nous voulons rendre raison des opérations de l'ame. Conduits par des principes naturels à remplir des vues qu'une raison éclairée & raffinée nous suggéreroit, nous sommes fort disposés à regarder cette raison comme la cause efficiente des sentimens & des actions qui tendent à remplir ces mêmes vues, & nous prenons ainsi pour la sagesse de l'homme ce qui n'est réellement que la sagesse de Dieu. En examinant les choses superficiellement, cette cause paroît suffisante pour produire les effets qu'on lui attribue, & le système de la nature humaine paroît plus simple & plus agréable, quand on déduit toutes ses différentes opérations d'un seul principe.

Comme la société ne peut subsister à moins que les loix de la justice ne soient passablement observées, & que le commerce social ne peut avoir lieu entre les hommes qui ne s'abstiendroient pas ordinairement de se nuire les uns aux autres, on a cru que la considération de la nécessité de ces loix étoit le fondement sur lequel nous

approuvons que leur observation soit assurée & cimentée par le châtimement de ceux qui les violent. L'homme, a-t-on dit, aime naturellement la société, & il souhaite que l'union règne parmi les hommes, pour cette union même, & indépendamment du bénéfice qu'il en peut tirer. Le bon ordre & l'état florissant de la société lui sont agréables, & il les contemple avec plaisir. Il souffre, au contraire, d'y voir le désordre & la confusion, & tout ce qui tend à les y mettre le chagrine. Il sent aussi que son propre intérêt est lié avec la prospérité publique, & que du maintien de la société dépend son bonheur particulier, peut-être sa propre conservation. Il abhorre donc en toute manière tout ce qui tend à la détruire, & il est disposé à mettre en œuvre tous les moyens qui peuvent prévenir un événement si funeste. C'est pour cela qu'il prend l'alarme à l'apparence de l'injustice, & qu'il court, pour ainsi dire, arrêter les progrès d'un mal qui lui enleveroit bien-tôt tout ce qu'il a de plus cher, si l'on ne s'y opposoit. Quand les moyens de douceur & d'honnêteté ne suffisent pas, il faut qu'il

emploie la force & la violence & qu'il arrête le cours de l'injustice à quelque prix que ce soit. De-là vient, dir-on, qu'il approuve souvent qu'on oblige aux loix de la justice, même sous des peines capitales pour les violateurs. Par-là le perturbateur du repos public est retranché de ce monde, & la vue de son sort inspirant de la terreur aux autres les détourne d'imiter son exemple.

Telle est la manière dont on rend ordinairement raison de l'approbation que nous donnons à la punition de l'injustice, & cette explication paroît d'autant plus vraie que nous avons fréquemment occasion de confirmer notre sentiment naturel de la convenance & de la justice des châtimens en réfléchissant combien ils sont nécessaires au bon ordre de la société. Lorsque le criminel est sur le point de subir la peine que notre indignation naturelle demande pour ses crimes, lorsque l'insolence de son injustice est brisée & attérée par la terreur du supplice prochain, lors enfin qu'il n'est plus à craindre, il commence à devenir l'objet de la pitié des cœurs humains & généreux. L'idée de ce qu'il va souffrir éteint leur res-

sentiment pour ce qu'il a fait souffrir à d'autres. Ils sont disposés à lui pardonner & à le sauver de cette punition, qu'ils regardoient auparavant dans leurs moments de sang froid comme le salaire dû à ses crimes. Ils se trouvent donc alors dans le cas d'avoir recours à la considération de l'intérêt général de la société ; alors une humanité plus étendue & plus généreuse fait le contrepoids de cette humanité foible & partielle qui parle en sa faveur ; ils font réflexion que la pitié pour les coupables est une cruauté pour les innocens, & à la compassion qu'ils sentent pour un particulier ils opposent cette compassion générale qu'ils sentent pour le genre humain.

Il se présente aussi des occasions de prendre parti pour les règles générales de la justice, & d'en prouver la convenance par la raison qu'elles sont essentielles à la société. Nous entendons fréquemment de jeunes libertins tourner les plus saintes loix de la morale en ridicule & faire profession de maximes abominables, soit par la corruption de leur cœur, soit, comme il arrive plus souvent, par vanité. Notre indignation s'allume à leurs pro-

pos indécens, & nous relevons, nous réfutons avec chaleur des principes si détestables. Mais quoique nous soyons révoltés par ce qu'ils ont intrinséque-ment d'haïssable & de choquant, nous serions fâchés de dire que c'est pour cela seul que nous les condamnons. Cette raison ne nous paroîtroit pas concluante : cependant pourquoi ne le feroit-elle pas si nous les haïssons, si nous les détestons parce qu'ils sont les objets propres & naturels de la haine & de la détestation ? Mais quand on nous demande pourquoi nous n'agissons pas de telle & telle manière, la question même suppose que celui qui la fait ne croit pas qu'il faille rejeter cette manière d'agir pour elle-même & comme l'objet propre & naturel de notre aversion. Il faut donc lui montrer qu'on la rejette pour quelque autre chose. Nous cherchons donc des argumens ailleurs que dans l'impression révoltante que nous font ces principes. La première considération qui se présente à nous est le désordre & la confusion qui bouleverseroient la société, si de telles maximes étoient généralement suivies. Aussi est-ce un lieu

commun sur lequel il est rare qu'on n'insiste pas.

Mais quoiqu'on n'ait pas besoin d'un grand discernement pour voir combien ces dangereuses maximes tendent au malheur & à l'anéantissement de la société, c'est rarement cette considération qui nous soulève contre-elles. Tous les hommes, même les plus bornés & les plus stupides, abhorrent la fraude, la perfidie & l'injustice, & sont bien-aise de les voir punies; mais il y en a peu qui aient réfléchi sur la nécessité de la justice pour le maintien de la société, quelque simple & facile à faire que cette réflexion puisse paroître à ceux qui l'ont faite.

Que ce ne soit point relativement à la conservation de la société que nous nous intéressons originairement à la punition des crimes commis contre les individus; c'est ce qu'on peut démontrer par plusieurs observations qu'il ne faut pas chercher bien loin. L'intérêt que nous prenons au sort & au bonheur des individus ne vient pas ordinairement de celui que nous prenons au sort & au bonheur de la société. Nous ne sommes pas plus touchés de la destruction ou de la perte d'un seul

homme , parce qu'il est membre ou partie de la société , & parce que nous serions fâchés que la société fût détruite , que nous ne sommes touchés de la perte d'une seule guinée , parce qu'elle fait partie de mille guinées , & parce que nous serions fâchés de perdre cette somme toute entière. Dans l'un & l'autre cas notre considération pour les individus ne vient point de celle que nous avons pour la multitude , mais cette dernière est formée des considérations particulières que nous avons pour les différens individus qui composent la multitude même. Comme nous poursuivons le vol qu'on nous a fait d'une petite somme , moins par égard pour la conservation de notre fortune entière que par égard pour la petite somme qu'on nous a dérobée , de même nous demandons la punition d'un meurtre & d'une injure faite à un autre , moins par rapport à l'intérêt général de la société que par rapport à l'intérêt que nous prenons à l'individu qui est lésé ou détruit. Observez cependant que cet intérêt ne suppose aucun des degrés de ces sentimens particuliers qu'on appelle communément amour , estime ,

affection par lesquels nous distinguons nos parens & nos amis. Il n'est autre chose que la sympathie générale que nous avons avec un homme parce qu'il est homme. Nous entrons dans le ressentiment, même d'une personne que nous haïssons, lorsqu'on la maltraite sans qu'elle y ait donné lieu. Le blâme que s'attire de notre part son caractère & sa conduite ordinaire n'étouffe pas entièrement notre sympathie, pourvu que nous ayons de l'équité, & que nous soyons accoutumés à corriger & à rectifier nos sentimens naturels par les règles générales, sans quoi la sympathie ne prévaudra point sur la haine.

Il est cependant des occasions où l'on punit, & où l'on approuve la punition par la seule vue de l'intérêt général de la société, que nous croyons ne pouvoir sauver autrement, témoin les peines qu'on fait subir aux violateurs de la police civile ou de la discipline militaire. De tels crimes ne blessent personne directement & immédiatement; mais on suppose que leurs conséquences éloignées produisent ou peuvent produire quelque grand inconvénient ou quelque désordre

considérable dans la société. Par exemple un sentinelle qui s'endort dans son poste est puni de mort par les loix de la guerre, parce que sa négligence peut mettre toute une armée en péril. Dans plusieurs cas cette sévérité peut paroître nécessaire, & par-là juste & convenable. Quand la conservation d'un individu est incompatible avec la sûreté de la multitude, rien n'est plus juste que de préférer le tout à sa partie; malgré cela, quelque nécessaires que paroissent ces châtimens, nous les trouvons toujours excessivement sévères. La faute est si petite & la punition si grande que ce n'est qu'à ~~voir~~ beaucoup de peine que notre cœur peut se réconcilier avec cette disproportion. Quoiqu'une telle négligence soit jugée fort blâmable, c'est un crime dont l'idée n'excite pas naturellement un ressentiment à nous en faire tirer une vengeance si terrible. Un homme qui a de l'humanité a besoin de rentrer en lui-même, de faire un effort & de ramasser tout ce qu'il a de fermeté & de résolution avant de se déterminer à prononcer le jugement du coupable, ou à l'approuver, & à l'adopter quand il est prononcé par

d'autres. Il ne regarde pas du même œil le supplice d'un parricide ou d'un assassin qui a poignardé son bienfaiteur. Son cœur applaudit avec chaleur, avec transport à la rétribution due à de si grands crimes, & il seroit désespéré si par quelque hasard ils échappoient à la vengeance. Les sentimens du spectateur à l'égard de ces différentes punitions prouvent qu'il est bien éloigné de les approuver sur les mêmes principes. Il regarde le sentinelle comme une malheureuse victime qui est & qui doit être dévouée au salut du grand nombre, mais que son cœur seroit charmé de pouvoir sauver du sacrifice, & il regrette seulement que l'intérêt des autres s'y oppose; au-lieu qu'il est transporté d'indignation si l'assassin vient à esquiver son supplice, & il en appelle à Dieu pour qu'il venge dans l'autre monde un crime que l'injustice des hommes a épargné dans celui-ci.

Car c'est une chose digne d'être observée que bien loin d'imaginer que l'injustice doive être punie en cette vie uniquement pour le maintien de l'ordre de la société, la nature nous enseigne à espérer, & la Religion nous

autorise à croire qu'elle sera punie dans une vie à venir. Le sentiment que nous avons de son démerite la poursuit, pour ainsi dire, au-delà du tombeau; quoique l'exemple des châtimens invisibles, & qu'on ne connoît point, ne puisse détourner ici bas les hommes de tomber dans le crime. En un mot nous sommes persuadés que la justice de Dieu exige qu'il venge dans un autre monde les injures de la veuve & de l'orphelin qui demeurent si souvent impunies sur la terre.

Que la divinité aime la vertu & haïsse le vice, non pour eux-mêmes, mais par rapport aux effets qu'ils tendent à produire, comme un homme voluptueux aime les richesses & n'aime pas la pauvreté; qu'elle aime l'une parce qu'elle procure le bonheur du genre humain que sa bienveillance lui fait desirer, & qu'elle haïsse l'autre parce qu'il fait le malheur des hommes que cette même bienveillance rend l'objet de son aversion; ce n'est point la doctrine de la nature, mais le raffinement d'une philosophie artificielle, quoiqu'ingénieuse. Tous nos sentimens naturels nous mènent à croire que comme la vertu parfaite doit pa-

roître à Dieu, ainsi qu'à nous, être par elle-même & sans aucune vue ultérieure, l'objet propre & naturel de l'amour & de la récompense ; le vice doit lui paroître également celui de la haine & du châtiment. Toutes les sectes de l'ancienne philosophie tenoient généralement pour maxime que les Dieux étoient incapables d'avoir du ressentiment ni de faire du mal. Si par ressentiment on entend ce trouble violent & déréglé qui agit souvent le cœur humain ; si par faire du mal on entend nuire de gaieté de cœur & sans égard pour la convenance & la justice, il est indubitable qu'une telle foiblesse est indigne de Dieu : mais si cela signifie que le vice n'est pas pour la divinité un objet d'horreur & d'aversion par lui-même & qu'il est juste & convenable de punir pour lui-même ; il n'est pas si aisé d'admettre la vérité de cette maxime. En ne consultant que nos sentimens naturels nous sommes disposés à craindre que devant la sainteté de Dieu le vice ne soit plus digne de châtiment que la foiblesse & l'imperfection de notre vertu n'est digne de récompense. L'homme prêt à pa-

roître devant le tribunal d'un Etre souverainement parfait ne peut avoir une grande confiance dans son propre mérite ou dans la convenance imparfaite de sa propre conduite. Devant ses semblables il peut aller tête levée, & penser quelquefois avec raison très-avantageusement de son caractère & de ses actions par comparaison avec les leurs ; mais devant Dieu c'est toute autre chose. A peine imagine-t-il qu'un Etre infini puisse trouver de quoi récompenser dans une créature aussi petite, aussi foible ; mais il conçoit très-aisément que cette Etre ne trouve que trop de quoi punir dans les prévarications sans nombre où il est tombé, & il ne voit aucune raison capable d'arrêter l'indignation divine contre un vil insecte tel qu'il doit l'être au jugement de Dieu. S'il ne désespère pas encore d'être heureux, il fait que ce n'est point de la justice de Dieu mais de sa miséricorde qu'il doit attendre son bonheur. Le repentir, la douleur, l'humiliation, la contrition à la vue de ses péchés lui paroissent être en conséquence les seuls moyens qui lui restent pour appaiser la colère divine qu'il s'est justement

attirée. Il va plus loin , il craint que tout cela ne soit point assez efficace ; il craint que des lamentations importunes ne puissent gagner sur la sagesse de Dieu l'impunité qu'elles obtiennent souvent de la foiblesse des hommes ; il imagine que pour le réconcilier avec la justice divine il faut une autre intercession plus puissante que la sienne , un autre sacrifice , une autre expiation d'un plus grand prix. La Religion s'accorde à tous égards avec ces préjugés naturels , & comme elle nous apprend combien nous devons peu compter sur notre propre vertu , elle nous offre la ressource de la plus puissante intercession & du plus grand sacrifice pour l'expiation de nos iniquités.





SECTION III.

De l'influence de la fortune sur le sentiment du mérite ou du démérite des actions.

INTRODUCTION.

LA louange ou le blâme dûs à une action quelconque appartiennent nécessairement, 1°. ou à l'intention & à l'affection d'où elle procède, 2°. ou à l'action extérieure, c'est-à-dire, au mouvement du corps qu'elle occasionne, 3°. ou enfin aux bonnes ou mauvaises conséquences qui s'ensuivent actuellement & de fait. Ces trois choses constituent toute la nature & les circonstances de l'action, & doivent être le fondement de toutes les qualités qu'on lui attribue.

Il est évident que les deux dernières de ces circonstances ne peuvent être le fondement de la louange ni du blâme, & personne n'a jamais avancé le contraire, l'action extérieure où le

mouvement du corps est souvent le même dans les actions les plus innocentes & les plus criminelles. Celui qui tire sur un oiseau & celui qui tire sur un homme, font tous les deux le même mouvement, ils tirent la détente d'un fusil. Les conséquences qui suivent une action réellement & de fait, sont, s'il est possible, encore moins susceptibles de louange & de blâme que le mouvement extérieur du corps. Comme elles ne dépendent point de l'agent, mais de la fortune, elles ne peuvent être le fondement légitime d'aucun sentiment que nous ayons de sa conduite & de son caractère.

Les seules conséquences dont il est responsable & par lesquelles il peut mériter d'être approuvé ou désapprouvé sont celles qu'il avoit en vue de manière ou d'autre, ou du moins celles qui découvrent quelque qualité agréable ou choquante dans l'intention qui le faisoit agir. Il faut donc que toute espèce de louange ou de blâme, toute espèce d'approbation ou d'improbation qu'on peut donner à une action quelconque appartiennent en dernier ressort à l'intention ou l'affection du cœur,

à la convenance ou à la disconvenance ,
à la bienveillance ou à la malignité
des desseins de l'agent.

Il n'y a personne qui n'admette cette
maxime ainsi proposée d'une manière
générale & abstraite. Tous les esprits
sont frappés de son évidence , & le
genre humain s'y rend tout d'une voix.
Chacun convient que quelque diffé-
rentes que soient les actions par les
conséquences accidentelles qu'on ne
s'est point proposées & qu'on n'a point
prévues , pourvu que les intentions &
les affections soient les mêmes , c'est-
à-dire , pourvu qu'elles soient égale-
ment bien ou malfaisantes , le mérite
& le démerite sont toujours les mê-
mes , c'est-à-dire , que l'agent devient
également l'objet , soit de l'ingratitude ,
soit du ressentiment.

Mais quelque persuadés que nous
paroiissions être de cette équitable ma-
xime ainsi énoncée en termes généraux ,
il se trouve dans les cas particuliers
que les conséquences actuelles résul-
tantes d'une action sont le plus grand
effet sur les sentimens que nous avons
du mérite ou du démerite , soit pour
les fortifier , soit pour les affoiblir , &
que de compte fait à peine y a-t-il une

occasion où ils soient entièrement d'accord avec cette règle à laquelle nous reconnoissons tous qu'il faudroit les conformer.

Je vais tâcher d'expliquer cette irrégularité de sentiment que tout le monde sent, contre laquelle presque personne n'est assez en garde & que personne n'avoue volontiers. J'examinerai, 1°. ses causes ou le mécanisme par lequel la nature la produit; 2°. l'étendue de son influence; & en dernier lieu, à quel but elle répond ou quelle est sa fin dans les desseins de l'Auteur de la nature.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes de cette influence de la fortune.

QUELLES que soient les causes de la peine & du plaisir, & de quelque manière qu'elles agissent dans tous les animaux, il paroît que c'est elles qui excitent en eux les deux passions de la gratitude & du ressentiment. Les objets animés ne sont pas les seuls qui les excitent. Nous sommes fâchés pour

pour un moment contre une pierre qui nous blesse. Un enfant la bat, un chien l'aboye, un homme emporté la maudit. A la vérité la moindre réflexion corrige ce sentiment & nous nous appercevons sur-le-champ que ce qui est inanimé n'est nullement un objet propre de vengeance. Quand le mal est fort grand, l'objet qui nous l'a fait nous devient à jamais désagréable, & nous prenons plaisir à le brûler ou à le détruire. Nous traiterions de même l'instrument qui auroit accidentellement causé la mort d'un ami, & nous nous croirions coupables d'une sorte d'inhumanité si nous manquions d'exercer sur lui cette vengeance ridicule.

Nous concevons de même une sorte de gratitude pour les objets inanimés qui nous ont causé de grands ou de fréquens plaisirs : le matelot, qui, ayant gagné le rivage, allumeroit son feu avec la planche qui vient de le sauver du naufrage, nous donneroit une mauvaise idée de son naturel. Il semble qu'il devoit plutôt la conserver avec soin & avec affection comme l'instrument de son salut. Un homme s'attache à une tabatière, à un canif,

à un bâton qui lui ont servi long-tems , & il conçoit pour eux quelque chose qui ressemble à un amour réel. S'ils viennent à se casser ou à se perdre , il les regrette , sans comparaison plus qu'ils ne valent. Nous regardons avec une espèce de vénération la maison que nous avons habitée long-tems , l'arbre qui nous a prêté long-tems sa verdure & son ombre. La décadence de l'un & la chute de l'autre nous inspire une sorte de mélancolie , quoique d'ailleurs nous n'y perdions rien. Les Dryades & les Lares des Anciens , sorte de Génies qu'ils attribuoient aux arbres & aux maisons , tirent probablement leur origine de cette espèce d'affection que les Auteurs de ces superstitions sentoient pour ces objets , & qui auroit paru déraisonnable si l'on n'y avoit supposé quelque chose d'animé.

Mais pour qu'une chose puisse être l'objet propre de la gratitude ou du ressentiment , il faut qu'elle ne soit pas seulement capable de donner du plaisir ou de la peine , mais qu'elle le soit aussi d'en prendre , sans quoi ces passions ne trouvent pas à se satisfaire. Comme elles sont excitées par les cau-

fes de la peine & du plaisir, leur satisfaction consiste à faire éprouver ces mêmes sensations aux choses qui les leur ont occasionnées, ce qui n'est pas possible à l'égard des êtres insensibles. C'est pourquoi les animaux prêtent plus à la gratitude & au ressentiment que les êtres purement matériels. On punit un chien qui mord & un bœuf qui frappe de la corne. S'ils sont cause de la mort de quelqu'un, le public & les parens du mort ne sont pas contents qu'on ne les ait fait mourir à leur tour, ce qui ne se fait pas simplement pour la sûreté des vivans, mais pour venger l'injure du mort. Les animaux qui ont rendu quelque service considérable à leurs maîtres deviennent, au contraire, les objets d'une vive reconnoissance. On est révolté de la brutalité de cet Officier dont parle l'Espion Turc *, qui poignarda le cheval sur lequel il avoit traversé un bras de mer, pour l'amour de la renommée, & pour l'empêcher qu'il rendît jamais à personne le même service.

* Tome 3. Let. 36.

Mais quoique les animaux soient capables de nous faire de la peine ou du plaisir & d'en sentir eux-mêmes, il s'en faut bien qu'ils soient encore des objets complets de gratitude ou de ressentiment. Tant que ces passions ne s'exercent que sur eux, elles trouvent toujours quelque chose à redire à leur satisfaction. Ce que la gratitude se propose n'est pas seulement de rendre plaisir pour plaisir, c'est surtout que le bienfaiteur sache que c'est sa conduite passée qu'on veut reconnoître, qu'il s'applaudisse du bien qu'il a fait, & qu'il voie que la personne qui l'a reçu n'en étoit pas indigne. Ce qui nous charme le plus dans notre bienfaiteur, c'est l'accord de ses sentimens avec les nôtres par rapport à ce qui nous touche d'aussi près que l'excellence de notre caractère & l'estime qui nous est dûe. Nous sommes enchantés de trouver quelqu'un qui nous apprécie autant que nous croyons valoir & qui nous distingue du reste des hommes à peu près avec la même attention que nous nous en distinguons nous-mêmes. Une des principales vues que nous ayons en cherchant à le payer de retour, c'est d'entretenir en lui des

sentimens si agréables & si flatteurs pour nous. Une ame généreuse rejette souvent avec dédain l'idée intéressée d'obtenir de nouvelle faveurs par ce qu'on peut appeller les importunités de la reconnoissance ; mais la plus grande ame ne regarde point comme indigne d'elle de conserver & d'augmenter l'estime de son bienfaiteur , & c'est-là le fondement de ce que j'ai observé , que quand nous ne pouvons entrer dans les motifs de celui qui nous oblige , quand nous ne jugeons pas que sa conduite & son caractère soient dignes de notre approbation , quelle que soit la grandeur de ses services , notre reconnoissance en est sensiblement affoiblie. Nous sommes moins flattés de la distinction qu'il fait de nous , & nous croyons que l'estime d'un patron aussi foible & aussi peu judicieux ne vaut pas par elle-même la peine que nous prendrions à la conserver.

Ce que le ressentiment se propose , au contraire , n'est pas tant de rendre à un ennemi le mal pour le mal , que de lui faire sentir qu'on le traite ainsi pour sa conduite passée , de l'obliger à se repentir , & à reconnoître que la

personne qui est offensée ne méritoit pas de l'être. Ce qui nous révolte le plus contre celui qui nous attaque & nous insulte, c'est le peu de cas qu'il paroît faire de nous, c'est la préférence déraisonnable qu'il se donne sur nous, c'est cet amour-propre extravagant par lequel il semble s'imaginer qu'il peut sacrifier tous les autres à son intérêt & à son caprice. L'irrégularité frappante de cette conduite, l'injustice & l'insolence grossière qu'elle paroît renfermer nous choque & nous aigrit souvent plus que le mal même que nous avons souffert; souvent le principal but de notre vengeance est de le réduire à un sentiment plus juste de ce qu'il doit à nous & aux autres, & du tort qu'il nous a fait; & jusqu'à ce que nous l'ayons amené là, notre vengeance est toujours imparfaite. Lorsque notre ennemi ne paroît pas nous avoir fait aucune injustice, lorsque nous sentons que sa conduite à notre égard est parfaitement convenable, qu'à sa place nous eussions agi comme lui, & que nous méritions le mal qu'il nous a fait, pour peu que nous ayons de candeur & d'équité, nous ne pouvons garder de rancune contre lui.

Il faut donc trois qualités dans une chose pour qu'elle puisse être l'objet propre & complet de la gratitude & du ressentiment ; la première qu'elle cause du plaisir ou de la peine ; la seconde , qu'elle soit capable elle-même de ces sensations ; la troisième , qu'elle les ait produites à dessein & par une intention que nous approuvons ou que nous blâmons. Par la première de ces qualités un objet excite ces deux passions ; par la seconde il a de quoi les satisfaire ; par la troisième il a de quoi les satisfaire complètement ; & comme cette dernière qualité rend le sentiment du plaisir & de la peine plus particulier & plus exquis , elle est aussi une cause additionnelle productive de ces mêmes passions.

Ce qui donne de la peine ou du plaisir étant donc la seule cause qui excite la gratitude ou le ressentiment , quelles que soient les intentions de la personne qui agit , quelque convenance ou disconvenance , quelque bonté ou malice qu'on leur suppose , si elle ne fait pas le bien ou le mal qu'elle avoit en vue , comme il manque alors une cause excitante , il semble qu'elle mérite moins de gratitude ou de ressen-

timent : & , au contraire , quoiqu'il ni ait ni bienveillance ni mauvaise volonté dans l'agent , si ses actions sont suivies d'un grand bien ou d'un grand mal , comme il y a pour lors une cause excitante , on est assez porté à concevoir quelque degré de gratitude ou de ressentiment pour ou contre la personne. Elle semble avoir l'ombre du mérite ou du démérite , & comme les conséquences des actions dépendent entièrement de l'empire de la fortune , il arrive de-là qu'à l'égard du mérite & du démérite elle influe sur les sentimens des hommes.

CHAPITRE II.

De l'étendue de cette influence de la fortune.

L'EFFET de cette influence de la fortune est 1°. de diminuer le sentiment que nous avons du mérite ou du démérite de ces actions qui partent des motifs les plus louables ou les plus blâmables , quand elles manquent de produire le bien ou le mal qu'on s'en étoit proposé. 2°. D'aug-

menter le sentiment du mérite ou du démérite des actions au-delà de ce qui est dû aux motifs ou aux affections d'où elles partent, quand elles occasionnent accidentellement quelque plaisir ou quelque peine extraordinaire.

Je dis, premièrement, que telle convenance ou disconvenance, telle bonté ou malice qu'on suppose dans les intentions d'une personne, son mérite ou son démérite sont imparfaits si elles manquent à produire leurs effets. Et cette irrégularité de sentimens n'est pas seulement sensible à ceux qui sont immédiatement affectés par les conséquences de l'action, elle l'est même en quelque sorte au spectateur impartial. Un homme qui sollicite un emploi pour un autre est regardé comme son ami, & paroît digne de son affection; mais celui qui l'obtient est regardé particulièrement comme son patron & son bienfaiteur, & il a droit à son respect & à sa reconnoissance. La personne obligée peut, selon nous, se mettre sans injustice au niveau du premier, mais nous ne pouvons entrer dans ses sentimens si elle ne se reconnoît pas inférieure au second. Rien n'est à la

vérité plus commun que de dire qu'on n'a pas moins d'obligation à celui qui a tâché de nous rendre service que s'il nous l'avoit rendu réellement ; c'est un propos qu'on ne manque jamais de tenir à chaque tentative de cette espèce qui demeure sans succès ; mais comme beaucoup d'autres beaux discours il a besoin d'un peu d'indulgence. Les sentimens qu'un homme généreux a pour son ami qui échoue, peuvent être à peu près les mêmes que ceux qu'il a pour un ami qui réussit, & plus il sera généreux, moins il y mettra de différence. Les gens de cette trempe sont plus flattés & plus reconnoissans de l'estime & de l'amitié de ceux qu'ils regardent eux-mêmes comme estimables que de tous les avantages qu'ils en pourroient espérer. Aussi la perte de ces avantages n'est-elle pour eux qu'une bagatelle à peine digne de leur attention. Avec tout cela ils y perdent toujours quelque chose & par conséquent leur plaisir & leur gratitude ne sont pas aussi complets qu'ils pourroient l'être, & toutes choses d'ailleurs égales, il est sûr qu'entre deux amis dont l'un réussit & l'autre ne réussit pas dans ce qu'il entreprend pour obli-

ger, c'est le premier qui aura toujours la préférence dans les ames les plus pures & les plus nobles. Nous sommes même si injustes à cet égard que si le succès n'est pas l'ouvrage d'un seul, nous croyons devoir moins de reconnoissance à chacun de ceux, qui, avec la meilleur intention du monde, n'ont pu faire autre chose que d'y contribuer. Notre reconnoissance se partageant alors entre les différentes personnes qui ont concouru à nous faire plaisir, il nous semble que la part dûe à chacun d'eux, doit être moindre. Un tel, disons-nous ordinairement, avoit sans doute l'intention de nous rendre ce service, & nous sommes persuadés qu'il s'y est porté de la meilleure grace; cependant ce n'est point à lui que nous en avons l'obligation parce que la chose auroit manqué si d'autres ne s'en étoient pas mêlés. Nous croyons que cette considération diminue notre dette aux yeux même du spectateur impartial. Que dis-je? la personne même qui a fait de vains efforts pour nous ne croit pas avoir le même droit sur notre reconnoissance, & n'a pas le même sentiment de son mérite à notre égard que si l'effet eût

répondu à sa bonne volonté.

Le mérite même des talens & de la capacité perd aux yeux de ceux qui en doutent le moins , quand par malheur ils ont manqué leur effet. Un Général , que la jalousie des Ministres empêche de remporter quelque grand avantage sur l'ennemi , regrette toute sa vie l'occasion qui lui est échappée. Il n'en est pas fâché seulement par rapport au bien public , il regrette qu'on lui ait ôté les moyens d'ajouter un nouveau lustre à son caractère , tant à ses propres yeux qu'aux yeux des autres. On a beau dire que le plan & les mesures étoient tout ce qui dépendoit de lui , qu'il ne falloit pas plus de capacité pour l'exécution que pour le dessein , & que si on l'eût laissé faire , le succès étoit infaillible. Tout cela ne contente ni lui ni les autres. Ce plan n'a pas été exécuté , cela suffit , & quoiqu'il ait le mérite de la grandeur & de la sagesse du dessein , il n'a pas celui d'une grande action. Rien n'est plus odieux que de supplanter un homme chargé d'une affaire intéressante pour le public au moment où il alloit la finir. Puisqu'il avoit amené les choses à leur point de maturité,

il falloit donc , difons-nous , lui permettre de recueillir le fruit de fes peines & ne pas lui dérober le mérite d'achever ce qu'il avoit fi fort avancé. On a reproché à Pompée de s'être approprié les victoires de Lucullus & d'avoir moissonné des lauriers dûs à la fortune & à la valeur d'un autre. Dans l'opinion des amis même de Lucullus la gloire de ce Général souffroit de ce qu'on ne lui permettoit pas de terminer une conquête que fa conduite & fon courage avoit rendue facile pour tout autre. Un Architecte est mortifié quand fes plans ne font pas fuivis ou qu'ils le font mal. Cependant le plan est tout ce qui dépend de lui , & les connoisseurs y découvrent tout fon génie auffi-bien qu'ils le feroient dans l'exécution. Mais un beau plan ne donne jamais le même plaisir , même aux plus habiles , qu'un beau bâtiment. Ils peuvent bien trouver autant de goût & de génie dans l'un que dans l'autre ; mais les effets de l'un & de l'autre font fort différens , & l'amusement que leur procure la vue du premier n'approche pas de l'étonnement & de l'admiration que produit quelques fois le second. On peut croire

de certains hommes qu'ils ont des talens supérieurs à ceux d'Alexandre & de César , & qu'à la place de ces deux grands hommes ils feroient encore de plus grandes choses qu'ils n'en ont fait. Mais on ne les regarde pas pour cela avec cette surprise & cette admiration que ces deux héros ont excité chez toutes les Nations & dans tous les siècles. Ils peuvent prétendre à une plus grande approbation lorsque l'ame juge tranquillement & de sang froid ; mais ils n'ont point cet éclat des grandes actions qui l'éblouit & la transporte. La supériorité de celles-ci fait plus d'effet sur nous que celle même que nous reconnoissons dans les vertus & les talens.

Si le défaut de succès diminue le mérite des bonnes intentions aux yeux de notre espèce ingrate , il diminue également le déshonneur des mauvaises. Le dessein de commettre un crime , quelque évidentes qu'en soient les preuves , n'est presque jamais puni avec autant de sévérité que le crime même. Le cas de la trahison est peut-être le seul excepté. Il attaque l'essence même du Gouvernement qui est plus jaloux de sa conservation que de toute autre

chose. En le punissant le Souverain venge une injure qui s'adresse directement à lui. En punissant d'autres crimes il ne fait que venger celles qu'on fait à d'autres , & écouter le ressentiment de ses sujets. Dans le premier cas comme il est juge dans sa propre cause , il ne manque guères d'être plus violent & plus sanguinaire dans ses châtimens que ne le seroit un spectateur impartial. Aussi son ressentiment s'allume aux moindres occasions , & il n'attend pas que le crime soit commis , ni même qu'on ait tenté de le commettre. Une conspiration , quoiqu'il n'y ait rien eu de fait ni de tenté , une simple conversation entre des conjurés est punie dans plusieurs Pays de la même manière que la trahison effective. A l'égard des autres crimes ; le dessein qui n'a été suivi d'aucune tentative est rarement puni , & jamais sévèrement. On peut dire , il est vrai , qu'un dessein criminel & une action criminelle ne supposent pas nécessairement le même degré de méchanceté , & ne doivent , par conséquent , pas être soumis aux mêmes peines ; on peut dire que nous sommes capables de projeter , de préparer ,

d'arranger bien des choses que nous sommes absolument incapables de faire au moment de l'exécution. Mais cette raison ne peut avoir lieu quand le dessein est poussé jusqu'à l'action. Cependant il n'y a presque point de Nation ou celui qui tire un coup de pistolet sur un homme, & qui le manque, soit puni de mort. Par une ancienne Loi d'Ecosse un assassin qui blesse n'est pas dans le cas du dernier supplice, à moins que la mort du blessé ne s'ensuive dans un tems limité. Le ressentiment des hommes contre ce crime est pourtant si fort, & la terreur qu'il leur inspire est si grande, qu'il semble que la seule tentative devrait en être par-tout punie de mort. Celle qu'on fait pour commettre de moindres crimes est toujours punie légèrement, & quelques fois point du tout. Le voleur auquel on prend la main dans la poche avant qu'il en ait rien tiré, en est quitte pour de l'ignominie; on l'eût fait pendre s'il en avoit tiré un mouchoir. Un autre qu'on prend dressant une échelle à la fenêtre de son voisin, mais qui n'a point pénétré dans la maison, n'a rien à craindre pour sa vie. Le rapt est autrement

puni que la tentative de ravir. Il n'y a point de châtimement pour celle qu'on fait de séduire une femme mariée , tandis qu'il y en a de rigoureux pour la séduction. Notre ressentiment pour la personne qui s'est mis en devoir de nous faire du mal est rarement assez fort pour que nous cherchions à nous venger comme s'il l'eût fait réellement. Dans le premier cas le sentiment que nous avons de l'atrocité de sa conduite est radouci par la joie de notre délivrance ; dans l'autre il est aigri par le chagrin de notre infortune. Cependant son démerite est indubitablement le même dans les deux cas , puisque ses intentions étoient également criminelles. A cet égard il y a dans les sentimens de tous les hommes une irrégularité , & , je crois , en conséquence un relâchement dans les loix des Nations les plus civilisées comme les plus barbares. Chez un peuple civilisé l'humanité porte à épargner ou adoucir les châtimens toutes les fois que l'indignation naturelle n'est pas aiguillonnée par les suites du crime. Chez un peuple barbare on n'est pas fort curieux ni fort délicat sur les motifs d'une action quand il n'en est rien arrivé.

Si quelqu'un par passion , ou par la contagion de la mauvaise compagnie , a résolu de faire un crime , qu'il ait pris des mesures pour cela , & qu'un accident l'ait heureusement empêché de le commettre , pour peu qu'il lui reste de conscience il bénira toute sa vie l'obstacle qui l'a retenu , il n'y pensera jamais sans rendre grâces au Ciel d'avoir bien voulu lui épargner un forfait qui eût changé sa vie en une scène d'horreur , de remords & de repentir. Quoique son cœur soit aussi coupable que s'il eût exécuté ce qu'il avoit si pleinement résolu , la considération de cette inexécution allège considérablement le poids qu'il a sur la conscience , bien qu'il sache que ce n'est point à sa vertu qu'il en a l'obligation. Il se regarde toujours comme moins digne de punition & de ressentiment , & l'idée de son bonheur affoiblit ou même efface entièrement le sentiment qu'il a de son crime. Quand il se souvient à quoi il tenoit qu'il ne fût consommé , plus il étoit près de le commettre , plus il trouve extraordinaire & miraculeux d'en être échappé , car il songe toujours à ce bonheur , & il voit le risque auquel le

repos & la tranquillité de son ame étoient exposés avec le même effroi qu'un homme voit un précipice où il étoit sur le point de tomber , & qui frissonne d'horreur à l'idée du danger qu'il a couru.

Le second effet de cette influence de la fortune est d'augmenter le sentiment du mérite ou du démérite des actions au-delà de ce qui est dû aux motifs & aux affections d'où elles procèdent , quand elles produisent accidentellement quelque peine ou quelque plaisir extraordinaire. Les suites agréables ou désagréables d'une action jettent une ombre de mérite ou de démérite sur l'agent , quoiqu'il n'y ait rien de louable ni de blâmable dans ses intentions. C'est ainsi qu'un porteur de mauvaises nouvelles nous déplaît , & qu'au contraire nous sentons une espèce de gratitude pour celui qui nous en apporte de bonnes. Dans le premier moment nous les regardons comme les auteurs , l'un de notre bonne , l'autre de notre mauvaise fortune , & nous les considérons en quelque sorte comme s'ils étoient la cause des évènements qu'ils nous apprennent. Le premier auteur de notre joie est

naturellement l'objet d'une reconnaissance passagère , nous l'embrassons avec chaleur & affection , & dans l'instant de notre prospérité nous le récompenserions volontiers comme s'il nous avoit rendu quelque signalé service. L'usage de toutes les Cours est qu'un Officier qui apporte les nouvelles d'une victoire ait par-là même des prétentions à des grades considérables ; & le Général ne manque jamais de choisir un de ses favoris pour un message si agréable. Au contraire le premier auteur de notre chagrin est tout aussi naturellement l'objet d'un ressentiment passager ; à peine pouvons-nous prendre sur nous de ne pas le voir avec dégoût , & les gens rustres & brutaux sont sujets à décharger sur lui la colère que leur occasionne la fâcheuse nouvelle qu'il leur apprend. Tigranes , Roi d'Arménie , fit sauter la tête à celui qui lui annonça l'approche d'un ennemi formidable. Il nous paroît barbare & inhumain de punir ainsi l'auteur de mauvaises annonces , mais nous ne trouvons pas mauvais qu'on récompense celui qui en apporte de bonnes , & nous croyons que cela sied bien à la bonté des Rois. Or

pourquoi faisons-nous cette différence puisqu'il n'y a pas plus de faute à l'un que de mérite à l'autre ? C'est parce que la moindre raison suffit pour autoriser l'exercice des affections sociales & bienfaisantes , au-lieu qu'il faut les raisons les plus solides & les plus essentielles pour nous faire approuver les affections contraires.

Mais quoiqu'en général nous ayons de l'éloignement pour les affections contraires à la bienveillance & à la sociabilité ; quoique nous posions pour règle que nous ne devons jamais approuver qu'on les suive à moins que la personne qui en est l'objet n'y ait donné lieu par l'injustice & la malice de ses intentions ; nous ne laissons pas de rabattre beaucoup de cette sévérité dans plusieurs occasions. Lorsqu'un homme a causé , sans le vouloir , du dommage à un autre par sa négligence , nous entrons généralement assez avant dans le ressentiment de celui qui le souffre pour approuver qu'il le punisse beaucoup au-delà de ce que l'offense nous auroit paru mériter , si elle n'avoit pas eu cette malheureuse conséquence.

Il y a un degré de négligence qui

sembleroit mériter quelque châtiment quand même il ne causeroit de préjudice à personne. Tel est le cas de celui qui jetteroit par-dessus le mur une grosse pierre dans la rue sans avertir les passans & sans se mettre en peine où elle peut tomber. Une police exacte le puniroit d'une action si absurde, quand il n'auroit blessé personne. Celui qui en est coupable fait voir un mépris insolent du bonheur & de la sûreté des autres, il y a une injustice réelle dans sa conduite, il expose follement ses semblables à un malheur auquel nul homme, qui a son bon sens, ne voudroit s'exposer, & il pèche évidemment par le sentiment de ce qu'il leur doit, sentiment qui est la base de la justice & de la société. Voilà pourquoi les loix disent qu'une négligence grossière est presque équivalente à une mauvaise intention*. Lorsqu'il en arrive des suites fâcheuses le coupable est souvent puni comme si elles avoient été l'objet de son intention, & sa conduite qui n'étoit qu'imprudente & insolente & qui par-là

* *Lata culpa prope dolum est.*

méritoit quelque châtiment est regardée comme atroce & digne de la punition la plus sévère. Par les loix de différens pays , particulièrement par une ancienne loi d'Ecosse , celui qui auroit tué un homme en jettant imprudemment une pierre , auroit été puni de mort , & quoique cela soit extrêmement rigoureux , il n'est pas tout-à-fait opposé à nos sentimens naturels. Notre juste indignation pour une folie si dépourvue d'humanité est exaltée par la sympathie avec le malheureux qui en est la victime. Cependant rien ne choqueroit davantage notre équité naturelle que de voir conduire un homme à l'échafaut uniquement parce qu'il auroit jetté une pierre dans la rue sans blesser personne. Sa folie ne seroit pourtant pas différente , mais nos sentimens ne seroient pas à beaucoup près les mêmes ; & cette différence nous montre combien l'indignation , même du spectateur , est aigrie par les conséquences actuelles de l'action. Dans ces sortes de cas on trouveroit , si je ne me trompe , autant de sévérité dans les loix de presque toutes les Nations qu'on y trouve de relâchement dans les cas opposés dont j'ai parlé.

Il y a un autre degré de négligence qui ne renferme aucune sorte d'injustice. La personne qui en est coupable traite son prochain comme elle se traite elle-même, elle n'entend faire de mal à qui que ce soit, & elle est bien éloignée de ce mépris insolent pour le bonheur & la sûreté des autres. Elle n'est cependant pas aussi soigneuse & aussi circonspecte dans sa conduite qu'elle devrait l'être, & par-là elle mérite quelque degré de blâme ou de censure, mais non aucune sorte de châtiment. Toutes fois si par une négligence de cette espèce * elle occasionne quelque dommage à un autre, je pense que les loix de tous les pays l'obligent à le réparer. Or quoique ce soit là une véritable punition qu'on n'auroit jamais songé à lui infliger sans l'accident que sa conduite a occasionné, cette décision des loix ne laisse pas d'être approuvée par les sentimens naturels de tous les hommes. Selon nous un homme ne doit pas souffrir de la négligence d'un autre, & s'il en souffre,

* *Culpa levis.*

rien n'est plus juste que de le faire indemniser du dommage par celui qui en est la cause.

Enfin il y a une troisième sorte de négligence * qui consiste à n'avoir pas la timidité & la circonspection la plus scrupuleuse par rapport à toutes les conséquences possibles de nos actions. Tant s'en faut que le défaut de cette attention pénible soit regardé comme blâmable quand il n'a point de mauvaise suite, qu'on blâme plutôt la qualité opposée. Cette circonspection timide qui a peur de tout, n'a jamais passé pour une vertu, mais pour une qualité, qui, plus que toute autre, nous rend incapables d'action & d'affaires. Cependant lorsque faute de cette scrupuleuse attention il arrive quelque dommage à un autre, les loix obligent souvent à le réparer. Par exemple si un cavalier ne pouvant retenir son cheval qui a pris le mors aux dents, renverse un esclave & le tue, la loi Aquilienne le condamne à dédommager le propriétaire de l'esclave. En pareil cas nous disons que le cavalier n'auroit pas dû monter

* *Culpa levissima.*

le cheval, & nous traitons son entreprise de légèreté impardonnable. S'il n'en arrive rien, non - seulement cette réflexion ne nous vient point, mais s'il n'avoit pas voulu le monter nous aurions regardé son refus comme une pusillanimité, une foiblesse & une inquiétude ridicule par rapport à de simples possibilités qui nous tiendroient toujours en transe si nous voulions y prendre garde. La personne même qui en a blessé une autre involontairement par un de ces accidens semble avoir quelque sentiment de son propre démérite par rapport à lui ; elle accourt naturellement lui témoigner son chagrin, lui demander pardon & lui offrir tous les secours qui sont en son pouvoir. Pour peu qu'elle ait de sensibilité, elle souhaite nécessairement compenser le dommage & faire tout ce qui peut appaiser ce ressentiment purement animal qui est presque inévitable dans celui qui souffre. Celui qui ne feroit point d'excuse, qui n'offriroit pas de réparer le mal autant qu'il le peut, passeroit pour un homme de la plus grande brutalité. Cependant pourquoi feroit-il des excuses plutôt que tout autre, n'étant pas moins innocent que

tout autre ? pourquoi le choisit-on parmi tous les hommes pour être le réparateur d'un tort dont il n'est pas plus coupable qu'eux ? Sûrement cette tâche ne lui feroit pas imposée, s'il n'y avoit, même dans le spectateur impartial, une certaine indulgence pour le ressentiment d'un autre en pareil cas, tout injuste qu'il est.

CHAPITRE III.

De la cause finale de cette irrégularité de sentimens.

TEL est l'effet des conséquences bonnes ou mauvaises de nos actions tant sur nos sentimens que sur ceux des autres ; & c'est ainsi que la fortune, qui gouverne le monde, a de l'influence où nous serions le plus éloignés de lui en accorder, & qu'elle dirige nos sentimens par rapport au caractère & à la conduite tant des autres que de nous-mêmes. Que le monde juge par l'évènement & non par l'intention, ç'a toujours été le grand grief & le grand découragement de la

vertu. Chacun adopte la maxime générale que comme l'évènement ne dépend pas de celui qui agit, il ne doit point influer sur nos sentimens par rapport au mérite ou à la convenance de sa conduite ; mais à peine trouvons-nous un exemple particulier où ils soient exactement conformes à ce que dicte cette règle générale de l'équité. L'issue heureuse ou malheureuse d'une action ne nous donne pas seulement bonne ou mauvaise opinion de celui qui l'a faite, mais elle excite presque toujours notre gratitude ou notre ressentiment, & produit par-là notre sentiment sur le mérite ou le démérite de l'intention.

Cependant la nature en jettant dans le cœur humain les semences de cette irrégularité paroît, comme dans toutes les autres occasions, avoir eu pour but le bonheur & la perfection de l'espèce. Si l'envie de nuire ou la malice de l'affection étoit la seule cause qui excitât notre ressentiment, toutes les furies de cette passion nous agiteroient dès que nous soupçonnerions ou croirions à quelqu'un de pareilles intentions ou affections à notre égard, quand il ne les auroit manifestées par

aucune action. Si la mauvaise volonté qui n'agit point paroïssoit exiger aux yeux des hommes la même vengeance qu'une mauvaise action, chaque Cour de Judicature deviendroit bientôt une véritable inquisition : la conduite la plus innocente & la plus circonspecte ne seroit pas en sûreté ; on pourroit toujours suspecter les desirs, les vues, les intentions, ce qui nous exposeroit continuellement au ressentiment & aux châtimens. C'est pourquoi l'auteur de la nature a voulu qu'il n'y eût d'autre objet propre & approuvé de ces passions que les actions qui produisent un mal actuel ou qui allant le produire nous mettent par-là immédiatement dans le cas de le craindre. Quoique les sentimens, les desseins, les affections soient le principe de tout le mérite & le démerite, à s'en rapporter au jugement de la froide raison, le grand juge des cœurs les a placés hors des limites de toute juridiction humaine, & il en a réservé la connoissance à son propre & infallible tribunal. Cette règle essentielle de justice, que les hommes en cette vie ne sont punissables que pour leurs actions, & non pour leurs desseins & leurs in-

rentions, est fondée sur cette irrégularité salutaire & utile des sentimens humains touchant le mérite & le démerite qui au premier abord nous paroît si absurde & si inexplicable. C'est ainsi que chaque partie de la nature, quand on l'approfondit avec soin, démontre également la providence attentive de son auteur, & c'est ainsi que nous pouvons admirer la sagesse & la bonté de Dieu jusques dans la foiblesse & la folie des hommes.

Ce n'est pas non plus sans utilité que cette même irrégularité diminue le mérite d'une tentative infructueuse pour rendre service, & réduit presque à rien celui de la simple bonne volonté ou du desir d'obliger. L'homme est fait pour agir & opérer par l'usage de ses facultés les changemens les plus favorables dans les circonstances où il est, tant pour son bonheur que pour celui des autres. Il ne faut pas qu'il se contente d'une bienveillance indolente, ni qu'il s'imagine être l'ami des hommes, parce que dans son cœur il desire leur prospérité. Afin qu'il employe toute sa vigueur & qu'il s'avance de toutes ses forces vers les fins auxquelles il doit tendre, la nature lui apprend

qu'à moins d'y arriver , ni lui , ni les autres ne feront jamais pleinement satisfaits de sa conduite , & que le mérite des bonnes intentions sans celui des bons offices ne lui vaudra jamais , ni une grande approbation de la part de son propre cœur , ni de hautes acclamations de la part de ses semblables. Celui qui ne s'est pas distingué par une seule action d'importance , mais seulement par les sentimens les plus justes , les plus nobles & les plus généreux n'a droit à aucune récompense éclatante , ne lui eût-il jamais manqué que l'occasion de se rendre utile. S'il y prétend , il n'y a point de blâme à la lui refuser. Qu'avez-vous fait ? peut-on lui demander ; où sont les services réels qui font votre titre ? Nous vous aimons , nous vous estimons , mais nous ne vous devons rien. Récompenser la vertu cachée , qui , faute d'occasions , est demeurée inutile aux autres , lui décerner les honneurs & les dignités qu'on peut dire qu'elle mérite en quelque sorte , mais qu'elle ne sauroit exiger ; c'est l'effet d'une bienveillance divine. Punir , au contraire , les seules affections du cœur , lorsqu'il n'y a point eu de délit com-

mis, c'est l'effet de la tyrannie la plus insolente & la plus barbare. On doit aux affections bienfaisantes les plus grands éloges quand pour agir elles n'attendent pas que l'inaction soit un crime ; les affections contraires ne sauroient être trop lentes, trop tardives, trop difficiles à se mettre en action.

Il est encore utile que le mal fait sans dessein soit regardé comme un malheur pour celui qui l'a fait, ainsi que pour celui qui le souffre. Cela nous montre à respecter le bonheur de nos frères, à trembler qu'il ne nous échappe, même à notre insçu, quelque chose qui le détruise ou qui le dérange, & à craindre ce ressentiment machinal prêt à s'élever contre celui, qui, sans le vouloir, devient l'instrument de leur malheur.

Malgré toutes ces apparentes irrégularités de sentimens, si un homme a le malheur de faire le mal qu'il ne vouloit pas & de ne pas faire le bien qu'il vouloit, la nature a pourvu à ce que son innocence ne demeurât pas entièrement sans consolation ni sa vertu sans récompense. Il appelle alors à son secours cette maxime juste & équitable, que les évènements étant
hors

hors de notre puissance ne doivent pas diminuer l'estime qui nous est due. Il ramasse tout ce qu'il a de force & de grandeur d'ame, & s'efforce de se considérer, non dans le jour où il paroît, mais dans celui où il auroit paru, si ses généreux desseins avoient eu leur effet; dans celui où il doit paroître & où il paroîtroit encore, malgré le défaut de succès, s'il n'y avoit point d'inconséquence dans les sentimens des hommes, & qu'ils ne manquaient jamais de candeur ni d'équité. Ceux qui en ont le plus approuvent pleinement les efforts qu'il fait pour se maintenir dans la bonne opinion qu'il a de lui-même; ils mettent en œuvre leur propre générosité & leur grandeur d'ame pour corriger en eux cette irrégularité de la nature humaine & tâchent de regarder la magnanimité infortunée des mêmes yeux qu'ils l'auroient regardée naturellement & sans effort, si elle eût été secondée de la fortune, ou couronnée par des succès.

Fin du premier Volume.

E R R A T A.

PRÉFACE.

PAGE ix ligne 13, *satisfaisantes* ; lisez satisfaisants.

TOME I.

Pag. 2 , l. 13 , *un mal* ; lisez un fait.

Pag. 10 , l. 19 , *imprudence* ; lisez impudence.

Pag. 22 , l. 17 , *qu'd observer* ; lisez qu'observer.

Pag. 24 , l. 5 , *de dispositions* ; lisez d'opposition.

Pag. 33 , l. 16 , *affortie* ; lisez assortie.

Pag. 37 , l. 22 , *après en quelque maniere* ; ajoutez quant à l'espèce.

Pag. 46 , dern. lig. *altrérante* ; lisez attérante.

Pag. 51 , l. 11 , & *il y en a en d'autres* ; lisez & il y en a d'autres.

Ibid. l. 23 , *mal'faisantes* ; lisez mal'séantes.

Pag. 34 , l. 9 , *dont* ; lisez doit.

Pag. 71 , l. 18 , *pouvû* , lisez pourvû.

Pag. 84 , l. 2 , *l'une* ; lisez l'un.

Pag. 128 , l. 24 , *leurs* ; lisez leur.

Ibid. l. 26 , *famile* ; lisez famille.

TOME II.

Pag. 9 , l. 4 , *s'en délivrer* ; lisez l'en délivrer.

Pag. 30 , l. 17 , après *nobles* ; mettez un point interrogant.

Ibid. l. 20 , après *autres* ; ôtez le point interrogant.

Pag. 45 , l. 9 , *entournent* ; lisez entourent.

Pag. 52 , l. 3 , *les sentiments* ; lisez le sentiment.

Pag. 55 , l. 3 , *la masse de l'homme* ; lisez le gros de la masse des hommes est paîtri.

Pag. 68 , l. 3 , *indifférentes* ; lisez différentes.

Pag. 72 , l. 9 , *celles-ci* ; lisez celle-ci.

Pag. 98 , l. 4 , *dont* ; lisez d'où.

Pag. 102 , vers la fin *lesquels* ; lisez lesquelles : un seul ; lisez une seule.

Pag. 107 , l. 17 , *longueur* ; lisez longueur.

Pag. 141 , l. 24 , *ou vers* ; lisez ou certain vers.

Pag. 205 , l. 2 , *en quel sens , dit-on* , lisez en quel sens dit-on &c.

Pag. 245 , l. 10 , après *de l'amour* , ôtez la virgule.

Pag. 283 , l. 7 & 17 , *chose* ; lisez choses.

Pag. 290 , l. 17 , *l'une* ; lisez l'un.

Pag. 295 , antépénultième l. après le mot *entrer* ajoutez , dans les motifs de l'agent & de celle qui nous fait entrer.

THÉORIE

D E S

SENTIMENS MORAUX.

T O M E S E C O N D.

THÉORIE

DES

SENTIMENS MORALX;

TRADUCTION NOUVELLE

*De l'Anglois de M. SMITH, ancien
Professeur de Philosophie à Glascow;*

Avec une Table raisonnée des matières
contenues dans l'Ouvrage,

*Par M. l'Abbé BLAVET,
Bibliothécaire de S. A. S. M. le P. de Conty.*

Quand une lecture vous élève l'esprit & qu'elle vous
inspire des sentimens nobles & courageux, ne cherchez
pas une autre règle pour juger de l'Ouvrage, il est
bon & fait de main d'ouvrier.

Caractères de la Bruyere, Chap. 1.



A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue St-Jacques,
vis-à-vis celle des Mathurins.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



THÉORIE DES SENTIMENS MORaux.

TROISIEME PARTIE,
*Du fondement des jugemens que nous
portons sur nos propres sentimens &
notre conduite, & du sentiment du
devoir.*

SECTION UNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*De la connoissance intime que nous avons
d'avoir mérité l'approbation ou le blâme.*

DANS les deux premières parties de
ce Discours nous avons considéré prin-

Tome II.

A

tipalement l'origine & le fondement des jugemens que nous portons des sentimens & de la conduite des autres : nous allons maintenant examiner l'origine de ceux que nous portons des nôtres.

Le desir de l'approbation & de l'estime de ceux avec lesquels nous vivons ne peut être pleinement satisfait qu'en nous rendant nous-mêmes le juste & propre objet de ces sentimens si importans pour notre bonheur, & en conformant notre caractère & notre conduite à ces mesures & à ces règles selon lesquelles on les accorde naturellement. Il ne suffit pas de les obtenir de l'ignorance & de l'erreur. Si nous savons en notre conscience que nous ne méritons pas qu'on pense si favorablement de nous, & que si on nous connoissoit on auroit de nous une opinion toute contraire, il s'en faut bien qu'il n'y ait rien à redire à notre contentement. Celui qui nous applaudit pour des actions que nous n'avons pas faites ou pour des motifs que nous n'avons pas eus, applaudit à une autre personne que nous. Ses louanges ne peuvent nous faire aucun plaisir. Elles nous mortifieroient même plus qu'une

censure directe en rappelant à notre esprit l'humiliante réflexion sur ce que nous devrions être & que nous ne sommes pas. On peut croire qu'une femme qui se farde pour cacher sa laideur, ne tire pas beaucoup de vanité des complimens qu'on fait à sa beauté. Nous penserions qu'ils doivent plutôt la faire songer à l'impression désagréable que feroit son teint naturel, & que ce contraste doit la chagriner davantage. Se plaire à des éloges si mal fondés est la marque de la plus grande foiblesse & de la légèreté la plus superficielle. C'est ce qu'on appelle *vanité*, source des vices les plus ridicules & les plus méprisables, source de l'affectation & du mensonge, & mère d'une infinité de folies dont on imagineroit que le moindre grain de sens commun devoit nous garantir si l'expérience ne nous en montrait des exemples à chaque pas. Le menteur impertinent qui cherche à exciter l'admiration d'une compagnie par le récit d'aventures fabuleuses, le fat important qui se donne des airs de rang & de distinction qu'il fait fort bien qui ne lui appartiennent point, sont sans doute flatés des applaudissemens

qu'ils reçoivent. Mais leur vanité suppose une illusion d'imagination si grossière qu'on a peine à concevoir comment une créature raisonnable peut en être la dupe. Quand ils se mettent eux-mêmes à la place de ceux qu'ils croient avoir trompé, ils sont saisis de la plus haute admiration pour leur propre personne. Ils se regardent non dans le jour où ils doivent paroître aux autres, mais dans celui où ils s'imaginent qu'ils paroissent actuellement. La foiblesse de ces esprits superficiels & leur plate folie les empêchent de tourner les yeux sur ce qui se passe au-dedans d'eux, & de se voir dans ce point de vue méprisable où chacun les verroit si chacun venoit à reconnoître la vérité.

Comme les vains éloges, dictés par l'ignorance, ne peuvent donner aucune joie solide, aucune satisfaction à l'épreuve d'un examen sérieux; de même nous tirons souvent une consolation réelle de la réflexion que si nous ne recevons pas actuellement des louanges, nous ne laissons pas d'en avoir mérité par notre conduite, qui se trouve en tout point conforme à ces mesures & à ces règles qu'on suit naturellement & communément quand

on loue & qu'on approuve. Nous ne sommes pas seulement contents d'être loués, nous le sommes d'avoir fait quelque chose de louable. Nous le sommes par l'idée de nous être rendus les objets naturels de l'approbation, quoique nous ne l'ayons pas obtenue, & il est mortifiant pour nous de penser que nous avons justement encouru le blâme, quoique nous l'ayons évité. Celui qui se rend témoignage d'avoir exactement observé tout ce que l'expérience nous apprend qu'il faut pour être généralement approuvé, réfléchit avec satisfaction sur la convenance de sa propre conduite, lorsqu'il se voit dans le jour où le verroit un spectateur impartial; il entre parfaitement dans tous les motifs qui l'ont dirigée, il en repasse chaque partie avec complaisance, & quand ses actions ne devroient jamais venir à la connoissance des hommes, il se regardera non pas tant comme il leur paroît actuellement que comme il leur paroîtroit s'ils étoient mieux instruits; il prévient l'applaudissement & l'admiration qu'on lui accorderoit, & il s'applaudit & s'admire lui-même par sympathie avec ces sentimens qu'on

auroit ; & que la seule ignorance du public empêche qu'on ait pour lui. Car il fait que ces sentimens sont l'effet naturel & ordinaire d'une conduite telle que la sienne ; ces deux choses sont fortement liées dans son imagination , & il est accoutumé à concevoir l'une comme la suite naturelle & légitime de l'autre. Combien d'hommes ont sacrifié leur vie pour se faire un nom après leur mort ? Leur imagination jouissoit par anticipation de la gloire qui devoit leur survivre, leurs oreilles retentissoient d'applaudissemens qu'ils ne devoient jamais entendre ; l'idée de cette admiration, dont ils ne devoient jamais sentir les effets , les transportoit ; elle bannissoit de leurs cœurs la plus forte de toutes les craintes , & les rendoit capables de ces actions sublimes qui semblent presque au-dessus de l'humanité. Or il n'y a guère de différence entre une approbation qui ne doit nous être donnée que quand nous serons hors d'état d'en jouir , & celle qui ne nous fera jamais donnée , mais qu'on nous donneroit si le monde étoit bien informé des véritables circonstances de notre conduite. Si le desir de

l'une produit souvent des effets si extraordinaires ; faut-il s'étonner qu'on fasse toujours un si grand cas de l'autre ?

Si un homme, au contraire, a violé toutes les règles qui seules pouvoient le rendre agréable aux hommes, quand il auroit la plus parfaite certitude que ses actions demeureront toujours enlevées dans un secret impénétrable ; cette assurance ne le tranquillise point. Lorsqu'il se rappelle le passé & qu'il se voit dans le jour où le verroit un spectateur impartial, il trouve qu'il ne peut entrer dans les motifs qui ont déterminé sa conduite. Cette idée l'humilie & le confond, & il sent nécessairement une grande partie de cette honte à laquelle il seroit exposé s'il venoit à être généralement connu. Son imagination va au-devant du mépris & de l'ignominie auxquels il n'échappe que par l'ignorance de ceux avec lesquels il converse ; il sent qu'il est l'objet naturel de ces sentimens, & il tremble toujours à la pensée de ce qu'il en souffriroit s'ils venoient jamais à éclater contre lui. Mais si l'action qu'il se reproche n'est pas seulement une de ces fautes qui ne

méritent que le simple blâme, si c'est un de ces crimes énormes qui excitent le ressentiment & la détestation, aussi long-tems qu'il lui restera quelque sensibilité, il n'y songera jamais qu'avec toutes les angoisses de l'horreur & du remord; & quand il seroit sûr que personne n'en saura jamais rien, quand il pourroit même se persuader qu'il n'y a point de Dieu pour l'en punir, il conserveroit encore assez de ces sentimens pour empoisonner le reste de ses jours. Il se regardera perpétuellement comme l'objet naturel de la haine & de l'indignation de ses semblables; & à moins qu'il ne se fasse un calus sur son cœur par l'habitude des crimes, il sera frappé de terreur & d'étonnement à l'idée seule de la manière dont les hommes l'envisageroient & de ce qu'il liroit dans leur contenance & dans leurs yeux, s'ils venoient à percer le voile qui couvre cette affreuse vérité, qu'il ne peut se cacher. Ces tristes & naturelles d'une conscience épouvantée sont les démons, les furies vengeresses qui tourmentent le coupable en cette vie, qui ne lui laissent ni tranquillité ni repos, & qui le jettent souvent dans le désespoir &

l'aliénation d'esprit. Il n'y a point de secret qui puisse l'en garantir , point de principes même d'irréligion qui puissent l'en délivrer entièrement, rien enfin qui puisse l'en affranchir, si ce n'est le plus vil & le plus abject de tous les états ; celui d'une insensibilité totale pour l'honneur & l'infâmie , le vice & la vertu. On a vu des hommes du caractère le plus détestable , qui , dans l'exécution des crimes les plus noirs , avoient pris leurs mesures avec assez de sang froid pour écarter d'eux jusqu'au moindre soupçon , forcés , pour ainsi dire , par l'horreur de leur situation , à révéler eux-mêmes ce qui auroit échappé à toute la sagacité des recherches humaines. En avouant leurs crimes , en se soumettant au ressentiment de leurs concitoyens offensés , & en satisfaisant ainsi une vengeance dont ils ne pouvoient se cacher qu'ils étoient devenus les objets propres , ils se flattoient que leur mort les réconcilieroit , du moins dans leur propre imagination , avec les sentimens naturels du genre humain ; que la démarche même qu'ils faisoient de s'accuser volontairement les mettroit en état de se considérer comme moins

A 5

dignes de haine & de ressentiment ; qu'ils expieront en quelque manière leurs forfaits , & qu'ils mourront dans la paix & avec le pardon de leurs semblables. Une telle idée comparée avec ce qu'ils sentoient auparavant devoit , ce semble , être un bonheur pour eux.

CHAPITRE II.

De quelle manière nos jugemens se rapportent à ce que doivent juger les autres , & de l'origine des règles générales.

UNE grande , & peut-être la plus grande partie du bonheur des hommes dépend de la vue de leur conduite passée & du degré d'approbation ou de blâme qui accompagne cette vie. Mais de quelque manière qu'elle nous affecte , nos sentimens à cet égard ont toujours quelque rapport secret avec ceux des autres ou tels qu'ils sont , ou tels qu'ils seroient dans certaine supposition , ou tels que nous imaginons qu'ils devroient être. Nous examinons nos actions comme le fe-

roit un spectateur impartial. Si en nous mettant à sa place nous entrons parfaitement dans les passions & les motifs qui en ont été le principe, nous les approuvons par sympathie avec l'approbation de ce juge impartial supposé : sinon c'est dans son improbation que nous entrons pour les condamner.

S'il étoit possible qu'une créature humaine vécût jusqu'à l'âge d'homme dans un lieu solitaire, sans aucune communication avec ceux de son espèce, elle n'auroit pas plus d'idée de son propre caractère, de la convenance ou du démerite de ses propres sentimens & de sa conduite, de la beauté ou de la difformité de son ame, que de la beauté ou de la difformité de son visage. Comment verroit-elle ces objets ? elle n'y regarderoit point, elle n'auroit point de miroir pour les lui présenter. Mettez-la dans la société, la voilà aussi-tôt pourvue de ce miroir qui lui manquoit. Il est dans ceux avec lesquels nous vivons, il est dans leur air & dans leur conduite qui marquent toujours quand ils entrent dans nos sentimens & quand ils les désapprouvent. Et c'est-là que nous commen-

cons à voir la convenance ou la disconvenance de nos propres passions, la beauté ou la difformité de notre ame. Un homme séparé de toute société depuis sa naissance, ne s'occupoit que des objets de ses passions, c'est-à-dire, des corps extérieurs qui lui causeroient du plaisir ou de la douleur. A peine tourneroit-il jamais ses pensées sur ses passions même, sur les desirs & les aversions, les joies & les chagrins excités par ces objets, quoique rien ne lui soit plus immédiatement présent. Tout cela ne l'intéresseroit pas assez pour qu'il y donnât une sérieuse attention. La considération de ses joies & de ses chagrins ne produiroit pas en lui de nouvelles joies ni de nouveaux chagrins, quoique la considération des causes de ces passions pût le faire souvent. Transportez-le parmi ses semblables, sur-le-champ ses passions vont devenir les causes de passions nouvelles. Il observera que certaines sont approuvées, & que d'autres déplaisent; il en concevra de lui-même des sentimens bas ou élevés, ses desirs, ses aversions, ses joies, ses chagrins deviendront les causes de nouveaux desirs, de nouvelles joies,

de nouvelles aversions & de nouvelles peines , qui l'intéresseront vivement & s'attireront de sa part l'attention la plus continuelle & la plus forte.

C'est dans la forme extérieure & la figure des autres que nous puisons nos premières idées de la beauté & de la difformité du corps. Cependant nous ne tardons pas à nous appercevoir qu'ils exercent à cet égard la même critique sur nous que nous exerçons sur eux. Nous sommes bien aise que notre figure leur plaise , & fâchés qu'elle leur inspire du dégoût. Nous sommes inquiets de savoir à quel point notre extérieur mérite leur blâme ou leur approbation. Nous nous examinons depuis les pieds jusqu'à la tête , & par le moyen d'un miroir ou par quelque autre expédient nous tâchons , autant qu'il est possible , de nous voir à la même distance & avec les mêmes yeux que les autres nous voyent. Si après cette opération nous sommes contents de notre personne , il nous est plus facile de supporter les jugemens défavantageux que les autres en font ; si nous reconnoissons , au contraire , que nous sommes des objets naturels de dégoût , chaque marque qu'ils nous

en donnant nous mortifie extrêmement. Un homme passablement bien fait vous permettra de badiner sur quelque petit défaut qui se trouve dans la personne ; mais pour l'ordinaire ces sortes de plaisanteries sont insupportables à celui qui est réellement difforme. Or il est évident que nous ne nous embarrassons de notre beauté & de notre laideur que par rapport à l'effet qu'elles font sur les autres , & que sans la société nous serions parfaitement indifférens sur cet article.

Nous exerçons de même notre critique morale sur le caractère & la conduite des autres , & nous observons curieusement de quelle manière nous en sommes affectés. Bientôt nous observons aussi qu'ils usent envers nous de la même liberté , & nous sommes jaloux de savoir jusqu'où nous méritons leur censure ou leur applaudissement , & si c'est à juste titre que nous leur paroissions des créatures agréables ou désagréables , telles qu'ils nous représentent. Pour cet effet nous commençons à examiner nos propres passions & notre conduite , & en considérant quel jugement nous en porterions si nous étions à leur place , nous

tâchons de voir quel est celui qu'ils en doivent porter eux-mêmes. Nous nous supposons spectateurs de nos actions & de leurs motifs, & nous cherchons quel effet ils produiroient sur nous dans ce point de vue. C'est-là le seul miroir par lequel nous puissions rechercher, pour ainsi dire, avec les yeux d'autrui, la convenance de notre propre conduite. Si, vue dans ce jour, elle nous plaît, nous sommes passablement contents, & nous pouvons en quelque sorte mépriser la censure des autres; sûrs que, malgré le change qu'ils prennent à notre égard, nous sommes les objets propres & naturels de l'approbation. Si, au contraire, elle nous déplaît, nous n'en sommes que plus jaloux de gagner leur approbation, & pourvu que nous n'ayons pas déjà fait, comme on dit, un pacte avec l'infamie, l'idée de leur censure nous fait d'autant plus de peine, que nous paroissant fondée, elle nous frappe avec une double rigueur.

Lorsque je veux examiner ma propre conduite & la juger, soit pour l'approuver, soit pour la condamner, il est évident que je me partage, pour ainsi dire, en deux personnes, & que

le *moi* qui examine & qui juge fait un autre personnage que le *moi* dont la conduite est examinée & jugée. Le premier est le spectateur dont je tâche de prendre les sentimens en me mettant à sa place , & en considérant ce que me paroîtroit ma conduite aperçue de ce point de vue particulier; le second est l'agent ou celui que j'appelle proprement *moi*, & sur la conduite duquel je veux me former quelque opinion en qualité de spectateur. Le premier est le juge , le second celui dont on fait le procès ; mais que le juge & celui dont on fait le procès soient à tous égards les mêmes , c'est ce qui est aussi impossible qu'il l'est que la cause & l'effet soient exactement & en tout point la même chose.

Les grands caractères de la vertu sont d'être aimable & méritoire; c'est à-dire , digne d'amour & de récompense ; ceux du vice , d'être odieux & punissable. Mais ces caractères ont un rapport immédiat aux sentimens des autres : on ne dit pas que la vertu soit aimable ou méritoire , parce qu'elle est l'objet de son propre amour ou de sa propre gratitude , mais parce qu'elle fait naître ces sentimens dans les autres

hommes. La persuasion intime qu'ils n'ont que des regards favorables à jeter sur nous, est la source de cette tranquillité intérieure & de ce contentement de soi-même qui sont la suite naturelle de la vertu, comme le soupçon de dispositions contraires de leur part occasionne les tourmens du vice. Quel plus grand bonheur que celui d'être aimé, & de savoir qu'on le mérite; quel plus grand malheur que celui d'être haï, & de savoir qu'on est digne de l'être!

L'homme est regardé comme un être moral, parce qu'il est regardé comme un être comptable de ses actions. Or un être comptable, ainsi que le mot l'exprime, est un être qui doit compte de ses actions à quelqu'autre, & qui est obligé conséquemment de les régler sur le bon plaisir de cet autre. L'homme est comptable à Dieu & à ses semblables. Mais quoi qu'il le soit sans doute principalement à Dieu, dans l'ordre du tems il l'est d'abord à ses semblables; car il conçoit nécessairement qu'il leur doit compte avant qu'il ait pu se former aucune idée de la divinité ni des règles par lesquelles elle le jugera. Un enfant

se regarde certainement comme comptable à ses parens , & l'idée d'avoir mérité leur approbation ou leur improbation , élève son amour-propre ou l'abbat long-tems avant qu'il ait aucune notion de sa comptabilité envers Dieu , ni des règles par lesquelles Dieu le jugera.

Le grand juge de ce monde , pour de très-bonnes raisons , a trouvé bon de mettre entre les foibles yeux de la raison humaine & le trône de sa justice éternelle , un certain degré de ténèbres & d'obscurité , qui , bien qu'il ne cache pas entièrement à notre vue ce grand tribunal , en diminue l'impression & la rend foible & languissante en comparaison de celle qu'on pourroit attendre de la grandeur & de l'importance d'un objet si puissant. Si on concevoit les récompenses & les peines infinies que Dieu prépare aux observateurs ou aux transgresseurs de sa volonté aussi distinctement que l'on conçoit les retours frivoles & passagers de bien & de mal que nous pouvons attendre les uns des autres ; la foiblesse humaine confondue par l'immensité d'objets si incompréhensibles pour elle , ne pourroit plus vaquer

aux affaires d'ici bas ; & tout ce qui concerne la société eût été négligé si les intentions de la Providence à ce sujet eussent été révélées plus clairement quelles ne le sont. Cependant afin qu'il y eût toujours une règle pour diriger notre conduite & un juge, dont l'autorité nous obligerait à suivre cette règle , l'auteur de la nature a constitué l'homme pour être juge des hommes. A cet égard , comme à plusieurs autres , il l'a créé à son image , & l'a établi son vice-gérant sur la terre pour avoir l'inspection sur la conduite de ses frères. La nature nous apprend à reconnoître cette juridiction , ce pouvoir dont elle l'a revêtu , & à trembler ou à tressaillir de joie , selon que nous croyons avoir mérité la censure ou ses applaudissemens.

Mais quelle que puisse être l'autorité de ce tribunal inférieur que nous avons continuellement devant nos yeux , s'il arrive que sa décision soit contraire aux principes & aux maximes que la nature a établies pour ses jugemens ; les hommes sentent qu'ils peuvent en appeler à un juge supérieur , & s'adresser à ce tribunal que la nature a érigé dans leur propre cœur

pour redresser l'injustice & la partialité de cette décision.

Il y a certains principes établis par la nature pour présider à nos jugemens sur la conduite de ceux avec lesquels nous vivons. Tant que nos décisions s'accordent avec ces principes, & que nous n'approuvons ni ne condamnons rien que la nature n'ait rendu , & qu'autant qu'elle l'a rendu l'objet propre de l'applaudissement ou du blâme, comme la sentence que nous portons alors est, si je puis ainsi parler, conforme aux loix, elle n'est sujette à aucune correction que ce soit. La personne sur laquelle nous formons ces jugemens est forcée d'y souscrire elle-même. Lorsqu'elle se met à notre place elle ne peut s'empêcher de voir sa propre conduite dans le même jour où nous la voyons. Elle sent que par rapport à nous & à tout spectateur impartial elle doit paroître l'objet propre & naturel de ces sentimens que nous témoignons pour elle. Ces sentimens doivent donc produire leur plein & entier effet sur elle, & par conséquent lui faire goûter, s'ils l'approuvent, tout le triomphe de l'approbation qu'on se donne à soi-même, ou

lui faire éprouver , s'ils la condamnent , toutes les horreurs de la honte , quand elle fait qu'elle les a mérités.

Il n'en est pas de même si nous avons approuvé ou condamné quelqu'un contre ces règles établies par la nature pour la direction de ces sortes de jugemens. Si en se mettant à notre place il ne se paroît pas à lui-même un objet d'applaudissement ou de condamnation , comme alors il ne peut entrer dans nos sentimens , pourvu qu'il ait de la constance & de la fermeté , il n'en sera pas fort ému , ni en bien , ni en mal ; c'est-à-dire , que notre décision ne le flattera guères , si elle lui est favorable , & qu'il en sera fort peu mortifié si elle lui est contraire. L'applaudissement du monde entier ne nous servira pas de beaucoup si notre propre conscience nous condamne , & nous ne pouvons succomber sous le blâme de tout le genre humain , si nous sommes absous à ce tribunal qui est au-dedans de nous , & si notre ame nous dit que tout le monde a tort.

Mais quoique ce tribunal , qui est au-dedans de nous , soit l'arbitre suprême de toutes nos actions , quoiqu'il

puisse infirmer les décisions de tout le genre humain sur notre caractère & notre conduite, nous mortifier au milieu des applaudissemens, & nous soutenir contre la censure du monde entier; si nous remontons cependant à l'origine de son institution, nous trouverons que sa juridiction émane en grande partie de l'autorité de ce même tribunal dont il casse si souvent & si justement les arrêts.

Lorsque nous commençons à entrer dans le monde, animés par le désir naturel de plaire, nous nous accoutumons à regarder quelle est la conduite qui doit être agréable à chaque personne avec laquelle nous vivons, à nos parens, à nos maîtres, à nos camarades. C'est aux individus que nous nous adressons, & pendant quelque-tems nous poursuivons avec ardeur le projet absurde & impraticable de gagner la bienveillance & l'approbation de tout le monde. L'expérience nous apprend bientôt que rechercher l'approbation universelle c'est courir après une chimère. Dès que nous avons des intérêts plus considérables à ménager, nous trouvons qu'en plaisant à un homme on est presque sûr d'en dé-

sobliger un autre ; & que la complaisance pour un individu peut quelquefois irriter tout un peuple. La conduite la plus honnête & la plus équitable peut croiser les intérêts & traverser les inclinations de personnes particulières qui ont rarement assez de candeur pour entrer dans la convenue de nos motifs , & pour voir que nos actions , quelque désagréables qu'elles soient pour elles , sont parfaitement assorties à notre situation. Pour nous défendre contre la partialité de ces jugemens , nous en venons bientôt à établir au-dedans de nous un juge entre nous-mêmes & ceux avec lesquels nous vivons. Nous nous considérons comme agissans en présence d'une personne remplie de candeur & d'équité , qui n'a aucune relation particulière avec nous ou avec ceux dont les intérêts sont compromis par notre conduite , qui n'est , ni notre père , ni notre frère , ni notre ami , ni le leur , mais qui est simplement un homme en général , un spectateur impartial qui voit nos actions avec la même indifférence que nous voyons celles d'un autre. Si en nous mettant à la place d'un tel spectateur , elles

nous présentent un aspect agréable , si nous sentons qu'il ne pourroit s'empêcher d'entrer dans tous les motifs qui ont influé sur nous , quels que puissent être les jugemens des hommes , nous sommes toujours contents de nous-mêmes , & en dépit de leur censure nous nous regardons comme des objets propres de l'approbation.

Au contraire si l'homme intérieur nous condamne , les plus vives acclamations ne sont plus pour nous que le vain bruit de l'ignorance & de la folie , & toutes les fois que nous nous revêtons du caractère de ce juge impartial , nous ne pouvons éviter que la vue de nos actions ne nous donne du mécontentement & du dégoût. Les hommes foibles , vains ou frivoles peuvent se chagriner de la plus injuste censure & se glorifier des applaudissemens les plus absurdes. Des gens de cette espèce ne sont point accoutumés à consulter le juge intérieur sur l'opinion qu'ils doivent se former d'eux-mêmes. Ils n'en appellent guères à cet hôte du cœur ; cet homme abstrait , le représentant du genre humain , & le substitut de la divinité que la nature a constitué le juge suprême

suprême de toutes leurs actions. Ils s'en tiennent à la décision du tribunal inférieur. Le dernier terme de leurs desirs a toujours été l'approbation de leurs pareils, des personnes particulières avec lesquelles ils ont vécu & conversé. S'ils l'obtiennent, ils sont au comble de leur joie; s'ils la manquent, ils sont tout-à-fait déconcertés. Ils n'ont jamais songé à interjetter appel à une Cour supérieure; ils ne connoissent, ni ses décisions, ni les règles & les formes de ses procédures. Aussi quand le monde ne leur rend pas justice, ils sont incapables de se la rendre à eux-mêmes, & par-là ils deviennent les esclaves du monde. Quelle différence d'eux à celui qui s'est habitué dans toutes les occasions à recourir au juge intérieur, & à considérer non ce que le monde approuve, mais ce qui paroît à ce spectateur impartial l'objet naturel & propre de l'approbation ou de l'improbation! Il n'ambitionne & ne craint rien tant que l'applaudissement ou le blâme de ce suprême arbitre de notre conduite. En comparaison de ce qu'il décide en dernier ressort, l'opinion de tous les hommes, quoiqu'elle ne soit pas

absolument indifférente, ne lui paroît pas d'une grande conséquence, & il est incapable de s'enfler de leurs jugemens les plus favorables, comme de se laisser abattre par les plus défavorables.

Ce n'est qu'en consultant ce juge intérieur que nous pouvons voir tout ce qui a rapport à nous dans la forme réelle & dans les véritables dimensions, ou faire une comparaison juste entre nos intérêts & ceux des autres.

Comme les objets paroissent grands ou petits à l'œil du corps, non pas tant selon leurs dimensions réelles que selon la proximité ou la distance où ils sont par rapport à nous, il arrive la même chose à ce qu'on peut appeler l'œil naturel de l'ame, & nous remédions de la même manière aux erreurs de l'un & de l'autre. Dans ma position présente un immense paysage composé de plaines, de bois & de montagnes éloignées semble couvrir simplement la petite fenêtre à côté de laquelle j'écris, & paroît sans aucune proportion plus petit que la chambre où je suis. Pour faire une juste comparaison de ces grands objets avec

les petits qui sont autour de moi , je n'ai d'autre moyen que de me transporter , au moins en imagination , dans un lieu situé à peu près à égale distance des uns & des autres , & de juger par-là de leurs proportions réelles. L'habitude & l'expérience m'ont rendu cela si facile que je le fais sans presque m'en appercevoir , & il faut qu'un homme ait quelque teinture de l'oprique pour être convaincu de la petitesse sous laquelle les objets éloignés se montreroient à l'œil , si l'imagination ne les étendoit & ne les grossissoit par la connoissance que nous avons de leur grandeur réelle.

De même aux yeux des passions intéressées & originales de la nature humaine , la perte ou l'acquisition du plus petit avantage personnel paroît beaucoup plus importante , cause un plaisir ou un chagrin beaucoup plus vifs , excite des desirs beaucoup plus véhémens , ou des aversions beaucoup plus fortes que ce qui est le plus essentiel au bonheur d'un autre avec qui nous n'avons point de liaison particulière. Ses intérêts , vus de cette position , ne peuvent jamais balancer les nôtres , ni nous empêcher de tout

faire à son préjudice & en faveur des nôtres. Pour comparer avec exactitude ces intérêts opposés, il faut que nous changions notre position. Ce n'est ni à notre place, ni à la sienne, ni par nos yeux, ni par les siens que nous devons les voir; c'est à la place, & par les yeux d'un tiers qui n'est pas plus porté pour lui que pour nous, & qui nous juge tous deux sans partialité. Ici l'habitude & l'expérience rendent aussi la chose d'une exécution si facile & si prompte, que nous nous appercevons à peine quand nous la faisons; & il nous faut également une certaine dose de réflexion & même de philosophie, pour nous convaincre du peu de cas que nous ferions des intérêts de notre prochain, & du peu de sensibilité que nous aurions pour ce qui le regarde, si l'inégalité ou la partialité naturelle de nos sentimens n'étoit corrigée par un autre sentiment bien moins naturel, qui est celui de la convenance & de la justice.

Supposons que le grand empire de la Chine, avec tous ses millions d'habitans, vînt à être englouti par un tremblement de terre, & voyons comment un Européen, dont le cœur se-

roit humain , mais qui n'auroit aucune relation avec cette partie du monde , prendroit la nouvelle de cette affreuse calamité. Il commenceroit , je pense , par exprimer fortement sa douleur , & à gémir sur le sort de ce malheureux peuple ; il feroit quelques tristes réflexions sur l'incertitude de la vie humaine , & sur la vanité des travaux des hommes qu'un instant peut anéantir. S'il étoit homme à spéculations , il entreroit peut-être aussi dans divers raisonnemens touchant les influences que ce désastre peut avoir sur le commerce & les affaires de l'Europe & du monde en général. Au bout de cette belle philosophie , quand il aura rendu pathétiquement tous ces sentimens d'humanité , vous le verrez vaquer à ses affaires & à ses plaisirs , prendre son repos ou sa récréation avec autant d'aisance & de tranquillité que si la terre n'eût pas dévoré tant de millions de ses habitans. Le moindre contretems qu'il essuyeroit le troubleroit davantage. Si le lendemain on devoit lui couper le petit doigt , il ne dormiroit pas de la nuit ; mais il dormira profondément sur la ruine & la destruction totale de cent millions.

B 3

de ses frères , pourvu qu'il ne les ait jamais vus , & la perte de cette multitude immense le touche moins que celle de son petit doigt. Un homme qui a de l'humanité voudroit-il donc sacrifier cent millions de ses frères qu'il n'auroit jamais vus pour se soustraire à un petit malheur ? La nature frémit d'horreur à cette pensée , & le genre humain dans sa plus grande dépravation n'a jamais produit un monstre capable de s'y arrêter. Mais d'où vient cette différence ? tandis que nos sentimens passifs sont presque toujours si intéressés & si bas , pourquoi nos principes actifs sont-ils souvent si généreux & si nobles , tandis que nous sommes beaucoup plus affectés de ce qui nous regarde que de ce qui regarde les autres ? Qu'est-ce qui porte dans toutes ces occasions les âmes généreuses , & dans plusieurs les âmes vulgaires même , à sacrifier leurs propres intérêts à de plus grands intérêts d'autrui ? Est-ce le doux pouvoir de l'humanité ou cette foible étincelle de bienveillance que la nature allume dans le cœur humain qui sont en état de vaincre les plus fortes impulsions de l'amour de soi ? Non c'est quelque

chose de plus puissant & de plus efficace qui agit alors sur nous. C'est la raison, la règle, la conscience, l'habitant de notre cœur, l'homme intérieur, le grand juge & l'arbitre souverain de notre conduite. C'est lui, qui, lorsque nous sommes sur le point de faire une action préjudiciable au bonheur des autres, nous rappelle, avec une voix capable d'étonner nos passions les plus présomptueuses, que nous ne sommes qu'un dans la multitude, que nous ne valons pas mieux que chacun de ceux qui la composent, & que quand nous nous préférons si honteusement & si aveuglement aux autres, nous devenons les objets propres du ressentiment, de l'horreur & de l'exécration. C'est lui seul qui nous instruit de notre petitesse réelle & de celle de tout ce qui se rapporte à nous, & c'est l'œil du spectateur impartial qui seul peut corriger les illusions naturelles de l'amour de soi, c'est-à-dire, les fausses apparences des objets tels qu'il nous les présente naturellement. C'est lui qui nous montre la beauté de la générosité & la laideur de l'injustice; la convenance qu'il y a dans le sacrifice de

les plus grands intérêts quand ils se trouvent en concurrence avec de plus grands intérêts des autres , & la difformité qu'il y a dans le moindre tort qu'on leur fait en vue d'y gagner le plus grand avantage pour soi-même. Ce n'est, ni l'amour du prochain , ni celui du genre humain qui nous anime la plupart du tems à la pratique de ces vertus divines ; c'est un amour plus puissant & plus énergique, l'amour de ce qui est noble , de ce qui est honorable , celui de la grandeur , de la dignité & de la supériorité de notre propre caractère.

Lorsque notre conduite peut influencer sur le bonheur ou le malheur d'autrui , nous n'osons pas préférer , selon les suggestions de l'amour de nous-même , un petit intérêt qui nous est personnel , à un plus grand intérêt de notre prochain. Nous sentons que nous deviendrions l'objet propre du ressentiment & de l'indignation de nos frères , & le sentiment de la disconvenance d'une affection si déordonnée , emprunte de nouvelles forces de celui du démerite de l'action qu'elle occasionneroit. Mais quand le bonheur & le malheur des autres ne dépen-

dent pas de notre conduite ; quand nos intérêts sont tellement séparés & détachés des leurs qu'il n'y a pas la moindre liaison , ni la moindre concurrence ; pour lors comme le sentiment du démerite n'agit point , celui de la disconvenance , qui agit seul , est rarement assez fort pour nous empêcher de nous livrer à notre inquiétude naturelle pour nos propres affaires & à notre indifférence pour celles des autres. L'éducation la plus commune suffit pour nous faire agir avec une sorte d'impartialité dans toutes les occasions importantes ; & le commerce ordinaire du monde peut même élever nos principes actifs jusqu'à un certain degré de convenance. Mais il n'y a que le grand art & le plus grand raffinement dans l'éducation qui prétende corriger l'inégalité de nos sentimens passifs , & pour cela il faut avoir recours à la plus sévère aussi-bien qu'à la plus profonde philosophie.

Deux sortes de philosophes ont entrepris de nous donner cette leçon , la plus difficile des leçons de morale ; & ils s'y sont pris fort différemment , les uns en travaillant à augmenter notre sensibilité pour les inté-

rêts d'autrui , les autres en cherchant à diminuer celle que nous avons pour les nôtres. Les premiers vouloient nous faire sentir pour les autres ce que nous sentons naturellement pour nous-mêmes ; les seconds vouloient nous faire sentir pour nous-mêmes ce que nous sentons naturellement pour les autres.

Les premiers sont ces moralistes de mauvaise humeur qui nous reprochent continuellement le bonheur dont nous jouissons pendant que tant de nos frères sont dans l'affliction , qui regardent comme impie la joie naturelle de la prospérité qui ne s'occupe point d'une infinité de misérables qui gémissent dans l'oppression , la pauvreté , la langueur ou la violence des maladies , dans les horreurs de la mort , & en général dans des souffrances & des calamités de toute espèce. Selon eux , la joie de l'homme fortuné devrait être amortie par la commiseration pour les malheurs que nous n'avons jamais vus , ni dont nous n'avons jamais entendu parler , mais que nous savons cependant être en tout tems le fléau d'un si grand nombre de nos frères ; de sorte que dans ce système l'état habituel de tous les hommes devrait

être la mélancolie & la tristesse. Mais d'abord cette extrême sympathie avec les malheurs qui nous sont inconnus est tout-à-fait déraisonnable & absurde. Qu'on parcoure la terre, pour un homme qui est dans la douleur ou dans la misère, on en trouvera vingt dans la joie & la prospérité, ou tout au moins dans une situation supportable. Or il n'y a sûrement point de raison pour pleurer plutôt avec un que pour se réjouir avec vingt autres. D'ailleurs cette compassion artificielle n'est pas seulement absurde, elle est impraticable; & ceux qui affectent ce caractère n'ont pour l'ordinaire qu'une tristesse hypocrite, qui, sans aller jusqu'au cœur, n'est bonne qu'à leur donner un air & une conversation impertinemment maussades & désagréables.

Enfin quand on pourroit se procurer cette disposition d'ame, elle seroit parfaitement inutile & ne serviroit qu'à rendre misérable celui qui l'auroit. Quelque intérêt que nous prenions au sort de ceux que nous ne connoissons point, & qui sont placés hors de la sphère de notre activité, nous ne pouvons en retirer que de la peine & du trouble pour nous-même sans aucun

profit pour eux. A quel propos m'inquiéterois-je de ce qui se passe chez les habitans de la lune ? Tous les hommes , même ceux qui sont le plus éloignés de nous , ont droit sans doute à notre bienveillance , & nous devons la leur accorder ; mais si malgré le bien que nous leur souhaitons ils sont malheureux , il ne paroît pas que nous soyons tenus de nous affliger. Au contraire , il paroît sagement ordonné par la nature que nous ne nous intéressions que très-faiblement au sort de ceux qui sont si loin de nous que nous ne pouvons leur rendre ni bons ni mauvais services , & s'il étoit possible de changer à cet égard la constitution originelle de l'homme , nous ne gagnerons rien au change.

Parmi les moralistes qui ont tâché de corriger l'inégalité naturelle de nos sentimens passifs en diminuant notre sensibilité pour ce qui nous touche personnellement , nous pouvons compter toutes les anciennes sectes des Philosophes , & particulièrement celle des anciens Stoïciens. L'homme , disent-ils , ne doit pas se regarder comme quelque chose de séparé & d'isolé dans l'univers , mais comme un ci-

toyen du monde , un membre de cette vaste république de la nature. En tout tems il doit souhaiter que ses propres intérêts soient sacrifiés à ceux de cette grande communauté , il ne doit pas être plus affecté de ce qui le concerne lui-même que de tout ce qui concerne une partie également importante de cet immense systême. Il faut que nous nous voyons non dans le faux jour où nous place notre amour-propre , mais dans celui où nous verroit tout autre citoyen du monde ; il faut que nous regardions ce qui nous arrive à nous-même comme nous regardons ce qui arrive à notre prochain , ou , ce qui revient au même , comme notre prochain regarde ce qui nous arrive.

» Quand notre voisin , dit Epictète ,
» perd sa femme ou son fils , il n'y
» a personne qui ne sente que c'est un
» malheur attaché à l'humanité , un
» évènement naturel qui est tout-à-
» fait dans le cours ordinaire des choses. Mais quand cela nous arrive
» à nous-mêmes nous jettons les hauts
» cris , comme si nous venions d'échapper
» à un danger de plus extraordinaire.
» Nous devrions pourtant
» bien nous souvenir comment nous

» étions affectés lorsque cet accident
» est arrivé à notre voisin ; & tels
» nous étions dans le cas où il s'a-
» gissoit de lui, tels nous devrions
» être dans le même cas lorsqu'il s'a-
» git de nous ». Quelque difficulté
qu'il y ait d'atteindre à ce suprême
degré de fermeté & de grandeur d'a-
me, il n'est nullement inutile ni ab-
surde d'y prétendre. Quoique peu
d'hommes aient une idée stoïque de
ce qu'exige la parfaite convenance, il
n'y en a point qui ne tâche plus ou
moins de se commander à lui-même
& de ramener les passions que l'in-
térêt propre élève dans son cœur à
quelque chose qui convienne à son
prochain. Mais cela ne peut jamais
s'exécuter aussi efficacement qu'en con-
sidérant tout ce qui nous arrive dans
le même jour ou les autres sont dis-
posés à le considérer. A cet égard la
Philosophie Stoïcienne ne fait guères
que développer nos idées naturelles de
perfection. Il ne répugne donc point
à la raison ni à la convenance de faire
tous les efforts pour prendre un em-
pire absolu sur soi-même, & tant s'en
faut qu'il fut inutile de parvenir à ce
but, qu'au contraire, il n'y auroit

rien de plus avantageux , puisque par là nous établirions notre bonheur sur le fondement le plus solide & le plus inébranlable , qui est la ferme confiance dans la justice & la sagesse qui gouvernent le monde , & une entière résignation de nous-mêmes & de tout ce qui se rapporte à nous aux dispositions infiniment sages de ce principe qui règle tout dans la nature.

Dans le fait cependant nous ne sommes presque jamais capables de conformer nos sentimens passifs à cette parfaite convenance. A cet égard nous nous passions à nous-mêmes , & le monde nous passe , un certain degré d'irrégularité. On nous pardonne aisément d'être trop vivement affectés de ce qui a trait à nous & trop peu de ce qui a trait aux autres , si par nos actions nous ne témoignons point de partialité entr'eux & nous , c'est-à-dire , si nous ne faisons pas marcher un petit intérêt propre avant quelque grand intérêt d'autrui ; & tout iroit bien , si dans toutes les occasions ceux qui ont sincèrement envie de remplir leur devoir étoient capables de maintenir seulement ce degré d'impartialité ; mais il s'en faut bien que la chose soit

ainsi. Dans ceux même qui sont gens de bien le juge intérieur est souvent en danger d'être corrompu par la violence & l'injustice des passions intéressées qui l'induisent fréquemment à faire un rapport très-différent de celui que pourroit autoriser la réalité des circonstances.

Il y a deux occasions différentes où nous examinons notre conduite, & où nous tâchons de la voir dans le jour où la verroit un spectateur impartial; savoir, lorsque nous sommes sur le point d'agir, & après que nous avons agi. Mais avant & après l'action notre vue est partielle & ne l'est jamais tant que quand il nous importerait davantage qu'elle ne le fût point.

Lorsque nous sommes sur le point d'agir, l'ardeur de la passion nous permet rarement de considérer ce que nous allons faire avec la candeur d'une personne indifférente. Les violentes émotions qui nous agitent changent à nos yeux la couleur des objets, lors même que nous nous efforçons de nous mettre à la place d'un autre & de les voir de-là comme ils lui paroîtroient, la force de nos passions nous ramène toujours à la nôtre, d'où l'amour-

propre nous exagère & nous déguise tout. Le seul fruit que nous retirions alors de cette manière de voir les objets à la place d'un autre , c'est , pour ainsi dire , des lueurs momentanées qui s'évanouissent sur-le-champ , & qui , pendant leur courte durée , ne nous donnent encore qu'une fausse lumière. Nous ne pouvons encore nous défaire de cette chaleur & de cette âpreté que nous inspire notre situation, ni considérer ce que nous allons faire avec l'impartialité d'un juge équitable. De-là vient que les passions se justifient, comme dit le P. Malebranche*, & que tant qu'elles nous agitent nous les trouvons raisonnables & proportionnées à leurs objets.

Il est vrai qu'après l'action , la passion étant calmée , nous pouvons entrer avec plus de sang froid dans les sentimens d'un spectateur indifférent. Ce qui nous intéressoit auparavant ne nous intéresse guères plus que lui , & nous pouvons apporter la même candeur & la même impartialité que lui dans l'examen de notre conduite.

* Rech. de la Ver. L. 3. C. XL

Mais nos jugemens sont alors d'une bien petite importance en comparaison de ce qu'ils étoient avant l'action; & quand ils sont dictés par l'impartialité la plus exacte, ils ne produisent communément que de vains regrets & d'inutiles repentirs, sans nous garantir des mêmes erreurs pour la suite. Encore est-il rare dans ce cas-là même qu'ils soient d'une équité parfaite. L'opinion que nous avons de notre caractère dépend absolument du jugement que nous formons de notre conduite passée. Il est si triste de penser mal de soi, que souvent nous affectons de détourner les yeux des circonstances qui pourroient rendre ce jugement défavorable. Celui-là, dit-on, est un hardi Chirurgien qui ne tremble pas de faire une opération sur lui-même. Il ne faut pas moins de courage pour écarter sans hésiter le voile mystérieux de l'illusion que nous nous faisons à nous-mêmes pour cacher à nos yeux la difformité de notre conduite. Plutôt que de la voir sous un aspect si désagréable, nous prenons souvent le parti foible & insensé de rattiser ces passions injustes qui nous ont égaré; nous prenons à tâche de réveiller nos vieilles

hâines & de ranimer en nous des sentimens presque éteints. Nous nous encourageons dans ce misérable dessein , & nous persévérons dans l'injustice uniquement parce que nous avons été une fois injustes , & que par une fausse honte nous voulons nous dissimuler que nous l'avons été.

Telle est la partialité qui règne dans les hommes , soit avant , soit après l'action , par rapport à la convenance de leur propre conduite ; telle est la difficulté de la voir dans le jour où la verroit un spectateur indifférent. Mais s'ils en jugeoient par une faculté particulière telle que la supposent les partisans du sens moral , s'ils avoient un organe fait exprès pour appercevoir la beauté ou la difformité des passions & des affections , comme les leurs seroient plus immédiatement sous la vue de cette faculté , ils en jugeroient plus exactement que de celles des autres qui en seroient plus éloignées.

La moitié des désordres de la vie humaine vient de cette foiblesse des hommes , de cette illusion fatale qu'ils se font à eux-mêmes. S'ils se voyoient dans le jour où les autres les voyent

ou dans lequel les autres les verroient s'ils les connoissoient à fonds. Il se feroit infailliblement une réforme générale, sans quoi nous ne pourrions supporter notre propre vue.

La nature n'a pourtant pas laissé sans remède une foiblesse de si grande conséquence, & ne nous a pas livrés entièrement aux illusions de l'amour de nous-mêmes. Nos observations continuelles sur la conduite des autres nous mènent insensiblement à nous former certaines règles générales touchant ce qu'il est à propos & convenable de faire ou d'éviter. Quelques-unes de leurs actions nous révoltent; tous ceux qui nous environnent témoignent la même horreur pour elles; ce témoignage confirme & fortifie le sentiment que nous avons de leur difformité; nous sommes persuadés que nous les voyons dans leur véritable jour, puisque les autres les voyent comme nous. De-là nous prenons la résolution de ne jamais nous en rendre coupables pour quoique ce soit au monde, & de ne pas nous exposer ainsi au blâme universel. De-là nous nous prescrivons à nous-même cette règle générale que nous devons nous

abstenir de pareilles actions qui tendroient à nous rendre odieux, méprisables, punissables, & qui nous attireroient de la part des autres tous les sentimens que nous craignons & haïssons le plus. D'autres actions, au contraire, enlèvent notre approbation & celle de tous ceux qui nous entourent; chacun s'empresse à les honorer & à les récompenser; elles excitent tous ces sentimens que la nature nous fait désirer avec le plus d'ardeur, l'amour, la reconnoissance & l'admiration des hommes; nous ambitionnons de les imiter & nous nous formons ainsi cette seconde règle générale, que nous devons rechercher avec soin toutes les occasions d'en faire de semblables.

C'est ainsi que se forment les règles générales de la morale. Elles sont fondées en dernière analyse sur l'expérience de ce que nos facultés morales & notre sentiment du mérite & de la convenance approuvent ou désapprouvent. Dans les cas particuliers nous n'approuvons ni ne blâmons originaiement telle ou telle action parce qu'après l'avoir examinée nous la trouvons conforme ou opposée à telle règle gé-

nérale; mais nous établissons la règle générale sur ce que nous trouvons par l'expérience que toutes les actions d'une certaine espèce & revêtues de telles ou telles circonstances, sont approuvées ou blâmées. Celui qui vit le premier meurtre barbare que l'avarice, l'envie, ou un injuste ressentiment fit commettre sur une personne qui avoit donné son amitié & sa confiance à l'assassin; celui qui entendit les derniers soupirs du mourant & les plaintes que faisoit son cœur palpitant de la perfidie & de l'ingratitude de son ami plutôt que de la violence qui lui avoit été faite; celui-là, pour concevoir toute l'atrocité d'une pareille action, n'eut pas besoin de faire la réflexion qu'il y avoit une règle sacrée qui défendoit d'ôter la vie à un innocent, que cette règle étoit manifestement violée, & conséquemment que l'action dont il étoit témoin étoit très-blâmable. Il est évident que la détestation de ce crime dut naître en lui subitement dans l'instant même, & avant qu'il eut le tems de se former là-dessus aucune règle générale, & que la règle générale qu'il put se former ensuite dut être l'effet de l'horreur qu'il

sente nécessairement s'élever dans son cœur à l'idée de cette action & de toute autre action du même genre.

Lorsque nous lisons dans l'Histoire, ou les Romans, le récit d'actions lâches ou généreuses, le mépris que nous concevons pour les unes & l'admiration que nous avons pour les autres, ne viennent point de la réflexion qu'il y a certaines règles générales qui déclarent blâmables toutes les actions de la première espèce, & admirables toutes celles de la seconde; mais ces règles générales, au contraire, viennent de l'expérience que nous avons de l'impression que ces sortes d'actions font naturellement sur nous.

Une action aimable, respectable, horrible, est une action qui excite naturellement l'amour, le respect, ou l'horreur du spectateur pour celui qui en est l'auteur. Les règles générales qui déterminent quelles actions sont ou ne sont pas les objets de ces sentimens, ne peuvent être formées autrement qu'en observant qu'elles sont réellement & de fait les actions qui les produisent.

Il est vrai que nous en appelons souvent à ces règles générales quand une fois elles sont formées & qu'elles

sont reconnues & établies par le concours des sentimens des hommes ; elles sont comme des mesures auxquelles on a recours lorsqu'on met en question le degré de louange ou de blâme dû à certaines actions compliquées & douteuses de leur nature. On les cite communément dans ces occasions comme les véritables fondemens du juste & de l'injuste ; & cette constance paroît avoir engagé mal-à-propos divers Auteurs excellens à construire leurs systèmes de façon qu'on croiroit qu'ils ont bâti sur la supposition que les jugemens des hommes, touchant le juste & l'injuste, sont formés comme les décisions des Cours de Judicature, en considérant d'abord la règle générale, & en y appliquant ensuite le cas dont il s'agit.

Quand la réflexion habituelle a fixé dans notre esprit ces règles générales, elles sont d'un grand usage pour corriger les faux rapports de l'amour de soi touchant ce qu'il est convenable & à propos de faire dans notre situation présente. Si un homme furieux dans son ressentiment écoutoit les conseils de cette passion, il regarderoit peut-être la mort de son ennemi comme
une

une foible compensation pour l'injure qu'il imagine en avoir reçue, quoiqu'elle ne soit peut-être qu'une légère offense; mais ses observations sur la conduite des autres lui ont appris combien les vengeances sanguinaires sont horribles. A moins que son éducation n'ait été tout-à-fait singulière, il s'est fait une règle inviolable de s'en abstenir en toute occasion; cette règle conserve son autorité sur lui, & le rend incapable d'une si grande violence. Il peut être cependant d'un tempérament si fougueux, que si c'étoit pour la première fois qu'il eût considéré cette action, il auroit décidé inmanquablement qu'elle étoit très-juste & très-convenable, & qu'elle seroit approuvée de tout spectateur impartial. Mais le respect pour la règle que l'expérience a gravée dans son esprit, arrête l'impétuosité de sa passion, & l'aide à corriger cette trop grande partialité avec laquelle son amour-propre lui feroit voir ce que sa position exige de lui. S'il se laisse transporter par la passion jusqu'à violer cette règle, dans ce cas-là même il ne peut secouer entièrement la crainte & le respect qu'il étoit accoutumé de sentir pour

elle. Au moment de l'action, au moment de la plus grande effervescence qui l'y porte, il hésite, il tremble à l'idée de ce qu'il va faire. Sa conscience lui crie qu'il va contre ces maximes de conduite qu'il s'est toujours promis de garder religieusement lorsqu'il étoit de sang froid, qu'il n'a jamais vu violées par d'autres qu'ils n'aient encouru le blâme le plus flétrissant, & qu'il ne violera pas lui-même sans se rendre l'objet des mêmes sentimens. Avant qu'il prenne sa dernière & fatale résolution, il est déchiré par tout ce que le doute & l'irrésolution ont de plus cruel; il est épouvanté à la vue de la règle sacrée qui le retient, & poussé vivement en sens contraire par la fureur qui l'emporte : il change à tout moment de dessein, quelquefois il veut demeurer fidèle à ses principes & résister à une passion, qui, par les horreurs de la honte & du repentir, peut le rendre misérable le reste de ses jours, & il goûte alors un instant de tranquillité par la perspective de la sécurité & du repos dont il jouira en se déterminant à ne pas courir les hasards d'une conduite opposée; mais l'instant d'après, la

passion reprend avec une nouvelle furie, & le pousse au crime qu'il vient de décider qu'il ne commettrait point. Fatigué & tourmenté par ces irrésolutions continuelles, il fait enfin, par désespoir, le coup fatal & irréparable, mais il le fait avec la fureur & l'égarement d'un homme, qui, poursuivi par un autre, se jette dans un précipice, où il voit que l'attend une mort plus certaine que celle dont le menaçoit l'ennemi qui le poursuit. Tels sont ses sentimens au moment de l'action où il n'est pas douteux que l'injustice de sa conduite le frappe moins qu'elle ne le frappe ensuite, lorsque sa passion étant assouvie il commence à découvrir ce qu'il a fait dans le même jour où les autres le verront. C'est alors qu'il sent ce qu'il n'avoit prévu qu'imparfaitement, les aiguillons du remord & du repentir dont il devient la proie.



C H A P I T R E I I I .

De l'influence & de l'autorité des règles générales de la morale , & qu'elles sont regardées à juste titre comme les loix de Dieu.

LA considération pour les règles générales de conduite est ce qu'on appelle proprement les sentimens du devoir , principe de la plus grande importance dans la vie humaine & le seul par qui le gros des hommes puisse diriger ses actions. Il y en a nombre qui se conduisent avec décence , & qui durant tout le cours de leur vie ne s'exposent point à un certain degré de blâme , sans avoir peut-être jamais éprouvé le sentiment de la convenance sur laquelle est fondée l'approbation que nous donnons à leur conduite. Un homme peut avoir reçu d'un autre les plus insignes faveurs , & ne sentir que très-peu de reconnoissance , parce qu'il est d'un tempérament naturellement froid. S'il a reçu cependant une éducation vertueuse , on lui aura

fait remarquer souvent combien sont aimables les actions qui supposent qu'on est reconnoissant, & combien celles qui supposent qu'on est ingrat sont odieuses ; en conséquence de ces observations, quoique son cœur ne soit pas échauffé par la sensibilité pour les bienfaits qui lui ont été prodigués, il ne laissera pas d'agir comme s'il y étoit fort sensible, & il s'efforcera de marquer à son bienfaiteur tous les égards & toutes les attentions que la plus vive reconnoissance pourroit suggérer ; il ira le voir régulièrement, il lui témoignera du respect, il ne parlera jamais de lui qu'en termes qui marquent la plus haute estime & qui contiennent l'aveu des plus grandes obligations ; il fera plus, il aura soin de profiter de toutes les occasions de le payer de retour ; & tout cela sans hypocrisie ni dissimulation, sans aucune vue intéressée d'en obtenir de nouvelles graces, sans aucune envie d'en imposer ni à lui ni au public, & sans autre motif que le respect pour la règle établie, ou une véritable & sincère envie de se conformer en tout aux loix que la gratitude prescrit. Il peut arriver de même qu'une femme

ne sente point pour son mari cette tendresse qui convient si bien à leur étroite union, mais qu'elle ne laisse pas d'être attentive, officieuse, fidèle & sincère, & qu'elle ne manque en rien de tout ce que lui dicteroit l'affection conjugale. Un tel ami cependant & une telle femme ne sont, ni le meilleur ami, ni la meilleure femme qu'il y ait au monde. Et quoiqu'ils aient la plus sérieuse & la plus forte envie de remplir leur devoir, il est certain qu'ils n'auront pas tous ces petits soins, toutes ces attentions fines & délicates dont ils auroient été capables, & qu'ils laisseront échapper diverses occasions de faire plaisir, qu'ils n'auroient pas négligées s'ils étoient animés par le sentiment qui convient à leur situation. Mais s'ils ne tiennent pas le premier rang dans leur espèce, on ne peut leur refuser le second, & s'ils ont été profondément imbus du respect pour les règles générales, ils ne pécheront jamais dans aucun point essentiel de leur devoir. Il n'y a que les âmes de la trempe la plus heureuse qui soient capables d'assortir exactement leur conduite aux moindres nuances qui différencient leur situation,

& d'agir en toute occasion avec la convenance la plus délicate & la plus parfaite. Le limon grossier, dont la masse de l'homme est paîtrie, ne comporte pas une si grande perfection. Cependant à peine y a-t-il un homme à qui l'instruction, l'éducation & l'exemple ne puissent imprimer assez de respect envers les règles générales pour le faire agir presque en tout avec une décence passable & lui faire éviter constamment tout degré de blâme un peu considérable.

Otez cet attachement aux règles générales, il n'y a personne sur la conduite de qui l'on puisse compter. C'est lui qui constitue la différence la plus essentielle entre un malhonnête homme & un homme qui a des principes & de l'honneur. Celui-ci en toute occasion demeure ferme & inébranlable dans ses maximes, & sa conduite ne se dément point durant tout le cours de sa vie; l'autre est variable & n'agit que par hasard selon que l'humeur, l'inclination & l'intérêt le dominent. Bien plus l'inégalité d'humeur à laquelle tous les hommes sont sujets est si grande, que sans ce principe un

homme , qui , dans son sang froid , a le sentiment le plus exquis de la convenance , peut s'oublier jusqu'à faire des extravagances à propos de rien , & sans pouvoir alléguer aucun motif sérieux pour justifier sa conduite. Votre ami vous fait une visite lorsque vous n'êtes pas en humeur d'en recevoir ; de la manière dont vous êtes monté , sa politesse vous est à charge , vous la regarderiez volontiers comme une liberté impertinente de sa part , & si vous suiviez l'aperçu des choses telles qu'elles se présentent à vous dans ce moment , quelque honnête que vous soyez par caractère vous le traiteriez avec froideur & avec mépris. Ce qui vous rend incapable de cette grossièreté n'est autre chose que l'égard pour les règles générales de la civilité & de l'hospitalité qui vous la défendent. Graces au respect habituel que votre expérience passée vous a montré à leur porter , vous observez à peu près tout ce qu'exige la convenance & la bizarrerie de votre humeur n'influe pas sur votre conduite d'une manière sensible. Mais si la considération pour les règles générales , est nécessaire pour nous faire remplir les devoirs de la politesse qui

sont si faciles , & auxquels on ne manque guères que pour des raisons frivoles , que seroit-ce des devoirs de la justice , de la vérité , de la chasteté , de la fidélité qui sont si difficiles & qu'on est tenté de violer par des motifs si puissans ? Or c'est de la pratique de ces devoirs passablement observés que dépend l'existence de la société humaine qui seroit bientôt anéantie si les hommes n'étoient pas généralement pénétrés de respect pour ces importantes règles.

Ce respect est encore fortifié par une opinion qui nous est d'abord inspirée par la nature & ensuite confirmée par le raisonnement & la philosophie ; c'est que ces règles de la morale sont les Commandemens & les Loix de Dieu qui à la fin récompensera ceux qui leur obéissent , & punira ceux qui les violent.

Je dis que cette opinion semble nous avoir été d'abord inspirée par la nature. Les hommes sont naturellement portés à mettre tous leurs sentimens & leurs passions sur le compte de ces êtres mystérieux qui dans chaque pays sont les objets d'une crainte religieuse. Ils

C 5

n'en ont & n'en connoissent pas d'autres à qui les attribuer. Ces intelligences inconnues qu'ils imaginent, mais qu'ils ne voyent point, doivent être nécessairement formées en partie sur le modèle de celles dont ils ont l'expérience. Durant l'ignorance & les ténèbres du Paganisme, les hommes s'étoient fait des idées si peu délicates de leurs Divinités, qu'ils leur attribuoient indifféremment toutes les passions de la nature humaine, sans excepter celles qui font le moins d'honneur à notre espèce, comme la débauche, la faim, l'avarice, l'envie & la vengeance : ils ne pouvoient donc manquer de leur attribuer les sentimens & les qualités qui en font l'ornement & qui semblent nous rapprocher de la perfection divine, puisqu'ils avoient conçu la plus haute idée de l'excellence de leur nature. Ainsi les Dieux aimoient la vertu & la bienfaisance, & avoient en horreur le vice & l'injustice. Celui qui étoit offensé prenoit Jupiter à témoin du tort qu'on lui faisoit, & il ne doutoit pas que Jupiter ne ressentît la même indignation que le dernier des hom-

mes devant qui le fait s'étoit passé. L'agresseur sentoît lui-même qu'il étoit l'objet propre de la détestation & du ressentiment des hommes, & ses craintes naturelles le portoient à imputer les mêmes sentimens à ces êtres redoutables dont il ne pouvoit éviter la présence, & à la puissance desquels il ne pouvoit résister. Ces espérances & ces craintes naturelles se répandant par la sympathie & se confirmant par l'éducation, les Dieux étoient généralement représentés & regardés comme les rémunérateurs de l'humanité & de la pitié, & comme les vengeurs de l'injustice & de la perfidie. Et c'est ainsi que la Religion, dans sa forme même la plus grossière, a mis la sanction aux règles de la morale bien avant les siècles où l'on connut l'art de raisonner & la Philosophie. Il importoit trop au bonheur des hommes que les terreurs de la Religion vîssent fortifier le sentiment du devoir pour que la nature abandonnât ce point à la lenteur & à l'incertitude des recherches philosophiques.

Ces recherches cependant confirmèrent ensuite les préjugés naturels dont je viens de parler. Quel que soit le fon-

dement de nos facultés morales, que ce soit une certaine modification de la raison, ou un instinct original appelé sens moral, ou tout autre principe de notre nature, il est indubitable qu'elles nous ont été données pour la direction de notre conduite en cette vie. Elles portent avec elles des marques de cette autorité qui prouvent évidemment qu'elles sont établies en nous pour être les arbitres suprémes de toutes nos actions, pour avoir la surintendance sur tous nos sens, & pour juger à quel point chacun d'eux doit être contrarié ou satisfait. A cet égard il ne faut pas confondre, comme quelques-uns ont fait, nos facultés morales avec nos autres facultés & appétits, ni croire qu'elles n'ont pas plus de droit sur ces derniers, que ces derniers n'en ont sur elles. Il n'y a point de faculté ni de principe d'action qui juge d'un autre. L'amour ne juge pas du ressentiment, ni le ressentiment de l'amour. Ces deux passions peuvent être opposées l'une à l'autre, mais on ne peut dire avec quelque justesse qu'elles s'approuvent ni qu'elles se désapprouvent mutuellement. C'est aux facultés que nous considérons maintenant qu'il appartient

de juger , d'applaudir , de censurer tous les autres principes de notre nature. C'est-là leur fonction particulière. Elles peuvent être regardées comme une sorte de sens dont ces principes sont les objets. Chaque sens est souverain dans son district. On n'appelle point de l'œil pour la beauté des couleurs , ni de l'oreille quand il s'agit de l'harmonie des sons , ni du goût en matière de faveurs. Tout ce qui flatte l'oreille est harmonieux , tout ce qui est agréable au goût est bon. L'essence même de ces qualités consiste dans leur aptitude à plaire aux sens auxquels elles s'adressent. Il appartient de même à nos facultés morales de déterminer quand l'œil doit être réjoui , l'oreille flattée , le goût satisfait , quand & jusqu'à quel point tout autre principe de notre nature doit être restraint ou abandonné à lui-même. Tout ce qui plaît à nos facultés morales est bon , juste & convenable ; tout ce qui leur déplaît est mauvais , injuste & ne convient pas ; les sentimens qu'elles approuvent sont agréables & décens , ceux qu'elles désapprouvent , désagréables & indécens. Ces mots même bon , mauvais , juste , injuste , décent , in-

décent, convenable, mal-séant, &c. ne signifient autre chose que ce qui plaît ou déplaît à ces facultés.

Puisqu'elles sont donc manifestement destinées à gouverner les autres principes de notre nature, les règles qu'elles prescrivent doivent être regardées comme des Commandemens & des Loix de la Divinité promulgués par ces vice-gérens qu'elle a établis au dedans de nous. Toutes les règles générales sont communément appelées loix. Ainsi les loix générales de la communication des mouvemens sont appelées loix du mouvement. Mais celles qu'observent nos facultés morales en approuvant ou en condamnant tous les sentimens ou les actions soumises à leur examen, méritent beaucoup mieux cette dénomination. Elles ont beaucoup plus de ressemblance avec ce que nous nommons proprement loix, c'est-à-dire, avec ces règles générales qu'établit le Souverain pour diriger la conduite de ses sujets. Comme elles dirigent les actions libres des hommes, elles sont d'ailleurs très-certainement portées par un Souverain légitime, & sont accompagnées de même de la sanction des

récompenses & des peines. Ces vicé-gérens , que Dieu a mis en nous , ne manquent jamais d'en punir les infracteurs par les tourmens de la honte intérieure & de la condamnation de soi-même , ni de récompenser la soumission qu'on a pour elles par la tranquillité de l'ame , la satisfaction qu'on a de soi-même , ou le contentement du cœur.

Il y a une infinité d'autres considérations qui viennent à l'appui de cette vérité. Le bonheur des hommes , ainsi que celui de toutes les autres créatures raisonnables , paroît avoir été originaiement le but que s'est proposé l'Auteur de la nature quand il les a tirés du néant. C'est la seule fin qui semble digne de la sagesse & de la bonté suprême que nous lui attribuons ; & cette opinion , à laquelle nous nous sommes élevés par la considération de ses infinies perfections , est encore fortifiée par l'examen des ouvrages de la nature qui tous paroissent destinés à procurer le bonheur & à garantir de la misère. Or en agissant selon les leçons de nos facultés morales , nous prenons nécessairement les moyens les plus efficaces pour l'avancement du

bonheur des hommes , & on peut dire en conséquence que nous sommes en un sens les coopérateurs de la divinité , & que nous travaillons de tout notre pouvoir à remplir les vues de la Providence. Si nous agissons autrement il semble , au contraire , que nous voulions mettre des obstacles à l'exécution de son plan , & nous déclarer nous-mêmes en quelque sorte les ennemis de Dieu. C'est ce qui nous porte naturellement à craindre sa vengeance & ses châtimens dans le dernier cas , & à en espérer dans l'autre des récompenses & une faveur extraordinaire.

Plusieurs autres raisons & plusieurs autres principes naturels concourent à établir & à inculquer davantage cette salutaire doctrine. Si nous jettons les yeux sur les règles générales selon lesquelles la prospérité extérieure & l'adversité sont distribuées en cette vie , nous verrons que malgré le désordre où tout paroît être en ce monde , chaque vertu y trouve son salaire avec la récompense la plus propre à l'animer & à l'encourager ; ce qui est si vrai qu'il faut un concours de circonstances tout-à-fait extraordinaire pour l'en frus-

trer. Quelle est la récompense la plus propre à encourager l'industrie, la prudence & la circonspection? n'est-ce pas le succès dans toute sorte d'affaires? Or est-il possible que dans le total de la vie on ne réussisse pas avec elles? Leur récompense est dans les honneurs & les richesses, & il est rare qu'elles ne l'obtiennent point. Quelle est celle qui convient le mieux pour animer à la pratique de la bonne foi, de la justice & de l'humanité? n'est-ce pas la confiance, l'estime & l'amour de ceux avec lesquels nous vivons? que se propose-t-on par l'humanité? ce n'est pas d'être grand, mais d'être aimé. Ce n'est point aux richesses, mais à l'estime & à la confiance qu'aspirent la droiture & la justice; & il est rare qu'elles manquent leur but. Des circonstances malheureuses & fort extraordinaires peuvent faire suspecter un honnête homme d'un crime dont il est absolument incapable, & l'exposer par-là injustement à l'horreur & à l'aversion publiques durant tout le cours de sa vie. On peut dire d'un tel homme que malgré son innocence & sa justice un accident lui a fait tout perdre, comme une inonda-

tion ou un tremblement de terre peut ruiner un citoyen prudent & avisé, malgré toute son économie & sa circonspection. Cependant les accidens du premier genre sont peut-être encore plus rares & plus contraires au cours ordinaire des choses que ceux du second, & il demeure toujours vrai que la pratique de la bonne foi, de la justice & de l'humanité, est la méthode certaine & presque infallible d'acquiescer ce que ces vertus ont principalement en vue, savoir la confiance & l'amitié de ceux avec lesquels nous vivons. On peut se tromper sur le compte d'un homme par rapport à une action particulière; mais il n'est guères possible de se tromper sur l'ensemble & le total de sa conduite. On croira d'un innocent qu'il a fait une injustice; encore cela est-il bien rare, puisqu'au contraire la bonne opinion que nous avons de son intégrité nous portera souvent à l'absoudre quand il est coupable, malgré les fortes présomptions qu'il a contre lui. De même un coquin peut fort bien esquiver la censure ou surprendre même des applaudissemens par une fripponnerie particulière dans laquelle on n'entend rien à sa

conduite ; mais jamais homme n'a été habituellement un frippon sans être généralement connu pour tel , & sans être même soupçonné de coquinerie dont il étoit parfaitement innocent ; si bien qu'autant que le vice & la vertu peuvent être punis ou récompensés par les sentimens & les opinions des hommes , l'un & l'autre reçoivent communément ici bas quelque chose de plus qu'un justice stricte & impartiale.

Mais quoique les règles générales de la distribution des biens & des maux paroisse merveilleusement assortie à l'état du genre humain en cette vie , quand on les considère ainsi froidement & philosophiquement ; elles ne s'accordent pourtant pas avec quelques-uns de nos sentimens naturels. Nous avons tant d'amour & d'admiration pour certaines vertus que nous voudrions accumuler sur elles toutes sortes d'honneurs & de récompenses , même celles que nous reconnoissons être proprement dûes à d'autres qualités dont ces vertus ne sont pas toujours accompagnées. Il y a de même certains vices que nous détestons au point que nous voudrions entasser sur eux toutes

fortes de malheurs & de disgraces ; sans excepter celles qui sont les suites naturelles de qualités fort indifférentes. La grandeur d'ame, la générosité, la justice, commandent si souverainement à notre admiration que nous souhaiterions les voir comblées de richesses ; de pouvoir & d'honneurs ; toutes choses qui sont les conséquences naturelles de la prudence, de l'industrie & de l'application, c'est-à-dire, de qualités avec lesquelles ces vertus ne sont pas toujours unies. D'un autre côté la fraude, la perfidie, la brutalité, la violence excitent dans tous les cœurs tant d'horreur & de mépris, que nous sommes indignés de les voir en possession de ces avantages qu'on peut dire en un sens qu'elles ont mérité par la diligence & l'industrie qui s'y trouvent quelques fois réunies. Le frippon industrieux cultive son champ, l'honnête homme indolent laisse le sien en friche : quel est celui des deux qui doit recueillir la moisson ? lequel doit vivre dans l'abondance ou mourir de faim ? le cours naturel des choses décide en faveur du frippon, les sentimens naturels des hommes en faveur de l'homme vertueux.

Nous jugeons que les bonnes qualités du premier sont trop récompensées par les avantages qu'il en retire , & que la négligence du second est trop punie par les maux qu'il en souffre ; & les loix humaines , faites d'après les sentimens humains , prononcent la mort & confisquent les biens d'un traître laborieux & avisé , tandis quelles reconnoissent par les plus grandes récompenses la fidélité & le zèle patriotique d'un bon citoyen sans soin & sans prévoyance. C'est ainsi que la nature conduit l'homme à rectifier en quelque manière cette distribution des choses qu'elle voudroit avoir fait autrement. Les règles générales qu'elle lui fait suivre pour cela sont différentes de celles qu'elle suit elle-même ; elle attache précisément à chaque vertu & à chaque vice la récompense ou la punition la plus propre à encourager l'une & à réprimer l'autre ; elle n'agit que par cette considération seule , & ne s'embarrasse point du degré de mérite ou de démérite qu'ils peuvent avoir dans les sentimens & les passions des hommes. L'homme , au contraire , n'a égard qu'à cela seul , & voudroit rendre l'état de chaque vertu

& de chaque vice exactement proportionné au degré d'amour ou de haine, d'estime ou de mépris qu'il conçoit pour eux. Les règles qu'elle suit sont bonnes pour elle, & celles que suit l'homme sont bonnes pour lui ; mais les unes & les autres sont calculées pour le grand but qu'elle se propose, l'ordre du monde & le bonheur & la perfection de la nature humaine.

Mais quoique l'homme travaille ainsi à changer la distribution que les événemens amèneraient naturellement ; quoique , semblable aux Dieux des Poëtes , il intervienne continuellement par des moyens extraordinaires pour secourir la vertu & combattre le vice ; quoique , comme eux , il tâche de détourner le trait qui menace la tête de l'homme vertueux , & d'accélérer le coup du glaive destructeur suspendu sur celle du méchant , il n'est cependant nullement capable de rendre le sort de l'un & de l'autre entièrement conforme à ses propres sentimens & à ses desirs. Ses efforts contre le cours naturel des choses sont souvent impuissans , il ne peut arrêter un torrent trop fort & trop rapide pour lui ; & quoique les règles que ce torrent

suit dans sa course impétueuse aient été établies dans les meilleures vues & les plus sages, il en résulte quelques fois des effets qui choquent tous nos sentimens naturels. Que le grand nombre soit plus fort que le petit, que ceux qui s'engagent dans une entreprise avec la prévoyance & tous les préparatifs nécessaires l'emportent sur ceux qui ne prennent aucune mesure pour s'y opposer, qu'en général on parvienne à une fin quelconque par les seuls moyens que la nature a donnés pour y arriver ; cela paroît une loi non-seulement nécessaire & inévitable en elle-même, mais encore utile & propre à exciter l'industrie & l'attention des hommes. Cependant, lorsqu'en conséquence de cette loi il arrive que la violence & la ruse prévalent sur la justice & la bonne foi, quelle indignation ne s'élève pas dans le cœur de tous ceux qui en sont témoins ? quel chagrin, quelle compassion pour les souffrances de l'innocent, quel ressentiment, quelle fureur contre les succès de l'oppressé ! également affligés & irrités de l'injustice commise, nous voyons souvent que nous sommes hors d'état de la réparer. Désespérans de trouver sur la terre au-

cune force capable d'en arrêter le triomphe , nous en appellons naturellement au Ciel , & nous nous flattons que le grand Auteur de notre nature exécutera lui-même après cette vie ce que tous les principes qu'il nous a donnés pour la direction de notre conduite nous portent à tenter des celles-ci , qu'il achevera ce qu'il nous a fait commencer , & qu'il rendra un jour à chacun selon ses œuvres. C'est ainsi que nous sommes conduits à la croyance d'un état avenir non-seulement par les foiblesses , par les espérances & les craintes de la nature humaine , mais encore par les principes qui en font le meilleur & le plus noble appanage , l'amour de la vertu & l'horreur de l'injustice & du vice.

„ Quoi ! dit le philosophe & éloquent Evêque de Clermont , avec cette force d'imagination , qui passionne , qui exagère , & qui semble l'entraîner quelquefois au-delà des bornes , „ quoi ! „ il seroit de la grandeur de Dieu de „ laisser le monde qu'il a créé dans „ un désordre si universel ! de voir „ l'impie presque toujours prévaloir „ sur le juste , l'innocent détrôné „ par l'usurpateur , le père devenu la „ victime

» victime de l'ambition d'un fils dé-
» nature; l'époux expirant sous les
» coups d'une épouse barbare & in-
» fidèle ! du haut de sa grandeur Dieu
» se feroit un délassement bizarre de
» ces tristes évènements , sans y pren-
» dre part ! parce qu'il est grand il se-
» roit , ou foible , ou injuste , ou
» barbare ! parce que les hommes
» sont petits , il leur seroit permis
» d'être , ou dissolus sans crime , ou
» vertueux sans mérite ! O Dieu , si
» c'étoit-là le caractère de votre être
» suprême , si c'est vous que nous
» adorons sous des idées si affreuses ,
» je ne vous reconnois donc plus pour
» mon protecteur , pour le consola-
» teur de mes peines , le soutien de
» ma foiblesse , le rémunérateur de
» ma fidélité ! vous ne seriez donc
» plus qu'un tyran indolent & bizarre
» qui sacrifie tous les hommes à sa
» vaine fierté , & qui ne les a tirés
» du néant que pour les faire servir
» de jouer à son loisir & à ses ca-
» prices * «

* Maffillon , Serm. du Lundi de la première
semaine de Carême , édit. de 1745.

Lorsque les règles générales qui déterminent le mérite & le démérite des actions viennent à être ainsi regardées comme les loix d'un être tout-puissant qui veille sur notre conduite, qui récompensera dans une autre vie ceux qui les observent & punira ceux qui les violent; cette considération nous les rend nécessairement beaucoup plus sacrées. Que notre soumission à la volonté de Dieu doive être la règle suprême de notre conduite, personne n'en peut douter parmi ceux qui croient que Dieu existe. La seule idée de lui désobéir renferme en soi l'absurdité la plus choquante. Quel orgueil, quelle folie ne seroit-ce pas à un homme de contrecarrer ou de négliger des ordres qui lui seroient donnés par une sagesse & une puissance infinie! combien ne seroit-il pas ingrat, impie & dénaturé de ne pas respecter les loix qui lui seroient prescrites par la bonté infinie de son Créateur, quand même il pourroit les mépriser impunément! les plus puissans motifs de l'intérêt propre appuyent encore ici le sentiment de la convenance. Cette idée que quand nous échapperions aux regards de tous les

hommes & que nous ferions à couvert de tous les châtimens humains , il y a toujours un Dieu vengeur dont la présence & les châtimens sont inévitables ; cette idée , dis - je , est un motif capable de réduire les passions les plus obstinées , au moins dans ceux auxquels des réflexions habituelles l'ont rendue familière.

C'est ainsi que la Religion prête une force nouvelle au sentiment naturel du devoir , & de-là vient que les hommes sont généralement disposés à mettre la plus grande confiance dans la probité de ceux qui leur paroissent pénétrés des sentimens religieux. On imagine qu'ils sont liés par une obligation sur-ajoutée à toutes celles qui règlent la conduite des autres hommes ; on suppose que les égards pour la convenance , le soin de leur propre réputation , le desir de mériter les applaudissemens de leur propre cœur & ceux des autres sont des motifs qui n'ont pas moins d'influence sur l'homme religieux que sur l'homme du monde ; mais le premier a de plus que l'autre un motif réprimant , en ce qu'il n'agit jamais avec délibération que comme étant sous les yeux du

grand supérieur qui à la fin le traitera selon ses œuvres. C'est par cette raison qu'on compte davantage sur l'exactitude & la régularité de sa conduite; & par-tout où les principes naturels de la Religion ne sont point corrompus par l'esprit de parti ou le zèle factieux de quelque indigne cabale; par-tout où elle exige pour premier devoir l'accomplissement des obligations morales; par-tout où l'on n'enseigne point aux hommes à regarder des observations frivoles comme des devoirs plus essentiels que les actes de justice & de bienfaisance, & à croire qu'ils peuvent trafiquer avec Dieu de la fraude, de la violence & de la perfidie en les rachetant par des sacrifices, des cérémonies & de vaines supplications; par-tout, dis-je, où cela n'est pas, il est certain que le monde ne se trompe point en mettant une double confiance dans l'homme religieux.



C H A P I T R E I V.

Quels sont les cas où le sentiment du devoir doit être le seul principe de notre conduite , & quels sont ceux où il doit concourir avec d'autres motifs.

LA Religion fournit des motifs si puissans pour la pratique de la vertu & met de si fortes barrières pour nous garantir du vice , que plusieurs ont supposé que les principes religieux étoient les seuls motifs louables que pussent avoir nos actions. Ce n'est , disent-ils , ni la gratitude qui doit récompenser , ni le ressentiment qui doit punir. Ce n'est point par aucune affection naturelle que nous devons protéger la foiblesse de nos enfans , ni soulager nos proches dans leurs infirmités. Toutes les affections pour des objets particuliers doivent être éteintes dans notre cœur & faire place à une autre qui les absorbe toutes , & qui est l'amour de Dieu ou l'envie de lui plaire & de conformer en tout

D 3

notre conduite à sa volonté. Nous ne devons être , ni reconnoissans par gratitude , ni charitables par humanité , ni patriotes par amour de la Patrie , ni généreux & justes par amour pour les hommes. Notre seul principe , notre seul motif dans la pratique de tous ces devoirs doit être le sentiment que Dieu nous l'ordonne. Je ne m'arrêterai point ici à faire un examen particulier de cette opinion ; j'observerai seulement que nous ne devons pas nous attendre à la trouver maintenue par aucune Secte faisant profession d'une Religion , ou , comme le premier précepte est d'aimer Dieu de tout notre cœur , de toute notre ame , & de toutes nos forces , le second est d'aimer notre prochain comme nous-même ; car nous nous aimons sûrement pour nous-même , & non simplement parce qu'il y a un Commandement qui nous l'ordonne. Le Christianisme n'a jamais commandé que le sentiment du devoir soit le seul principe de notre conduite ; il veut seulement qu'il en soit un , comme la philosophie & le bon sens nous l'enseignent. Sur quoi on peut demander en quels cas nos actions doivent émaner prin-

cipalement ou entièrement du sentiment du devoir ou du respect pour les règles générales , & en quels cas d'autres sentimens & d'autres affections doivent y concourir & avoir la principale influence.

La décision de cette question , qu'il n'est peut-être pas possible de résoudre bien exactement , dépend de deux différentes circonstances ; la première , de la beauté ou de la difformité du sentiment ou de l'affection qui nous feroit agir indépendamment de toute considération pour les règles générales ; la seconde , de la précision & de l'exactitude des règles générales même.

1.^o. Je dis premièrement qu'il dépend de la beauté ou de la difformité de l'affection même , de savoir jusqu'où elle doit être le principe de nos actions , ou si elles doivent n'avoir d'autre principe que la considération pour les règles générales.

Toutes ces actions qu'on aime & qu'on admire , & auxquelles nous sommes portés par des affections bien-faisantes doivent venir autant des passions même que d'aucun égard pour les règles générales de conduite. Celui qui a fait du bien à un autre se

croit mal payé, si on ne reconnoît ses services que par le simple & froid sentiment du devoir, sans aucune affection pour sa personne. Un mari n'est pas content de la femme la plus soumise, lorsqu'il imagine que sa conduite est animée par le seul motif de remplir ce que la liaison conjugale exige d'elle. Un père se plaint justement d'un fils qui ne manque à rien de tout ce que prescrit le devoir filial, mais qui n'a pas cette tendresse respectueuse qui lui seroit si bien. De même un fils ne feroit pas entièrement satisfait d'un père qui feroit tout ce qu'il doit en cette qualité, mais qui ne sentiroit rien de cette tendresse paternelle qu'il pouvoit attendre de lui. Quand il s'agit d'affections sociales & bienfaisantes, nous voyons avec plaisir que le sentiment du devoir s'en mêle plutôt pour les modérer que pour les mettre en action, plutôt pour nous empêcher d'en trop faire, que pour nous exciter à en faire assez. Rien n'est si agréable que de voir un père obligé de mettre des bornes à sa tendresse, un ami à sa générosité naturelle, & celui qu'on oblige aux transports de sa reconnoissance.

La maxime contraire a lieu quand il est question des passions malfaisantes & contraires à la société. La récompense doit partir de la gratitude & de la générosité du cœur, sans aucune répugnance, & sans que nous soyons obligés de réfléchir combien il est convenable de récompenser. Mais nous devons toujours punir à regret, & plutôt par le sentiment de la convenue du châtement que par aucune disposition sauvage à nous venger. Rien n'est plus aimable que la conduite d'un homme qui paroît moins touché des plus grandes injures par l'effet de son propre ressentiment que par la considération de celui qu'elles méritent & dont elles sont les objets propres; qui, comme un juge, ne fait d'attention qu'à la règle générale qui détermine quelle est la vengeance due à chaque offense particulière; qui est moins sensible à ce qu'il a souffert lui-même qu'à ce que le coupable va souffrir; qui dans sa colère n'oublie point la miséricorde; qui est disposé à donner à la règle l'interprétation la plus bénigne & la plus favorable, & à y apporter tous les adoucissmens que la plus franche humanité, d'ac-

cord avec le bon sens , peut admettre.

Les passions qui naissent de l'intérêt propre tiennent ici une espèce de milieu entre les passions sociables & leurs contraires , comme nous avons déjà observé qu'elles le tiennent à d'autres égards. La poursuite des objets de l'intérêt propre dans toutes les petites occasions communes & ordinaires doit être fondée plutôt sur la considération des règles générales de conduite que sur aucune passion pour ces objets. Mais s'ils ne nous affectoient que peu ou point dans les occasions importantes & extraordinaires, nous serions d'un caractère lourd, insipide & dégoûtant. Le plus petit marchand se dégraderoit dans l'opinion de ses voisins, si on le voyoit se tourmenter & faire des projets pour gagner ou ne pas perdre un seul scheling. Qu'on le suppose à l'étroit tant qu'on voudra, il ne doit point avoir l'air de faire attention à une bagatelle pour l'amour de la bagatelle même. Sa situation peut exiger la plus grande économie & la plus grande assiduité; mais chaque acte d'économie & d'assiduité ne doit point résulter de la considé-

ration pour tel petit gain à faire, ou telle perte légère à éviter en particulier, mais de la considération pour les règles générales qui lui imposent cette conduite avec la dernière rigueur. L'épargne qu'il fait aujourd'hui ne doit pas venir du cas qu'il fait de quelques sols qu'il ne dépensera pas, ni son assiduité dans sa boutique, d'une passion, pour aussi peu d'argent qu'elle lui fera gagner; il faut que l'une & l'autre partent du cas qu'il fait de la règle générale qui veut que tous ceux qui sont dans le même état tiennent rigoureusement & sans relâche une pareille conduite; c'est en quoi consiste la différence de l'avare à celui qui vit strictement de la plus sévère économie. Le premier s'occupe de misères, & les recherche pour elles-même: l'autre n'y fait attention qu'en conséquence du plan de vie qu'il s'est formé.

C'est tout autre chose quand il est question d'objets importants & extraordinaires d'intérêt. Celui qui ne les recherche pas pour eux-mêmes avec une certaine chaleur, passe pour un pauvre homme. Nous mépriserions un Prince qui ne se soucieroit pas de

conquérir ou défendre une Province. Nous n'estimerions guères un Gentilhomme privé qui ne se donneroit aucun mouvement pour acquérir un rang ou un emploi considérable auquel il pouvoit parvenir sans bassesse & sans injustice. Un simple commerçant passera dans l'esprit de ses confrères pour un homme lâche & mol, s'il ne se remue pas pour profiter d'une occasion de faire un gain extraordinaire. C'est cette ardeur, cette activité qui distinguent l'homme entreprenant de l'homme qui vit dans une pesante régularité. Ces grands objets de l'intérêt propre, dont la perte ou l'acquisition change entièrement le rang & l'état d'une personne, sont les objets de la passion qu'on appelle proprement ambition, passion, qui tant qu'elle se tient dans les bornes de la prudence & de la justice, est toujours admirée dans le monde, & qui lors même qu'elle les passe & quelle est non-seulement injuste, mais extravagante, conserve encore quelquefois une certaine grandeur irrégulière qui éblouit l'imagination. De-là cette admiration générale pour les héros- & les conquérans, & même pour ces hommes

d'Etat dont les projets , quoique dénués de justice , étoient vastes & hardis , comme ceux des Cardinaux de Richelieu & de Retz. Les objets de l'avarice & de l'ambition ne diffèrent que parce que les uns sont grands & les autres petits. Une petite somme est pour un avare ce qu'est pour un ambitieux la conquête d'un Royaume.

2^o. Je dis en second lieu qu'il dépend de la précision & de l'exactitude des règles générales de savoir si elles doivent être entièrement le principe de notre conduite.

Les règles générales de presque toutes les vertus , celles qui déterminent les devoirs de la prudence , de la générosité , de la reconnoissance & de l'amitié , manquent à bien des égards de précision & d'exactitude ; elles sont sujettes à nombre d'exceptions , & il y faut tant de modifications qu'il n'est guères possible d'y conformer entièrement sa conduite. Les proverbes communs qui renferment des maximes de prudence étant fondés sur l'expérience universelle , sont peut-être les meilleures règles générales qu'on puisse donner sur cette vertu. Cependant il est clair qu'on tomberoit dans la pédanterie

la plus ridicule & la plus absurde , si on s'y attachoit littéralement & strictement. De toutes les vertus dont je viens de parler il n'y en a peut-être aucune dont les règles soient plus précises & souffrent moins d'exceptions que celles de la reconnoissance. Que nous devons , dès que nous le pouvons , rendre des services équivalens ou même supérieurs à ceux qu'on nous a rendus ; c'est une règle qui paroît fort simple , & peu sujette à exception. Cependant pour peu qu'on l'examine , on la trouvera inexacte , insuffisante & sujette à mille exceptions. Parce que votre bienfaiteur a pris soin de vous pendant votre maladie ; devez-vous le soigner quand il sera malade ? où devez-vous reconnoître son attention par quelque service d'un autre genre ? Si votre ami vous prête de l'argent dans un besoin , devez-vous lui en prêter quand il en manque ? combien , & quand lui en prêterez-vous ? sera-ce aujourd'hui , demain , ou le mois prochain ? & pour combien de tems le lui prêterez-vous ? Il est évident qu'il n'y a aucune règle générale par laquelle on puisse faire à toutes ces questions une réponse pré-

cise & applicable à tous les cas. La différence entre son caractère & le vôtre, entre les circonstances où il se trouve & celles où vous êtes peut être telle, qu'avec la plus parfaite reconnaissance de votre côté, vous pouvez refuser justement de lui prêter un sol; & tout au contraire, avec la meilleure envie de lui prêter ou de lui donner même dix fois plus qu'il ne vous a prêté, vous pouvez être accusé justement de la plus noire ingratitude & de n'avoir pas rempli la centième partie des obligations que vous lui avez. Avec tout cela comme les devoirs de la reconnaissance sont peut-être les plus sacrés parmi ceux que nous imposent les vertus bienfaisantes, les règles générales qui les déterminent sont aussi, comme je l'ai déjà dit, les plus exactes. Celles qui président aux actions qu'exigent l'amitié, l'humanité, l'hospitalité, la générosité, sont encore plus vagues & plus indéterminées.

Mais il est une vertu dont les règles générales établissent avec la plus grande précision quelles sont les actions extérieures qu'elle exige. Cette vertu est la justice. Ses règles sont

exactes au suprême degré , & n'admettent d'exceptions & de modifications que celles qui peuvent être fixées avec la même certitude & la même rigueur que les règles elles-mêmes , parce qu'elles sont fondées sur les mêmes principes qu'elles. Si je dois à un homme dix livres sterling , la justice veut que je lui rende précisément cette somme , soit au tems convenu , soit quand il me la redemandera. Ce que je dois faire , jusqu'où je dois le faire , le tems & le lieu où je dois le faire , toute la nature & les circonstances de l'action qui m'est prescrite sont fixées & déterminées. Ainsi quoiqu'il puisse y avoir de la petitesse & de la pédanterie à affecter de suivre trop rigoureusement les règles de la prudence & de la générosité , il n'y en a point à s'attacher strictement aux règles de la justice. On doit , au contraire , à celles-ci le respect le plus sacré , & les actions que cette vertu demande ne sont jamais faites si convenablement que quand le principal motif qui nous fait agir est une vénération religieuse pour les règles qui nous les prescrivent. Dans la pratique des autres vertus nous devons nous gouverner plutôt

par une certaine idée de convenance , par un certain goût pour un système particulier de conduite , que par aucun égard aux maximes & aux règles , & il faut moins considérer la règle en elle-même que le but & le fondement de la règle ; au lieu que dans l'observation de la justice , l'homme qui rafine le moins & qui tient le plus scrupuleusement aux règles générales , est celui qui est le plus recommandable & sur lequel on peut le plus compter. Quoique le but des règles de la justice soit de nous empêcher de nuire à notre prochain , ce peut être souvent un crime de les violer , lors même que nous pouvons prétendre avec quelque apparence de raison , qu'en les violant nous ne faisons tort à personne. Celui qui commence à chicaner ainsi , ne fût-ce qu'intérieurement , devient assez souvent , dès-là même , un malhonnête homme. Dès l'instant où il songe à se départir de l'attachement le plus ferme & le plus solide à ce que lui prescrivent ces inviolables préceptes , il ne mérite plus la confiance de personne , & on ne sauroit dire à quel degré de scélératesse il n'arrivera point. Un voleur croit qu'il ne fait pas de

mal en dérobant à des gens riches des choses dont ils peuvent se passer & qu'ils ne sauront peut-être jamais leur avoir été volées. L'adultère s' imagine qu'il n'en fait pas non plus quand il séduit la femme de son ami , pourvu que le mari ne soupçonne rien de l'intrigue , & que la paix reste dans la famille. Quand nous commençons une fois à donner dans ces raffinemens , il n'y a point de crime si énorme dont nous ne soyons capables.

Les règles de la justice peuvent être comparées avec celles de la grammaire , & les règles des autres vertus avec celles que donne la critique pour atteindre à l'élégance & au sublime dans la composition. Les unes sont exactes , précises & indispensables ; les autres sont vagues , fautives & indéterminées , & nous présentent plutôt une idée générale de la perfection à laquelle nous devons aspirer , qu'elles ne nous fournissent des moyens sûrs & infailibles d'y arriver. Un homme peut apprendre à écrire grammaticalement sans faire une seule faute contre les règles , & peut-être lui apprendroit-on de même à être juste. Mais il n'y a point de règles qui nous mè-

ment infailliblement à écrire d'une manière élégante ou sublime , quoiqu'il y en ait quelques-unes à l'aide desquelles nous pouvons rectifier & fixer en quelque sorte les idées vagues que nous aurions eûes sans cela touchant ces perfections du style ; & il n'y a point de règles non plus dont la connoissance nous mène infailliblement à nous conduire en tout avec prudence , ni à faire du bien , ni à montrer de la grandeur d'ame à propos , quoiqu'il y en ait quelques-unes qui peuvent servir à corriger & à fixer , à certains égards , les idées imparfaites que nous aurions eues sans cela de ces vertus.

Il peut arriver qu'avec la meilleure & la plus forte envie de mériter l'approbation nous nous trompions sur les règles de conduite , & qu'ainsi nous soyons égarés par le principe même qui doit nous servir de boussole. En vain nous attendrions-nous alors que les hommes approuvent entièrement nos démarches , ils ne peuvent entrer dans cette idée absurde de devoir qui nous a fait agir , ni ratifier aucune des actions qu'elle a produit. Il y a néanmoins quelque chose de respectable dans la conduite de celui qui se

détourne ainsi dans le chemin du vice par un faux sentiment du devoir , ou par ce que nous appellons une conscience erronée. Quelque fatale que puisse être son erreur , il trouvera encore dans les cœurs généreux & humains de la commisération plutôt que de la haine & du ressentiment. Ils plaindront la foiblesse de la nature humaine qui nous expose à de si malheureuses illusions , lors même que nous tendons le plus sincèrement à la perfection , & que nous nous efforçons de suivre les meilleurs principes qui puissent nous diriger. Les fausses notions de religion sont presque les seules causes qui puissent occasionner cette espèce de dépravation dans nos sentimens naturels , & ce principe qui donne la plus grande autorité aux règles du devoir , est le seul capable de fausser & de défigurer considérablement les idées que nous avons d'elles. En toute autre rencontre le sens commun suffit pour nous faire arriver , sinon à la convenance la plus exquise , du moins à quelque chose qui n'en sera pas fort éloigné ; & pourvu que nous ayons sérieusement la volonté de bien faire , notre conduite en gros sera

toujours louable. Tout le monde convient que la première règle du devoir est d'obéir à Dieu ; mais il y a une étrange différence entre les opinions sur les commandemens particuliers qui peuvent émaner de sa volonté. C'est pourquoi il faut user en ceci de la plus grande indulgence & de la plus grande tolérance ; car quoique le maintien de la société demande que les crimes soient punis quels qu'en aient été les motifs, un honnête homme les punira toujours avec répugnance , lorsqu'ils partent évidemment des notions fausses touchant les devoirs de la Religion. Il ne sentira jamais contre ceux qui les ont commis cette indignation qu'il sent contre les autres criminels ; il les plaindra plutôt , & il ira même quelquefois jusqu'à admirer leur constance malheureuse , & leur grandeur d'ame dans le tems même qu'il les punit. La Tragédie de Mahomet, une des plus belles de M. de Voltaire , nous représente fort bien quels doivent être nos sentimens pour les crimes nés de semblables motifs. Dans cette pièce on voit deux jeunes gens de différent sexe , avec les dispositions les plus innocentes & les plus vertueuses , & sans

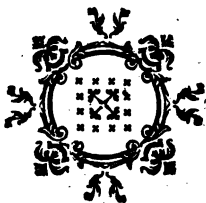
autre foiblesse que celle qui nous les rend plus chers , je veux dire , la tendresse qu'ils ont l'un pour l'autre ; on voit , dis-je , ces deux jeunes gens portés , par l'instigation des plus puissans motifs d'une fausse Religion , à commettre un meurtre abominable qui choque tous les principes de la nature humaine : la victime que Dieu marque pour ce sacrifice qu'il exige de leurs mains , & qu'il leur ordonne d'immoler , est un vénérable vieillard qui leur a témoigné à tous deux la plus tendre affection , pour lequel ils ont conçu la plus haute estime & la plus profonde vénération , quoiqu'il soit l'ennemi déclaré de leur culte , & qui enfin étoit réellement leur père , quoiqu'ils n'en fussent rien. Prêts à exécuter ce crime ils sont tourmentés par tous les divers & cruels mouvemens qui naissent du combat le plus violent entre des idées & des sentimens contraires , savoir d'une part l'idée de la nécessité de remplir un devoir indispensable de Religion , & de l'autre la compassion , la reconnoissance , le respect pour le grand âge & l'amour pour la vertu & l'humanité du personnage qu'ils vont sacrifier. La repré-

sensation de ces différens mouvemens forme un des plus intéressans spectacles & peut-être le plus instructif qui ait jamais été mis sur aucun théâtre. A la fin le rigoureux sentiment du devoir triomphe de toutes les aimables faiblesses de la nature ; ils commettent le crime qui leur est ordonné ; mais immédiatement après ils reconnoissent leur erreur , ils découvrent l'imposture qui les avoit trompés , & l'horreur , le remords & le ressentiment les déchirent. Ce que nous sentons pour ces deux infortunés , nous devons le sentir pour tous ceux qui s'égarent ainsi par des motifs religieux , bien entendu que nous soyons certains que la Religion ne sert pas de prétexte pour couvrir quelque une des plus détestables des passions humaines.

III. Comme un homme peut faire une mauvaise action par un faux sentiment du devoir , ainsi la nature peut quelquefois prendre le dessus & le porter à en faire une bonne contre ce faux sentiment. Pour lors nous ne pouvons être fâchés que le motif , qui , selon nous , devoit prévaloir , prévale en effet , quoique la personne même soit assez foible pour penser autrement.

Mais comme sa conduite n'est qu'un effet de sa foiblesse & nullement une suite de ses principes, nous sommes bien éloignés de lui rien accorder d'approchant d'une approbation complète. Un Catholique bigot, qui, durant le massacre de la St. Barthelemi, auroit été touché d'une compassion assez vive pour sauver quelques malheureux Protestans contre l'opinion où il étoit qu'il devoit les exterminer, n'auroit pas eu droit aux applaudissemens que nous lui aurions donné s'il avoit exercé la même générosité par principe; & avec une pleine approbation de lui-même. La douceur de son caractère pourroit nous plaire, mais nous ne laisserions pas de le regarder avec une sorte de pitié qui est incomparable avec l'admiration que s'attire la perfection de la vertu. C'est la même chose pour toutes les autres passions. Leur énergie ne nous fait aucune peine quand elle est convenable, & qu'elles triomphent à propos des fausses idées du devoir qui porteroient à les réprimer. Un Quakre dévot qui viendroit de recevoir un soufflet sur une joue, & qui au-lieu de rendre l'autre, oublieroit l'interprétation littérale du précepte

cepte de notre Sauveur , au point de donner une bonne correction à celui qui l'auroit insulté, ne nous feroit point désagréable. Sa promptitude nous divertiroit & nous feroit rire , & nous l'en aimerions davantage ; mais nous ne le regarderions nullement avec le respect & l'estime qui paroissent dûes à celui , qui , en pareilles circonstances , auroit agi convenablement par un juste sentiment de ce qu'il étoit à propos de faire. Il n'y a point d'action qui puisse être appelée proprement vertueuse hors celles qui sont accompagnées de l'approbation de soi-même.





QUATRIÈME PARTIE.

De l'effet de l'utilité sur le sentiment de l'approbation.



SECTION UNIQUE.



CHAPITRE PREMIER.

De la beauté que l'apparence d'utilité répand sur toutes les productions de l'art , & jusqu'où s'étend l'influence de cette espèce de beauté.

Ceux qui ont examiné avec quelque attention en quoi consiste la nature de la beauté , ont tous observé qu'une des principales sources dont elle vient est l'utilité. La commodité d'une maison ne plaît pas moins que sa régularité, & le spectateur est aussi choqué de voir un logement incommode que de voir différentes formes à des fenêtres qui

se correspondent , ou bien une porte qui n'est pas dans le milieu du bâtiment. Il n'y a personne qui n'ait remarqué que l'aptitude d'une machine ou d'un arrangement quelconque à produire l'effet qu'on s'en est proposé, jette sur le tout une certaine convenance , une certaine beauté qui en rendent la vue & l'idée même agréable.

La raison pourquoi l'utilité plaît , nous a été dernièrement expliquée par un Philosophe aimable & ingénieux* , qui joint la profondeur des idées à l'élégance de l'expression , & qui possède l'heureux & singulier talent de traiter les matières les plus abstraites , non - seulement avec la plus grande clarté , mais avec l'éloquence la plus animée. Selon lui un objet est agréable à celui qui le possède en ce qu'il lui suggère continuellement l'idée du plaisir & de la commodité qu'il est propre à lui procurer. Chaque fois que cet objet se présente il lui rappelle ce plaisir , & par-là il devient pour lui une source perpétuelle de sa-

* M. Hume

isfaction & de jouissance. Le spectateur entre par sympathie dans ces sentimens du possesseur & voit nécessairement l'objet sous le même aspect. Lorsque nous entrons dans les palais des Grands, nous ne saurions nous empêcher de songer à la satisfaction que nous aurions s'ils nous appartenoient, & si nous jouissions de toutes ces commodités ménagées avec tant d'esprit & tant d'art. On explique, par la raison contraire, pourquoi l'incommodité d'un objet le rend désagréable au possesseur & au spectateur.

Mais ce qui n'a, que je sache, encore été remarqué de personne, c'est qu'on fait moins de cas de la fin à laquelle sont destinées les productions de l'art que de l'aptitude ou de l'heureuse invention qui les y rend propres, & que cette exacte proportion des moyens imaginés pour donner tel plaisir ou telle commodité est plus estimée que la commodité ou le plaisir même auxquels ils sont destinés, & dans l'acquisition desquels il semble que tout leur mérite devrait consister. Il y a cependant mille occasions où l'on peut l'observer, & cela dans les plus grands intérêts de la vie humaine

comme dans les plus frivoles.

Qu'une personne entre chez elle & qu'elle y trouve tous les sièges au milieu de la chambre, elle se fâchera contre son valet; & plutôt que de les laisser dans ce désordre, elle prendra peut-être la peine de les adosser elle-même & de les ranger contre le mur. La seule convenance de cette arrangement vient de ce qu'il est plus commode d'avoir son plancher libre & débarrassé. Pour se procurer cette commodité elle se donne volontairement plus de peine qu'elle n'en auroit eu à s'en passer, puisque rien n'étoit plus aisé que de s'asseoir d'abord sur une des chaises, comme elle le fait probablement après les avoir placées. Il paroît donc que ce qui lui manquoit étoit moins cette commodité que l'arrangement qui la procure; c'est cependant cette commodité qui fait tout le mérite de l'arrangement & qui lui donne de la convenance & de la beauté.

Qu'un homme curieux de montres en ait une qui retarde de deux minutes par jour, il ne s'en souciera pas; il la vendra peut-être pour deux guinées & en mettra cinquante pour en avoir.

une qui ne retarde que d'une minute en quinze jours. Le seul usage des montres est cependant d'indiquer l'heure & de nous empêcher de manquer à nos engagemens, ou de prévenir tout autre inconvénient auquel nous exposerait notre ignorance à cet égard. Mais l'amateur de montres qui en si difficile, ne sera peut-être pas plus ponctuel qu'un autre, ni plus obligé par ses affaires à savoir l'heure qu'il est. Ce n'est donc pas tant cette connoissance qui l'intéresse que la perfection de la machine qui sert à la donner.

Combien de gens se ruinent en coiffichers d'un usage frivole ? ce qui leur plaît est moins l'utilité de ces bagatelles que leur aptitude à la procurer. Toutes leurs poches en sont pleines, & pour en porter un plus grand nombre ils en inventent de nouvelles, inconnues dans les habillemens ordinaires. Ils vont chargés d'une multitude de ces babioles qui en poids & souvent en valeur ne le cèdent point à la balle ordinaire d'un Juif, dont la plupart ne servent presque à rien, & parmi lesquels il n'y en a pas un seul dont on ne pût fort bien se passer en tout tems, & enfin dont

toute l'utilité ne vaut certainement pas la peine de les porter.

Ce principe n'influe pas seulement sur notre conduite par rapport à des objets frivoles. Il est souvent le motif secret des démarches les plus importantes & les plus sérieuses dans la vie publique & privée.

Un homme né pauvre , à qui le Ciel a fait , dans sa colère , le funeste présent de l'ambition , admire la condition des gens riches qu'il voit autour de lui. La chaumière de son père lui paroît trop petite pour s'en accommoder ; il trouve qu'il seroit beaucoup plus à son aise dans un palais ; il supporte avec peine la fatigue d'aller à pied ou de monter à cheval ; il voit ceux qui sont au-dessus de lui traînés dans des carrosses , & il imagine que s'il en avoit un il voyageroit plus commodément ; il se sent naturellement indolent & porté à n'employer que le moins qu'il est possible ses bras & ses mains pour se servir lui-même , & il juge qu'un nombreux domestique lui épargneroit bien de l'embarras. Il pense que s'il venoit à bout de se procurer toutes ces aises , il vivroit content & en repos , jouis-

fant de lui-même dans l'idée du bonheur & de la tranquillité de sa situation ; il est enchanté de la perspective éloignée d'une si grande félicité ; elle lui paroît comme une autre vie faite pour des êtres d'un rang supérieur ; dans la ferme résolution d'y arriver, il se dévoue pour jamais à la poursuite de l'opulence & de la grandeur ; & pour y parvenir il se donne plus de peines de corps & d'esprit dans un an, dans un mois, qu'il n'en auroit eu toute sa vie à s'en passer ; il cherche à se distinguer dans quelque profession laborieuse & travaille jour & nuit sans relâche à acquérir des talens supérieurs à ceux de ses compétiteurs ; il tâche ensuite de produire ces talens au grand jour, & la même assiduité qu'il a mise à les acquérir, il la met à solliciter dans toutes les occasions pour les faire employer. En conséquence il fait sa cour à tout le monde, obligeant ceux qu'il n'aime pas, & complaisant pour ceux qu'il méprise ; il court toute sa vie après l'idée d'un certain repos élégant & artificiel auquel il est possible qu'il n'arrive pas ; il lui sacrifie cette tranquillité qui en tout tems est en son pouvoir ; & s'il y parvient sur ses

vieux jours, il ne le trouvera nullement préférable au contentement & à l'humble sécurité auxquels il a renoncé pour lui. C'est alors, c'est quand il ne reste plus que la lie dans le calice de cette vie, que le corps usé par les fatigues & les maladies, & l'ame rongée & flétrie par le souvenir de mille contretems & de mille traverses qu'il croit avoir essuyé de l'injustice de ses ennemis & de la perfidie & de l'ingratitude de ses amis, il commence enfin à reconnoître que les richesses & la grandeur ne sont que des futilités aussi peu capables de contribuer au bien-être du corps & à la tranquillité de l'esprit que les colifichets des amateurs de bijoux, & que comme eux encore elles sont beaucoup plus à charge qu'utiles à celui qui en porte l'attirail avec soi. Toute la différence qu'il y a, c'est que les commodités que promettent les unes sont un peu plus visibles que celles des autres. Celles des palais, des jardins, des équipages & de la suite des Grands frappent tout le monde; nous n'avons pas besoin que le maître de ces choses nous montre leur utilité; nous y en-
trons de nous-mêmes, nous en jouis-

E 5

sons par sympathie , & en conséquence nous applaudissons à la satisfaction qu'elles sont propres à lui donner. Mais les avantages qu'on peut tirer d'un étui pour la bouche , ou tout autre bijou de cette espèce , ne sont pas si sensibles. Leur commodité peut être aussi grande , mais elle est moins frappante , & nous n'entrons pas si aisément dans la satisfaction de celui qui les possède. C'est par cette raison qu'ils ne sont pas des sujets de vanité si raisonnables que la magnificence , l'opulence & la grandeur ; & c'est en ce seul point que consiste la supériorité de ces derniers objets. Ils flattent plus l'amour de la distinction qui est si naturel à l'homme. Si quelqu'un étoit seul dans une île déserte , on pourroit douter lequel contribueroit le plus à son contentement , ou d'un palais , ou de cette collection de petits outils renfermés dans un étui pour la bouche. S'il vit en société , il n'y a plus de comparaison à faire , parce que nous avons toujours plus d'égard aux sentimens du spectateur qu'à ceux de la personne intéressée , & que nous considérons plutôt sa situation comme elle paroît aux autres que comme elle

lui paroît à elle-même. Si nous examinons cependant pourquoi le spectateur distingue avec admiration la condition d'un riche ou d'un grand, nous trouverons que c'est moins par les aïssances & les plaisirs dont il jouit supérieurement aux autres hommes, que par le nombre infini d'élégantes inventions de l'art destinées à lui en procurer. Il ne s'imagine pas lui-même qu'il est plus heureux que les autres, mais qu'il a plus de moyens pour l'être; & c'est la manière dont ces moyens sont ingénieusement & artistement disposés pour leurs fins qui est la principale source de notre admiration. Mais la longueur des infirmités & l'ennui de la vieillesse font disparoître les plaisirs des vaines & superficielles distinctions de la grandeur. Dans cet état il n'ont rien qui justifie les démarches pénibles dans lesquelles on s'est engagé pour les obtenir; on maudit l'ambition dans son cœur & on regrette vainement le repos & l'indolence de la jeunesse; on regrette des plaisirs qui se sont évanouis sans retour, & qu'on a follement sacrifiés pour des choses dont l'acquisition ne peut donner aucune satisfaction solide.

C'est sous ce misérable aspect que la grandeur se montre à tout homme que la mélancolie ou les infirmités réduisent à réfléchir attentivement sur sa situation , & à considérer ce qui manque réellement à son bonheur. La puissance & les richesses lui paroissent alors ce qu'elles sont , des machines énormes & d'un grand travail, imaginées pour donner au corps quelques aises de peu de conséquence , composées de ressorts frêles & délicats qui exigent la plus pénible attention pour en entretenir le jeu , & qui en dépit de tous nos soins sont prêts à se briser à chaque instant & à nous ensevelir sous leurs ruines. Ce sont d'immenses bâtimens qui demandent la vie entière d'un homme pour les élever , qui menacent d'écraser à tout moment celui qui les habite , & qui , pendant qu'ils sont sur pied , peuvent bien le garantir de quelques légers inconvéniens , mais non le défendre contre les grandes intempéries des saisons. Ils le mettront à couvert des pluies de l'été , non des tempêtes de l'hiver , & ils le laissent toujours autant & quelques fois plus exposé qu'auparavant à l'inquiétude , à la crainte , au

chagrin, aux maladies, aux dangers & à la mort.

Mais quoique cette philosophie mélancolique, si commune dans les tems de maladie & d'abattement, dégrade ainsi tous ces grands objets de nos desirs; dès que nous nous portons mieux, ou que nous sommes de meilleure humeur, nous ne manquons jamais de les regarder sous un aspect très-différent. Notre imagination, que la peine & le chagrin semblent confiner & concentrer en nous-mêmes; prend l'essor dans les tems de joie & de prospérité, & plane sur tous les objets qui nous environnent. Alors nous sommes charmés de l'air d'aisance & de commodité qui règne dans les palais des Grands, & nous admirons la manière dont chaque chose y est adaptée pour leur bien-être, pour prévenir leurs besoins, pour contenter leurs desirs, & pour amuser & divertir leurs fantaisies. Si nous considérons la satisfaction réelle qui revient de toutes ces choses indépendamment de la beauté de cette combinaison faite pour la procurer, elle nous paroîtra toujours souverainement frivole & méprisable. Mais nous la voyons

rarement dans ce jour abstrait & philosophique. Notre imagination la confond ordinairement avec l'ordre, le mouvement & l'harmonie du système, de la machine ou de l'économie qui la produisent. Les plaisirs de l'opulence & de la grandeur considérés dans cette vue complexe nous frappent comme quelque chose de beau, de noble & de grand qui vaut bien les peines & les soins qu'on se donne pour l'obtenir.

Et il est heureux que la nature nous en impose là-dessus. C'est cette illusion qui excite & tient continuellement en haleine l'industrie des hommes; c'est elle qui leur a montré à cultiver la terre, à bâtir des maisons, à fonder des Villes & des Républiques, à inventer & à perfectionner toutes les sciences & les arts qui ornent la nature humaine : c'est elle qui a changé toute la face du globe, qui a converti les forêts sauvages en d'agréables & fertiles plaines, & qui a fait de l'Océan, naturellement stérile & impraticable, un nouveau fond de subsistance & la grande route de communication entre toutes les Nations du monde. La terre, sollicitée par les tra-

vaux des hommes , a été obligée de rendre au double de sa fécondité naturelle , & d'entretenir un plus grand nombre d'habitans. C'est envain que le propriétaire orgueilleux & insensible promène ses yeux sur la vaste étendue de ses terres , & que , sans songer aux besoins de ses frères , il en consume tout le produit dans son imagination. Personne n'a jamais mieux vérifié que lui le proverbe ignoble & vulgaire par lequel on dit d'un homme qu'il a les yeux plus grands que le ventre. Il n'y a aucune proportion entre l'immensité de ses desirs & la capacité de son estomac qui ne contient pas plus que celui du dernier paysan. Il est forcé de distribuer l'excédent à ceux qui apprêtent de la manière la plus délicate le peu qu'il mange lui-même , à ceux qui lui bâtissent un palais où ce peu doit être consommé , à ceux qui lui fournissent ou qui tiennent en ordre toutes les différentes babioles qui sont employées dans l'économie de la grandeur ; tous pensionnaires qui tirent de son luxe & de son caprice la portion des nécessités de la vie qu'ils auroient attendue vainement de son humanité ou de sa

justice. Le produit du sol nourrit toujours à peu près le nombre d'habitans qu'il peut nourrir, les riches prennent seulement dans le tas ce qu'il y a de plus précieux & de plus agréable ; ils ne consomment guères plus que le pauvre, & en dépit de leur humeur intéressée & avide, quoiqu'ils ne pensent qu'à eux, qu'ils veuillent tout pour eux, & que le seul but qu'ils se proposent, en employant des milliers de bras pour défricher & améliorer leurs terres, soit la satisfaction de leurs vains & insatiables desirs ; ils en partagent nécessairement les fruits avec le pauvre. Guidez par une main invisible ils font des choses nécessaires à la vie, à peu près la même distribution qui auroit eu lieu si la terre avoit été divisée par égales portions entre tous ses habitans, & par-là ils contribuent sans le vouloir, sans le savoir, au bien de la société & à la propagation de l'espèce. Quand la Providence a partagé la terre entre un petit nombre d'hommes puissans, elle n'a ni oublié ni abandonné ceux qui paroissent avoir été exclus du partage, ils ont également part à tout ce qu'elle produit. Dans ce qui fait le

véritable bonheur de la vie humaine ils ne le cèdent en rien à ceux qui paroissent si fort au-dessus d'eux. Par rapport à la santé du corps & à la paix de l'ame tous les rangs sont à peu près de niveau ; & le mendiant qui se chauffe au soleil à côté du grand chemin , jouit d'une sécurité pour laquelle les Rois font la guerre.

Le même principe , le même amour de système & d'arrangement , la même considération pour la beauté de l'ordre , de l'art & de l'invention servent souvent à nous rendre recommandables ces institutions qui tendent à procurer le bien public. Lorsqu'un bon patriote entreprend de perfectionner quelque branche de l'administration civile , il n'agit pas seulement par sympathie avec le bonheur de ceux qui doivent retirer le fruit de son application. Ce n'est pas communément par compassion pour les rouliers & les charretiers qu'un homme zélé pour le bien public encourage la réparation des grands chemins. Lorsque la législation propose des prix & des récompenses aux manufactures de toiles ou de draps , elle se conduit rarement par la sympathie avec ceux qui portent

des habits chers ou à bon marché , encore moins par la sympathie avec le marchand ou le manufacturier. La perfection de la police , l'extension du commerce & des manufactures sont des objets nobles & magnifiques ; nous aimons à les contempler , & tout ce qui tend à leurs progrès nous intéresse. Ils font partie du grand système du Gouvernement , & par leur moyen , les roues de la machine politique semblent se mouvoir avec plus d'harmonie & de facilité. Nous prenons plaisir à considérer la perfection de ce grand & beau système , & nous ne sommes pas contents que nous n'ayons écarté tous les obstacles qui peuvent troubler ou embarrasser le moins du monde la régularité de ses mouvemens. Toutes les constitutions de Gouvernement , il est vrai , ne sont estimées qu'à proportion qu'elles tendent au bonheur des sujets. C'est-là leur fin & leur usage unique. Néanmoins par un certain esprit systématique , un certain amour de l'invention & de l'art , nous paroissions faire quelquesfois plus de cas des moyens que de la fin , & il semble que notre empressement à contribuer au bonheur de nos semblables

vient plutôt de l'envie d'améliorer & de perfectionner un beau systême que d'aucun sentiment immédiat de l'avantage qu'ils peuvent y gagner , ou de ce qu'ils ont à souffrir de l'inconvénient ou de l'abus que nous voulons réformer. Il y a eu des hommes possédés au souverain degré de l'esprit de patriotisme qui à d'autres égards n'ont jamais témoigné être fort sensibles à l'humanité. Il y a , au contraire , des gens extrêmement humains qui sont entièrement dépourvus de l'esprit patriotique. Chacun peut en trouver des exemples dans le cercle de ses connoissances. Qui eût jamais moins d'humanité que le célèbre législateur de la Russie ? Jacques I , au contraire , ce Prince d'un naturel si bon & si sociable , paroît avoir été presque insensible à la gloire & à l'intérêt de son pays. Voulez - vous réveiller l'industrie d'un homme presque mort à l'ambition ? ne lui représentez pas le bonheur des riches & des grands , ne lui dites pas qu'ils sont généralement à l'abri des injures de l'air , qu'ils ne connoissent point la faim , l'ennui ou tout autre besoin. Les plus éloquentes exhortations de cette espèce

feront peu d'effet sur lui. Si vous voulez le tenter faites-lui la description des divers appartemens de leurs palais & des commodités qui s'y trouvent, expliquez-lui l'usage des différentes parties qui composent leurs équipages, le nombre, l'ordre & les différens emplois de leurs domestiques. Si quelque chose est capable de lui faire impression, c'est ce tableau. Cependant toutes ces choses ne rendent qu'à les préserver du soleil & de la pluie, du froid, de l'ennui & du besoin. Voulez-vous planter de même la vertu patriotique dans le cœur de celui qui est indifférent aux intérêts de son pays? ne lui parlez pas des avantages supérieurs dont jouissent des sujets bien gouvernés, ne lui dites pas qu'ils sont mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris. Ces considérations prendront peu sur lui. Vous trouverez beaucoup plus de facilité à le persuader, si vous lui exposez le grand système de l'administration politique, si vous lui développez les rapports & les dépendances de ses différentes parties entre elles, leur subordination mutuelle & leur concours général au bonheur de la

société. Si vous lui montrez comment on pourroit introduire ce systême dans son pays, ce qui empêche qu'il ne s'y établisse à présent, comment on pourroit lever les obstacles qui s'y opposent & donner un mouvement plus liant & plus harmonieux aux ressorts de la machine du Gouvernement, de sorte qu'ils ne s'entre-choquent point & qu'ils ne retardent pas leur action mutuelle. Il n'est guères possible qu'un homme entende ces discours sans se sentir échauffé de quelque amour pour sa Patrie, au moins sentira-t-il dans le moment quelque desir d'écarter ces obstacles & de faire mouvoir une machine si belle & si bien combinée. Rien n'est plus favorable au progrès de l'esprit patriotique que l'étude de la politique, des différens systêmes du Gouvernement civil, de leurs avantages & de leurs inconvéniens, de la constitution de son pays, de sa situation, de ses intérêts avec les Nations étrangères, de son commerce, de ses forces aussi-bien que de ses désavantages; des dangers auxquels il est exposé, & de ce qu'il y auroit à faire pour remédier aux uns & le garantir des autres. Aussi n'y a-t-il point d'ouvrages

plus utiles que les recherches sur la politique, pourvu que ce qu'ils proposent soit raisonnable, juste & praticable. On peut dire même que les plus foibles & les plus mauvais ne sont pas tout-à-fait sans utilité; ils servent à réveiller la passion des hommes pour le bien public, & les excitent à chercher les moyens d'augmenter le bonheur de la société.

CHAPITRE II.

De la beauté que répand l'apparence d'utilité sur les caractères & les actions des hommes, & jusqu'où la perception de cette utilité peut être regardée comme un des principes originaux d'approbation.

LES caractères des hommes, ainsi que les productions de l'art & les institutions politiques, peuvent être propres à faire ou à troubler le bonheur tant de l'individu que de la société. Un caractère prudent, équitable, ferme, actif & tempérant promet de la

satisfaction & de la prospérité à celui qui le possède & à tous ceux qui sont liés avec lui ; le caractère téméraire , l'insolent , le paresseux , l'efféminé , le voluptueux , présage la ruine de l'individu & le malheur de ceux qui ont affaire à lui. Dans un esprit bien tourné il y a au moins toute la beauté qu'on trouve dans la plus parfaite machine imaginée pour produire l'effet le plus agréable ; & dans celui qui l'est mal , toute la difformité de l'invention la plus grossière & du plus mauvais goût. Y a-t-il une institution politique aussi avantageuse pour le bonheur des hommes que le règne de la sagesse & de la vertu ? Tout Gouvernement n'est qu'un moyen imparfait de suppléer à leur défaut. La sagesse & la vertu ont donc éminemment toute la beauté qui appartient au Gouvernement civil à raison de son utilité. De même il n'y a point d'administration civile aussi pernicieuse , aussi destructive que les vices des hommes , & les suites fatales d'un mauvais Gouvernement ne viennent que de ce qu'il nous défend mal de leur méchanceté.

On est particulièrement frappé de

la beauté ou de la laideur des différens caractères , entant qu'utiles ou nuisibles , quand on considère la conduite & les actions des hommes dans un point de vue abstrait & philosophique. Lorsqu'un Philosophe se met à examiner pourquoi l'humanité est approuvée & la cruauté condamnée, il ne se forme pas toujours clairement l'idée d'aucun acte particulier d'humanité ou de cruauté, mais il se contente ordinairement de l'idée vague & indéterminée attachée aux noms généraux de ces qualités. Or c'est seulement dans les exemples particuliers que la convenance ou la disconvenance, le mérite ou le démérite des actions sont faciles à saisir & à discerner, que nous appercevons distinctement l'accord ou la contrariété qu'il y a entre nos affections & celles de la personne qui agit, & que nous concevons pour elle en conséquence, ou une reconnoissance ou un ressentiment sympathique. Quand on contemple le vice & la vertu d'une manière générale & abstraite, les qualités par où ils excitent ces différens sentimens disparoissent en grande partie, & ces sentimens même ne sont pas

si aisés à démêler , au-lieu que les bons effets de la vertu & les funestes effets du vice semblent alors s'offrir d'eux-mêmes à la vue & en écartent , pour ainsi dire , toutes les autres qualités pour qu'on les distingue seuls & qu'on ne pense qu'à eux.

Le même agréable & ingénieux Auteur qui a expliqué le premier pourquoi l'utilité plaît , a été tellement frappé de cette vue abstraite & générale des choses , qu'il a réduit toute l'approbation que nous donnons à la vertu à la perception de cette espèce de beauté qui résulte de l'apparence d'utilité. Il prétend que les qualités de l'ame ne sont point agréables ou désagréables comme vertueuses ou vicieuses , mais comme utiles ou préjudiciables à la personne même ou aux autres. Et en effet la nature paroît avoir si heureusement combiné nos sentimens d'approbation & d'improbation avec l'avantage de l'individu & de la société qu'après l'examen le plus strict on trouvera , je pense , qu'ils vont toujours ensemble : nonobstant cela je crois pouvoir assurer que la vue de l'utilité ou du dommage n'est ni la première ni la principale source

de l'approbation ou du blâme. Il n'y a point de doute que ces sentimens n'acquièrent plus de force & de vivacité par la perception de la beauté ou de la difformité résultante de l'utilité ou du dommage. Mais je maintiens qu'ils ne laissent pas d'être originairement & essentiellement différens de cette perception.

Car en premier lieu il paroît impossible que l'approbation de la vertu soit un sentiment de la même espèce que celui par lequel nous approuvons un bâtiment commode & bien ordonné, ou que nous n'ayons d'autre raison de louer un homme que celle qui nous fait louer un cabinet de *Boule*.

En second lieu, si on approfondit la chose, on trouvera que l'utilité d'une disposition de l'ame est rarement le premier fondement de notre approbation, & que ce sentiment renferme toujours en soi celui de la convenance qui est totalement distinct de la perception d'utilité. C'est ce qu'on peut observer par rapport à toutes les qualités que nous appercevons comme vertueuses, tant celles qui, selon ce système, sont originairement estimées

comme utiles à nous - mêmes , que celles qui sont estimées à raison du bien qu'elles font aux autres.

Les qualités les plus utiles à nous-mêmes sont premièrement une raison & une intelligence supérieures, par lesquelles nous sommes capables de saisir les conséquences éloignées de toutes nos actions , & de prévoir l'avantage ou le préjudice qui doit nous en revenir ; secondement l'empire sur nous-mêmes qui nous donne la force de renoncer à un plaisir présent, ou d'endurer une peine actuelle , pour goûter un plus grand plaisir , ou éviter une plus grande peine dans la suite. C'est dans l'union de ces deux qualités que consiste la prudence , celle de toutes les vertus qui est la plus avantageuse à l'individu.

Nous avons déjà observé précédemment qu'une raison & une intelligence supérieures sont originairement approuvées à cause de leur justesse & de leur exactitude , & non simplement parce qu'elles sont utiles & avantageuses. C'est dans les sciences les plus abstraites , & particulièrement dans les Mathématiques transcendantes que la raison humaine a déployé sa

plus grande force , & qu'elle s'est fait le plus admirer. Mais l'utilité que l'individu ou le public peuvent tirer de ces sciences n'est pas fort sensible ; & pour la prouver il faut une discussion assez difficile à comprendre. Ce n'est donc point leur utilité qui a fait l'admiration publique ; à peine y songeoit-on avant qu'on fût obligé de répondre à ceux qui n'ayant point de goût pour ces sublimes découvertes cherchoient à les décrier comme vaines & inutiles,

Cet empire sur nous-mêmes par lequel nous réprimons nos appétits actuels pour les mieux satisfaire dans la suite , est approuvé de même autant parce qu'il est convenable que parce qu'il est utile. Quand cette vertu agit en nous , les sentimens qui président à notre conduite se rencontrent exactement avec ceux du spectateur. Il ne sent point les sollicitations de nos appétits présens ; le plaisir dont nous devons jouir dans une semaine ou dans un an l'intéresse tout autant que celui dont nous allons jouir dans le moment. De là vient que si nous sacrifions l'avenir au présent , notre conduite lui paroît souverainement absurde & extravagante , & qu'il ne peut en-

trer dans les principes qui nous font agir. Si , au contraire , nous nous abstenons d'un plaisir présent pour nous assurer de plus grands plaisirs dans l'avenir ; si nous agissons comme si l'objet éloigné nous intéressoit autant que celui qui frappe immédiatement nos sens ; alors comme nos affections répondent exactement aux siennes , il ne peut manquer d'approuver notre conduite ; & comme il fait par expérience combien peu de gens sont capables de commander ainsi à leurs passions , il la regarde avec surprise & avec admiration. De-là l'éminente estime que nous avons pour une ferme persévérance dans la pratique de la frugalité , dans l'exercice de l'industrie & de l'application , quoiqu'elles n'aient d'autre but que celui de faire fortune. Le courage & la résolution d'une personne qui agit ainsi , & qui , pour obtenir un grand avantage , quoiqu'éloigné , n'abandonne pas seulement les plaisirs présents , mais se soumet aux plus grandes fatigues de l'esprit & du corps , emportent nécessairement notre approbation. Cette vue de bonheur & d'intérêt propre qui règle sa conduite quadre exactement

avec l'idée que nous nous en formons naturellement ; il règne entre ses sentimens & les nôtres la plus parfaite correspondance , & une correspondance à laquelle nous ne devons pas raisonnablement nous attendre , vu l'expérience que nous avons de la foiblesse humaine. C'est pour cela que non contents d'approuver sa conduite nous allons jusqu'à l'admirer & à la juger digne de grands applaudissemens. Il n'y a que le témoignage intérieur qu'on se rend à soi-même de mériter cette approbation & cette estime qui mette un homme en état de se soutenir constamment dans ce plan de conduite. Le plaisir dont nous devons jouir dans dix ans nous touche si peu en comparaison de celui dont nous pouvons jouir à l'heure même , la passion qu'excite le premier est naturellement si foible au prix de l'émotion violente occasionnée par le second , que l'un ne pourroit jamais balancer l'autre sans le contrepoids formé par le sentiment de la convenance , & par la persuasion intime qu'on mérite l'estime & l'approbation de tout le monde en agissant d'une façon , & qu'en agissant de l'autre on n'est digne que de mépris & de blâme.

L'humanité , la justice , la générosité & l'amour du bien public , sont les qualités les plus utiles aux autres. Nous avons exposé ci-devant en quoi consiste la convenance de l'humanité & de la justice , & nous avons fait voir combien l'estime & l'approbation que nous leur donnons dépendent de la conformité qu'il y a entre les affections de l'agent & celles du spectateur.

La convenance de la générosité & de l'amour du bien public est fondée sur le même principe que celle de la justice. La générosité diffère de l'humanité. Ces deux qualités , qui , au premier abord paroissent alliées de si près , ne se trouvent pas toujours ensemble. L'humanité est la vertu d'une femme , la générosité celle d'un homme. Le beau sexe ordinairement beaucoup plus tendre que nous , est rarement aussi généreux. C'est une observation des loix civiles que les femmes ne font guères de donations *. L'humanité consiste dans cette exquise sensibilité qui fait entrer vivement le spec-

* *Rare mulieres donare solent.*

tateur dans les sentimens des personnes principalement intéressées ; de manière qu'il s'afflige de leurs souffrances, qu'il ressent leurs injures, & qu'il se réjouit de leur prospérité. Les actions qui supposent le plus d'humanité ne demandent, ni le renoncement à soi-même, ni l'empire sur ses passions, ni une grande force dans le sentiment de la convenance. Elles sont simplement ce que cette tendre sympathie nous porte à faire d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de la générosité. Pour être généreux il faut que nous sacrifions quelque grand & important intérêt personnel à un intérêt égal d'un supérieur ou d'un ami. Un homme résigne ses prétentions à un emploi qui étoit le grand objet de son ambition, parce qu'il imagine qu'un autre y a plus de droit par ses services : tel autre risque sa vie pour défendre celle d'un ami qu'il croit plus nécessaire au monde que la sienne : tous deux n'agissent point par humanité ou parce qu'ils sont plus sensibles à ce qui regarde autrui qu'à ce qui les concerne eux-mêmes. Ils considèrent ces intérêts opposés non dans le jour où ils leur

paroissent , mais dans celui où ils paroissent aux autres. Ce n'est pas eux , c'est le spectateur indifférent qui trouve plus intéressant que ce concurrent soit avancé , que la vie de cet ami soit conservée. Ainsi en se sacrifiant pour eux ils s'accommodent aux sentimens du spectateur , & par un effort de magnanimité ils agissent conformément à la manière dont les choses se montrent naturellement à la vue d'un tiers. Le soldat qui court à la mort pour sauver son Officier seroit peut-être fort peu touché de sa perte s'il étoit tué sans qu'il y eût de sa faute , & pourroit avoir plus de chagrin du moindre petit accident qui lui arriveroit personnellement. Mais quand il cherche à mériter des applaudissemens par une belle action & qu'il veut faire entrer le spectateur impartial dans les principes de sa conduite , il sent que pour tout autre que pour lui sa vie n'est rien en comparaison de celle de son supérieur , & qu'en s'immolant pour le sauver il agit tout-à-fait convenablement & selon les idées qui doivent se présenter naturellement à tous ceux qui sont neutres.

Il faut porter le même jugement des plus grands exploits de l'amour de la Patrie. Lorsqu'un jeune militaire expose sa vie pour le moindre petit aggrandissement des domaines de son Souverain, il ne s'y détermine point parce que l'acquisition de ce nouveau territoire est plus désirable pour lui que sa propre conservation ; car il fait plus de cas de sa vie que de la conquête d'un Royaume entier pour l'Etat qu'il sert. Mais quand il compare ces deux objets l'un avec l'autre au-lieu de les voir dans le jour où ils lui paroissent, il les apperçoit dans le jour où ils paroissent à la Nation pour laquelle il combat. L'issue de la guerre est pour elle de la plus grande importance, & la vie d'un particulier presque sans conséquence : dès qu'il se met à la place de ceux qu'il sert, il sent tout de suite qu'il ne peut être trop prodigue de son sang si en le répandant il peut contribuer à un succès qui leur importe tant. C'est à surmonter ainsi les plus forts penchans de la nature par le sentiment de la convenance & du devoir que consiste l'héroïsme de sa conduite. Il y a bien

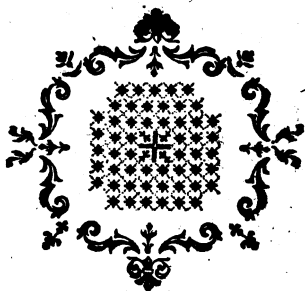
d'honnêtes Anglois , qui , dans leur vie privée , regretteroit plus la perte d'une guinée pour eux que celle de l'île Minorque pour la Nation , & qui , s'ils avoient pu défendre cette place , auroient plutôt sacrifié mille vies que de la laisser tomber au pouvoir des ennemis. Lorsque Brutus , l'ancien , conduisit ses enfans au dernier supplice parce qu'ils avoient conspiré contre la liberté naissante de Rome , il est clair que s'il n'eût consulté que son propre cœur , il eût sacrifié l'affection qui paroît la plus forte à la plus foible. Il dut être naturellement plus sensible à la mort de ses fils qu'à tout ce que Rome eût vraisemblablement souffert faute d'un si grand exemple. Mais au-lieu de les voir avec les yeux d'un père , il ne les vit qu'avec ceux d'un citoyen romain. Il entra si avant dans les sentimens de ce dernier caractère qu'il n'eut plus d'égard aux liens du sang qui l'unissoient si étroitement à eux. Or pour un citoyen romain les enfans de Brutus même n'étoient rien , dès qu'ils étoient mis en balance avec le plus petit intérêt de Rome. Dans ce cas & tous

les autres du même genre notre admiration est moins fondée sur l'utilité que sur la convenance inattendue & par conséquent noble, grande & sublime de pareilles actions. Cette utilité sans doute, quand on y réfléchit, y ajoute une nouvelle beauté & par-là les rend encore plus dignes de notre approbation ; mais cette beauté qu'aperçoivent principalement les gens de réflexion & de spéculation, n'est point ce qui met d'abord le prix à ces fortes d'actions dans les sentimens naturels du commun des hommes.

Tant s'en faut que le sentiment de l'approbation naisse de la perception de cette beauté d'utilité, qu'elle n'a pas le moindre rapport avec les sentimens des autres. S'il étoit possible que quelqu'un parvint à l'âge d'homme sans aucune communication avec ses semblables, ses propres actions pourroient néanmoins lui plaire ou lui déplaire à raison de ce qu'elles tendroient à procurer son bonheur ou à lui causer quelque dommage. Il pourroit appercevoir une beauté de cette espèce dans la prudence, la tempérance & la bonne conduite, & une difformité dans leurs

contraires ; il pourroit envisager son propre naturel & son caractère avec cette satisfaction que nous donne la vue d'une machine bien inventée ou avec le dégoût qu'inspire une autre machine sottement & mal-adroitemment imaginée. Cependant comme ces perceptions sont purement en matière de goût , & qu'elles ont toute la foiblesse & la délicatesse de cette espèce de perceptions sur lesquelles est fondée la justesse de ce qu'on appelle proprement le goût ; il y a grande apparence qu'un homme dans cette solitaire & misérable condition n'y feroit guères d'attention. Il est même certain que quand elles lui viendroient à l'esprit elles ne feroient pas sur lui la même impression que s'il avoit vécu en société. Il ne feroit jamais humilié par la honte à la vue de cette difformité , ni encouragé par ces secrets applaudissemens d'une ame qui triomphe de se sentir la beauté contraire ; il ne connoîtroit , ni la joie de mériter des récompenses , ni la frayeur qui accompagne le soupçon d'avoir mérité des châtimens. Tous ces sentimens supposent l'idée d'un autre être

qui est le juge naturel de la personne qui les a , & ce n'est que par sympathie avec les décisions de cet arbitre de notre conduite , que nous pouvons concevoir le triomphe attaché aux applaudissemens , ou la honte inséparable du blâme qu'on se donne intérieurement à soi-même.





CINQUIEME PARTIE.

De l'influence de la coutume & de la mode sur les sentimens de l'approbation & de l'improbation morales.



SECTION UNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'influence de la coutume & de la mode sur les notions que nous avons de la beauté & de la difformité.

OUTRE les principes dont j'ai déjà fait l'énumération il y en a d'autres qui influent considérablement sur les sentimens moraux & qui sont les principales causes des opinions irrégulières & discordantes qui règnent dans différens siècles & différentes Nations touchant ce qui est digne de louange ou

de blâme. Ces principes sont la coutume & la mode qui étendent leur empire sur tous nos jugemens concernant toute espèce de beauté.

Lorsqu'on a vu souvent deux objets ensemble , l'imagination s'habitue à passer aisément de l'un à l'autre ; dès que le premier paroît nous comparons que l'autre va suivre. D'eux-mêmes ils se rappellent mutuellement dans notre esprit , & l'attention s'y porte facilement. Quand il n'y auroit aucune beauté dans leur union sans la coutume , dès qu'elle les joint ensemble , nous sentons de la disconvenance dans leur séparation ; nous pensons que celui qui va sans son compagnon ordinaire ne va pas bien ; nous trouvons à redire quelque chose que nous attendions , & cela dérange l'ordre habituel de nos idées. Nous trouvons , par exemple , qu'il manque quelque chose à un habit , si nous n'y voyons pas le plus inutile des ornemens qui l'accompagnent d'ordinaire , & un seul bouton de moins sur la basque lui donne un air de mauvaise grace. Lorsqu'il y a une convenance naturelle dans leur union , la coutume fortifie le sentiment que nous en avons & fait

qu'un autre arrangement nous paroît encore plus désagréable. Ceux qui sont accoutumés à voir des choses de bon goût sont choqués de ce qui est fait lourdement & grossièrement. Ceux qui sont accoutumés à vivre dans l'ordure & le dérangement perdent tout sentiment de l'élégance & de la propreté. Les modes en fait de meubles & d'habillemens paroissent ridicules aux étrangers & bonnes au peuple qui les suit.

La mode est différente de la coutume, ou plutôt elle en est une branche particulière. La mode n'est pas ce que tout le monde porte, mais ce que portent les gens d'un rang ou d'un caractère distingué. Les manières aisées, agréables & imposantes des Grands jointes à la richesse & à la magnificence ordinaires de leur habillement prêtent de la grace à toutes les formes qu'il leur plaît d'y donner. Tant qu'ils ne changent pas cette forme, elle est liée dans notre imagination avec l'idée de quelque chose de galant & de magnifique, &, quoique très-indifférente en elle-même, elle semble avoir aussi à raison de ce rapport de l'élégance & de la beauté. La

quittent-ils ? elle perd aussi-tôt toute sa grace , & comme elle est reléguée parmi les gens du bas étage , elle semble contracter quelque chose de leur bassesse & de leur mauvais goût.

Tout le monde convient que les habits & les meubles sont entièrement sous l'empire de la mode & de la coutume. Mais l'influence de ces principes ne se borne pas à une sphère aussi étroite. Elle s'étend généralement à tous les objets du goût , à la musique , à la poésie , à l'architecture. Les modes pour le meuble & l'habillement changent continuellement , & l'expérience nous convainc que telle mode , admirée il y a cinq ans & ridicule aujourd'hui , devoit sa vogue à cette inconstance. Les habits & les meubles sont faits de matières peu durables. Un habit d'une jolie forme est passé au bout d'un an , & , comme mode , il ne peut perpétuer plus long-tems , cette forme. Les meubles résistent plus & la mode n'en passe pas si vite ; c'est l'affaire de cinq ou six ans pour une révolution , & il ne faut pas vivre long-tems pour en voir plusieurs en sa vie. Les productions des autres arts sont plus durables , & lorsqu'elles sont heureusement imaginées , elles peuvent

perpétuer long-tems la manière de leur composition. Un bel édifice subsiste pendant des siècles ; un air de musique bien fait se transmettra successivement à plusieurs générations ; & un Poëme bien écrit peut durer autant que le monde , & chacune de ces productions continuer plusieurs siècles de suite à donner la vogue au style , au goût & à la manière particulière de leur composition. Peu d'hommes ont vu arriver de leur tems de grands changemens dans aucun de ces arts ; peu d'hommes ont assez d'expérience ou de connoissance des modes usitées dans les tems ou les Nations éloignées pour être parfaitement réconciliés avec elles & juger sans partialité entr'elles & les usages de leur siècle & de leur pays. Aussi voit-on peu d'hommes disposés à reconnoître que la coutume & la mode influent beaucoup sur les jugemens qu'ils portent de la beauté des productions de ces différens arts. Ils croient plus volontiers que les règles qui doivent guider les Artistes sont fondées sur la raison & la nature , & non sur l'habitude & le préjugé. Cependant une légère attention suffiroit pour les dissuader , & pour leur mon-

trer que la puissance de la coutume & de la mode n'est pas plus absolue sur le meuble & l'habillement que sur l'architecture, la poésie & la musique.

Peut-on donner, par exemple, une raison pourquoi le chapiteau dorique doit être mis sur une colonne qui ait pour hauteur huit de ses diamètres, la volute ionique sur une qui en ait neuf, & les feuilles corinthiennes sur une qui en ait dix ? La convenance qui les fait adapter à une colonne plutôt qu'à l'autre ne peut être fondée que sur l'habitude & la coutume. L'œil accoutumé à voir telle proportion avec tel ornement ne seroit pas content s'il voyoit l'une sans l'autre. Chacun de ces cinq ordres a ses ornemens particuliers qui ne peuvent être changés contre d'autres sans choquer tous ceux qui ont quelque connoissance des règles de l'architecture. Selon quelques Architectes les anciens ont effectivement assigné à chaque ordre ses ornemens propres avec un discernement si délicat & si sûr, qu'il seroit impossible de leur en substituer d'autres également fortables. Il paroît cependant un peu difficile à concevoir

que ces formes , quoique très-agréables sans doute , soient les seules qui aillent bien avec ces proportions , & qu'il n'y en ait pas cinq cens autres qui auroient été tout aussi bien avant que la coutume eût consacré celles-là. Au reste quand la coutume a établi des règles particulières pour bâtir on seroit fou de vouloir les changer pour d'autres qui ne vaudroient pas mieux ou qui ne vaudroient guères mieux. Quelque agréable & commode que fût un habit , un homme se rendroit ridicule de le porter publiquement s'il étoit tout différent des habits qu'on porte , & il semble qu'il ne seroit pas plus sage d'orner une maison d'une manière toute différente de celle qu'autorisent la coutume & la mode , quand les nouveaux ornemens qu'on y mettroit surpasseroient un peu en élégance & en beauté la décoration qui est en usage.

Selon les anciens Rhéteurs la nature a affecté certaine mesure ou vers à chaque genre d'écrire , comme exprimant naturellement le caractère , le sentiment ou la passion qui doit y dominer. Tel vers , disent-ils , est propre pour le genre sérieux , tel autre

pour l'enjoué , & ce feroit commettre la plus grande irrégularité que de les employer l'un pour l'autre. Mais quoique ce principe ait en lui-même le plus grand air de probabilité ; il est démenti par l'expérience de nos siècles modernes. Les Tragédies de Racine & la Henriade de Voltaire sont toutes en vers héroïques de la même mesure que nos vers burlesques Anglois. En revanche le vers burlesque François est le même que le vers de dix syllabes Anglois. La coutume est cause qu'une Nation associe des idées de gravité , de sublime & de sérieux à telle mesure à laquelle un autre peuple joint tout ce qui est gai , comique & enjoué. Rien ne paroîtroit plus absurde en Anglois qu'une Tragédie écrite en vers Alexandrins , & en François qu'un ouvrage de cette nature en vers de dix syllabes.

Un Artiste éminent peut faire une révolution considérable dans les modes établies dans chacun de ces arts & introduire un nouveau goût de poésie , de musique ou d'architecture. Comme l'habit d'un homme aimable & d'un rang distingué porte sa recommandation , & que tout fantasque

& singulier qu'il peut être, il trouve bientôt des admirateurs & des imitateurs ; de même les perfections d'un grand maître accréditent ce qu'il a d'original, & sa manière devient le style dominant dans l'art qu'il exerce. Le goût des Italiens en musique & en architecture a subi un changement notable depuis cinquante ans par l'imitation des singularités de quelques grands Musiciens ou Architectes. Quintilien accuse Sénèque d'avoir corrompu le goût des Romains & d'avoir mis des agrémens frivoles à la place d'une éloquence mâle & d'une raison majestueuse. D'autres ont fait le même reproche à Salluste & à Tacite quoique dans un autre genre. On prétend qu'ils ont donné la vogue à un style qui quoique extrêmement concis, élégant, énergique, & même poétique, manquoit d'aisance, de simplicité & de naturel & étoit évidemment le fruit de l'affectation la plus recherchée & la plus étudiée. Que de grandes qualités ne faut-il pas dans un écrivain pour qu'il plaise, même par ses défauts ? après la gloire d'épurer le goût de sa Nation, le plus grand honneur est peut-être de le corrompre. M. Pope & le

Docteur Swift ont introduit une nouvelle manière dans toutes les Poësies rimées qui ont paru depuis eux , l'un dans les grands vers , l'autre dans les petits. La finesse de Butler a fait place au naturel de Swift ; la liberté vagabonde de Dryden , & la correcte, mais souvent ennuyeuse & prosaïque langueur d'Adisson ne sont plus des modèles. Tous les grands vers sont actuellement écrits d'après la nerveuse précision de M. Pope.

Ce n'est pas seulement sur les productions des arts que la mode règne, elle gouverne de même nos jugemens par rapport à la beauté des objets naturels. Combien de formes variées & opposées qui sont réputées belles dans différentes espèces de choses ! Les proportions qu'on admire dans un animal diffèrent entièrement de celles qu'on estime dans un autre. Chaque classe d'êtres a sa conformation particulière qu'on approuve , & une beauté propre distincte de celle de toute autre espèce. C'est là-dessus que le savant Jésuite Buffier * a décidé que la beauté

* Cours des Belles-Lettres : Traité des premières Vérités, Ch. XIII.

de chaque objet consiste dans la forme & la couleur les plus communes parmi les objets de sa sorte. Ainsi dans la figure humaine la beauté de chaque trait gît dans un certain milieu entre les figures qui sont laides par excès ou par défaut. Un beau nez, par exemple, est celui qui n'est ni trop long ni trop court, ni trop droit ni trop crochu, mais qui tient le milieu entre les extrêmes & qui en diffère moins qu'ils ne diffèrent les uns des autres. C'est la forme à laquelle il semble que la nature ait visé dans tous, dont elle s'écarte en mille manières, qu'il est rare qu'elle attrape exactement, & à laquelle ressemblent toujours beaucoup toutes celles qui s'en éloignent. Lorsqu'on a tiré plusieurs copies d'un modèle, quoiqu'elles puissent l'avoir manqué à certains égards, toutes ont plus de ressemblance avec lui qu'elles n'en ont entr'elles. Dans toutes on reconnoît un caractère général de l'original. Celles qui l'expriment moins sont les plus singulières & les plus bizarres, & quoique fort peu le rendent exactement, les plus fidèles ressemblent davantage aux plus négligées que celles-ci ne ressemblent les unes aux

autres. De même ce qu'il y a de plus beau dans chaque espèce de créature est ce qui porte la plus forte empreinte du caractère général de la composition de l'espèce, & qui ressemble davantage à la plus grande partie des individus compris dans sa classe. Les monstres, au contraire, ou les objets parfaitement difformes, sont toujours les plus singuliers & les plus bisarres, & ressemblent le moins au général de l'espèce à laquelle ils appartiennent. Ainsi la beauté, qui, en un sens, est la chose du monde la plus rare, parce qu'il n'y a que fort peu d'individus dont la forme tienne précisément le milieu; est, dans un autre sens, la chose la plus commune, parce que les individus qui s'en éloignent tiennent beaucoup plus d'elle qu'ils ne tiennent les uns des autres. Par conséquent la forme la plus ordinaire est la plus belle selon cet Auteur. Et de là vient qu'il faut de l'usage & de l'expérience dans la contemplation de chaque espèce d'objets pour juger de sa beauté & savoir ce qui constitue la forme moyenne & la plus ordinaire. Avec le discernement le plus exquis pour juger de la beauté de l'espèce hu-

maine , on n'est pas plus habile à juger de la beauté des fleurs , des chevaux ou de toute autre sorte de choses. C'est par la même raison que les idées de beauté varient dans différens climats selon la variété des coutumes , des diverses manières de vivre & selon les causes & les circonstances qui donnent une autre conformation générale à chaque espèce. La beauté d'un cheval More n'est pas précisément la même que celle d'un cheval Anglois. Quelle différence dans les idées de différentes Nations touchant la beauté de la taille , & du visage ! sur la côte de Guinée la blancheur du teint est une difformité , les grosses lèvres , un nez plat y sont des agrémens. Chez quelques Nations on admire universellement les longues oreilles qui pendent jusques sur les épaules. A la Chine si une femme a le pied assez grand pour marcher , elle passe pour un monstre de laideur. Quelques sauvages compriment la tête de leurs enfans entre quatre planchettes tandis que les os sont encore tendres & cartilagineux afin de lui donner une forme quarrée. Les Européens sont étonnés de cette pratique absurde & barbare à laquelle quelques Mission-

naires ont attribué l'étrange stupidité des peuples qui l'employent ; mais en condamnant ces Sauvages , ils ne prennent pas garde qu'il n'y a que peu d'années que les femmes en Europe s'efforçoient encore de réduire par une compression violente l'agréable rondeur de leur taille à une forme quarrée de la même espèce , & que malgré la gêne & les maladies qu'on savoit être occasionnées par cet usage , il n'a pas laissé de plaire , pendant plus d'un siècle , aux Nations les plus civilisées qui aient peut-être jamais existé.

Tel est le système de cet ingénieux & savant Jésuite sur la nature de la beauté , qui , par conséquent emprunte , selon lui , tous ses charmes des impressions habituelles que la coutume a faites sur l'imagination par rapport à chaque espèce de choses. Je ne puis cependant me persuader que tout sentiment de la beauté , même extérieure , soit entièrement fondé sur la coutume. L'utilité d'une forme , son aptitude aux fins auxquelles elle est destinée lui donnent un mérite & un agrément réels indépendamment de la coutume. Certaines couleurs plaisent plus que d'autres dès la première fois qu'on

les voit ; une surface unie est plus agréable qu'une surface raboteuse ; la variété qu'une monotone & ennuyeuse uniformité. Une variété bien ménagée où chaque nouvel objet paroît amené par celui qui le précède , & où toutes les parties qui se joignent semblent avoir entr'elles quelque rapport naturel , flatte certainement plus qu'un assemblage confus d'objets découfus. Mais quoique je ne puisse reconnoître la coutume pour le seul principe de la beauté , j'admets cependant la vérité de cet ingénieux systême jusqu'au point d'accorder qu'à peine y a-t-il une forme extérieure assez belle pour nous plaire , si la coutume est contr'elle & si elle ne ressemble à rien de ce qui nous est familier dans chaque espèce particulière ; ou qu'il n'y en a point de si laide qui ne nous plaise , si la coutume est pour elle ou que nous soyons habitués à la voir dans chaque individu de l'espèce dont elle est.



CHAPITRE II.

De l'influence de la coutume & de la mode sur les sentimens moraux.

P UISQUE nos sentimens touchant la beauté de tout genre sont si fort à la merci de la coutume & de la mode , on ne peut s'attendre que la beauté de la conduite soit tout-à-fait hors de leur puissance. Leur influence est pourtant moins considérable ici que par-tout ailleurs. Il n'y a peut-être pas une seule forme d'objets extérieurs, quelque absurde & bizarre qu'elle soit, que la coutume ne fasse supporter ou que la mode ne rende même agréable. Mais il n'est point de coutume qui puisse nous réconcilier avec les caractères & la conduite d'un Néron ou d'un Claude, point de mode qui puisse nous les faire aimer. L'un sera toujours un objet d'horreur & de haine, l'autre de mépris & de dérision. Les principes de l'imagination d'où dépend le sentiment de la beauté sont foibles & délicats de leur nature & peuvent être facilement altérés par l'habitude

& l'éducation ; mais les sentimens de l'approbation ou de la désapprobation morale sont fondés sur les passions de la nature humaine qui ont le plus de force & de vigueur. On peut leur donner un mauvais pli , mais on ne peut jamais les rompre ou les pervertir entièrement.

Quoique le pouvoir de la coutume & de la mode sur les sentimens moraux ne soit pas si despotique , il est d'ailleurs parfaitement semblable à celui qu'elles exercent dans le reste de leur domaine. Lorsqu'elles s'accordent avec les principes naturels du juste & de l'injuste , elles ajoutent à la délicatesse de nos sentimens , & augmentent l'horreur que nous avons pour tout ce qui avoisine le mal. Ceux qui sont élevés avec non pas ce qu'on appelle communément , mais ce qui est réellement la bonne compagnie ; qui ne sont accoutumés à voir que la justice , la modestie , l'humanité & le bon ordre parmi ceux qu'ils estiment & qu'ils fréquentent , sont plus choqués de tout ce qui paroît aller contre les règles que ces vertus prescrivent. Ceux , au contraire , qui ont eu le malheur de passer leur jeunesse au milieu de la vio-

lence , du libertinage , de la fourberie & de l'injustice , perdent tout sentiment , sinon de la disconvenance d'une telle conduite , au moins de son affreuse énormité , ou de la vengeance & de la punition qu'elle mérite. Familiarisés dès l'enfance avec le désordre , la coutume leur en fait contracter une habitude si forte , qu'ils sont disposés à le regarder comme ce qu'on appelle la vie du monde , comme quelque chose qu'on peut & qu'on doit même pratiquer , si l'on ne veut point être la dupe de sa propre bonne foi & de sa probité.

La mode accrédite aussi quelquefois certains dérèglements & discrédite , au contraire , des qualités estimables. Sous le règne de Charles II. c'étoit un certain degré de libertinage qui étoit la marque caractéristique d'une belle éducation. Selon les idées de ce tems il étoit lié avec la générosité , la sincérité , la loyauté , la grandeur d'ame , & il annonçoit un galant homme & non un puritain. D'un autre côté la sévérité de mœurs & la régularité de conduite n'étoient nullement du bon ton , & se trouvoient jointes dans l'imagination de ce siècle avec le jargon ,

la ruse , l'hypocrisie & des manières basses. De tout tems les vices des Grands sont en possession de plaire aux esprits superficiels qui les lient, non-seulement avec l'éclat de la fortune ; mais avec les vertus éminentes qu'ils attribuent à leurs supérieurs, avec l'esprit de liberté & d'indépendance , la franchise , la générosité , l'humanité & la politesse. Ils n'ont , au contraire , que du dégoût & du mépris pour les vertus des gens du commun , pour leur étroite frugalité , leur industrie laborieuse & leur rigide attachement aux règles ; ils les joignent dans leur idée avec la bassesse de l'état où ces qualités se trouvent d'ordinaire , & avec de grands vices dont ils supposent qu'elles sont accompagnées , avec un caractère vil & lâche , méchant , menteur & voleur.

Les objets dont s'occupent les divers états & professions de la vie étant fort différens , on y devient sujet à des passions fort différentes aussi , & il se forme dans chacun de ces états un caractère & des mœurs qui lui sont particuliers & que nous comptons y trouver parce que l'expérience nous les y a montrés. Mais comme dans

toute espèce de chose rien ne nous plaît tant que cette conformation moyenne , qui , dans chaque partie & chaque trait , s'accorde le plus exactement avec le modèle que la nature semble s'être proposé pour la conformation même de l'espèce ; de même dans chaque rang & , pour ainsi dire , dans chaque espèce d'hommes , ce qui nous plaît davantage est de voir que l'individu n'a ni trop ni trop peu du caractère ordinaire aux gens de sa condition & de sa situation. Nous disons qu'un homme doit avoir l'air de ce qu'il est ; cependant la pédanterie dans chaque profession est désagréable. On attribue , par la même raison , différentes mœurs aux différens périodes de la vie. Nous attendons de la vieillesse cette gravité & cette modération que les infirmités , la longue expérience & l'affoiblissement des passions rendent également naturelles & respectables ; nous comptons voir dans la jeunesse cette sensibilité , cette gaieté , ce feu , cette vivacité que l'habitude nous fait attendre des impressions vives que font tous les objets intéressans sur les organes tendres & inexpérimentés de cet âge. Les jeunes & les vieux cepen-

dant peuvent avoir trop de ces qualités qui les distinguent; on n'aime ni la pétulante légèreté de la jeunesse, ni l'immobile apathie de la vieillesse. Les plus aimables d'entre les jeunes gens sont ceux qui, comme on dit, tiennent quelque chose de la vieillesse, & parmi les vieillards, ceux qui ont retenu quelque chose de la gaieté de la jeunesse. Mais il ne faut pas qu'ils tiennent trop les uns des autres. On pardonne à un vieillard d'être extrêmement froid & formaliste, ce qui est ridicule dans un jeune homme; on passe aux jeunes gens d'être vains, évaporés & sans souci, défauts qui rendent la vieillesse méprisable.

Il peut y avoir une convenance indépendante de la coutume dans le caractère & les mœurs que la coutume même nous fait attribuer à chaque rang & à chaque profession, de sorte que nous les approuverions pour eux mêmes, si nous entrions dans les diverses circonstances qui doivent affecter naturellement ceux de tel état ou de telle profession en particulier. Pour que la conduite d'une personne soit convenable, il ne suffit pas qu'elle soit assortie à une circonstance de sa

situation , elle doit l'être à toutes celles qui , lorsque nous nous mettons à sa place , nous paroissent mériter son attention. Si elle s'occupe tellement d'une de ces circonstances qu'elle néglige le reste , nous désapprouvons sa conduite parce que ne répondant pas entièrement à sa situation nous ne pouvons y entrer complètement. Cependant le degré d'émotion qu'il témoigne pour l'objet qui l'intéresse le plus n'excede peut-être pas ce que nous approuverions avec une pleine sympathie dans celui dont l'attention ne seroit dûe à aucun autre objet. Dans la vie privée un père n'est point blâmé de témoigner sur la perte de son fils un regret & une tendresse qui seroit impardonnable dans un Général à la tête d'une armée , où la gloire & le salut de la République demandent une si grande partie de ses soins. Comme l'attention des hommes de différentes professions doit être ordinairement appliquée à des objets différens , il se forme de-là naturellement différentes passions habituelles , & quand nous nous mettons dans leur situation , nous devons sentir que chaque occurrence doit les affecter naturellement

plus ou moins selon que l'émotion qu'elle excite favorise ou combat leurs habitudes & le caractère de leur esprit. On ne peut s'attendre à voir la même sensibilité aux plaisirs & aux amusemens de la vie dans un homme d'église que dans un homme d'épée. Celui qui par sa fonction particulière est chargé d'entretenir dans l'esprit des hommes la pensée d'un redoutable avenir, qui est préposé pour leur montrer les suites funestes de chaque action par laquelle ils s'écartent des règles du devoir, & qui doit lui-même donner l'exemple de la plus exacte régularité; celui-là est porteur de nouvelles qu'il ne convient pas d'annoncer légèrement & avec indifférence. Son esprit est continuellement trop occupé d'idées grandes & imposantes pour laisser aucune ouverture aux impressions de ces objets frivoles qui remplissent la tête des gens gais & dissipés. Ainsi nous sentons sans difficulté qu'indépendamment de la coutume il y a de la convenance dans les mœurs que la coutume même attache à cette profession, & que rien n'est plus sortable au caractère d'un Ecclésiastique que cette sévérité grave, austère & ré-

fléchie que l'habitude nous fait attendre de sa conduite. Ces observations se présentent si naturellement, qu'à peine y a-t-il un homme assez étourdi pour ne les avoir pas faites quelques-fois & ne s'être pas ainsi rendu compte à lui-même des raisons pourquoi il approuvoit le caractère ordinaire aux personnes de cet ordre.

Le fondement du caractère ordinaire de quelques autres professions ne se découvre pas de même, & l'approbation que nous lui donnons porte entièrement sur l'habitude, sans être confirmée ni fortifiée par aucune réflexion de ce genre : nous sommes accoutumés, par exemple, à joindre à la profession des armes l'idée d'un caractère gai, léger, cavalier & dissipé. Cependant s'il s'agissoit de voir quelle est l'humeur ou le ton le plus convenable à cette situation, nous serions peut-être portés à décider qu'un tour d'esprit sérieux & réfléchi seroit beaucoup mieux à des gens dont la vie est continuellement exposée à des dangers particuliers, & qui, par cette raison, devraient être beaucoup plus occupés que les autres hommes de la pensée de la mort & de ses suites. Cepen-

dant c'est probablement cette circonstance qui est la cause que le tour d'esprit opposé domine dans le militaire. Il faut un si grand effort pour surmonter la crainte de la mort quand on l'envisage fixement & attentivement, que ceux que leur état y expose toujours, trouvent qu'il est plus aisé d'en détourner entièrement la vue & de se jeter entre les bras de la sécurité & de l'indifférence, en se livrant à toutes sortes d'amusemens & de dissipations. Un camp n'est pas l'élément d'un homme soucieux & mélancolique. Les personnes de ce tempérament sont souvent très-déterminées & capables par un effort d'affronter courageusement une mort inévitable. Mais la tension qu'exige un pareil effort pour se soutenir à un certain degré, & la vue d'un danger certain, quoique moins éminent, épuisent à la longue les forces de l'ame, la jettent dans l'abattement & la mettent hors d'état de jouir d'aucun bonheur. Ceux qui se tirent le mieux de ces circonstances sont les gens gais & sans souci qui ne sont jamais dans le cas de faire de grands efforts sur eux-mêmes, qui prennent galamment le parti de ne

jamais regarder devant eux , mais de noyer toute inquiétude de leur état dans la joie & les plaisirs. Dès qu'un Officier n'a plus de danger extraordinaire à craindre il court grand risque de perdre bientôt son esprit de dissipation & de gaieté. Le Capitaine d'une Garde Bourgeoise est communément un animal aussi sobre , aussi soigneux & aussi intéressé que le reste de ses concitoyens. C'est pour cela qu'une longue paix est très-propre à diminuer la différence entre le caractère civil & militaire. Cependant la situation commune des gens de guerre fait tellement leur caractère ordinaire de la gaieté & de la dissipation , & l'une est tellement liée avec l'autre dans notre imagination , que nous sommes tout prêts de mépriser un homme à qui son humeur & sa position particulière ne permettent pas de prendre cet esprit général. Nous rions de la mine grave & sérieuse d'une Garde Bourgeoise si différente de celle des autres soldats. Souvent ils semblent être eux-mêmes honteux de la régularité de leurs mœurs , & pour se conformer à la mode qui règne dans leur profession , ils cherchent à se donner des airs de légèreté &

d'étourderie qui ne leur font point du tout naturels. Quel que soit le maintien que nous sommes accoutumés de voir dans une classe d'homme respectable, il se lie si bien dans notre imagination avec l'idée de cette classe, que par-tout où est l'un, nous comptons y trouver l'autre ; & quand il ne s'y trouve pas, notre attente est frustrée. Nous sommes embarrassés, désorientés, & nous ne savons comment nous adresser nous-mêmes à un caractère qui affecte ouvertement de ne point ressembler à l'espèce de ceux dans la catégorie desquels nous voulions le ranger.

Les circonstances particulières à différens siècles & à différens pays sont également propres à donner différens caractères généraux, & les sentimens des hommes touchant le degré où chaque qualité est louable ou blâmable varient selon le degré même où est communément portée cette qualité dans leur siècle & dans leur pays. Le degré de politesse estimé parmi nous passeroit peut-être en Russie pour une vile adulation, & à la Cour de France pour une grossiereté digne d'un barbare. Le degré d'ordre & de frugalité, qui,

dans un Gentilhomme Polonois seroit regardé comme une lézinerie , seroit un luxe extravagant dans un bourgeois d'Amsterdam. Dans chaque siècle , dans chaque pays , le degré , ou telle qualité , se montre d'ordinaire , est la pierre de touche par laquelle on juge de cette qualité , & comme ce moyen d'en juger varie selon que les différentes circonstances rendent les qualités , les vertus & les talents plus ou moins communs dans un tems ou dans un pays ; de-là vient que les sentimens touchant l'exacte convenance du caractère & de la conduite ne sont ni toujours ni par-tout les mêmes.

Parmi les Nations civilisées les vertus fondées sur l'humanité sont plus cultivées que celles qui ont pour principe le renoncement à soi-même & l'empire sur ses passions. C'est tout le contraire chez les peuples grossiers & barbares. Les dernières y sont plus cultivées que les premières. La sûreté & le bonheur dont on jouit généralement dans les siècles civilisés & polis laissent peu d'exercice au mépris du danger , & à la patience à endurer la faim , le travail & la douleur ; il est aisé de s'y garantir de l'indigence , &

le mépris de la pauvreté cesse presque entièrement d'y être une vertu, l'abstinence du plaisir y devient moins nécessaire, & l'ame est plus en situation de se relâcher & de satisfaire ses inclinations naturelles à ces divers égards.

Chez les Nations sauvages & barbares c'est toute autre chose. Un sauvage se soumet à une espèce de discipline Lacédémonienne, & par la nécessité de son état il s'endurcit à toutes sortes de maux. Il est continuellement en danger; souvent exposé aux horreurs de la faim, & il n'est pas rare qu'il meure de besoin. Les circonstances où il se trouve ne l'habituent pas seulement à tout souffrir; elles lui apprennent à renfermer au-dedans de lui les passions que le malheur excite; s'il les laissoit transpirer, il ne trouveroit dans ses camarades ni sympathie ni indulgence pour sa foiblesse. Pour être sensibles aux peines des autres, il faut que nous soyons nous-mêmes un peu à notre aise. Quand la misère s'appesantit sur nous ou nous presse vivement, nous n'avons pas le loisir de songer à celle de notre prochain, & tous les sauvages sont trop occupés de leurs besoins ou de leurs propres né-

cessités pour faire attention à celles des autres. De-là vient qu'un sauvage, quelle que soit la nature des maux qu'il souffre, n'attend aucune sympathie de ceux qui l'environnent, aussi dédaigne-t-il de se compromettre en laissant échapper la moindre foiblesse; il ne permet jamais à ses passions, toutes violentes & furieuses qu'elles sont, de troubler la sérénité de son visage, ni de déranger l'économie de son maintien & de sa conduite. On dit que les sauvages du Nord de l'Amérique affectent, dans toutes les occasions, la plus grande indifférence, & qu'ils croiroient se dégrader s'ils paroissent jamais vaincus par l'amour, la douleur & le ressentiment. Leur grandeur d'ame ou l'empire qu'ils ont sur eux-mêmes à cet égard est une chose presque incompréhensible pour les Européens. Dans un pays où tous les hommes sont égaux par le rang & la fortune, on croiroit que la seule chose à considérer dans les mariages devoit être l'inclination mutuelle entre les parties & qu'on pourroit s'y livrer sans difficulté. Dans ces pays néanmoins ce sont les parens qui font tous les mariages sans exception;

& un jeune homme s'y croiroit perdu de réputation s'il témoignoît la moindre préférence pour une femme , & s'il ne marquoit pas la plus parfaite indifférence tant sur le tems de son mariage que sur la personne qu'il épousera. La foiblesse de l'amour qui trouve tant d'indulgence parmi les peuples humains & polis , passe parmi les sauvages pour une mollesse impardonna-
ble. Après le mariage même les deux parties semblent avoir honte d'une liaison fondée sur une besoin si dégoûtant. Le mari & la femme ne vivent point ensemble , ils ne se voyent qu'à la dérobée ; ils demeurent chacun dans la maison de leur père , & la cohabitation déclarée des deux sexes , qui par-tout ailleurs est permise , y est regardée comme la sensualité la plus indécente & la plus efféminée. Et ce n'est pas seulement à cette agréable passion qu'ils commandent absolument , ils supportent souvent en présence de tous leurs compatriotes les reproches , les injures & les insultes les plus outrageantes avec l'apparence de la plus grande insensibilité & sans en marquer le plus petit ressentiment. Lorsqu'un sauvage est prisonnier de guerre , &

que ses vainqueurs lui prononcent, selon l'usage, la sentence de mort, il l'écoute sans faire paroître la moindre émotion, & se soumet ensuite aux plus affreux tourmens sans se plaindre & sans dégourrir d'autre passion que le mépris pour ses ennemis. Lorsqu'il est suspendu par les épaules sur un feu lent, il se moque de ses bourreaux, & leur conte avec combien plus d'art il a fait souffrir ceux des leurs qui lui sont tombés entre les mains. Après qu'on l'a écorché, brûlé & déchiré, plusieurs heures de suite, dans toutes les parties les plus sensibles de son corps, on lui donne souvent un peu de répit exprès pour prolonger son martyre, & on le descend du poteau. Il employe cet intervalle à parler sur toutes sortes de sujets indifférens; il demande des nouvelles du pays, & paroît s'intéresser à tout excepté à sa propre situation. Les spectateurs montrent la même insensibilité; on diroit que la vue d'un spectacle si horrible ne fait aucune impression sur eux; à peine jettent-ils les yeux sur le prisonnier, si ce n'est quand ils prêtent la main pour le tourmenter. D'autres fois il fume du tabac & s'amuse de la

moindre chose comme si de rien n'étoit. On dit que chaque sauvage se prépare lui-même dès sa plus tendre jeunesse à cette fin cruelle. Il compose pour cela ce qu'ils appellent la chanson de la mort, chanson qu'il doit chanter lorsqu'il est tombé au pouvoir de ses ennemis & qu'il expire dans les supplices qu'ils lui font subir. Elle consiste à insulter ses bourreaux, & n'exprime qu'un souverain mépris pour la mort & la douleur. Il la chante dans toutes les occasions extraordinaires, à son départ pour la guerre, à la rencontre de l'ennemi, & toutes les fois qu'il veut montrer que son imagination est familiarisée avec les plus terribles revers, & qu'il n'y a point d'événemens humains qui soient capables d'ébranler son courage ni de le faire changer de résolution. Il règne le même mépris pour la mort & les tourmens dans toutes les autres Nations sauvages. Tout nègre de la côte d'Afrique possède à cet égard un degré de magnanimité que l'ame de son fordide maître peut à peine concevoir. Jamais la fortune n'a fait sentir si cruellement son empire sur les hommes qu'en assujettissant ce peuple de héros au rebut

des cachots de l'Europe, à des misérables qui n'ont ni les vertus des pays qu'ils vident, ni celles des pays où ils vont, & dont la légèreté, la brutalité & la bassesse les expose si justement au mépris de ceux qu'ils ont vaincus.

On ne demande pas aux peuples civilisés cette héroïque & invincible fermeté que la coutume & l'éducation exigent de tout sauvage dans le pays où il est né. On leur pardonne aisément de se plaindre dans la douleur, de s'attrister dans le malheur, de se laisser vaincre par l'amour ou emporter par la colère. De telles foiblesses sont censées ne rien prendre sur l'essentiel du caractère : quand il paroîtroit sur leur visage, dans leurs discours & dans leur conduite quelque altération, quelque dérangement qui en troubleroit la sérénité, l'ordre & l'égalité, pourvu qu'ils ne se laissent point aller à quelque chose de contraire à la justice & à l'humanité, ils ne perdent guères de leur réputation. Un peuple humain & poli étant plus sensible aux émotions des autres, entrera plutôt dans une conduite animée & passionnée, & pardonnera plus volontiers quelque
petit

petit excès. La personne principalement intéressée ne l'ignore point, & comme elle est assurée de l'équité de ses juges, elle se permet les plus fortes expressions d'une passion dont elle ne craint pas que la violence l'expose à leur mépris. Nous pouvons risquer de marquer plus d'émotion devant un ami que devant un étranger, parce que nous attendons plus d'indulgence de l'un que de l'autre. C'est ainsi que suivant les règles de bienséance établies parmi les Nations civilisées il faut bien moins de retenue dans la conduite que chez les Nations barbares. Les premiers vivent franchement ensemble comme des amis, les autres vivent entr'eux avec la réserve qu'on a pour les étrangers. Le feu & la vivacité des François & des Italiens, les deux Nations les plus civilisées du Continent, quand ils s'expriment sur un sujet tant soit peu intéressant, surprend d'abord les étrangers qui voyagent parmi eux, & qui ayant été élevés parmi des gens plus difficiles à émouvoir, ne peuvent entrer dans cette conduite passionnée dont ils n'ont jamais vu d'exemple dans leur pays. Un jeune Seigneur François pleurera de-

vant toute la Cour de ce qu'on lui aura refusé un Régiment. Un Italien, dit l'Abbé du Bos, témoigne plus de sensibilité quand on le condamne à une amende de vingt schelings, qu'un Anglois quand on lui lit sa sentence de mort. Dans les plus beaux tems de la politesse Romaine Cicéron pouvoit pleurer amèrement en présence de tout le Sénat & de tout le peuple sans se dégrader lui-même ; & il est évident qu'il doit l'avoir fait à la fin de presque toutes ses Oraisons. Il est vraisemblable que les Orateurs des tems plus reculés & plus agrestes de la République n'auroient pu parler avec tant d'émotion sans choquer les mœurs établies, & je suppose que si les Scipions, les Lælius & Caton l'ancien, avoient montré publiquement un cœur si tendre, ils auroient été regardés comme des gens qui choquoient également la nature & la décence. Ces anciens guerriers pouvoient s'exprimer avec ordre, bon sens & gravité, mais on dit qu'ils ne connoissoient pas cette éloquence passionnée & sublime qui fut introduite à Rome par les Gracques, par Crassus & Sulpitius peu d'années avant la naissance de Cicéron.

Cette éloquence animée qui a été si long-tems cultivée avec ou sans succès tant en France qu'en Italie, commence seulement à s'introduire en Angleterre. Telle est l'énorme différence entre le degré d'empire sur soi-même exigé dans les Nations civilisées & celui qu'on demande chez les Nations barbares, & telle est la variété qui se trouve dans les modèles par lesquels on juge de la convenance de la conduite.

Cette différence donne lieu à plusieurs autres non moins essentielles. Un peuple poli accoutumé à laisser agir en quelque sorte les mouvemens de la nature devient franc, ouvert & sincère; les barbares, au contraire, obligés d'étouffer & de cacher l'apparence de chaque passion, acquièrent nécessairement les habitudes de la fausseté & de la dissimulation. Tous ceux qui ont vécu parmi les Nations sauvages tant de l'Asie que de l'Afrique & de l'Amérique ont observé qu'ils sont tous également impénétrables, & que quand ils ont résolu de cacher la vérité, il n'y a point d'épreuve qui soit capable de leur tirer leur secret. On ne peut les surprendre par les inter-

rogations les plus captieuses ; les tortures même n'y servent de rien. On remarque aussi que les passions d'un sauvage , quoiqu'invisibles au-dehors & concentrées dans le cœur , sont néanmoins toutes montées au comble de la fureur. Quoiqu'il ne donne aucun symptôme de colère , sa vengeance , quand elle vient à prendre son cours , est toujours cruelle & sanguinaire ; le moindre affront le met au désespoir. Son visage & ses discours toujours modérés & composés , n'annoncent rien qu'une parfaite tranquillité d'ame ; mais ses actions sont souvent les plus violentes & les plus furieuses. Dans le Nord de l'Amérique il n'est pas rare que des personnes de l'âge le plus tendre & du sexe le plus timide , aillent se noyer pour une légère réprimande qu'elles auront reçue de leurs mères , & cela sans montrer aucune passion , & sans dire autre chose sinon *vous n'aurez plus de fille*. La fureur & le désespoir ne sont pas si communs dans les passions de nos peuples civilisés ; ils crient beaucoup , ils font beaucoup de bruit , mais rarement du mal , & ils semblent n'avoir d'autre satisfaction en vue que celle

de convaincre le spectateur qu'ils sont en droit d'être émus, & celle de gagner la sympathie & son approbation.

Tous ces effets de la coutume & de la mode sur les sentimens moraux, sont peu importans en comparaison de ceux qu'elles ont dans d'autres cas, & ce n'est point sur le ton général du caractère & de la conduite, mais sur la convenance ou la disconvenance des usages particuliers qu'elles pervertissent davantage le jugement.

Les mœurs que la coutume nous fait approuver dans les différens états & professions de la vie n'attaquent pas ce qu'il y a de plus essentiel. Nous attendons la justice & la vérité d'un vieillard & d'un jeune homme, d'un ecclésiastique & d'un militaire; & ce n'est que dans des objets de moindre conséquence que nous cherchons les marques distinctives de leurs caractères respectifs. A l'égard même de ces objets il y a souvent quelque circonstance qui nous échappe, & qui, si nous y prenions garde, nous feroit voir qu'il y a dans le caractère que nous assignons par l'habitude à chaque profession une convenance indépendante de la coutume. Nous ne pouvons donc

nous plaindre qu'il y ait alors une grande dépravation dans nos sentimens naturels. Quoique les mœurs de diverses Nations exigent divers degrés de la même qualité dans le caractère qu'elles jugent digne de leur estime, le pis qui en puisse arriver c'est que les devoirs d'une vertu s'étendent quelquefois jusqu'à empiéter sur la juridiction d'une autre. La rustique hospitalité qui est à la mode en Pologne prend peut-être un peu sur l'économie & le bon ordre; & la frugalité des Hollandois sur la générosité & le bon traitement des convives. La fermeté qu'on demande aux sauvages fait tort à leur humanité, & peut-être est-ce aux dépens du courage mâle qu'on fait tant de cas d'une sensibilité délicate parmi les Nations civilisées. On peut dire en général que le ton des mœurs qui règne dans chaque Nation est celui qui convient le mieux à sa situation. La hardiesse est le caractère le plus sortable à l'état d'un sauvage, & la sensibilité à l'état de ceux qui vivent chez des peuples bien policés. Jusques-là il n'y a donc pas grand sujet de se plaindre que les sentimens moraux soient fort corrompus.

Ce n'est donc pas dans le caractère général de la conduite que la coutume autorise les plus grands écarts dans lesquels on est entraîné par rapport à la convenance naturelle des actions. L'influence qu'elle a sur les usages particuliers est souvent beaucoup plus destructive de la bonne morale, & peut établir comme légitimes & innocentes des actions qui choquent les principes les plus clairs du juste & de l'injuste.

Quelle plus grande barbarie, par exemple, que celle de faire du mal à un enfant ! innocent, aimable & sans ressources, il reclame à ces titres la compassion même d'un ennemi ; & ne point épargner cet âge tendre, c'est, dans l'opinion des hommes, le dernier effort de la fureur & de la rage d'un conquérant cruel : quel doit donc être le cœur d'un père qui attente à la foiblesse de cet âge que respecte la fureur d'un ennemi ? Cependant l'exposition, autant dire le meurtre, des enfans nouveaux-nés, a été une pratique permise dans tous les Etats de la Grèce, même chez les Athéniens, les plus polis & les plus civilisés d'entre les Grecs. Lorsqu'un père jugeoit

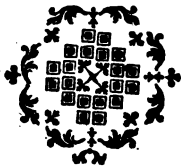
sa fortune insuffisante pour élever un enfant , il l'abandonnoit à la faim ou aux bêtes féroces , sans être blâmé ni censuré de personne. Cette pratique devoit probablement son origine aux tems de la barbarie la plus sauvage. L'imagination des hommes s'étoit familiarisée avec elle dans ces commencemens de la société , & la coutume uniforme qui la conserva fut cause que dans la suite on n'en vit pas l'énormité. Nous la trouvons encore aujourd'hui dans toutes les Nations sauvages , & il est sûr qu'elle est plus pardonnable dans leur état , le plus informe & le plus bas de la société , que dans tout autre. L'extrême indigence d'un sauvage est quelquefois telle qu'il se voit exposé à mourir de faim , qu'il en meurt effectivement , & que souvent il lui est impossible de pourvoir à sa subsistance & à celle de son enfant. Dans cette extrémité il n'est donc pas étonnant qu'il l'abandonne. Celui qui fuyant devant un ennemi auquel il ne peut résister , jetteroit par terre son enfant pour s'en débarrasser parce qu'il retarderoit sa fuite , seroit certainement excusable , puisqu'en voulant sauver cet enfant il n'auroit d'autre

consolation à espérer que celle de mourir avec lui. Nous ne devons donc pas être si surpris que dans cet état de la société il soit permis à un père de juger s'il peut élever un enfant. Cependant dans les derniers siècles de la Grèce on permettoit la même chose par des vues d'intérêts & d'avantages éloignés qui ne pouvoient lui servir d'excuse. Une coutume non interrompue avoit tellement autorisé cette barbare prérogative qu'elle étoit tolérée, non-seulement par les maximes relâchées du monde, mais encore par les Philosophes dont la doctrine devoit être plus juste & plus exacte, & qui se laissant égarer ici, comme dans bien d'autres occasions, par l'aveugle coutume, alloient chercher bien loin des considérations du bien public pour appuyer cet abus horrible au-lieu de le condamner. Aristote en parle comme d'un usage que le Magistrat étoit dans le cas d'encourager. C'étoit aussi l'opinion de Platon, ce Philosophe si humain, & on ne voit nulle part qu'il l'ait désapprouvée, malgré cet amour pour les hommes qui semble respirer dans tous ses écrits. Dès que la coutume peut mettre son sceau à une vio-

H 5

lation si criante des droits de l'humanité, il est aisé d'imaginer qu'il n'y a guère de pratique si absurde & si grossière qu'elle ne puisse autoriser. *C'est l'usage*, nous dit-on tous les jours, & il semble que ceux qui le disent croient justifier suffisamment ce qui est en soi le plus déraisonnable & le plus injuste.

Il y a une raison sensible pourquoi la coutume ne sauroit autant pervertir nos sentimens à l'égard du ton général de la conduite, qu'elle le fait à l'égard de la convenance & de la disconvenance de certains usages particuliers. Une pareille coutume ne peut exister. Où l'allure générale de la conduite des hommes répondroit à l'affreuse pratique dont je viens de parler, la société n'y subsisteroit pas un moment.





SIXIEME PARTIE.

Des systêmes de Philosophie morale , composée de quatre Sections.



SECTION PREMIÈRE,

Des questions qui doivent être examinées dans une Théorie des Sentimens Moraux.

Si nous examinons les théories les plus célèbres & les plus remarquables qui ont été données sur la nature & l'origine de nos sentimens moraux, nous trouverons que presque toutes s'accordent avec quelque partie de celle que j'ai tâché d'établir, & qu'en réfléchissant attentivement sur tout ce que j'ai dit, on ne sera pas en peine d'expliquer quelle est la vue ou l'aspect de la nature qui a déterminé chaque Auteur à se former l'hypothèse

qui lui est particulière. Tous les systèmes de morale qui ont eu quelque réputation dans le monde ressortissent à quelqu'un des principes que j'ai développés. Comme par cet endroit ils sont tous fondés sur des principes naturels, il n'y en a point qui ne soit en quelque manière juste & vrai; mais comme plusieurs sont formés d'après une vue partielle & imparfaite de la nature, ils sont faux de même à certains égards.

Lorsqu'on traite des principes de la morale, il se présente deux questions à résoudre. La première, en quoi consiste la vertu, ou quelle est la température d'ame & le maintien de conduite qui constitue le caractère louable & excellent, le caractère qui est l'objet naturel de l'estime, de l'honneur & de l'approbation; la seconde, par quel pouvoir ou quelle faculté de l'ame ce caractère nous devient recommandable; ou en d'autres termes, comment & par quels moyens il arrive que nous préférons telle conduite à une autre, & que nous regardons l'une comme l'objet de l'approbation, de l'honneur & de la récompense, &

l'autre comme l'objet du blâme , de la censure & du châtiment.

Nous examinons la première question lorsque nous cherchons si la vertu consiste dans la bienveillance , comme l'imagine le Docteur Hutcheson , ou , comme le suppose le Docteur Clark , dans une manière d'agir qui convienne aux différens rapports dans lesquels nous nous trouvons ; ou , comme d'autres l'ont pensé , dans la recherche prudente & sage de notre véritable & solide bonheur.

Nous examinons la seconde quand nous cherchons si le caractère vertueux quelle que soit sa nature , nous devient recommandable par l'amour-propre ou l'amour de soi qui nous le fait concevoir dans nous-mêmes ou dans les autres comme ce qu'il y a de meilleur pour notre intérêt particulier ; ou par la raison qui nous montre la différence entre ce caractère & un autre , comme elle nous montre celle qu'il y a entre le faux & le vrai ; ou par une faculté particulière d'appercevoir , appelée sens moral , qui goûte ce caractère & le trouve agréable , comme le caractère opposé la dégoûte

& lui déplaît ; ou enfin par quelque autre principe de la nature humaine, tel qu'une modification de la sympathie ou autre semblable.

Je commencerai par les systèmes sur la première question : je viendrai ensuite à ceux qu'on a donnés sur la seconde.





SECTION II.

*Des différentes explications qui
ont été données de la nature
de la vertu.*

ON peut réduire à trois classes les divers exposés qui ont été faits de la nature de la vertu ou de cette température de l'ame qui constitue le caractère excellent & louable. Selon quelques-uns elle ne consiste dans aucune espèce d'affections, mais dans le gouvernement & la direction convenable de toutes nos affections qui peuvent être vertueuses ou vicieuses selon les objets qu'elles poursuivent & le degré de véhémence qu'elles mettent à les poursuivre. Suivant ces Auteurs, la vertu consiste donc dans la convenance.

D'autres la font consister dans la judicieuse recherche de son bonheur & de son intérêt propre, ou dans le gouvernement & la direction convenables de ces affections intéressées qui n'ont point d'autre but que celui-là; d'où

il suit que suivant cette opinion la vertu consiste dans la prudence.

Selon d'autres enfin, elle consiste dans les seules affections qui se proposent pour fin le bonheur d'autrui & non le nôtre. Par conséquent la bienveillance désintéressée est dans ce système le seul motif qui puisse imprimer à une action le caractère de la vertu.

Il est évident que ce caractère doit être attribué indifféremment à toutes nos affections bien gouvernées & bien dirigées, ou restraint à quelque classe ou division de ces affections. La grande division est en affections intéressées & en affections bienfaisantes. Si donc on n'attribue pas le caractère de la vertu à toutes nos affections gouvernées & dirigées convenablement, il faut le restreindre, ou à celles qui ont directement pour but notre propre bonheur, ou à celles qui ont directement pour but le bonheur des autres. Donc si la vertu ne consiste point dans la convenance, elle consiste dans la prudence ou la bienveillance. Il n'est guère possible d'imaginer une troisième manière d'expliquer quelle est la nature de la vertu. Je

tâcherai de faire voir dans la suite que toutes les opinions qui diffèrent en apparence de ces trois-là se rapportent dans le fonds à quelqu'une d'elles.

CHAPITRE PREMIER.

Des systèmes qui placent la vertu dans la convenance.

SELON Platon, Aristote & Zénon, la vertu consiste dans la convenance de la conduite, ou dans la proportion de l'affection qui nous fait agir avec l'objet qui l'excite.

1^o. Dans le système de Platon * l'ame est comme un petit état ou une république composée de trois différens ordres ou facultés.

La première est celle de juger & c'est-elle qui non-seulement détermine quels sont les moyens propres pour atteindre une fin, mais aussi quelles fins sont dignes de recherche, & quel

* Voyez Platon, Livre 4. de la République.

est le degré de valeur relative que nous devons mettre à chacune d'elles. Platon appelloit raison cette faculté qui est ainsi nommée très-proprement, & il la considéroit comme ayant droit de gouverner le tout. Il est évident que sous cette dénomination il ne comprenoit pas seulement la faculté de discerner le vrai d'avec le faux, mais encore celle de juger de la convenance ou de la disconvenance des affections & des desirs.

Il rangeoit dans deux classes différentes les passions ou appétits qui sont les sujets naturels de ce principe souverain, mais qui ont tant de penchant à se révolter contre leur maître. La première étoit composée des passions qui ont leur fondement dans l'orgueil & le ressentiment, ou comme parlent les Scholastiques, dans la partie irascible de l'ame. Telles sont la crainte de la honte, le desir de la victoire, de la supériorité & de la vengeance, en un mot toutes les passions qui ont pour principe ou qui dénotent ce que nous appellons communément & métaphoriquement dans notre langue, feu & vivacité naturelle. La seconde étoit composée des passions qui ont

leur fondement dans l'amour du plaisir, ou dans ce que les Ecoles appelloient la partie concupiscible de l'ame. Elle comprenoit tous les appétits corporels, l'amour du bien-être & du repos, & de toutes les satisfactions des sens.

Il est rare que nous nous écartions du plan de conduite que la raison où le Prince de ce petit Etat nous prescrit, & que nous avons toujours résolu de suivre dans nos momens de sang-froid, comme étant ce qu'il y avoit de mieux à faire, à moins que nous n'y soyons poussés par quelque passion d'un de ces deux genres; soit par une ambition ou un ressentiment immodérés, soit par les sollicitations importunes du bien-être ou du plaisir présent. Mais quoique ces deux espèces de passions soient si propres à nous égarer, elles sont toujours considérées comme nécessaires à la nature humaine; les premières nous ayant été données pour nous défendre des insultes, pour soutenir notre rang & notre dignité dans le monde, pour nous faire aspirer à ce qu'il y a de grand & d'honorable, & pour nous faire distinguer ceux qui agissent ainsi;

& les autres pour nous mettre en état de pourvoir à la subsistance & aux besoins du corps.

C'est dans la vigueur , la pénétration & la perfection de ce principe modérateur que réside la vertu essentielle de la prudence , qui , selon Platon , consiste dans un discernement clair & juste , fondé sur les notions générales & scientifiques des fins auxquelles nous devons tendre , & des moyens d'y arriver.

Lorsque les passions du premier genre , celles de la partie irascible de l'ame , ont ce degré de vigueur & de fermeté , qui , sous la direction de la raison , les rend capables de braver tous les dangers qui se rencontrent dans la poursuite de ce qui est grand & noble , c'est ce qui constitue la vertu de la force & de la magnanimité. Ces passions , dans ce système , sont plus nobles & plus généreuses que celles du second ordre. On les y considéroit dans plusieurs occasions comme des auxiliaires qui prêtoient main forte à la raison pour contenir & réprimer les appétits inférieurs & brutaux. On observoit que nous sommes souvent fâchés contre nous-mêmes ,

que souvent nous devenons les objets de notre ressentiment & de notre propre indignation quand l'amour du plaisir nous emporte à quelque chose que nous désapprouvons ; preuve , disoit-on , que la partie irascible est appelée au secours de la partie raisonnable contre la troisième qui est la concupiscible.

Quand ces trois parties de notre nature sont parfaitement d'accord ensemble ; quand les passions des parties irascibles & concupiscibles ne se proposent aucune satisfaction que la raison n'approuve ; & quand la raison ne leur commande rien que ce qu'elles feroient d'elles-mêmes ; cette heureuse égalité , cette parfaite & complete harmonie de l'ame constitue la vertu qu'ils désignent par un mot que nous rendons communément par celui de tempérance , mais qu'on traduiroit mieux par la bonne température ou la sagesse & la modération de l'ame.

La justice , la plus grande & la dernière des quatre vertus cardinales , a lieu dans ce système , quand chacune des trois facultés de l'ame se renferme dans ses propres fonctions , sans attenter ni empiéter sur celles des au-

tres ; lorsque la raison commande & que la passion obéit , & lorsque chaque passion fait son devoir & se porte vers les objets qui lui sont propres sans difficulté , sans répugnance , & avec un degré de force & d'énergie proportionné à la valeur de ce qu'elle poursuit ; en cela consiste cette vertu achevée , cette parfaite convenance de conduite que Platon , après quelques anciens Pythagoriciens , nommoit la justice.

Il est à remarquer que le mot qui exprime la justice en Grec a plusieurs significations différentes ; & comme , autant que je puis le savoir , le mot correspondant a , dans les autres langues , les mêmes significations , il faut qu'il y ait entr'elles une affinité naturelle. On dit en un sens que nous rendons justice à notre prochain quand nous ne lui faisons aucun mal positif , & que nous ne lui faisons directement aucun tort dans sa personne , dans ses biens & dans sa réputation. C'est cette justice dont j'ai traité ci-devant , dont l'observation peut être arrachée de force , & dont la violation expose au châtement. On dit dans un autre

sens , que nous ne rendons pas justice à une personne à moins que nous ne concevions l'amour , l'estime & le respect qu'il conviendrait que nous sentissions pour elle , eu égard à son caractère , à sa situation & à ses liaisons avec nous. C'est en ce sens qu'on nous accuse de faire une injustice à un homme de mérite avec lequel nous sommes liés & auquel nous ne nuisons en rien ; parce que nous négligeons de le servir & de le mettre dans un poste où le spectateur impartial seroit bien-aise de le voir. Le premier sens de ce mot se rapporte à ce qu'Aristote & les Scholastiques appellent *justice commutative* & avec la *justice expletrice* de Grotius qui consiste à s'abstenir de tout ce qui est aux autres , & à faire volontairement les choses auxquelles on pourroit nous forcer. Le second sens se rapporte à ce que quelques-uns ont appelé la *justice distributive* * , & avec la *justice*

* La justice distributive d'Aristote est un peu différente. Elle consiste dans la distribution convenable des récompenses prises sur les fonds publics de la communauté.

attributrice de Grotius , qui consiste à faire du bien à propos , à user convenablement de ce qui nous appartient & à l'appliquer aux œuvres de charité & de générosité auxquelles il convient le mieux dans notre situation. Dans ce sens la justice renferme toutes les vertus sociales. Il y en a un autre dans lequel on prend quelquefois le mot de justice qui est plus étendu que les deux derniers , quoique fort voisin de celui dont je viens de parler , & qui , autant que j'en puis juger , est commun de même à toutes les langues. C'est dans cette acception qu'on dit que nous sommes injustes parce que nous n'accordons pas à un objet particulier le degré d'estime ou que nous ne le recherchons pas avec le degré d'ardeur qu'un spectateur impartial juge qu'il mérite , & qu'il devroit naturellement inspirer. C'est ainsi qu'on dit d'un homme qu'il ne rend pas justice à un Poëme ou un tableau , quand il ne les admire pas assez , & qu'il leur rend plus que de la justice quand il les admire trop. On dit de même que nous ne nous rendons pas justice quand il paroît que nous donnons trop peu d'attention

rention à quelque objet qui nous intéresse personnellement. Ce qu'on appelle justice en ce dernier sens signifie la même chose que l'exacte & parfaite convenance de la conduite & renferme en soi non-seulement les devoirs de la justice commutative & distributive mais ceux de toute autre vertu, de la prudence, de la force, de la tempérance. C'est dans toute l'étendue de ce dernier sens que Platon entend manifestement ce qu'il appelle justice & qui comprend par conséquent, selon lui, la perfection de toutes sortes de vertus.

Telle est l'explication que Platon nous a donnée de la nature de la vertu ou de cette température de l'ame qui est l'objet de la louange & de l'approbation. Elle consiste, selon lui, dans cet état de l'ame où chaque faculté se tient dans sa sphère, sans entreprendre sur celle d'une autre, & s'acquitte de ses fonctions avec le degré précis de force & de vigueur qui lui appartient. Il est clair que son système s'accorde en ce point avec ce que nous avons dit ci-dessus de la convenance de la conduite.

Tome II.

I

2°. La vertu , selon Aristote * , consiste dans l'habitude de la médiocrité conformément à la droite raison. Chaque vertu particulière tient comme le milieu entre les deux vices opposés dont l'un choque parce qu'on est trop , & l'autre parce qu'on est trop peu affecté par une espèce particulière d'objets. C'est ainsi que la vertu de la force ou du courage tient le milieu entre la lâcheté & la témérité présomptueuse , vices dont le premier choque parce qu'on est trop , & le second parce qu'on est trop peu affecté des objets de la peur. La frugalité se trouve de même entre l'avarice & la profusion , dont l'une pèche par l'excès & l'autre par le défaut d'une attention convenable aux objets de notre propre intérêt. La magnanimité est entre l'excès qu'on nomme arrogance & le défaut qu'on appelle pusillanimité , qui consistent dans un sentiment outré ou trop foible de notre dignité & de notre propre mérite. Il n'est pas nécessaire d'observer que cet exposé répond aussi fort

* Voy. Arist. Ethic. Nic. L. 2. Ch. 5. & seq. & L. 3. C. 5. & seq.

exactement à ce que nous avons dit touchant la convenance & la disconvenance des actions.

Il est vrai que , selon Aristote * , la vertu consiste moins dans ces affections droites & modérées que dans l'habitude de cette modération. Pour entendre cela , il faut observer que la vertu peut être considérée ou comme qualité de l'action , ou comme qualité de la personne. Comme qualité de l'action , elle consiste , suivant l'opinion d'Aristote même , dans la modération raisonnable de l'affection d'où l'action procède , que cette disposition soit habituelle ou non dans la personne qui agit. Comme qualité de la personne , elle consiste dans l'habitude de cette raisonnable modération , ou en ce qu'elle est devenue la disposition ordinaire & habituelle de l'ame. Ainsi l'action qui vient d'un accès passager de générosité est sans doute une action généreuse ; mais celui qui en est l'auteur n'est pas toujours un homme généreux , parce que c'est

* Voyez Aristote Ethic. Nic. L. 2. Ch. 2.
3. & 4.

peut-être la seule action de cette espèce qu'il ait faite en sa vie. Le motif & la disposition du cœur qui en ont été le principe peuvent être entièrement justes & convenables ; mais comme cet heureux moment suppose plutôt une humeur accidentelle que quelque chose de stable & de permanent dans le caractère , il n'en peut rejaillir beaucoup d'honneur sur son auteur. Quand nous parlons d'un caractère généreux, charitable ou vertueux dans tout autre genre , nous entendons que la disposition exprimée par chacune de ces dénominations est ordinaire & habituelle. De quelque espèce que soient les actions uniques , quels qu'en soient la convenance & l'à-propos , elles importent peu quand il s'agit de prouver des habitudes. Si une seule action suffisoit pour imprimer le caractère d'une vertu sur la personne qui l'a faite , les plus indignes des hommes pourroient prétendre à toutes les vertus : car il n'y a point d'homme qui n'ait agi dans quelques occasions avec prudence , avec justice , force & tempérance. Mais quoique l'action la plus louable , quand elle est unique , rapporte peu de louanges à son auteur ,

une seule action vicieuse faite par une personne dont la conduite est bien régulière, affoiblit beaucoup & détruit même quelquefois entièrement l'opinion que nous avons de sa vertu. C'est qu'une seule action de cette nature prouve l'imperfection des habitudes de la personne, & qu'il faut moins compter sur elle que nous ne l'avions imaginé sur le cours ordinaire de sa conduite.

Aristote en mettant ainsi la vertu dans les habitudes pratiques, avoit probablement dessein de contredire la doctrine de Platon, qui paroît avoir cru que pour constituer la vertu la plus parfaite, il ne falloit que penser juste & juger raisonnablement de ce qu'on doit faire ou éviter. Ce dernier regardoit la vertu comme une espèce de science, & il ne croyoit pas possible qu'un homme vît clairement & démonstrativement ce qui est bien ou mal sans agir en conséquence. La passion peut bien nous faire agir contre des opinions incertaines & douteuses, mais non contre la pleine & entière évidence. Aristote, au contraire, étoit d'avis que la conviction de l'entendement n'est pas capable de rompre des

habitudes invétérées , & que les bonnes mœurs ne viennent pas de la connoissance , mais de l'action.

3°. Selon Zénon , le fondateur de la doctrine stoïque , la nature a confié chaque animal à ses propres soins , & lui a donné le principe de l'amour de soi-même , non-seulement pour travailler à la conservation de son existence , mais pour tenir toutes les parties qui composent sa nature dans le plus parfait & le meilleur état possible.

L'amour de soi-même embrasse , pour ainsi dire , le corps & tous ses membres , l'ame & toutes ses différentes facultés^{es} ou puissances , & il desire maintenir le tout & chaque partie du tout dans la condition la meilleure & la plus parfaite. Tout ce qui tend à perpétuer cette manière lui est indiqué par la nature comme objet à choisir , & tout ce qui tend à la détruire , comme objet à rejeter. Ainsi la santé , la force , l'agilité & les aïdes du corps ainsi que tous les avan-

* Voyez Cicéron finib. L. 3. & Diogène Laërce dans Zénon L. 7. Sect. 84.

tages extérieurs qui peuvent procurer ceux-là , tels que l'opulence , le pouvoir , les honneurs , le respect & l'estime des hommes , nous sont naturellement indiqués comme objets de notre choix & dont la possession est préférable à leurs contraires. D'autre part elle nous montre comme choses à fuir & à éviter les maladies , les infirmités , l'affaissement & la douleur du corps , ainsi que tous les désavantages extérieurs qui tendent à nous faire tomber dans quelqu'un de ces maux , comme la pauvreté , le discrédit , le mépris & la haine de ceux avec lesquels nous vivons. Dans chacune de ces différentes classes d'objets il y en a qui sont plus à rechercher ou à éviter que d'autres. Ainsi dans le premier rang la santé est manifestement préférable à la force , la force à l'agilité , la réputation au pouvoir , & le pouvoir aux richesses. De même dans le second la maladie est plus à fuir que la langueur du corps , l'ignominie que la pauvreté , & la pauvreté que le manque de crédit ou de pouvoir. La vertu & la convenance de conduite consistent à choisir & à rejeter ces divers objets & les intermé-

diaires qui nous y mènent , selon que la nature les a rendus plus ou moins dignes de recherche ou d'aversion ; à prendre ou à laisser parmi ceux qui se présentent ceux qui méritent le plus d'être choisis ou rejetés , quand nous ne pouvons les obtenir ni les éviter tous. En usant de ce discernement exact , & en donnant précisément à chaque objet le degré d'attention qui est dû à la place qu'il tient dans cette échelle naturelle des choses , nous entretenons suivant les Stoïciens , cette parfaite rectitude de conduite qui constitue l'essence de la vertu. C'est-là ce qu'ils appelloient vivre conséquemment , vivre selon la nature , ou obéir aux loix qu'elle ou son auteur nous ont tracées pour nous conduire.

Jusques-là, les idées stoïques de convenance & de vertu ne diffèrent guères de celles d'Aristote & des anciens péripathéticiens. Ce qui distingue le plus les deux systèmes , c'est les différens degrés d'empire sur soi-même qu'ils exigent. Les Péripathéticiens permettoient à l'ame quelque degré de trouble , comme s'accordant avec la nature humaine & utile à une créature aussi imparfaite que l'homme. Ils croyoient

que si nos propres malheurs n'exci-
toient pas en nous un chagrin passion-
né, que si nos propres injures ne pro-
duisoient pas un vif ressentiment, la
raison ou la considération pour les rè-
gles générales qui déterminent ce qui
est à faire seroit communément trop
foible pour nous porter à éviter les uns
& à repousser les autres. Les Stoïciens,
au contraire, demandoient l'apathie
la plus parfaite, & regardoient toute
émotion, qui pouvoit déranger le moins
du monde la tranquillité de l'ame,
comme un effet de légèreté & de fo-
lie. Les Péripathéticiens semblent avoir
pensé qu'une passion n'excédoit point les
bornes de la convenance, tant que par les
derniers efforts de l'humanité, le spec-
tateur pouvoit sympathiser avec elle;
au-lieu que les Stoïciens semblent avoir
trouvé de la disconvenance dans toute
passion qui mendoit, pour ainsi dire,
la sympathie du spectateur, ou qui
le mettoit dans le cas d'altérer en quoi-
que ce soit l'état naturel de son ame
pour s'accorder avec la violence des
émotions d'un autre. Un homme ver-
tueux, dans l'opinion de ces derniers,
ne doit point dépendre de la généro-
sité des autres, ni attendre d'eux le

pardon ou l'approbation de sa conduite.

Dans le système des Stoïciens tout évènement doit paroître indifférent à un homme sage , & il n'y en a point qui puisse être par lui-même un objet de desir ou d'aversion , de joie ou de tristesse. Si le sage préfère certains évènements à d'autres , s'il fait choix de certaines situations & qu'il en refuse d'autres , ce n'est pas qu'il regarde les unes comme meilleures en elles-mêmes , ou qu'il croie que son bonheur sera plus complet dans cet état qu'on appelle fortuné que dans celui qu'on traite de malheureux. Il ne choisit & ne rejette rien que parce que la convenance & la règle que les Dieux lui ont donné pour se conduire le veulent ainsi. Parmi les premiers objets de nos inclinations naturelles , ou parmi les choses que la nature nous recommande originairement comme dignes de notre choix , sont la prospérité de notre famille , de nos parens , de nos amis , de notre pays ; celle du genre humain & de tout l'univers. La nature nous apprend que comme la prospérité de deux est préférable à celle d'un seul , celle du grand nombre ou de tous l'est infini-

ment davantage ; que nous ne sommes qu'un , & conséquemment que toutes les fois que notre prospérité est incompatible avec celle du tout ou d'une partie considérable du tout , elle doit céder , même dans notre propre choix , à ce qui lui est infiniment préférable. Comme tous les évènements sont dirigés dans ce monde par un Dieu bon , sage & puissant , nous pouvons être assurés que tout ce qui arrive tend à la prospérité du tout. Si donc nous sommes nous-mêmes dans la pauvreté , la maladie ou tout autre malheur ; nous devons d'abord , autant que nous le permet la justice & ce que nous devons aux autres , faire tous nos efforts pour nous tirer de ces désagréables circonstances ; mais si , après les avoir fait , nous trouvons que cela soit impossible , nous devons être persuadés que l'ordre & la perfection de l'univers vouloient que nous demeurassions dans cet état ; & comme la prospérité du tout doit nous paroître à nous-mêmes préférable à celle d'une partie aussi peu considérable que nous le sommes ; dès ce moment il faut que notre situation , quelle qu'elle soit , devienne l'objet de notre choix & inê

me de nos desirs, si nous voulons maintenir cette convenance & cette rectitude entière de sentimens & de conduite qui font la perfection de notre nature. S'il se présente quelque favorable occasion de changer cette situation, nous devons en profiter. Il est évident pour lors que l'ordre de l'univers ne demande plus que nous y réfléchissions, & que le grand Directeur du monde, en nous montrant ainsi le chemin d'en sortir, nous invite à la quitter. Il en est de même de l'adversité qui tombe sur nos parens, nos amis, nos compatriotes. Si, sans violer aucune obligation plus sacrée, nous pouvons prévenir ou terminer leurs maux, il est certainement de notre devoir de le faire. La convenance même de l'action & la règle que Jupiter nous a donnée pour diriger notre conduite l'exigent évidemment de nous. S'il ne dépend pas de nous d'y remédier, nous devons alors considérer cet événement comme le plus heureux qui pût arriver, parce que nous ne devons pas douter qu'il ne tende davantage à l'ordre & à la prospérité du tout, & qu'il ne soit ce que nous-mêmes désirerions le plus, si nous ne man-

quions , ni d'équité , ni de sagesse.
» En quel sens , dit-on , que cer-
» taines choses sont conformes à notre
» nature ? & que d'autres lui sont
» contraires , dit Epictète * , c'est dans
» celui où nous nous regardons nous-
» mêmes comme séparés & détachés
» de toutes les autres choses. Car on
» peut dire de même qu'il est conforme
» à la nature du pied d'être net ; mais
» si vous le considérez comme pied ,
» & non comme une chose détachée
» du reste du corps , il convient quel-
» quefois qu'il se mette dans la crotte ,
» qu'il marche sur des épines , ou
» même qu'il soit coupé pour l'a-
» mour de tout le corps ; & s'il le re-
» fuse , ce n'est plus un pied. C'est
» ainsi que nous devons raisonner par
» rapport à nous-mêmes. Qu'êtes-vous ?
» un homme. Si vous vous considérez
» comme quelque chose de séparé &
» de détaché , il est conforme à vo-
» tre nature de vivre long-tems , d'être
» riche & de vous bien porter ;
» mais si vous vous regardez comme
» un homme & comme partie d'un

* Arrian, L. 2. C. 5.

» tout ; il conviendra quelquefois que
» pour l'amour de ce tout vous soyez
» malade , que vous vous exposiez
» aux incommodités d'un voyage de
» mer , que vous soyez dans l'indi-
» gence , & peut-être enfin que vous
» mouriez avant terme. Pourquoi
» vous plaignez-vous donc ? ne savez-
» vous pas qu'en agissant ainsi , comme
» le pied cesse d'être un pied , vous
» cessez de même d'être un hom-
» me ».

Cette soumission à l'ordre de l'univers , cette indifférence générale pour tout ce qui nous touche , quand il est mis en balance avec l'intérêt du tout , emprunte évidemment la convenance du principe sur lequel j'ai tâché de montrer que la convenance de la justice est fondée. Tant que nous voyons nos intérêts avec nos propres yeux , il n'est guères possible que nous consentions volontiers à les sacrifier ainsi à l'intérêt du tout. Ce n'est qu'en les voyant avec les yeux d'autrui , qu'ils peuvent nous paroître assez méprisables pour les résigner sans répugnance. Que la partie le cède au tout , rien ne paroît plus conforme à la raison & à la convenance aux yeux

de tout le monde, excepté à ceux de la personne intéressée. Mais ce qui s'accorde avec la raison de tous les autres hommes ne doit point être en contradiction avec celle même de la personne intéressée; elle doit donc approuver ce sacrifice & reconnoître qu'il est raisonnable. Or selon les Stoïciens toutes les affections du sage sont parfaitement d'accord avec la raison & la convenance, & se rencontrent d'elles-mêmes avec ce que ces principes modérateurs nous prescrivent. Un sage, par conséquent, ne sentira jamais aucune répugnance à se prêter à cette disposition des choses.

4°. Outre les anciens systèmes il y en a quelques-uns de modernes qui mettent la vertu dans la convenance ou dans la proportion de l'affection qui nous fait agir avec la cause ou l'objet qui l'excite. Le système du Docteur Clark qui fait consister la vertu à se conduire suivant les rapports des choses, & à régler nos actions suivant que leur application s'ajuste, ou est contraire à certaines choses ou à certaines relations; celui de M. Woollaston qui la met à agir selon la vérité des choses, selon leur nature

& leur essence propre , ou à les traiter suivant ce qu'elles sont & non suivant ce qu'elles ne sont pas ; celui de Milord Shaftesbury qui la met à tenir une juste balance entre les affections , & à ne pas souffrir qu'aucune de nos passions sorte de sa sphère ; tous ces systèmes sont des développemens plus ou moins exacts de la même idée fondamentale.

Il y a sans doute une entière justice dans chacun de ces systèmes , autant que s'étend la description qu'on y donne ou qu'on y a voulu donner de la vertu ; car il faut avouer de quelques Auteurs modernes qu'ils ne sont pas fort heureux dans leur manière de s'exprimer. Il n'y a point de vertu sans convenance & partout où est la convenance il est dû quelque degré d'approbation : mais cette description est imparfaite ; car quoique la convenance soit un ingrédient essentiel dans chaque action vertueuse , elle n'est pas toujours le seul. Il y a dans les actions de bienfaisance une autre qualité qui fait qu'elles paroissent mériter non-seulement d'être approuvées , mais récompensées. Aucun de ces systèmes ne rend , ni aisément , ni suffisam-

ment raison de ce degré supérieur d'estime qui paroît dû à de telles actions, ni de la différence du sentiment qu'elles excitent. La description du vice n'y est pas plus complète. Car la disconvenance qui entre de même nécessairement dans toute action vicieuse, n'en est pas toujours le seul ingrédient, & il y a souvent le plus haut degré d'absurdité & de disconvenance dans des actions très-innocentes & tout-à-fait sans conséquence. Les actions délibérées qui tendent au préjudice de ceux avec lesquels nous vivons ont outre leur disconvenance une qualité particulière par où elles paroissent mériter non-seulement d'être blâmées, mais encore d'être punies ; & par où elles paroissent être les objets non du simple dégoût , mais du ressentiment & de la vengeance. Or aucun de ces systêmes n'explique d'une manière aisée & satisfaisante ce degré supérieur d'aversion ou d'horreur que nous sentons pour de telles actions.



CHAPITRE II.

Des systèmes qui font consister la vertu dans la prudence.

LE plus ancien des systèmes qui font consister la vertu dans la prudence , & celui dont il nous reste quelque chose de considérable , est le système d'Épicure , qu'on dit cependant avoir emprunté les principes les plus essentiels de sa philosophie de quelques-uns de ceux qui l'avoient précédé , surtout d'Aristippe , quoique malgré cette allégation de ses ennemis , il soit très-probable que sa manière d'appliquer ces principes étoit entièrement à lui.

Selon Épicure le plaisir & la douleur du corps sont seuls les derniers objets * de notre desir & de notre aversion naturelle ; ce qu'il croyoit n'avoir pas besoin de preuve. Il peut

* On les appelle tantôt les premiers , tantôt les derniers. Les premiers parce que tous les autres sont secondaires ou subordonnés à ceux-là , & les derniers parce que tous les autres y conduisent ou s'y rapportent.

arriver en effet que nous jugions devoir fuir un plaisir, non parce qu'il est plaisir, mais parce que sa jouissance nous priveroit d'un plaisir plus grand, ou nous exposeroit à quelque peine qui est plus à redouter que ce plaisir n'est à désirer. Nous pouvons juger de même qu'il faut choisir la douleur, non parce qu'elle est douleur, mais parce qu'en la souffrant nous en éviterons une plus grande, ou que nous y gagnerons quelque plaisir qui nous importe davantage. Il est donc évident, selon lui, que le plaisir & la douleur sont les objets naturels de notre desir & de notre aversion. Il ne l'est pas moins, dans son sentiment, qu'ils sont les derniers objets de ces passions; car, disoit-il, on ne recherche & on n'évite rien que parce qu'il tend à produire l'une ou l'autre de ces sensations. Ce qui rend le pouvoir & les richesses désirables, c'est qu'ils tendent à procurer du plaisir, comme la pauvreté & le discrédit sont des objets d'aversion, parce qu'ils tendent à produire de la douleur. On fait cas de l'honneur & de la réputation, parce que l'estime & l'amitié de ceux avec lesquels nous vivons est de la plus

grande conséquence pour procurer du plaisir & épargner de la douleur. La mauvaise réputation , au contraire, & l'ignominie , sont à éviter , parce que la haine , le mépris & le ressentiment de ceux qui vivent avec nous détruisent absolument toute tranquillité , & nous exposent nécessairement aux plus grands maux corporels.

Selon le même Philosophe tous les plaisirs & toutes les peines de l'ame viennent en dernière analyse des plaisirs & des peines du corps. L'ame est heureuse quand elle songe aux plaisirs du corps qui sont passés & à ceux qu'elle espère dans la suite ; elle est malheureuse quand elle songe aux douleurs corporelles passées & qu'elle en craint de semblables ou de plus vives dans l'avenir.

Mais les plaisirs & les peines de l'ame , quoique fondés sur ceux du corps , sont plus grands que ceux dont ils tirent leur origine. Le corps n'a que la sensation du moment actuel , au-lieu que l'ame a de plus celles du passé & de l'avenir ; l'une par le souvenir , l'autre par anticipation ; de sorte qu'elle souffre ou jouit beaucoup plus que le corps. Epicure observoit que

lorsque nous éprouvons les plus grandes douleurs corporelles, nous trouvons toujours, si nous y prenons garde, que ce n'est point le méfaisé présent qui nous tourmente le plus, mais que c'est ou le souvenir cuisant du passé, ou la crainte encore plus horrible de l'avenir; la douleur de l'instant considérée en elle-même & détachée de tout ce qui la précède ou qui la suit, n'est qu'une bagatelle qui ne mérite pas notre attention. C'est-là cependant tout ce qu'on peut dire que souffre le corps. Nous trouverons également que dans la jouissance du plus grand plaisir, la sensation corporelle du moment ne fait qu'une petite partie de notre bonheur, que notre jouissance vient principalement de la joie avec laquelle nous nous rappelions le passé, ou de la joie encore plus grande avec laquelle nous anticipons sur l'avenir, & que l'ame a toujours la plus grande part à notre satisfaction.

Puisque notre bonheur & notre malheur dépendent sur-tout de l'ame, si cette partie de notre nature est bien disposée, si nos pensées & nos opinions sont ce qu'elles doivent être, il importe peu de quelle manière le corps

soit affecté. Dans la plus grande douleur nous pouvons jouir encore d'une portion considérable de bonheur, si notre raison & notre jugement conservent leur supériorité. Nous pouvons nous fêter nous-mêmes par le souvenir du plaisir passé & par l'espoir de celui qui est à venir. Nous pouvons adoucir la rigueur de nos maux en réfléchissant sur le peu que nous sommes forcés de souffrir dans la situation même où nous sommes, en nous rappelant que c'est purement une sensation corporelle, une angoisse du moment, qui, par elle-même, ne peut jamais être fort grande, & que tout ce que nous fait souffrir la crainte qu'elle ne continue, est l'effet d'une opinion de l'ame qui peut être rectifiée par des sentimens plus justes; en considérant que si nos peines sont violentes, elles seront probablement de courte durée, & que si elles sont longues, elles seront probablement modérées & entremêlées d'intervalles de repos; & qu'au pis aller nous avons toujours pour nous en délivrer la ressource de la mort qui est à notre disposition, & qui, mettant fin à toute sensation de peine ou de plaisir, ne sauroit être regardée

comme un mal. Où nous sommes, dit ce Philosophe, la mort n'y est pas, & nous ne sommes pas où elle est. La mort n'est donc rien pour nous.

Si la sensation actuelle d'une douleur positive est trop peu de chose en elle-même pour qu'on la craigne, celle du plaisir mérite encore moins qu'on la desire. L'une est beaucoup plus sensible que l'autre. Si la première prend donc si peu sur le bonheur d'une ame bien préparée, l'autre ne peut guère y ajouter. Quand le corps est exempt de douleur & l'ame de crainte & d'inquiétude, la sensation sur-ajoutée du plaisir corporel est d'une bien petite conséquence ; elle peut diversifier, mais non proprement augmenter le bonheur d'une pareille situation.

Ainsi, selon Epicure, c'est dans le repos & la tranquillité de l'ame que consiste l'état le plus parfait de la nature humaine, le bonheur le plus complet dont un homme soit capable. C'est ce grand but de nos desirs naturels qui est le seul objet de toutes les vertus ; car il ne croyoit point qu'elles soient par elles-mêmes desirables, mais seulement parce qu'elles tendent à nous mettre dans cet heureux état.

La prudence , par exemple , qu'elle soit , dans cette philosophie , la source & le principe de toutes les vertus , n'est point désirable par elle-même. Cet état inquiet , circonspect & pénible de l'ame qui prend garde & qui veille continuellement aux conséquences les plus éloignées de chaque action , ne peut être amusant & agréable par lui-même , il n'est tel que parce qu'il tend à nous procurer les plus grands biens & à nous préserver des plus grands maux.

La tempérance qui consiste à s'abstenir du plaisir , & dont l'office est de mettre un frein aux passions naturelles qui nous portent à la jouissance , n'est pas non plus désirable par elle-même. Tout le prix de cette vertu vient de son utilité , & de ce qu'elle nous rend capables de renoncer à une satisfaction actuelle pour une autre plus grande & à venir , ou pour nous sauver une peine plus grande qui en pourroit résulter. En un mot , la tempérance n'est autre chose que la prudence par rapport au plaisir.

On désire encore moins naturellement de supporter le travail , d'endurer la douleur , d'être exposé aux dangers

dangers , à la mort , positions dans lesquelles nous met souvent la vertu de la force. On ne s'y soumet que pour écarter de plus grands maux. Nous travaillons pour ne pas tomber dans la peine & la honte encore plus cruelle de la pauvreté. Nous nous exposons aux dangers & à la mort pour défendre notre liberté & nos biens , qui sont les moyens & les instrumens du plaisir & du bonheur , ou pour défendre notre Patrie dans la sûreté de laquelle notre propre sûreté est nécessairement comprise. La force nous met en état de faire tout cela de bon cœur comme ce qu'il y a de mieux à faire dans notre situation présente ; & cette vertu n'est rien de plus que la prudence , le bon jugement & la présence d'esprit qui apprécient convenablement la peine , le travail & le danger , & qui de deux maux choisissent toujours le moindre.

La justice est dans le même cas. S'abstenir de ce qui est aux autres n'est pas une chose désirable par elle-même , & il n'y a sûrement rien à gagner pour vous à ce que je possède plutôt que vous ce qui m'appartient. Vous devez cependant me lais-

fer tout ce qui est à moi ; si vous en usiez autrement, vous vous attireriez le ressentiment & l'indignation des hommes, vous perdriez absolument le repos & la tranquillité de votre ame, vous seriez tremblant & consterné à l'idée du châtiment que vous croiriez prêt à fondre sur vous, & dont aucun pouvoir, aucun art, aucun secret ne pourroit jamais vous garantir dans votre imagination. Cette autre espèce de justice qui rend à propos de bons offices à différentes personnes selon les diverses relations de voisins, de parens, d'amis, de bienfaiteurs, de supérieurs ou d'égaux, n'est recommandable que par la même raison. En agissant convenablement sous tous ces différens rapports, nous acquérons l'estime & l'amitié de ceux avec lesquels nous vivons, & par une conduite opposée nous tombons dans le mépris & la haine. Dans le premier cas nous mettons naturellement en sûreté, & dans le second nous mettons nécessairement en danger notre repos & notre tranquillité, ces grands & ces derniers objets de tous nos desirs. La justice, cette vertu de toutes la plus importante, n'est donc autre

chose , dans toute son étendue , qu'une conduite discrète & prudente par rapport à nos semblables.

Telle est la doctrine d'Epicure touchant la nature de la vertu. On peut trouver extraordinaire que ce Philosophe , qu'on nous dépeint comme l'homme le plus aimable par ses mœurs , n'ait jamais pris garde que quelle que soit l'influence de ces vertus ou des vices contraires sur le bien-être & la tranquillité du corps , ces mêmes vertus & ces mêmes vices excitent naturellement dans les autres un desir & une aversion beaucoup plus forts & plus passionnés que toutes les suites qu'ils peuvent avoir , que toute ame bien née fait plus de cas de l'amitié , de l'estime & du respect que de tout le bien-être & la tranquillité que ces sentimens peuvent lui procurer , qu'elle appréhende , au contraire , beaucoup plus d'être l'objet propre de la haine , du mépris & de l'indignation , qu'elle ne craint tout ce que le corps peut en souffrir , & conséquemment que notre amour pour un caractère vertueux & notre aversion pour un caractère ne sauroient venir d'aucune considération pour les effets qui en rejailissent sur le corps.

K 2

Ce système est sans doute absolument incompatible avec celui que j'ai tâché d'établir. Il n'est pourtant pas mal-aisé de découvrir de quelle phase, pour ainsi dire , de quelle vue ou aspect de la nature cette manière d'expliquer les choses tire sa probabilité. Par la sage adresse de l'Auteur de la nature la vertu dans toutes les occasions ordinaires est par rapport à cette vie même le moyen le plus court & le plus certain d'obtenir des avantages & de pourvoir à notre sûreté. Les bons ou mauvais succès dans nos entreprises dépendent nécessairement beaucoup de la bonne ou mauvaise opinion qu'on a de nous , & de la disposition générale où sont ceux avec lesquels nous vivons de nous aider ou de nous traverser ; mais la meilleure , la plus sûre , la plus facile & la plus courte voie d'obtenir de leur part des jugemens favorables & d'en prévenir de contraires , c'est , sans contredit , de nous rendre les objets propres des uns & non des autres. « Ambitionnez-vous , » dit Socrate , la réputation d'un bon » Musicien ? le seul moyen sûr que » vous ayez d'y parvenir est de vous » rendre un bon Musicien. Voulez- » vous qu'on vous croie capable de ser-

» vir votre Patrie en qualité de Général
» ou d'homme d'Etat ? la meilleure
» méthode est encore en ce cas d'ac-
» quérir l'art & l'expérience de la guer-
» re & du Gouvernement , & de de-
» venir réellement propre à faire un
» Général ou un homme d'Etat. De
» même si vous voulez passer pour un
» homme sobre , tempérant , modéré ,
» juste & équitable ; devenez sobre , tem-
» pérant , modéré , juste & équitable ;
» c'est le meilleur moyen pour en avoir
» la réputation. Si vous pouvez vous
» rendre véritablement aimable , esti-
» mable & respectable , n'ayez pas peur
» que ceux avec lesquels vous vi-
» vez ne vous aiment , ne vous esti-
» ment & ne vous respectent pas ». La
pratique de la vertu est donc en gé-
néral si avantageuse , & celle du vice
si préjudiciable à notre intérêt que la
considération de ces deux tendances
opposées imprime sur la première un
caractère additionnel de convenance &
de beauté , & sur le second une dis-
convenance & une difformité nouvel-
le. C'est ainsi que la tempérance , la
magnanimité , la justice & la bien-
faisance viennent à être approuvées
non-seulement sous leurs propres ca-

K ;

ractères , mais encore sous celui de la plus haute sagesse & de la prudence la mieux entendue , comme les vices contraires sont désapprouvés non-seulement sous leurs propres caractères d'intempérance , de pusillanimité , d'injustice , de méchanceté ou d'intérêt fordide , mais encore sous ceux de la folie & de la foiblesse les plus aveugles. Epicure paroît n'avoir fait attention dans chaque vertu qu'à cette dernière espèce de convenance , qui est celle qui se présente plutôt à ceux qui veulent engager les autres à mener une conduite régulière. Quand les hommes témoignent ouvertement par leur vie , & peut-être par leurs maximes , que la beauté de la vertu ne fera vraisemblablement guères d'impression sur eux , comment peut-on les émouvoir , si ce n'est en leur représentant la folie de leur conduite , & combien il est probable qu'ils en feront eux-mêmes enfin la victime ?

En ramenant toutes les vertus à une seule espèce de convenance Epicure se laissoit aussi aller à un penchant qui est naturel à tous les hommes , & que les Philosophes cultivent avec une tendresse particulière ; c'est celui d'expli-

quer tous les phénomènes par le moins de principes qu'il est possible ; & il n'est pas douteux que ce penchant ne le menât encore plus loin que les autres quand il rapportoit tous les premiers objets de desir & d'aversion aux plaisirs & aux douleurs du corps. Le grand défenseur de la Philosophie des atômes *, qui a pris tant de plaisir à déduire toutes les puissances & les qualités du corps de ce qu'il y a de plus sensible & de plus familier, savoir la figure, le mouvement & l'arrangement des petites parties de la matière, sentoît, n'en doutons pas, une égale satisfaction quand il rendoit raison de toutes les affections & de toutes les passions de l'ame par celles qui sont les plus remarquables & les plus familières.

Le systême d'Epicure s'accorde avec ceux de Platon, d'Aristote & de Zénon, en ce qu'il fait consister la vertu à se conduire de la manière la plus convenable pour obtenir les premiers objets * du desir naturel. Il en diffère

* Epicure même.

* *Prima natura.*

à deux autres égards ; 1^o dans l'explication qu'il donne de ces premiers objets du desir naturel ; 2^o. dans celle qu'il donne de l'excellence de la vertu ou de la raison pour quoi elle est estimable.

Les premiers objets du desir naturel, selon Epicure , ne sont autre chose que le plaisir & la douleur du corps, au-lieu que , selon les trois autres Philosophes , il y a bien d'autres objets, tels que la connoissance, le bonheur de nos parens , de nos amis , de notre Patrie qui sont desirables pour eux-mêmes.

Selon Epicure la vertu ne mérite pas non plus qu'on la recherche pour elle-même & n'est point un objet final de l'appétit naturel ; elle ne doit être embrassée qu'autant qu'elle tend à nous épargner de la peine ou à nous ménager du bien-être & du plaisir. Dans l'opinion des trois autres elle est desirable au contraire , non-seulement comme moyen pour se procurer les autres premiers objets du desir naturel , mais comme leur étant à tous préférable en elle-même. Les hommes , disoient-ils , sont nés pour agir , & leur bonheur ne doit pas consister simplement dans la jouissance agréable

qui vient de leurs sensations passives, mais aussi dans la convenance de leurs passions actives.

CHAPITRE III.

Des systèmes qui placent la vertu dans la bienveillance.

QUOIQUE le système qui fait consister la vertu dans la bienveillance ne soit pas, je crois, aussi ancien que tous ceux dont je viens de rendre compte, il est néanmoins encore d'une grande antiquité. Il semble que ç'ait été la doctrine de la plus grande partie des Philosophes qui environ & depuis le siècle d'Auguste se sont donné le nom d'Eclectiques, lesquels prétendoient suivre principalement les opinions de Platon & de Pythagore, & qu'on appelle communément par cette raison les nouveaux Platoniciens.

Selon ces Auteurs la bienveillance ou l'amour est dans la nature divine le seul principe d'action, & dirige l'énergie de tous ses autres attributs. La sagesse de la divinité est employée à trouver les moyens de parvenir aux

K 5

fins suggérées par sa bonté , & sa puissance infinie à mettre ces moyens en œuvre. Cependant sa bonté est toujours le premier de ses attributs ou l'attribut supérieur auquel tous les autres sont subordonnés , & dont toutes les opérations divines empruntent originairement toute leur excellence ; ou, si je puis me permettre cette expression , toute leur moralité. Toute la perfection & la vertu de l'ame humaine consiste dans certaine ressemblance ou participation des perfections divines , & conséquemment à être remplie du même principe de bienveillance & d'amour qui préside à toutes les actions de la divinité. Les actions des hommes qui partent de ce motif sont les seules vraiment louables & qui puissent avoir quelque mérite aux yeux de Dieu. C'est par elles seules que nous pouvons imiter sa conduite , que nous pouvons exprimer notre humble & religieuse admiration pour ses perfections infinies ; qu'en entretenant dans nos ames ce divin principe , nous pouvons augmenter la ressemblance de nos affections avec ses saints attributs , & devenir ainsi de plus en plus les objets propres de son amour & de son appro-

bation , jusqu'à ce que nous nous élevions enfin à ce commerce intime, & cette communication immédiate qui étoit le grand objet de cette Philosophie.

Ce système, fort estimé par beaucoup d'anciens Pères de l'Eglise, fut adopté après la réformation par différens Théologiens de la piété & de la science les plus éminentes, & du caractère le plus aimable, particulièrement par le Docteur Raoul Cudworth, le Docteur H. More & M. Jean Smith de Cambridge. Mais de tous les défenseurs anciens & modernes le feu Docteur Hutcheson a été sans aucune comparaison le plus subtil, le plus clair, le plus philosophique, & ce qui est beaucoup plus essentiel que tout le reste, le plus sage & le plus judicieux.

Que la vertu consiste dans la bienveillance, c'est une notion appuyée sur un grand nombre de phénomènes de la nature humaine. On a déjà observé qu'une juste bienveillance est la plus aimable & la plus agréable de toutes les affections, qu'elle nous intéresse par une double sympathie, que comme elle tend nécessairement à faire du

bien, elle est l'objet propre de la gratitude & de la récompense, & que par toutes ces raisons elle paroît à nos sentimens naturels posséder un mérite au-dessus de toute autre. Nous avons remarqué aussi que les foiblesses même de la bienveillance ne déplaisent pas, au-lieu que celles de toute autre passion causent un extrême dégoût. Qui est-ce qui n'abhorre pas une malice, un intérêt, un ressentiment excessif? le plus grand excès d'indulgence, même dans une amitié partielle, n'est pas si choquant. Il n'y a que les passions bienfaisantes qui puissent s'abandonner à leurs mouvemens sans égard ni attention pour la convenance, & conserver cependant quelque chose d'aimable. Nous ne voyons pas sans quelque plaisir une bonne volonté, même machinale & de pur instinct, qui va toujours rendant service, sans jamais songer si cette conduite est l'objet propre de l'approbation ou du blâme. Il n'en est pas de même des autres passions; dès que le sentiment de la convenance les quitte ou cesse de les accompagner, elles cessent d'être agréables.

Comme la bienveillance commu-

nique à toutes les actions qui viennent d'elle une beauté supérieure à toutes les autres, ainsi le défaut de cette qualité, & à plus forte raison l'inclination contraire, communique une difformité particulière à tout ce qui met en évidence une pareille disposition. Souvent les actions nuisibles ne sont punissables que parce qu'elles marquent qu'on ne fait pas assez d'attention au bonheur du prochain.

Le Docteur Hutcheson * ajoutoit à toutes ces observations, que toutes les fois que dans une action supposée venant d'affections bienfaisantes, on découvre quelque autre motif, le sentiment du mérite de cette action diminue justement en raison de ce qu'on estime que ce motif étranger y avoit part. Si une action qu'on attribue à la gratitude est reconnue ensuite pour un effet de quelque prétention à de nouvelles faveurs, ou si ce qu'on impute à l'amour du bien public se trouve dû à l'espoir d'une récompense pécuniaire, une telle découverte détruit entière-

* Voyez la Recherche sur la Vérité, Sect.
1. & 2.

ment toute notion du mérite & du prix de ces actions. Puis donc que le mélange d'un motif intéressé, comme un alliage de trop bas aloi, fait perdre à toute action en entier ou en partie le mérite qu'elle auroit eû sans cela ; il est évident, dit le Docteur Hutcheson, que la vertu consiste uniquement dans la bienveillance pure & désintéressée.

Lorsque nous découvrons, au contraire, que les actions attribuées à un motif intéressé partoiént d'un motif de bienveillance, le sentiment de leur mérite y gagne beaucoup. Si nous pensions qu'une personne a tâché d'avancer sa fortune par la seule vue d'obliger ses amis & de prouver sa reconnaissance à ses bienfaiteurs, nous l'en aimerions davantage. Nouvelle confirmation que la bienveillance seule peut imprimer à une action le caractère de la vertu.

Enfin ce que le Docteur Hutcheson regardoit comme une démonstration de la justesse de son système, c'est que dans toutes les disputes des Casuistes touchant la rectitude de conduite, ils se rangent constamment sous le drapeau du bien public ; par où ils reconnois-

sont universellement que tout ce qui tend à procurer le bonheur des hommes est juste , louable & vertueux , & que le contraire est injuste, blâmable & vicieux. Dans les derniers débats sur l'obéissance passive & le droit de résistance , le seul point controversé entre les gens de bon sens étoit , si la soumission sans bornes entraînoit de plus grands maux que n'en causent les révoltes passagères quand les privilèges sont envahis. On n'a jamais mis en question , dit le Docteur , si ce qui , à tout prendre , étoit le plus favorable au bonheur des hommes étoit aussi moralement bon.

La bienveillance étant donc le seul motif qui puisse donner aux actions un caractère de vertu , plus une action suppose de bienveillance , plus elle mérite de louanges.

Comme les actions qui ont pour but le bonheur d'une grande communauté , supposent une bienveillance plus étendue que celles qui ne visent qu'au bonheur d'un moindre nombre , elles sont aussi plus vertueuses. Par conséquent la plus vertueuse de toutes les affections est celle qui embrasse comme son objet le bonheur de tous

les êtres intelligens ; la moins vertueuse , au contraire , parmi toutes celles auxquelles ce titre appartient plus ou moins , est celle qui se borne au bonheur d'un individu tel qu'un fils , un frère , un ami.

La perfection de la vertu consiste à diriger toutes nos actions vers le plus grand bien possible , à soumettre toutes nos affections inférieures au desir du bonheur général des hommes , à nous regarder nous-mêmes dans la multitude comme n'étant qu'un , dont la prospérité n'est à rechercher qu'autant qu'elle s'accorde avec celle du tout , ou qu'elle y contribue.

L'amour de soi est un principe qui ne peut jamais être vertueux dans aucun degré ni dans aucune direction. Il est vicieux toutes les fois qu'il s'oppose au bien général. Quand il n'a d'autre effet que le soin que prend un individu de son propre bonheur , il est simplement innocent , & quoiqu'il ne mérite pas de louange , il ne mérite aucun blâme. Par cette raison les actions de bienveillance qui sont faites malgré le motif de quelque puissant intérêt propre sont les plus vertueuses. Elles montrent la force & la vigueur du principe de la bienveillance.

Le Docteur Hutcheson * étoit si éloigné de penser que l'amour de soi-même fût dans aucun cas le motif d'une action vertueuse ; que , selon lui , le plaisir même de l'approbation & de l'applaudissement qu'on se donne dans sa propre conscience diminue le mérite d'un action bienfaisante. Il jugeoit que c'étoit-là un motif intéressé , qui à proportion de la part qu'il avoit dans une action , manifestoit la foiblesse de cette bienveillance pure & désintéressée qui seule peut faire un caractère vertueux. Cependant selon les jugemens ordinaires des hommes , loin que cette approbation de nos cœurs soit capable d'exténuer le mérite d'une action , elle est plutôt regardée comme le seul motif digne d'être qualifié vertueux.

C'est ainsi qu'on explique la nature de la vertu dans cet aimable système qui tend particulièrement à nourrir & à fortifier dans le cœur humain la plus noble & la plus agréable de toutes

* Recherche sur la Vertu , Sect. 2. Art. 4.
Voy. aussi les éclaircissmens sur le sens moral , Section 5. dernier Paragraphe.

les affections, & non - seulement à réprimer l'injustice de l'amour propre, mais à décourager tout-à-fait ce principe, en montrant qu'il ne peut faire aucun honneur à ceux qu'il conduit.

Dans quelques-uns des systêmes que j'ai déjà exposés, on ne rend pas suffisamment raison de l'excellence de cette vertu suprême de la bienveillance. Il paroît que ce dernier donne dans le défaut opposé en n'expliquant pas assez d'où naît notre approbation des vertus inférieures, de la prudence, de la vigilance, de la circonspection, de la tempérance, de la constance, de la fermeté. On n'y fait attention qu'au but & à la fin de nos affections, aux effets utiles ou pernicioeux qu'elles tendent à produire; leur convenance ou leur disconvenance, leur proportion ou disproportion, avec la cause qui les excite, y sont totalement oubliées.

La considération pour notre bonheur & notre intérêt propre, est souvent un principe d'action très-louable. On suppose généralement que c'est par des motifs intéressés qu'on cultive les habitudes de l'économie, de l'industrie, de la discrétion, de l'attention & de

l'application d'esprit , & en même-tems on les regarde comme des qualités louables qui méritent l'estime & l'approbation de tout le monde. Il est vrai que le mélange du motif intéressé paroît quelquefois défigurer les actions qui naissent d'une affection de bienveillance. La raison de cela n'est pourtant pas que l'amour de soi ne puisse jamais être le motif d'une action vertueuse , mais que le principe de bienveillance paroît manquer alors du degré de force requis & n'être nullement proportionné à son objet. C'est pourquoi le caractère nous semble alors d'une imperfection évidente & plutôt digne de blâme que de louange. Le mélange d'un motif de bienveillance dans une action à laquelle nous serions suffisamment engagés par l'amour de nous-mêmes ne diminue pas également le sentiment de la convenance de cette action. L'on ne soupçonne guères les gens de manquer d'amour pour eux ; ce n'est sûrement pas l'endroit foible de la nature humaine , ou un défaut que nous soyons d'humeur à lui supposer. Cependant si nous pouvions nous persuader d'un homme que si ce n'étoit les égards qu'il

a pour sa famille ou ses amis, il négligeroit sa vie, sa santé & sa fortune au soin desquelles il devroit être assez porté par le seul amour de sa propre conservation ; ce seroit sans doute un défaut, mais un de ces défauts aimables qui font qu'un homme est plutôt un objet de pitié que de mépris ou de haine. Encore lui ôteroit-il quelque chose de la dignité & de la beauté de son caractère. L'incurie & le manque d'économie sont généralement désapprouvées, non toutes fois comme provenans d'un défaut de bienveillance, mais du défaut de l'attention convenable pour les objets de notre propre intérêt.

Quoique la règle par laquelle les Caisistes déterminent souvent ce qui est bien ou mal dans la conduite des hommes, soit le bonheur ou le désordre que les actions tendent à produire dans la société, il ne s'ensuit pas que la considération pour ce bonheur soit le seul motif vertueux, mais uniquement que dans la concurrence il doit l'emporter sur tout autre.

La bienveillance est peut-être le seul principe d'action dans la divinité, & il y a diverses raisons de le croire qui

ne manquent pas de probabilité. Il n'est pas aisé de concevoir par quel autre motif pourroit agir un être indépendant & souverainement parfait qui n'a nul besoin de tout ce qui est hors de lui. Quoiqu'il en soit de la divinité, une créature aussi imparfaite que l'homme dont l'existence dépend de tant de choses extérieures doit souvent agir par d'autres motifs. Notre condition seroit bien dure, si ces affections, qui, par la nature de notre être doivent souvent régler notre conduite, ne pouvoient dans aucun cas être appelées vertueuses, ni mériter l'estime de personne.

Ces trois systêmes, celui qui place la vertu dans la convenance; celui qui la met dans la prudence; & celui qui la fait consister dans la bienveillance, sont les trois principaux qui aient paru sur la nature de la vertu. Il est facile d'y ramener tous les autres quelque-éloignés qu'ils en paroissent.

Celui qui place la vertu dans l'obéissance à la volonté de Dieu, peut être compté parmi ceux qui la font consister dans la prudence, ou parmi ceux qui la mettent dans la convenance. Lorsqu'on demande pourquoi

nous devons obéir à la volonté de Dieu , cette question , qui seroit souverainement absurde & impie si elle emportoit aucun doute sur la nécessité de lui obéir , peut être répondue de deux manières différentes. On peut dire que nous devons obéir à Dieu parce que c'est un être infiniment puissant qui nous récompensera , si nous le faisons , & qui nous punira , si nous ne le faisons pas ; ou parce qu'indépendamment de tout égard à notre propre bonheur & aux récompenses & aux châtimens , il est à propos & il convient qu'une créature obéisse à son créateur , & qu'un être imparfait & borné se soumette à un être dont les perfections sont infinies & incompréhensibles. On ne conçoit pas qu'on puisse faire à cette question d'autre réponse qu'une de ces deux là. Si la première est juste , la vertu consiste dans la prudence ou dans la sage recherche de notre bonheur & de notre intérêt final , puisque c'est-là ce qui nous oblige à faire la volonté de Dieu ; si l'on s'en tient à la seconde , la vertu consiste dans la convenance , puisque l'obligation d'obéir est fondée sur la proportion & la convenance du senti-

ment d'humilité & de soumission à la supériorité de l'objet qui l'excite.

Le systême qui place la vertu dans l'utilité revient de même à celui qui la met dans la convenance. Car dans cette hypothèse toutes les qualités de l'ame qui sont agréables ou avantageuses, soit à la personne qui les possède, soit aux autres, sont approuvées comme vertueuses, & les contraires désapprouvées comme vicieuses; mais une affection n'est agréable ou utile que par le degré dans lequel on lui permet de subsister: elle est utile, quand elle est resserrée dans un certain degré de modération; & désavantageuse, quand elle passe les justes bornes. Ainsi dans ce systême la vertu ne consiste pas dans aucune affection, mais dans le degré convenable de toutes les affections. Il ne diffère de celui que j'ai tâché de prouver qu'en ce qu'il établit l'utilité pour la mesure de ce degré convenable, & non la sympathie ou l'affection correspondante du spectateur.



CHAPITRE IV.

Des systèmes licentieux.

Tous les systèmes dont j'ai parlé jusqu'à présent supposent qu'il y a une distinction réelle & essentielle entre le vice & la vertu, quelle que soit la nature de l'un & de l'autre. Il y a une différence réelle & essentielle entre la convenance & la disconvenance d'une affection, entre la bienveillance & tout autre principe d'action, entre la véritable prudence & l'aveugle folie ou la témérité inconsidérée. Tous ces systèmes contribuent aussi dans ce qu'ils ont de principal à décourager le vice & encourager la vertu.

Il peut être vrai que quelques-uns d'entr'eux tendent à rompre en quelque sorte l'équilibre des affections, & à donner à l'ame une inclinaison particulière vers certains principes d'action au-delà de la proportion qui leur est due. Ceux qui placent la vertu dans la convenance semblent recommander principalement les grandes, imposantes
&

& respectables vertus ; celles qui dérivent de l'empire sur soi-même, la force, la magnanimité, l'indépendance à l'égard de la fortune, le mépris de la douleur, de la pauvreté, de l'exil & de la mort. C'est dans ces sublimes efforts que la plus noble convenance de conduite se déploie. Les vertus douces, aimables & engageantes de l'indulgente humanité y sont en comparaison fort peu célébrées, & paroissent, au contraire, avoir été souvent regardées, spécialement par les Stoïciens, comme de pures foiblesses qu'il convenoit qu'un homme sage refusât de loger dans son cœur.

D'un autre côté le système de la bienveillance en nourrissant & en encourageant supérieurement les vertus douces, paroît négliger entièrement les qualités de l'ame les plus augustes & les plus respectables. Il leur refuse même le nom de vertus. Il les appelle facultés morales & les traite comme ne méritant pas la même sorte d'estime & d'approbation qui est dûe à ce qu'on appelle proprement vertu. Il traite encore plus mal tous ces principes d'action qui tendent à notre propre intérêt ; il prétend que bien loin

d'avoir aucun mérite par eux-mêmes; ils diminuent celui de la bienveillance, quand ils coopèrent avec elle, & que la prudence, quand elle ne sert que l'intérêt propre, ne sauroit jamais passer pour vertu.

Enfin le système qui fait consister la vertu dans la seule prudence en favorisant au suprême degré les habitudes de la circonspection, de la vigilance, de la sobriété & d'une judicieuse modération, semble dégrader également & les vertus aimables & les vertus respectables. Il semble dépouiller les premières de toute leur beauté, & les dernières de toute leur grandeur.

Mais nonobstant ces défauts le but général de chacun de ces systèmes est d'encourager les meilleures habitudes de l'ame & les plus louables, & il seroit heureux pour la société que les préceptes de l'un des trois réglassent la conduite des hommes en général, ou même de ce petit nombre d'hommes qui prétendent vivre en Philosophes. Chacun des trois peut nous apprendre quelque chose de particulier & d'estimable. S'il étoit possible de donner de la force & de la magnanimité par les exhortations & les préceptes, les anciens systèmes de la convenance suf-

firoient pour cela ; ou , s'il étoit possible , d'inspirer par les mêmes moyens la douceur de l'humanité , & de réveiller les affections de tendresse & d'amour généralement envers tous ceux avec lesquels nous vivons , il semble que quelques-uns des tableaux que nous présente le systême de la bienveillance pourroient produire cet effet. Nous pouvons apprendre du systême d'Epicure , quoique sans doute le plus mauvais des trois , combien les vertus aimables & respectables sont utiles à notre propre intérêt , au bien-être , au repos & à la sûreté , même dans cette vie. Comme Epicure plaçoit le bonheur dans le bien-être & la tranquillité , il a particulièrement employé son génie à nous montrer que la vertu étoit non-seulement le meilleur & le plus sûr , mais encore le seul moyen d'acquérir ces biens inestimables. Les autres Philosophes ont célébré sur-tout les bons effets de la vertu par rapport à la paix & à la tranquillité intérieure de l'ame ; Epicure , sans oublier ce point , a principalement insisté sur l'influence de cette aimable qualité , sur la prospérité & la sûreté du dehors. C'est pour cela que ses écrits étoient

lus & étudiés avec tant de soin par les anciens Philosophes de toutes les sectes. C'est de lui que Cicéron, ce grand ennemi de l'Epicurisme, emprunte ses plus agréables preuves pour montrer que la vertu suffit seule pour assurer notre bonheur. Sénèque, tout Stoïcien qu'il étoit, c'est-à-dire, de la Secte la plus opposée à celle d'Epicure, ne laisse pas de citer ce Philosophe plus souvent que tout autre.

Il y a cependant quelques autres systèmes qui semblent ôter entièrement la distinction entre le vice & la vertu, & qui sont par cette raison de la plus ^{*}pernicieuse conséquence ; je veux dire les systèmes du Duc de la Rochefoucault & du Docteur Mandeville. Quoique les idées de ces deux Auteurs soient fausses presque à tous égards, il y a néanmoins des phénomènes dans la nature humaine, qui, envisagés d'un certain côté, semblent à la première vue leur être favorables. Ces phénomènes présentés d'abord par le crayon léger, délicat, élégant & précis du Duc de la Rochefoucault, & développés ensuite avec la vive & plaisante, quoique rustique & grossière éloquence du Docteur Mande-

ville , ont répandu sur leur doctrine un air de vérité & de probabilité qui est fort propre à en imposer à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes.

Le Docteur Mandeville , le plus méthodique des deux , considère tout ce qui se fait par le sentiment de la convenance , par égard pour ce qui est recommandable & digne de louange , comme un effet de l'amour , des éloges & des applaudissemens ; ou , suivant son expression , comme un effet de la vanité. L'homme , observe-t-il , est beaucoup plus intéressé à son propre bonheur qu'à celui des autres , & il est impossible qu'il préfère jamais sincèrement leur prospérité à la sienne. Toutes les fois qu'il paroît le faire on peut être sûr qu'il nous en impose , & qu'il agit alors , comme en tout autre tems , par des vues d'intérêt. Parmi les passions intéressées la vanité est une des plus fortes. Il se laisse toujours aisément flatter par les applaudissemens qui lui font constamment grand plaisir. Quand il paroît sacrifier son propre intérêt à celui des autres , il fait que leur amour-propre sera très-content de cette conduite , & qu'ils ne manqueront pas de lui en

témoigner leur satisfaction en le comblant des éloges les plus extravagans ; le plaisir qu'il attend de là l'emporte dans son opinion sur l'intérêt qu'il abandonne pour lui. Sa conduite est donc justement aussi intéressée dans ce cas, & part d'un motif aussi bas que dans tout autre. On le flatte en lui faisant accroire, & il se flatte lui-même en croyant qu'il est désintéressé, puisque sans cela il ne mériteroit aucune estime, ni à ses propres yeux, ni à ceux des autres. Ainsi tout amour pour le bien public, toute préférence donnée à l'intérêt des autres, soit en général soit en particulier, est, selon lui ; une pure tromperie, une surprise faite aux hommes ; & cette vertu dont on fait tant de bruit, & qui fait naître tant d'émulation parmi eux, n'est que le fruit de la flatterie entée sur l'orgueil.

Je n'examinerai point actuellement si les actions les mieux marquées au coin de la générosité & de l'amour du bien public peuvent être regardées comme des productions de l'amour de soi-même. Je conçois que la décision de cette question n'est d'aucune importance pour constater la réalité de

la vertu , puisque l'amour de foi peut être souvent lui-même un motif d'action vertueux. Je tâcherai seulement de faire voir que le desir de faire quelque chose de noble & d'honorable , de nous rendre nous-mêmes les objets propres de l'estime & de l'approbation ne peut être en aucune manière appelé vanité. Le desir même d'une renommée & d'une réputation bien fondées , le desir d'acquérir l'estime par ce qui est vraiment estimable ne mérite point ce nom. Le premier est l'amour de la vertu , la passion la plus noble & la meilleure qu'il y ait dans la nature humaine ; le second est l'amour de la vraie gloire , passion sans doute inférieure à l'autre , mais qui en dignité paroît tenir le premier rang après elle. Celui-là est coupable de vanité qui desire être loué pour des qualités qui ne sont nullement louables , ou qui ne le sont pas au degré où il s'attend qu'elles seront louées , qui affectoit son caractère sur les ornemens frivoles des habits & des équipages , ou sur les petits talens & les petites grâces également futiles de la conduite ordinaire : celui-là est entaché de vanité qui veut des éloges pour ce

qui en mérite véritablement , mais qu'il fait fort bien lui être étranger. Le fat qui se donne des airs d'importance qui ne lui appartiennent point, le menteur qui s'attribue sottement des aventures qui ne lui sont jamais arrivées , le plagiaire qui se donne ridiculement lui-même pour l'auteur de l'ouvrage d'autrui , sont tous gens justement taxés de vanité. On l'impute aussi , avec raison , à celui qui ne se contente pas des sentimens muets d'estime & d'approbation ; qui est moins jaloux de ces sentimens même que des acclamations & du bruit qui les font quelquefois éclater ; qui n'est jamais satisfait que ses propres louanges ne retentissent à ses oreilles , qui sollicite avec l'importunité la plus inquiète toutes les marques extérieures de respect ; qui aime à recevoir des titres d'honneur , des complimens , des visites ; qui souhaite qu'on lui fasse la cour & qu'on le distingue dans tous les lieux publics par des apparences de déférence & d'attention. Cette passion frivole est totalement différente des deux premières. C'est la passion des plus vils & des derniers de notre espèce , comme les autres sont celles

des plus grandes & des plus belles
ames.

Quoiqu'il y ait une extrême différence entre ces trois passions, le desir d'être estimable ou de devenir les objets propres de l'honneur & de l'estime, le desir d'acquérir l'honneur même & l'estime en méritant réellement ces sentimens, & le desir frivole d'attraper des louanges à quelque prix que ce soit : quoique les deux premières soient toujours approuvées & que la dernière ne manque jamais d'être méprisée ; il y a néanmoins entr'elles une certaine affinité éloignée, qui, exagérée par l'éloquence bisarre divertissante & animée du Docteur, est capable de faire illusion à ses lecteurs. Il y a de l'affinité entre la vanité & l'amour de la vraie gloire, en ce que l'une & l'autre se proposent d'acquérir l'estime & l'approbation ; mais elles diffèrent en ce que celui-ci est une passion juste, raisonnable & équitable, tandis que celle-là est injuste, absurde & ridicule. Celui qui veut être estimé par ce qui est réellement estimable, ne desire rien que ce qu'il a droit de prétendre & qu'on ne sauroit lui refuser sans une sorte d'in-

L 5

justice. Celui qui veut l'être à tout autre titre demande une chose à laquelle il n'a pas le moindre droit. Le premier se contente aisément. Il n'est point d'humeur à être jaloux ni soupçonneux par la crainte qu'on ne l'estime pas assez, & il est rarement en peine s'il recevra des marques extérieures de considération. L'autre, au contraire, n'est jamais content ; la crainte qu'on ne l'estime pas autant qu'il le souhaite le remplit de jalousie & de soupçons, parce qu'il a quelque sentiment secret qu'il desire en effet plus qu'il ne mérite ; l'oubli de la plus petite cérémonie est pour lui un affront mortel, & il traite cette inadvertence comme la marque du mépris le plus décidé. Toujours inquiet & impatient, la peur qu'on ne lui manque tout-à-fait ne lui laisse aucun repos. C'est pour cela qu'il est d'une avidité insatiable pour obtenir à chaque instant de nouvelles marques d'estime, & qu'à moins d'une cour assidue & d'une attention continuelle, il est impossible de le tenir en belle humeur.

Il y a de même une affinité entre le desir d'être ce qui est honorable & estimable & le desir d'être honoré &

estimé ; entre l'amour de la vertu & l'amour de la véritable gloire. Ces desirs se ressemblent non-seulement en ce que tous les deux tendent à nous rendre vraiment estimables , mais encore en ce qui est commun à l'amour de la vraie gloire & à ce qu'on appelle proprement vanité , c'est-à-dire , en ce qu'ils ont tous deux quelque rapport aux sentimens des autres. Le plus magnanime de tous les hommes celui qui desire la vertu pour elle-même , & qui est le plus indifférent sur ce que les autres pensent actuellement de lui , est toujours flatté par l'idée de ce qu'ils en devroient penser ; par la justice qu'il se rend intérieurement , que , quoiqu'il ne soit peut-être ni applaudi ni honoré , il est toujours l'objet propre de l'honneur & de l'applaudissement ; & que si les hommes étoient de sang froid , équitables , conséquens & bien informés des motifs & des circonstances de sa conduite , ils ne manqueroient pas de lui accorder leur estime & leurs éloges. Quoiqu'il méprise l'opinion qu'ils ont de sa personne , il fait le plus grand cas de celle qu'ils devroient en avoir : le grand & sublime motif de sa con-

duite a toujours été de pouvoir penser dignement lui-même de ces honorables sentimens , & quelle que pût être l'opinion que les autres hommes prissent de son caractère , de se mettre en état d'en avoir lui-même la plus haute idée , lorsque se plaçant dans leur situation , il vient à considérer , non ce qu'est cette opinion , mais ce qu'elle devrait être. Comme il y a donc toujours dans l'amour même de la vertu quelque rapport à l'opinion des autres , non telle qu'elle est , mais telle que la convenance & la raison voudroient qu'elle fût ; cela met quelque affinité entre cet amour & celui de la vraie gloire. Mais la différence entr'eux est pourtant très-grande. Le motif d'action le plus sublime & le plus divin que la nature humaine puisse jamais concevoir est celui qui fait agir un homme par égard pour ce qui est juste & à propos , par égard pour ce qui est l'objet propre de l'estime & de l'approbation , quand même ces sentimens ne devroient jamais lui être accordés. Il entre plus de faiblesse humaine dans les motifs de celui qui , desirant de mériter l'approbation , est en même-tems inquiet de

l'obtenir ; quoiqu'il soit louable aussi dans l'affection principale , il court risque d'être mortifié par l'ignorance & l'injustice des hommes , & son bonheur est à la merci de ses rivaux & de la folie du public : le bonheur de l'autre , au contraire , est entièrement assuré & indépendant de la fortune , & au-dessus du caprice de ceux qui vivent avec lui. Il regarde le mépris & la haine où il peut tomber par l'ignorance des autres comme ne s'adressant pas à lui , & il ne s'en chagrine point ; les hommes ne conçoivent ces sentimens pour lui que sur de fausses idées de son caractère & de sa conduite ; ils l'aimeroient & l'estimeroient s'ils la connoissoient mieux ; ce n'est pas lui , à proprement parler , qu'ils haïssent & qu'ils méprisent , mais un autre pour lequel ils le prennent. Si je rencontre mon ami dans un bal sous un déguisement qui me le fasse prendre pour mon ennemi , & que dans mon erreur j'exhale mon indignation contre lui , cette aventure l'amusera plus qu'elle ne le fâchera. Tels sont les sentimens d'un homme véritablement magnanime , lorsqu'il se trouve en bute à une injuste censure. Il

est cependant rare que la nature humaine arrive à ce degré de fermeté. Quoique la fausse gloire ne plaise qu'aux plus vils & aux plus indignes de notre espèce, la fausse ignominie, par une étrange inconséquence, est souvent capable de mortifier ceux qui paroissent les plus résolus & les plus déterminés.

Le Docteur Mandeville ne se contente pas de représenter le frivole motif de la vanité comme la source de toutes les actions communément réputées vertueuses ; il tâche de montrer l'imperfection de la vertu à bien d'autres égards. Il prétend qu'elle est toujours bien loin de ce parfait renoncement à soi-même, qui est sa grande prétention ; & qu'au-lieu d'une victoire remportée sur nos passions, ce n'est ordinairement qu'une défaite cachée, ou une victoire que nos passions remportent secrètement. Par-tout où notre retenue, à l'égard du plaisir, s'éloigne de l'abstinence la plus Ascétique * ; il la qualifie de luxe & de

* Terme emprunté d'une espèce de Moines qu'on nommoit *Ascetes*.

sensualité grossière ; il appelle luxe tout ce qui excède le nécessaire absolu ; de sorte , qu'à l'en croire , c'est le vice qui nous fait porter du linge blanc & habiter une maison commode. Le plaisir attaché à l'inclination pour le sexe dans l'union la plus légitime , lui paroît la même sensualité qu'on se procure dans les procédés les plus révoltans de cette passion , & il se moque d'une tempérance & d'une chasteté qu'on peut pratiquer à si bon marché. Ici , comme dans bien d'autres occasions , l'ingénieux Sophiste se cache sous l'ambiguïté des termes. Il y a quelques-unes de nos passions qui n'ont d'autre nom que celui qui marque le degré où elles sont désagréables & choquantes ; le spectateur en prend plus aisément connoissance dans ce degré que dans aucun autre ; lorsqu'elles contrarient ses sentimens & qu'elles excitent en lui une sorte d'antipathie & de méfaisse , il est nécessairement obligé d'y faire attention , ce qui le conduit naturellement à leur donner un nom : lorsqu'elles s'accordent avec l'état naturel de son âme , il n'y a rien qui le force à y prendre garde , & comme il les néglige vo-

fontiers tout-à-fait ; ou il ne leur donne point de nom , ou s'il leur en donne un , il marque plutôt l'assujettissement de la passion que le degré dans lequel on lui permet de subsister, après qu'elle est ainsi réprimée & soumise : c'est ainsi que les noms communs de l'amour du plaisir & de l'amour du sexe * désignent un degré vicieux & choquant de ces passions. D'autre part les mots de tempérance & de chasteté semblent marquer plutôt l'assujettissement de la passion mise sous le joug que le degré dans lequel on leur permet de subsister. Lors donc que Mandeville peut montrer qu'elles subsistent dans certain degré , il imagine qu'il détruit absolument la réalité des vertus de la tempérance & de la chasteté , & qu'il fait voir qu'elles ne sont que de pures charlataneries par lesquelles on en impose à l'inattention & à la simplicité des hommes. Ces vertus cependant n'exigent pas une entière insensibilité pour les objets des passions qu'elles entendent gouverner ; elles se proposent simplement d'en

* Les noms de luxe & de luxure.

modérer la violence au point de ne pas nuire à l'individu , & de ne causer ni trouble ni scandale dans la société.

Le grand artifice du Docteur Mandeville , est de représenter comme totalement vicieuse chaque passion qui n'est telle que dans un certain degré & dans une certaine direction. C'est ainsi qu'il traite de vanité tout ce qui a rapport à ce que sont ou doivent être les sentimens des autres , & c'est de cette subtilité sophistique dont il se sert pour établir sa conclusion favorite , que les vices particuliers tournent au bien général. Si le goût pour la magnificence , pour les arts élégans & les commodités de la vie , pour tout ce qui est agréable dans l'habillement , les meubles & les équipages , pour l'architecture , la sculpture , la peinture & la musique , doit être regardé comme luxe , ostentation , sensualité , même dans ceux à qui leur état permet de le satisfaire sans aucun inconvénient ; il est sûr que le luxe , l'ostentation & la sensualité sont avantageux au public , puisque sans les qualités auxquelles notre Auteur donne ces noms odieux , les arts de rafine-

ment ne pourroient jamais trouver d'encouragement, & languiroient nécessairement faute d'emploi. Le vrai fondement de ce système libertin se trouve dans certaines doctrines ascétiques vulgaires qui avoient eu cours avant le tems de Mandeville, & qui plaçoient la vertu dans l'extirpation entière de toutes nos passions. Il étoit facile à ce Docteur de prouver, premièrement, que cette victoire complète sur les passions n'auroit jamais lieu parmi les hommes; secondement, que si elle y devenoit générale, elle seroit pernicieuse à la société, puisqu'elle ruinerait l'industrie & le commerce, & en quelque façon toutes les affaires du monde. Par la première de ces propositions il sembloit prouver qu'il n'y a point de vertu réelle & que celle qui se prétend la véritable n'est qu'une tromperie & une illusion faite aux hommes; & par la seconde il paroissoit établir que les vices des particuliers tournoient au profit du public, puisque sans eux la société ne pourroit être florissante & heureuse.

Tel est le système du Docteur Mandeville qui a fait autrefois tant de bruit

dans le monde , & qui , s'il n'a pas occasionné plus de vices qu'il n'y en avoit , a du moins enseigné au vice , produit par d'autres causes , à lever plus effrontément la tête , & à déclarer la corruption de ses motifs avec une audace effrénée dont on n'avoit jamais oui parler.

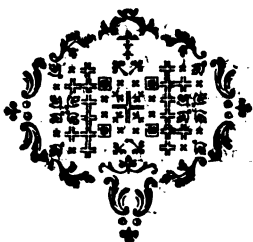
Mais quelque pernicieux que pût paroître ce système , il n'auroit jamais séduit tant de monde , & n'auroit pas causé une alarme si générale à ceux qui aiment les bons principes , si par quelque endroit il ne confinoit à la vérité. Un système de philosophie naturelle peut être regardé comme plausible & reçu généralement dans le monde , sans avoir aucun fondement dans la nature , ni aucune ressemblance avec la vérité. Une Nation fort ingénieuse a cru , pendant près de cent ans , que les tourbillons de Descartes étoient l'hypothèse la plus satisfaisante qu'on pût imaginer pour rendre raison des révolutions des corps célestes. On a pourtant démontré , & d'une manière qui a porté la conviction dans tous les esprits , que ces prétendues causes de tant de merveilleux effets non-seulement n'existent pas , mais

qu'elles sont impossibles ; & que si elles existoient , elles ne pourroient produire les effets qu'on leur attribuoit. Il n'en est pas ainsi d'un systême de philosophie morale , & un Auteur qui prétend expliquer l'origine de nos sentimens moraux , ne peut nous tromper si grossièrement ni s'écarter si loin de la vraisemblance. Un voyageur qui fait la description d'un pays fort éloigné , peut faire recevoir à notre crédulité les fictions les plus fausses & les plus absurdes , comme les faits les plus certains ; mais si quelqu'un prétend nous informer de ce qui se passe dans notre voisinage ou des affaires de notre quartier , quoiqu'il puisse encore nous tromper en plusieurs choses , si nous sommes assez bons ou assez paresseux pour ne pas les examiner par nous-mêmes ; il faut cependant que les plus grandes faussetés qu'il nous persuade aient quelque analogie avec la vérité & qu'il y ait beaucoup de vrai d'entremêlé. L'Auteur qui traite de la Philosophie naturelle , & qui se fait fort d'assigner les causes des grands phénomènes de l'univers , est le voyageur qui nous rend compte des affaires d'une contrée loine

taïne, sur laquelle il peut nous dire tout ce qui lui plaît, sans jamais avoir lieu de désespérer qu'il vienne à bout de nous persuader, tant que sa narration ne passera pas les bornes de ce qui a l'apparence de possibilité : mais quand il se propose de dévoiler l'origine de nos desirs & de nos affections, de nos sentimens d'approbation & d'improbation, il prétend nous rendre compte non-seulement de ce qui se passe dans le quartier où nous vivons mais encore de nos propres affaires domestiques : or quoique dans ce cas-là même nous soyons encore sujets à être abusés, comme ces maîtres indolens qui mettent leur confiance dans un Intendant qui les trompe; nous sommes cependant incapables de passer un compte où l'on ne garderoit aucun ménagement pour la vérité : il faut au moins que quelques articles soient justes, & que ceux-mêmes qui sont les plus chargés aient quelque fondement, sans quoi la fraude n'échapperoit pas à la nonchalante inspection même que nous sommes disposés à y donner. Un Auteur qui assig-
neroit pour cause d'un sentiment

262 *Théorie des Sentim. Moraux.*

naturel quelque principe qui n'auroit ni liaison avec ce sentiment, ni ressemblance avec aucun autre principe qui s'y trouveroit lié, passeroit pour absurde & ridicule dans l'esprit du Lecteur qui a le moins d'expérience & de jugement.





SECTION III.

*Des différens systèmes qui ont
été formés sur le principe
de l'approbation.*

INTRODUCTION.

APRÈS la question touchant la nature de la vertu, la plus importante de la Philosophie morale est celle qu'on fait sur le principe de l'approbation, sur le pouvoir ou la faculté de l'ame qui nous rend certains caractères agréables ou désagréables; qui nous fait préférer une sorte de conduite à une autre; qui est cause que nous appelons l'une bonne & l'autre mauvaise, & que nous regardons l'une comme l'objet de l'approbation, de l'honneur & de la récompense, & l'autre comme celui du blâme, de la censure & du châtiment.

On a donné trois différentes explications de ce principe de l'approbation. Selon quelques-uns nous approuvons

ou nous désapprouvons tant nos propres actions que celles des autres par le seul amour de nous-mêmes, ou parce que nous avons quelque idée qu'elles tendent à notre bonheur ou à notre désavantage : selon d'autres, c'est la raison ou la même faculté par laquelle nous distinguons le vrai du faux, qui nous fait distinguer aussi dans les actions & les affections ce qui est convenable d'avec ce qui ne l'est pas : d'autres veulent enfin que cette distinction soit entièrement l'effet d'un sentiment ou d'un sens immédiat, & qu'elle naisse de la satisfaction ou du dégoût que la vue de certaines actions ou affections nous inspire. L'amour de soi, la raison & le sentiment sont donc les trois sources différentes qui ont été marquées pour le principe de l'approbation.

Avant de rendre compte de ces trois systèmes, il faut observer que la décision de cette seconde question, quoique de la plus grande importance dans la spéculation, n'importe en rien dans la pratique. La question touchant la nature de la vertu influe nécessairement dans plusieurs cas sur les idées du bien & du mal, effet que ne fau-
roit

roit avoir celle qui regarde le principe de l'approbation. Savoir quel est le jeu ou le mécanisme qui produit ces idées ou sentimens ; c'est un sujet qui n'intéresse que la curiosité philosophique.

CHAPITRE PREMIER,

Des systèmes qui assignent l'amour de soi pour principe de l'approbation.

CEUX qui donnent l'amour de soi pour principe de l'approbation, ne s'y prennent pas de la même manière, & il y a beaucoup d'inexactitude & de confusion dans leurs systèmes. Selon M. Hobbes, & plusieurs de ceux * qui tiennent son opinion, l'homme est poussé à se réfugier en société, non par aucun amour pour ses semblables, mais parce que sans leur assistance il ne peut vivre en sûreté ni à son aise. Par cette raison la société lui devient nécessaire & tout ce qui tend à la faire

* Puffendorf, Mandeville.

prosperer, il le regarde comme ayant un rapport éloigné avec son propre intérêt, de même qu'il trouve nuisible & dangereux pour lui-même tout ce qui tend à la troubler ou à la détruire. La vertu étant le grand soutien & le vice le grand perturbateur de la société humaine, il n'y a point d'homme à qui la vertu ne plaise & que le vice ne choque, parce qu'il n'y a point d'homme qui n'attende de l'une la prospérité & qui ne craigne de l'autre le désordre & la ruine de ce qui est si nécessaire pour son bien-être & la sûreté de son existence.

J'ai déjà observé que quand on y réfléchit de sang froid & philosophiquement, on ne peut douter que la vertu n'emprunte une grande beauté & le vice une grande difformité, l'une de ce qu'elle tend à maintenir, & l'autre de ce qu'il tend à troubler l'ordre de la société. Si nous contemplons la société même dans un certain jour abstrait & philosophique, elle nous paroît comme une grande & immense machine dont les mouvemens réguliers & harmonieux produisent mille charmans effets. Comme dans une belle & noble machine qui seroit l'ouvrage

de l'art tout ce qui tendroit à faciliter & adoucir ses mouvemens tireroit de là une certaine beauté ; & , qu'au contraire , ce qui tendroit à les gêner nous déplairoit par la raison opposée ; de même la vertu qui est , pour ainsi dire , le beau poli des roues & des ressorts , qui font mouvoir la société , nous plaît nécessairement tandis que le vice , semblable à la rouille , qui en empêche l'accord & le jeu , nous choque infailliblement. Ainsi cette explication , entant qu'elle tire l'origine de l'approbation & du blâme de la considération pour l'ordre social , retombe dans le principe qui met la beauté dans l'utilité , principe que j'ai développé dans une autre occasion ; & c'est-là ce qui donne à ce système toute son apparence de probabilité. Lorsque ces auteurs décrivent les avantages innombrables de la vie policée & sociable sur la vie sauvage & solitaire , lorsqu'ils s'étendent sur la nécessité de la vertu & du bon ordre pour maintenir la première , & qu'ils démontrent comment le règne du vice & la désobéissance aux loix nous feroit immanquablement retomber dans la seconde ; le Lecteur charmé de la nouveauté & de

la grandeur de ces vues qui s'ouvrent devant lui , découvre clairement une nouvelle beauté dans la vertu , & une nouvelle difformité dans le vice qu'il n'avoit pas encore apperçue , & il est communément si enchanté de cette découverte , qu'il oublie de faire la réflexion , que cette vue politique ne s'étant jamais présentée à lui auparavant , elle ne peut être le fondement de l'approbation & de l'improbation qu'il a données jusqu'alors à ces différentes qualités.

D'un autre côté en déduisant de l'amour de foi l'intérêt que nous prenons au bien-être de la société , & l'estime que nous avons en conséquence pour la vertu , ces Auteurs n'entendent point que les applaudissemens que nous donnons à la vertu de Caton , ni l'horreur que nous avons pour la scélératesse de Catilina , soient des sentimens produits par l'idée de quelque avantage ou désavantage qui nous en revienne. Selon eux , nous n'estimons point un caractère vertueux , & nous ne blâmons point un caractère déréglé , parce que nous concevons que la prospérité ou le renversement de la société dans des tems & des Nations fort éloignés

gnées de nous puisse influencer sur le bonheur ou le malheur de notre vie. Jamais ils n'ont imaginé que nos sentimens fussent fondés sur un bien ou un mal actuel que nous supposions que ces caractères nous fassent, mais sur celui qu'ils nous auroient fait si nous avions vécu de leur tems ou sur celui qu'ils pourroient nous faire s'ils existoient dans le nôtre. L'idée que ces Auteurs cherchoient en tâtonnant, qui étoit si près d'eux, & qu'ils n'ont pu démêler distinctement, n'est autre que cette sympathie indirecte avec la gratitude ou le ressentiment de ceux qui ont retiré le profit ou essuyé le dommage résultant de ces caractères opposés. C'est-là ce qu'ils nous ont montré confusément, lorsqu'ils ont dit que ce n'étoit point ce que nous y gagnions, ni ce que nous en souffrions qui excitoit notre applaudissement ou notre indignation, mais ce que nous pouvions gagner ou souffrir, si nous étions dans le cas de vivre avec d'aussi bons ou d'aussi méchans personnages.

La sympathie cependant ne peut être regardée en aucun sens comme un principe intéressé. On peut prétendre que quand je sympathise avec votre

affliction ou votre indignation , l'é-motion que j'éprouve est fondée sur l'amour de moi-même , parce qu'elle vient de ce que je rapporte le cas à moi-même , de ce que je me mets dans votre situation , & que de-là je conçois comment je serois affecté dans les circonstances où vous êtes : mais quoiqu'on dise très-proprement que la sympathie naît d'un changement imaginaire de situation avec la personne principalement intéressée ; ce changement imaginaire n'est pas supposé m'arriver dans ma propre personne & dans mon caractère , mais dans celui de l'homme avec lequel je sympathise. Lorsque je m'afflige avec vous de la perte de votre fils unique , pour entrer dans votre peine je ne considère pas ce que je souffrirois , moi qui suis d'un tel caractère & d'une telle profession , si j'avois un fils & qu'il vînt malheureusement à mourir ; mais je considère ce que je souffrirois , si j'étois réellement vous , & je ne change pas seulement de circonstances , mais de personne & de caractère avec vous. Dans ma douleur tout est donc pour vous , & il n'y a rien pour moi ; ma douleur n'est donc pas intéressée.

Le moyen de qualifier de passion intéressée celle qui s'occupe entièrement de ce qui vous touche , & qui ne suppose pas même l'imagination de quelque chose qui m'est arrivé , ou qui ait rapport à moi , entant que je suis une telle personne & d'un tel caractère ? Un homme peut sympathiser avec une femme en couche , quoiqu'il soit impossible qu'il se conçoive jamais comme souffrant les douleurs de l'enfantement dans sa propre personne & dans son caractère. Il me paroît malgré cela que ce sont quelques notions confuses du système de la sympathie mal vu & mal entendu qui ont fait éclore celui qui rend compte de la nature humaine , & qui explique tous ses sentimens & ses affections par l'amour de soi ; système qui a fait beaucoup de bruit dans le monde , mais qui n'a jamais été , que je sache , pleinement & clairement développé.



CHAPITRE II.

Des systèmes qui assignent la raison pour principe de l'approbation.

ON fait, la doctrine de M. Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre, & qu'antérieurement à l'institution du Gouvernement civil il ne pouvoit y avoir de société sûre & paisible entre les hommes; ainsi, selon lui, conserver la société est la même chose que conserver le Gouvernement civil, comme détruire l'une est la même chose que détruire l'autre. Or l'existence du Gouvernement civil dépend de l'obéissance au Magistrat suprême. Plus d'autorité dans ce Magistrat, plus de Gouvernement. Comme donc la conservation de nous-mêmes nous apprend à applaudir à tout ce qui tend au bien-être de la société, & à blâmer tout ce qui tend à lui nuire; ce même principe, si nous voulons raisonner & parler conséquemment, doit nous faire approuver dans toutes les occasions l'obéissance au Ma-

gistrat civil , & blâmer toute désobéissance & toute rébellion : les idées de ce qui est louable ou blâmable doivent être les mêmes que celles de ce qui est conforme ou contraire à la volonté du Souverain ; d'où il suit que les loix portées par le Souverain ou le Magistrat civil , doivent être regardées comme les seules & dernières règles du juste & de l'injuste , du bien & du mal moral.

L'intention de M. Hobbes en répandant ces notions étoit , comme il en convenoit lui-même , de soumettre la conscience des hommes au pouvoir civil & de la soustraire au pouvoir des Ecclésiastiques dont l'exemple de son tems lui faisoit regarder l'ambition turbulente comme la principale source des désordres qui arrivent dans la société. Aussi sa doctrine révolta surtout les Théologiens qui exhalèrent leur indignation contre lui avec beaucoup d'aigreur & de fiel. Elle déplut également aux partisans de la saine morale , en ce qu'elle supposoit qu'il n'y avoit point de distinction naturelle entre le juste & l'injuste ; mais qu'ils étoient muables & dépendans de la volonté arbitraire du Magistrat civil. Son

M 5

système fût donc attaqué de toutes parts & avec toutes sortes d'armes, par la sage raison aussi-bien que par des déclamations furieuses.

Pour réfuter une doctrine si odieuse il falloit prouver qu'avant toute loi ou institution positive, l'ame est naturellement douée d'une faculté par laquelle elle distingue dans certaines actions & affections les qualités de juste, de louable & de vertueuse, & dans d'autres celles d'injuste, de blâmable & de vicieuse.

La loi, comme l'observe judicieusement le Docteur Cudworth *, ne peut être originairement la source de ces distinctions. Car en supposant une telle loi, il doit être ou juste ou indifférent de lui obéir. S'il est indifférent de lui obéir, il est évident qu'elle ne peut être la source de ces distinctions ; elle ne peut pas l'être non plus s'il est juste de lui obéir & injuste de lui désobéir, puisque cela suppose manifestement des notions ou des idées antérieures du juste & de l'injuste aux-

* La Morale immuable, Liv. 7.

quelles se trouvent conformes celles de l'obéissance & de la désobéissance à la loi.

L'ame ayant donc une notion de ces distinctions avant toute loi , il sembloit que ce fût une conséquence nécessaire que cette notion vînt de la raison qui lui montrait la différence entre le juste & l'injuste , comme elle lui montre celle qui est entre le vrai & le faux ; & cette conclusion vraie à certains égards , mais plutôt précipitée dans d'autres , fut aisément reçue dans un tems où la science abstraite de la nature humaine étoit seulement dans son berceau , & où les différentes fonctions & exercices des diverses facultés de l'ame n'avoient pas encore été approfondies ni distinguées avec soin. Lorsqu'on poussa cette controverse avec M. Hobbes avec la plus grande chaleur & la plus grande vivacité , on ne songea pas qu'il fût possible de supposer une autre faculté dont l'ame tint ces idées. Ce fut donc alors la doctrine populaire que l'essence de la vertu & du vice ne consistoit point dans la conformité ou la contrariété des actions humaines avec la loi d'un supérieur , mais dans leur conformité ou leur opposition à la raison ,

M 6

qui fut ainsi considérée comme la source originale du principe de l'approbation.

Il est vrai à certains égards que la vertu consiste dans la conformité avec la raison, & cette faculté peut justement passer dans un sens pour la source & le principe de l'approbation & du blâme & de tous les jugemens solides que nous portons du juste & de l'injuste. C'est par la raison que nous découvrons ces règles générales de justice qui doivent diriger nos actions, & c'est par elle que nous formons ces idées plus vagues & plus indéterminées de ce qui est prudent, décent, généreux ou noble, idées que nous portons constamment avec nous, & sur lesquelles nous tâchons, autant que nous pouvons, de modérer notre conduite. Les maximes générales de la morale ainsi que toutes les autres maximes générales sont le fruit de l'expérience & de l'induction; nous observons dans un grand nombre de cas particuliers ce qui plaît ou déplaît à nos facultés morales, ce qu'elles approuvent ou désapprouvent, & de cette expérience nous en tirons & établissons par induction ces règles générales : or l'induction est toujours regar-

dée comme une opération de la raison ; on s'exprime donc avec beaucoup de justesse quand on dit que c'est de la raison que nous tenons ces idées & ces maximes générales : or c'est par elles que nous réglons la plus grande partie de nos jugemens moraux qui seroient extrêmement incertains & précaires , s'ils dépendoient entièrement d'une chose aussi variable que le sentiment immédiat dans lequel les altérations de la santé & de l'humeur peuvent produire des changemens si essentiels. Comme donc nos jugemens les plus certains touchant le juste & l'injuste , ou le bien & le mal moral , sont réglés par les maximes & les idées que nous formons par une induction de la raison , on peut dire très-proprement que la vertu consiste dans l'accord & la conformité avec la raison ; & jusques-là cette faculté peut être considérée comme la source & le principe de l'approbation & du blâme.

Mais quoique la raison soit indubitablement la source des règles générales de la morale & de tous les jugemens moraux que nous formons par leur moyen , il est absurde & intelligible de supposer que les premiè-

res perceptions du juste & de l'injuste émanent de la raison , même dans les cas particuliers dont l'expérience sert à former les règles générales. Ces premières perceptions , ainsi que toutes les autres expériences sur lesquelles sont fondées toutes les espèces de règles générales , ne peuvent être l'objet de la raison , mais le sont nécessairement du sentiment & de la sensation immédiate. C'est d'après un grand nombre d'exemples où nous avons trouvé qu'une telle conduite plaît toujours à l'ame , & que telle autre lui déplaît constamment que nous établissons les règles générales de la morale : mais la raison ne peut rendre aucun objet agréable ou désagréable par lui-même ; elle nous montrera bien que cet objet est le moyen qui mène à un autre qui plaît ou déplaît naturellement , & peut ainsi le rendre agréable ou désagréable pour l'amour de quelqu'autre chose ; mais rien n'est agréable ou désagréable par soi-même , qui ne le soit par le sentiment ou la sensation immédiate. Par conséquent si la vertu dans chaque exemple particulier nous plaît nécessairement par elle-même , & si le vice déplaît aussi par lui-même

me , c'est le sentiment immédiat qui nous attache à l'une & qui nous éloigne de l'autre.

Le plaisir & la douleur sont les grands objets du desir & de l'aversion; mais ce n'est point la raison , c'est le sentiment & la sensation immédiate qui les distinguent. Donc si la vertu est désirable par elle ou pour elle-même & que le vice soit de même un objet d'aversion , ce ne peut être la raison mais le sentiment & la sensation immédiate qui distinguent originairement ces différentes qualités.

Cependant comme la raison peut être justement appelée en un sens le principe de l'approbation & de la désapprobation , ces sentimens ont été long-tems regardés , faute d'attention , comme provenans des opérations de cette faculté. Le Docteur Hutcheson a le mérite d'avoir été le premier qui ait distingué avec précision comment on peut dire que toutes les distinctions morales viennent de la raison , & comment elles sont fondées sur le sentiment & la sensation immédiate. Dans ses éclaircissemens sur le sens moral , il a développé cette matière si complètement & avec tant d'évidence ,

que s'il reste encore aucun doute là-dessus , je ne puis l'imputer qu'à un défaut d'attention pour ce qu'a dit cet Auteur , ou à un attachement superstitieux pour certaines formules d'expressions , foiblesse qui n'est pas rare parmi les Savans , spécialement dans des sujets aussi essentiellement intéressans que celui-ci , dans lequel un homme vertueux a de la peine à renoncer à la propriété ou l'usage d'une seule phrase à laquelle il est accoutumé.

CHAPITRE III.

Des systèmes qui assignent le sentiment pour principe de l'approbation.

ON peut partager ces systèmes en deux différentes classes.

1°. Selon quelques-uns le principe de l'approbation est fondé sur un sentiment d'une nature particulière , sur un pouvoir de perception que l'ame exerce à la vue de certaines actions ou affections dont celles qui affectent agréablement cette faculté reçoivent le caractère de justes , louables , vertueu-

tes , & celles qui l'affectent désagréablement , celui d'injustes , blâmables & vicieuses. Ce sentiment étant d'une nature entièrement distincte de tout autre & l'effet d'un pouvoir particulier de perception , ils lui donnent un nom particulier & l'appellent sens moral.

2^o. Selon d'autres , pour expliquer le principe de l'approbation il est inutile de supposer une nouvelle faculté d'appercevoir inconnue auparavant. Ils pensent que la nature agit ici , comme par-tout ailleurs , avec la plus stricte économie , & produit une multitude d'effets par une seule & même cause , & ils croient que le pouvoir de la sympathie reconnu de tout tems , & dont l'ame est manifestement pourvue , suffit pour rendre raison de tous les effets attribués à cette faculté particulière.

Le Docteur Hutcheson * a pris beaucoup de peine pour prouver que le principe de l'approbation n'est point fondé sur l'amour de soi ; il a démontré aussi qu'il n'étoit point l'effet d'au-

* Recherche sur la Vertu.

cune opération de la raison ; après quoi il ne restoit plus , selon lui , qu'à le supposer , une faculté d'une nature particulière , dont l'ame est douée pour produire ce seul particulier & important effet. L'amour de soi & la raison étant exclus , il ne lui est pas venu dans l'esprit qu'il y eût dans l'ame aucune faculté connue qui fût capable de répondre à ce but.

Il appelloit sens moral ce nouveau pouvoir de perception & lui supposoit quelque analogie avec les sens extérieurs. Comme en affectant ceux-ci , les objets qui nous environnent paroissent posséder les qualités du son , du goût , des odeurs & des couleurs , de même les diverses affections de notre ame en faisant une certaine impression sur cette faculté particulière , semblent posséder les différentes qualités d'aimables , ou odieuses , de vertueuses ou vicieuses , de justes ou injustes.

Les divers sens ou pouvoirs de perception * d'où l'ame reçoit toutes ses idées simples , sont , dans ce syst.

* Traité des Passions.

tême , de deux espèces différentes. Ceux de la première y sont appelés sens directs & antécédens ; ceux de la seconde , sens réfléchis & conséquens. Les sens directs sont ces facultés dont l'ame reçoit la perception de cette espèce de chose qui ne supposent point la perception antérieure d'aucune autre chose. Ainsi les sons & les couleurs sont des objets des sens directs ; car l'ouïe d'un son ou la vue d'une couleur ne présuppose pas la perception antérieure d'aucun autre objet ou qualité. Les sens réfléchis ou conséquens , sont ces facultés d'où l'ame reçoit la perception de cette autre espèce de chose dont l'idée suppose la perception antérieure de quelqu'autre. Ainsi l'harmonie & la beauté sont des objets des sens réfléchis. Car pour avoir la perception de l'harmonie d'un son & de la beauté d'une couleur , il faut avoir auparavant celle du son & de la couleur. Le sens moral est comme une faculté de ce genre. Cette faculté , que M. Locke appelle réflexion , & d'où il fait dériver toutes les idées simples des passions & émotions de notre ame , est , selon le Docteur Hutcheson , le sens interne direct ;

celle par laquelle nous appercevons la beauté ou la laideur , la vertu ou le vice de ces différentes passions ou émotions , est le sens interne réfléchi.

Le Docteur Hutcheson tâche d'étayer encore son système en faisant voir qu'il est conforme à l'analogie de la nature , & que l'ame est douée de plusieurs autres sens réfléchis exactement semblables au sens moral , tels que le sens de la beauté & de la difformité des objets extérieurs , le sens public par lequel nous sympathisons avec le bonheur ou le malheur de nos semblables , le sens de la honte , ceux de l'honneur & du ridicule.

Mais malgré tous les efforts de ce Philosophe ingénieux pour prouver que le principe de l'approbation est fondé sur un pouvoir particulier de perception qui a quelque analogie avec les sens extérieurs , il y a certaines conséquences de son système qu'il avoue être justes , & qui passeront peut-être dans l'esprit de bien de gens pour en être une réfutation suffisante. Il reconnoît que les qualités qui appartiennent aux objets d'un sens ne peuvent être attribuées à ce sens même sans tomber dans la plus grande absurdité. Qui

s'est jamais avisé d'appeller le sens de la vue blanc ou noir ; grave ou aigu celui de l'ouïe ; doux ou amer celui du goût ? Or il est , selon lui , également absurde d'appeller nos facultés morales , vertueuses ou vicieuses , bonnes ou mauvaises , parce que ces qualités appartiennent aux objets de ces facultés , & non à ces facultés elles-mêmes. Par conséquent si un homme étoit constitué de façon à approuver la cruauté & l'injustice comme les plus hautes vertus , & à blâmer l'équité & l'humanité comme les vices les plus méprisables , une telle constitution d'esprit pourroit être à la vérité regardée comme pernicieuse , tant à l'individu qu'à la société , & d'ailleurs comme étrange en elle-même , surprenante & contre-nature ; mais on ne pourroit sans la plus grande absurdité la nommer vicieuse ou moralement mauvaise.

Cependant si nous voyions un homme qui pousât des cris d'admiration & d'applaudissement à une exécution injuste & barbare commandée par quelque insolent tyran , nous ne croirions pas que ce fût une grande absurdité que d'appeller cette conduite vicieuse & moralement mauvaise au suprême

degré , quoiqu'elle n'annonçât que des facultés morales dépravées , & une impertinente & absurde approbation donnée à cette action horrible , comme si elle étoit grande , noble & magnanime. Je pense qu'à la vue d'un tel spectateur notre cœur oublieroit pour un moment sa sympathie avec le malheureux patient pour ne sentir que l'horreur & l'exécration qu'inspireroit un monstre si abominable. Nous le détesterions encore plus que le tyran même , qui , poussé peut-être par les violentes passions de la jalousie , de la peur & du ressentiment , seroit encore plus excusable que lui , dont les sentimens seroient absolument sans cause & sans motif , & par conséquent plus complètement détestables. Il n'y a point de perversité de sentiment & d'affection dans laquelle nous soyons plus éloignés d'entrer , & que notre cœur rejette avec plus de haine & d'indignation que celle-là ; & bien loin de regarder simplement une telle constitution d'esprit comme étrange & dangereuse , mais nullement comme vicieuse ou moralement mauvaise , nous la regarderions plutôt comme le dernier & le plus affreux période de la corruption morale.

Des sentimens moraux droits & corrects nous paroissent , au contraire , louables & moralement bons à un certain degré. Celui qui dans toutes les occasions proportionne avec la plus grande exactitude ses éloges & sa censure à la valeur ou à l'indignité de l'objet , semble mériter quelque approbation. Il règne dans ses jugemens une précision délicate que nous admirons ; ils servent de règle aux nôtres ; & par leur justesse rare & extraordinaire ils excitent notre surprise & notre applaudissement. Nous ne pouvons , à la vérité , nous assurer toujours que sa conduite réponde à la précision & à l'exactitude de ses décisions sur la conduite des autres ; pour être vertueux il faut de la résolution & de l'habitude dans l'ame aussi bien que de la délicatesse dans les sentimens , & malheureusement ces premières qualités manquent assez souvent à ceux qui portent la dernière à son plus haut point de perfection ; cependant malgré les défauts dont cette disposition d'esprit est quelquefois accompagnée , on peut dire qu'elle est incompatible avec les crimes grossiers & le plus heureux fondement sur lequel on puisse élever

l'édifice de la vertu la plus parfaite. Il y a bien des gens , qui avec de la bonne volonté & une sérieuse envie de s'acquitter de tout ce qu'ils croient être de leur devoir , ne laissent pas d'être désagréables par le peu de délicatesse qu'ils ont dans leurs sentimens moraux.

On dira peut-être que quoique le principe de l'approbation ne soit pas fondé sur un pouvoir de perception analogue aux sens externes , il peut être fondé sur un sentiment particulier qui réponde à cette fin seule & pas à d'autre. L'approbation & l'improbation , dira-t-on , sont certaines sensations ou émotions qui naissent dans l'ame à la vue de différens caractères & actions ; & comme on pourroit appeler le ressentiment le sens des injures , ou la gratitude le sens des bienfaits , rien n'empêche qu'on n'appelle ces émotions le sens du juste & de l'injuste , ou le sens moral.

Quoique cette manière d'exposer les choses ne soit pas sujette aux mêmes objections que la précédente , elle est sujette à d'autres qui sont également sans réplique.

Premièrement quelques variations
qui

qui arrivent dans une émotion particulière, elle conserve toujours les traits généraux qui la distinguent d'une émotion de tout autre genre, & ces traits généraux sont toujours plus frappans & plus remarquables que les changemens qu'elle éprouve dans les cas particuliers. Ainsi la colère est un genre d'émotion particulier, & en conséquence ses traits généraux sont toujours plus faciles à saisir que ses variations dans ses différentes espèces. La colère contre un homme diffère sans doute de la colère contre une femme, & celle-ci de la colère contre un enfant, comme tout homme attentif peut aisément l'observer; mais dans ces cas ce sont toujours les traits généraux de la passion qui dominent: pour les distinguer il ne faut pas une grande finesse d'observation, ni une attention fort délicate; au-lieu qu'il en faut pour discerner leurs variations. Si donc l'approbation & l'improbation étoient, comme la gratitude & le ressentiment, des émotions d'un genre particulier distinctes de tout autre genre, dans toutes les variations qu'elles pourroient subir, elles devroient retenir les traits généraux qui en font une émotion de

rel genre particulier clairement & visiblement distinct de tout autre genre ; or il n'en est pas ainsi dans le fait. Si nous prenons garde à ce que nous sentons dans les différentes occasions où nous approuvons ou blâmons , nous trouverons que notre émotion dans un cas n'est pas du tout la même que dans un autre cas , & qu'on ne peut découvrir entr'elles des traits communs. Ainsi l'approbation avec laquelle nous voyons un sentiment tendre , délicat & humain , est tout-à-fait différente de celle qu'emporte la vue d'un autre sentiment qui nous paroît grand , courageux ou magnanime. L'approbation de l'une & de l'autre peut être également complète & entière , mais l'un repand de la douceur dans notre ame & l'autre nous élève , & ils produisent en nous des mouvemens qui ne se ressemblent point : or c'est ce qui doit arriver nécessairement dans le système que j'ai tâché d'établir : comme les émotions de la personne que nous approuvons sont totalement opposées , & que notre approbation vient de la sympathie avec ces émotions contraires , ce que nous sentons dans une occasion ne peut avoir la moindre res-

semblance avec ce que nous sentons dans l'autre ; ce qui seroit impossible si l'approbation consistoit dans une émotion particulière , qui n'auroit rien de commun avec les sentimens que nous approuvons , mais qui naîtroit à la vue de ces sentimens , comme toute autre passion à la vue de l'objet qui lui est propre. C'est la même chose par rapport à l'improbation ; l'horreur que nous avons pour la cruauté n'a pas la moindre ressemblance avec le mépris de la bassesse , & l'opposition que nous sentons à la vue de ces deux différens vices , entre nous & la personne que nous blâmons , est d'une espèce tout-à-fait différente.

Secondement , j'ai déjà observé que non-seulement les diverses passions ou affections du cœur humain qu'on approuve ou qu'on blâme paroissent moralement bonnes ou mauvaises , mais que l'approbation elle-même nous paroît telle selon qu'elle est juste ou déplacée. Je demanderois donc quelle est , dans ce système , la raison pourquoi nous approuvons ou nous désapprouvons l'approbation même selon qu'elle est bien ou mal fondée. Je pense que la seule réponse raisonnable qu'on puisse

faire à cette question c'est de dire que lorsque l'approbation que donne une personne à la conduite d'un tiers se rencontre avec la nôtre , nous approuvons son approbation , & que nous la regardons en quelque sorte comme moralement bonne ; & , qu'au contraire, lorsqu'elle ne s'accorde pas avec nos sentimens , nous la désapprouvons & la regardons en quelque sorte comme moralement mauvaise. Il faut donc convenir qu'au moins dans ce cas l'accord ou l'opposition de sentiment entre l'observateur & la personne observée constitue l'approbation ou l'improbation morale. Or si cela est dans un cas , pourquoi pas dans tout autre ? A quoi bon imaginer un nouveau pouvoir de perception pour expliquer ces sentimens ?

J'objecterois encore contre tout système qui fait dépendre le principe de l'approbation d'un sentiment particulier distingué de tout autre, qu'il est bien étrange qu'un pareil sentiment, qui , dans les vues de la Providence, devrait , sans doute , être la boussole de la nature humaine , ait été inconnu jusqu'à présent , & qu'il n'ait pas eu de nom dans aucune langue. Le mot

de *sens moral* est très-nouveau , & ne peut être encore considéré comme faisant partie de notre langue. Celui d'approbation n'a été détourné à cette signification que depuis quelques années. Dans la propriété du langage nous approuvons ce qui est entièrement à notre satisfaction , comme la forme d'un bâtiment , l'invention d'une machine & le goût d'un mets. Le mot de conscience ne désigne pas immédiatement une faculté morale qui approuve ou désapprouve ; il suppose , à la vérité , l'existence d'une telle faculté , & signifie proprement la persuasion intime d'avoir agi d'une manière contraire ou conforme à sa direction. Lorsque l'amour , la haine , la joie , la tristesse , la gratitude , le ressentiment & tant d'autres passions , qui toutes sont les sujets de ce principe , ont fait une figure assez considérable dans le monde pour avoir chacune un titre particulier , n'est-il pas étonnant qu'on ait fait si peu d'attention à leur souverain ; qu'excepté un petit nombre de Philosophes modernes , pas une ame n'ait songé qu'il valût la peine de lui donner un nom ?

Lorsque nous approuvons un carac-

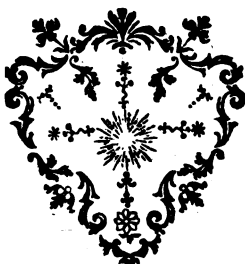
N 3

tère ou une action , nos sentimens ; selon le systême que j'ai embrassé , viennent de quatre sources différentes l'une de l'autre à certains égards. 1°. Nous sympathisons avec les motifs de l'agent. 2°. Nous entrons dans la gratitude de celui qui reçoit le bénéfice de l'action. 3°. Nous observons que cette conduite étoit conforme aux règles générales que suivent ordinairement ces deux sympathies. 4°. Et enfin quand nous considérons de telles actions comme faisant partie d'un plan de conduite qui tend au bonheur de la société ou de l'individu , elles nous paroissent tirer de cette utilité une sorte de beauté assez approchante de celle que nous attribuons à une machine bien imaginée. Quand on aura déduit dans un cas particulier tout ce qui procède certainement de l'un ou de l'autre de ces quatre principes , je serai bien aise de savoir ce qui restera , & je consens volontiers qu'on attribue le surplus au sens moral , ou à quelque autre faculté particulière , pourvu qu'on détermine avec précision quel est ce surplus. S'il existoit un principe particulier tel qu'on suppose le sens moral , on pourroit s'attendre à le sen-

sur quelquefois seul & détaché de tout autre, comme nous sentons souvent la joie & le chagrin, l'espérance & la crainte pure & sans le mélange d'aucune autre émotion ; or c'est ce qui n'arrive point. Je n'ai jamais vu alléguer aucun exemple où l'on puisse dire que ce principe agit seul & sans être mêlé avec la sympathie ou l'antipathie, avec la gratitude ou le ressentiment, avec la perception de la conformité ou de la contrariété avec les règles établies, ou enfin avec ce goût général pour l'ordre & la beauté qu'excitent également les objets animés, & ceux qui ne le font pas.

Il est un autre système différent de celui que j'ai tâché d'établir, qui prétend expliquer aussi par la sympathie l'origine de nos sentimens moraux. C'est celui qui place la vertu dans l'utilité, & qui rend raison du plaisir que fait au spectateur une qualité utile par la sympathie avec le bonheur de ceux qui en retirent le fruit. Cette sympathie est différente de celle qui nous fait entrer dans la gratitude de la personne qui reçoit le bienfait. C'est le même principe que celui par lequel

nous approuvons une machine bien inventée ; mais il n'y a point de machine qui puisse être l'objet des deux dernières sympathies. J'ai déjà rendu quelque compte de ce système dans la quatrième Partie de cet Ouvrage.





SECTION IV.

De la manière dont différens Auteurs ont traité des règles pratiques de la morale.

ON a déjà remarqué dans la troisième Partie de ce discours que les règles de la justice sont les seules règles de la morale qui soient exactes & précises ; que celles de toutes les autres vertus sont vacillantes , vagues & indéterminées ; que les premières peuvent être comparées aux règles de la Grammaire , & les autres à celles que donnent les Critiques pour atteindre à ce qu'il y a d'élégant & de sublime dans la composition ; & qui présentent plutôt une idée générale de la perfection à laquelle nous devons tendre , qu'elles ne fournissent des moyens sûrs & infaillibles d'y arriver.

Comme les différentes règles de morale admettent différens degrés d'exactitude , les Auteurs qui ont tâché de les recueillir & d'en former un système s'y sont pris de deux manières : les uns ont suivi par-tout cette méthode

inexacte à laquelle ils étoient naturellement conduits par la considération d'une espèce de vertu ; les autres se sont efforcés d'introduire dans tous leurs préceptes cette exactitude ou cette rigueur dont quelques-unes seulement sont susceptibles. Les premiers ont écrit comme des Critiques, & les seconds comme des Grammairiens.

1°. Les premiers, parmi lesquels on peut compter tous les anciens Moralistes, se sont contentés de faire des descriptions générales des vices & des vertus, & de nous montrer la difformité & le malheur annexés aux uns aussi bien que la convenance & le bonheur attachés aux autres ; mais ils n'ont point cherché à donner beaucoup de règles précises qui fussent bonnes pour tous les cas particuliers sans exception : ils ont seulement tâché de déterminer autant que le comportoit leur langue, 1°. en quoi consiste le sentiment du cœur sur lequel est fondée chaque vertu particulière, quelle est l'espèce de sensation ou d'émotion intérieure qui constitue l'essence de l'amitié, de l'humanité, de la générosité, de la justice, de la magnanimité & de toutes les autres vertus ainsi que des

vices. 2°. Quelle est la façon d'agir, quel est l'ordre ou le ton ordinaire de conduite vers lequel chacun de ces sentimens nous dirige, ou comment un véritable ami, un homme généreux, brave, juste & humain voudroit se comporter dans les occasions ordinaires.

Quoiqu'il faille un pinceau délicat & sûr pour caractériser le sentiment du cœur sur lequel est fondée chaque vertu particulière, c'est néanmoins une tâche qui peut être remplie avec assez d'exactitude. Il est impossible, à la vérité, d'exprimer toutes les variations que chaque sentiment éprouve ou doit éprouver selon chaque variation possible des circonstances. Elles sont à l'infini, & les langues n'ont point de termes pour les rendre. Par exemple nous n'aimons pas un vieillard comme un jeune homme, ni un homme austère comme un homme qui a des mœurs douces & agréables, ni ce dernier comme un homme d'une gaiété vive & animée. Le sentiment de l'amitié que nous concevons pour un homme, nous affecte autrement que celui que nous concevons pour une femme, en écartant même tout

ce qu'il y a de matériel dans cette dernière passion. Qui pourroit fixer & nombrer ces différences & une infinité d'autres dont ce sentiment est capable ? Malgré cela on peut déterminer avec assez d'exactitude ce que c'est en général que l'amitié & l'attachement familial qui leur est commun à toutes : les portraits qu'on en fait , quoique défectueux à bien des égards , peuvent être assez ressemblans pour nous faire connoître l'original , quand nous le rencontrons , & nous le faire même distinguer d'autres sentimens dont il approche beaucoup , tels que sont ceux de la bienveillance , du respect , de l'estime & de l'admiration.

Il est encore plus facile d'exposer en général quelle est la conduite à laquelle chaque vertu nous porte. Il n'est même guères possible de ne pas faire quelque chose de semblable quand on veut décrire le sentiment ou l'émotion intérieure sur laquelle elle est fondée. Le langage ne peut rendre , s'il m'est permis de parler ainsi , les traits invisibles de toutes les différentes modifications d'une passion tels qu'ils sont au-dedans de nous. Il n'y a point d'autre moyen de les marquer & de

les distinguer qu'en décrivant les effets qu'ils produisent au dehors , les changemens qu'ils occasionnent sur le visage , dans l'air , le maintien & la conduite extérieure , les résolutions qu'ils nous suggèrent , & les actions qui s'ensuivent. C'est ainsi que Cicéron s'efforce , dans le premier Livre de ses Offices , de nous animer à la pratique des quatre vertus cardinales , & qu'Aristote , dans la partie-pratique de ses Ethiques , nous montre les diverses habitudes par lesquelles il souhaiteroit régler notre vie , telles que la libéralité , la magnificence , la grandeur d'ame , & jusqu'à la plaisanterie & la bonne humeur , que cet indulgent Philosophe a jugées dignes d'entrer dans le catalogue des vertus , quoique l'approbation qu'elles obtiennent de nous soit naturellement si légère , qu'elle ne leur donne pas droit à un nom si respectable.

De pareils ouvrages nous offrent une peinture vivante & agréable des mœurs. Par la vivacité de leurs descriptions ils enflamment notre amour naturel pour la vertu , & augmentent notre horreur pour le vice : par le bon sens & la délicatesse de leurs observations

ils peuvent souvent nous aider à rectifier & à fixer nos sentimens naturels à l'égard de la convenance, & former notre conduite à une plus grande justesse, en nous suggérant des attentions fines & délicates auxquelles nous n'aurions pas songé sans les instructions qu'ils nous donnent. C'est à traiter de cette manière des règles de la morale que consiste la science appelée proprement Ethique, ou science des Mœurs, science qui, comme la critique, n'admet pas une précision rigoureuse, mais qui ne laisse pas d'être extrêmement utile & agréable. C'est de toutes la plus susceptible des ornemens de l'éloquence, & la plus capable de donner par leur moyen, s'il est possible, une nouvelle importance aux plus petites règles du devoir. Ses préceptes relevés par cette parure sont en état de faire, sur la jeunesse flexible, des impressions également nobles & durables, & comme ils s'accordent avec la magnanimité naturelle à cet âge généreux, ils peuvent inspirer, du moins pour un tems, les résolutions les plus héroïques, & tendre ainsi à établir & fortifier les meilleures & les plus salutaires habitudes dans l'ame humaine.

Tout ce que peuvent faire le précepte & l'exhortation pour nous encourager à la pratique de la vertu ; cette science le fait quand elle est enseignée par de tels maîtres.

On peut ranger dans la seconde classe des Moralistes tous les Casuistes du moyen & du dernier âge de l'Eglise Chrétienne , aussi-bien que tous ceux qui ont traité dans ce siècle & le précédent de ce qu'on appelle droit naturel. Tous ceux-là , non contents de caractériser d'une manière générale cet ordre de conduite qu'ils nous recommandent , s'efforcent de donner des règles précises pour nous diriger dans chaque circonstance de notre vie. Comme la justice est la seule vertu à l'égard de laquelle on puisse établir de telles règles , c'est à elle que ces deux espèces d'Auteurs se sont attachés , quoique d'une manière fort différente.

Ceux qui écrivent sur les principes du Droit , considèrent seulement ce que la personne qui a droit sur un autre est fondée à exiger de force , ce que le spectateur impartial approuveroit qu'elle exigeât ainsi , ou ce qu'un juge ou arbitre auquel elle s'en rapporteroit , & qui voudroit lui rendre

justice , doit obliger la partie adverse à faire ou à souffrir. Les Casuistes , de leur côté , n'examinent pas tant ce qu'on est proprement en droit d'exiger de force , que ce que la personne tenue d'une obligation doit faire par la considération la plus scrupuleuse & la plus sacrée des règles de la justice , & par la crainte la plus consciencieuse de faire le moindre tort à son prochain , ni la moindre tache au caractère d'homme irréprochable quelle veut conserver. Le but de la Jurisprudence est de prescrire des règles pour les décisions des Juges & des Arbitres ; celui des Casuistes d'en donner pour la conduite d'un homme de bien. En observant celles des Jurisconsultes , quelque parfaites qu'on les suppose , tout notre mérite se borne à l'exemption des châtimens extérieurs ; en observant celles des Casuistes , si on les suppose telles qu'elles doivent être , nous mériterions de grands éloges par l'exacte & scrupuleuse délicatesse que nous mettrions dans notre conduite.

Souvent un homme de bien peut être dans le cas de se croire obligé par un égard consciencieux & sacré pour les règles de la Justice à faire plusieurs

choses qu'on ne pourroit lui extorquer, & qu'aucun Juge ou Arbitre ne pourroit lui imposer de force sans commettre la plus haute injustice. Pour en donner un exemple trivial, un voleur de grand chemin oblige un voyageur par la crainte de la mort à lui promettre une certaine somme d'argent; savoir si une telle promesse arrachée par la violence est obligatoire, c'est une question fort débattue.

Si on la considère purement comme une question de droit, la décision ne souffre aucune difficulté. Il seroit absurde de supposer que le voleur de grand chemin ait droit d'employer la force pour contraindre le voyageur à lui tenir parole. En lui extorquant cette promesse il a fait un crime qui méritoit la punition la plus sévère, & il y ajouteroit un nouveau crime s'il le forçoit à l'exécuter; il ne peut se plaindre comme d'une injustice d'être trompé par un homme qui étoit en droit de le tuer. Supposer qu'un Juge doive déclarer de telles promesses valables ou que le Magistrat doive permettre à celui qui les a reçues d'intenter une action légale contre celui qui les a faites, ce seroit la plus ridicule de

toutes les absurdités. La décision de cette question n'est donc point embarrassante, si on la regarde simplement comme une question de Droit.

Mais si on la regarde comme un cas de conscience, il n'est pas si aisé de la résoudre. Il est au moins beaucoup plus douteux si un homme de bien ne se croiroit pas tenu de donner la somme, en vertu des règles sacrées de la Justice qui ordonne de remplir toutes les promesses sérieuses. Qu'il ne doive avoir aucun égard pour le scélérat dont il tromperoit l'attente, qu'il ne lui fasse aucun tort en lui manquant de parole, & conséquemment qu'on ne puisse le forcer à rien ; cela n'est point en dispute ; mais il y a peut-être un sujet plus raisonnable de disputer si dans ce cas le voyageur ne doit rien à sa propre dignité, à son honneur & à ce qu'il y a de sacré & d'inviolable dans cette partie de son caractère qui lui fait respecter la loi de la vérité, & qui lui fait abhorrer tout ce qui approche de la fausseté & de l'infidélité. Aussi les Casuistes sont-ils fort partagés là-dessus. Un parti, dans lequel on peut mettre Cicéron parmi les anciens, & parmi les mo-

Idernes , Puffendorf , son Commen-
tateur Barbeyrac , & sur-tout le feu
Docteur Hutcheson , qui n'étoit cer-
tainement pas un Casuiste relâché ,
décide sans hésiter qu'une telle pro-
messe est entièrement nulle , & qu'il
y a de la foiblesse & de la superstition
à penser autrement. L'autre parti où
se trouvent quelques anciens Pères de
l'Eglise , & quelques excellens Casuis-
tes modernes * , est d'une opinion
contraire , & prononce que de telles
promesses sont obligatoires.

A juger de cette matière par les
sentimens communs des hommes , nous
trouverons qu'on doit une sorte d'égard ,
même à une promesse de cette nature ,
mais qu'il est impossible de déterminer
jusqu'où il doit aller par une règle gé-
nérale applicable à tous les cas sans
exception. Nous ne ferions pas notre
ami ou notre compagnie d'un homme
qui s'engageroit ainsi sans façon & de
bonne grace , & qui violeroit son en-
gagement avec aussi peu de cérémonie.
Un Gentilhomme qui promettoit cinq

* S. Augustin. La Placette.

guinées à un voleur de grand chemin & qui ne lui payeroit pas , encoureroit quelque blâme. Si la somme étoit beaucoup plus grande , il y auroit plus de doute sur ce qu'il y auroit à faire ; si elle étoit telle , par exemple , qu'il ne pût la payer sans ruiner entièrement sa famille , si elle étoit assez considérable pour suffire à l'exécution de projets extrêmement utiles ; il paroîtroit en quelque sorte criminel , ou ce seroit du moins une chose très-déplacée , que de la verser dans des mains indignes pour un point d'honneur aussi vétilleux. Celui qui se réduiroit à la mendicité pour s'acquitter d'une pareille promesse , ou qui sacrifieroit cent mille livres sterling pour cela passeroit pour un fou & un extravagant du premier ordre , quand même il seroit en état de les sacrifier. Une profusion si énorme paroîtroit incompatible avec ses autres obligations , avec ce qu'il se devoit à lui-même & aux autres , & par conséquent telle qu'aucun égard pour la promesse extorquée ne pourroit l'autoriser. Il est donc manifestement impossible de fixer par aucune règle précise quel est le degré de considération qu'il faut avoir pour une pa-

role ainsi donnée , ni à quoi peut se monter la plus grande somme dûe en vertu de cet engagement. Cela varie suivant le caractère des personnes , leur fortune , la solemnité de la promesse & même suivant les circonstances de l'aventure ; car si celui qui promet a été traité avec beaucoup de cette espèce de galanterie ou de bons procédés qu'on rencontre quelquefois dans les personnes du caractère le plus corrompu , il semble que son obligation soit plus réelle. On peut dire en général que l'exacte convenance demande l'exécution de pareilles promesses toutes les fois qu'elle peut s'allier avec des devoirs plus sacrés , tels que ceux que l'intérêt public , la reconnoissance , l'affection naturelle ou les loix d'une juste bienfaisance nous imposent. Mais , comme nous l'avons déjà dit , il n'y a point de règles précises pour déterminer quelles sont les actions extérieures que doivent produire ces motifs , ni conséquemment quand ces vertus sont incompatibles avec l'observation de pareilles promesses.

Il est à remarquer cependant qu'elles ne sont jamais violées , lors même qu'elles le sont pour les raisons les plus

essentielles , sans quelque deshonneur pour la personne qui les a faites. Une fois lâchées , nous pouvons être convaincus de la disconvenance qu'il y auroit à les garder , mais il y a toujours quelque faute à les avoir faites. C'étoit au moins se départir des plus grandes & des plus nobles maximes de la magnanimité & de l'honneur. Un homme vraiment brave doit plutôt mourir que de lâcher une promesse qu'il ne peut tenir sans folie , ni violer sans ignominie. Car il y a toujours un peu de honte à prendre le dernier parti quoique le meilleur. L'infidélité & la fausseté sont des vices si dangereux & si terribles , & auxquels il est en même-tems si facile & si sûr de se laisser aller , qu'il n'y en a point sur lesquels nous soyons moins indulgens. De-là vient que nous attachons une idée de honte à toute violation de la foi dans quelque circonstance & dans quelque situation que ce soit. Ces vices ressemblent à cet égard aux transgressions du beau sexe contre la chasteté, vertu dont nous sommes excessivement jaloux par les mêmes raisons ; & nos sentimens ne sont pas plus délicats par rapport à celles-ci que par rapport aux autres.

Une femme qui pèche contre la chasteté se deshonore sans retour ; il n'y a point de circonstances , point de sollicitations qui puissent l'excuser , point de douleur , point de repentir de sa faute qui puisse l'expier. Nous sommes si susceptibles sur cet article que le rapt même deshonore , & que l'innocence de l'ame ne peut laver dans notre imagination la souillure du corps. Il en est de même de la foi donnée solennellement , même aux plus indignes des hommes. La fidélité est une vertu si nécessaire que nous la concevons en général comme indispensable , même envers ceux auxquels on ne doit rien autre chose , & que nous croyons qu'on peut tuer & exterminer légitimement. Envain la personne qui en est coupable insiste d'une part sur la nécessité de promettre pour sauver sa propre vie , & de l'autre sur celle de ne pas manquer à de respectables devoirs incompatibles avec l'exécution de la parole qu'elle a donnée ; ces circonstances peuvent diminuer son deshonneur , mais non l'effacer entièrement ; elle paroît coupable d'une action inséparablement liée dans l'imagination des hommes à quelque degré

de honte , elle rompt un engagement qu'elle a solennellement affirmé qu'elle tiendrait ; & si cela ne fait pas une tache & une souillure éternelle pour son caractère , il y attache du moins un ridicule qu'il sera difficile de lever entièrement ; & je crois qu'un homme à qui pareille aventure seroit arrivée , ne se soucieroit pas d'en conter l'histoire.

Cet exemple peut servir à montrer en quoi consiste la différence entre la science des Cas & celle de la Jurisprudence , lors même qu'elles traitent l'une & l'autre des obligations que nous imposent les règles générales de la Justice.

Mais quoiqu'elles diffèrent réellement & essentiellement par le but qu'elles se proposent , l'identité de leur objet les rapproche tellement , que la plupart des Auteurs , qui ont écrit de dessein formé sur la Jurisprudence , décident les diverses questions qu'ils examinent tantôt selon les principes de leur science , tantôt selon ceux de la science des Casuistes , sans dire & peut-être sans s'appercevoir eux-mêmes quand ils changent ainsi leur marche.

La

La Doctrine des Casuistes n'est pourtant pas bornée à la considération des égards religieux que les règles générales de la justice demandent de nous ; elle embrasse beaucoup d'autres parties des devoirs du Christianisme & de la morale. Ce qui semble avoir donné principalement occasion à l'étude de cette espèce de science est la Confession auriculaire en usage chez les Catholiques Romains *. Par cette institution les actions les plus secrètes, les pensées même qu'on soupçonne s'éloigner tant soit peu de la pureté chrétienne doivent être révélées au Confesseur qui apprend à ses Pénitens si & comment ils ont manqué à leur devoir, & quelle

* Il y a dans ce Paragraphe & les suivans plusieurs choses dans le texte de mon Auteur sur la Confession, le Clergé & les Casuistes qui auroient pû scandaliser dans ma Traduction. Je me suis fait un scrupule de mettre sous les yeux du Public des idées contraires à l'esprit de notre Religion ; & dans cette vue j'ai fait les changemens qui m'ont paru nécessaires pour que rien ne pût blesser ni arrêter le Lecteur. Si malgré mes précautions il se trouvoit encore quelque chose qui ne fût pas orthodoxe, je prie le Lecteur de se souvenir que c'est un Protestant qui parle.

Tome II.

O

est la pénitence à faire avant qu'il puisse les absoudre au nom de la Divinité offensée.

La persuasion, ou même le soupçon d'avoir mal agi, est un poids sur le cœur de tout homme qui n'est pas endurci par de longues habitudes du vice, & entraînent à leur suite l'inquiétude & la terreur. Dans cette perplexité, ainsi que dans toutes les autres, les hommes s'empressent naturellement à se décharger du fardeau qui les presse. En confiant leurs peines à quelqu'un sur la discrétion duquel ils peuvent compter, ils sont abondamment dédommagés de la honte qu'ils souffrent par le soulagement qu'ils ne manquent pas de trouver dans la sympathie de leur confident : il est consolant pour eux de voir qu'ils ne sont pas tout-à-fait indignes d'attention, & que si leur conduite passée peut être blâmée, leur disposition présente est approuvée & suffit peut-être pour faire compensation avec celle où ils ont été, ou du moins pour leur conserver une partie de l'estime de leur ami. Dans les tems d'ignorance le Clergé possédoit seul le peu de savoir qu'il y avoit en Europe, & les mœurs des Ecclésiastiques

étoient pures & régulières en comparaison de celles du siècle où ils vivoient. Ce double avantage leur attira la confiance de presque toutes les familles particulières : ils étoient regardés comme les grands directeurs, non-seulement des devoirs religieux, mais aussi de tous les devoirs moraux : leur familiarité mettoit en réputation quiconque étoit assez heureux pour en être honoré ; & leur censure convroit d'ignominie tous ceux qui avoient le malheur d'en être les objets. Considérés comme les grands juges du bien & du mal, ils étoient consultés sur tous les scrupules qui naissent ; & il étoit glorieux pour une personne que ces saints hommes fussent connus pour être tellement les dépositaires des secrets de sa conscience, qu'elle ne fît pas un seul pas important ou délicat dans sa conduite sans leur avis & leur attache. Pour répondre à cette confiance qu'on leur eût accordée quand elle n'auroit pas été ordonnée par une loi générale, ils s'appliquèrent particulièrement à connoître les devoirs des Confesseurs qui devinrent une partie nécessaire de leurs études, & en conséquence les Théologiens se mirent à ramasser ce

qu'on appelle des cas de conscience, c'est-à-dire, ces situations délicates & chatouilleuses dans lesquelles il est difficile de déterminer ce qu'il convient de faire. Ils imaginèrent que ce travail pourroit être utile tant aux directeurs qu'aux personnes dirigées, & de là l'origine des livres des Casuistes.

Les devoirs moraux, dont ils traitent, sont principalement ceux qui peuvent être renfermés, du moins en quelque sorte, dans des règles générales, & dont la violation est naturellement suivie de quelques remords & de quelque crainte du châtement. Le but de l'institution qui donna occasion à leurs écrits, fut d'appaiser les terreurs de la conscience qui suivent l'infraction de ces devoirs ; mais on n'est pas touché d'une componction également vive pour avoir manqué indifféremment à une vertu quelle qu'elle soit, & personne ne s'adresse à son Confesseur pour être absous de n'avoir pas fait les actions les plus généreuses, les plus magnanimes & les plus humaines qu'il pouvoit faire. La règle violée par ces omissions n'est pas communément déterminée, ni d'une nature à exposer ceux qui la négligent

à aucun blâme , aucune censure , aucun châtimement positif , quoique ceux qui l'observent méritent des honneurs & des récompenses. Les Casuistes semblent avoir regardé l'exercice de ces vertus comme une espèce d'œuvres de surérogation qu'on ne peut exiger strictement , & dont , par conséquent ils n'avoient pas besoin de traiter.

Ainsi les péchés contre la morale qu'on porte au tribunal des Confesseurs , & qui par-là sont de la compétence des Casuistes , peuvent être réduits principalement à trois classes.

La première , & la plus considérable , renferme ceux qui attaquent les loix de la Justice. Ces règles sont expresses & positives , & leur violation est naturellement suivie du sentiment intérieur qu'on mérite châtimement & de la crainte de le subir de la part de Dieu ou des hommes.

Dans la seconde sont contenues les transgressions des règles de la chasteté. Ces transgressions , dans les cas les plus graves sont réellement contraires aux règles de la Justice , & personne ne s'en rend coupable sans faire à quelqu'autre une injure impardonnable. Dans les cas moins graves , ou lors-

qu'elles se bornent à ne pas observer cette exacte décence qui doit régner dans le commerce des deux sexes, elles ne doivent pas être considérées comme des infractions des règles de la justice; elles attaquent pourtant une règle claire, au moins pour l'un des deux sexes, puisqu'elles tendent à l'ignominie de la personne qui les commet; ce qui fait que dans les âmes bien nées elles sont accompagnées de quelque degré de honte & de repentir.

La troisième comprend les péchés contre la vérité. Quoiqu'ils attaquent souvent la Justice, ils ne lui sont pas toujours contraires, & par conséquent ils ne nous exposent pas toujours à une punition extérieure. Le vice du mensonge ordinaire, quoique de la bassesse la plus misérable, ne fait souvent tort à personne; & dans ce cas il n'y a ni vengeance ni satisfaction à répéter pour ceux qu'il trompe, ni pour d'autres. Il va pourtant toujours contre une règle claire, en ce qu'il tend à couvrir le menteur de confusion. Le grand plaisir de la conversation, & même de la société, vient d'une certaine correspondance d'opinions & de sentimens, d'une certaine

harmonie des esprits , qui , comme autant d'instrumens de musique , se rencontrent & s'accordent ensemble : mais cette harmonie , la plus délicieuse de toutes , ne peut exister sans la communication libre des sentimens & des opinions. C'est pourquoi nous désirons tous de savoir comment les autres sont affectés , de pénétrer dans leur intérieur & d'observer les sentimens & les affections qui s'y trouvent. Celui qui seconde en nous cette passion naturelle , qui nous invite à entrer dans son cœur & qui , pour ainsi dire , nous en ouvre les portes , paroît exercer envers nous une espèce d'hospitalité plus agréable que toute autre. Il n'y a personne d'un caractère ordinaire qui puisse manquer de plaire , s'il a le courage de dire ce qu'il sent comme il le sent & parce qu'il le sent. C'est cette franchise sans réserve qui fait que nous nous amusons du babil même d'un enfant. Quelque foibles & bornées que soient les vues de ceux qui parlent à cœur ouvert , nous nous plaifons à y entrer , nous tâchons autant que nous pouvons de nous mettre à leur portée , & de voir chaque sujet dans le jour où ils semblent l'avoir ap-

perçu. Cette passion de découvrir les vrais sentimens des autres est naturellement si forte , qu'elle dégénère souvent en une curiosité fatigante & impertinente de fouiller dans des secrets qu'on a de bonnes raisons de cacher , & que dans plusieurs occasions il faut autant de prudence , autant de force dans le sentiment de la convenance pour la gouverner & la réduire au point d'être approuvée du spectateur impartial , qu'il en faut pour y amener toutes les autres passions. D'un autre côté il n'est pas moins désagréable de mortifier cette curiosité quand elle se tient dans de justes bornes , & qu'elle ne prétend à rien qu'on doive raisonnablement lui soustraire. Celui qui élude nos questions les plus innocentes , qui ne répond pas à nos demandes les plus simples , qui s'enveloppe ouvertement dans une obscurité impénétrable , semble élever un mur autour de son cœur. Nous courons pour y entrer avec tout l'empressement d'une curiosité sans malice , & nous nous sentons en même-tems repoussés avec la violence & la rudesse la plus choquante. S'il est si désagréable de se cacher , il l'est bien davan-

tage de tenter de nous en imposer , quand le succès de l'imposture ne devroit nous faire aucun mal. Si nous voyons qu'un homme cherche à nous tromper , si les sentimens & les opinions qu'il étale paroissent évidemment n'être pas les siens ; quelque beau & admirable que soit ce qu'il dit , nous n'en pouvons tirer aucune satisfaction ; & s'il ne transpiroit rien de la nature humaine à travers les voiles dont l'affectation & la fausseté sont capables de la couvrir , une marionette seroit pour nous une compagnie aussi amusante qu'une personne qui ne diroit jamais ce qu'elle pense. Il n'y a point d'homme qui trompe , dans les choses même les plus indifférentes , qui ne sente qu'il fait comme une espèce d'injure à ceux auxquels il s'adresse , qui ne rougisse intérieurement & qui n'éprouve une sorte de tressaillement de honte & de confusion à la seule pensée qu'il peut être découvert. Les péchés contre la sincérité se trouvent donc suivis de quelque remords & d'une condamnation de soi-même ; ils appartiennent donc à la science des Casuistes.

Ainsi les principaux sujets de leurs Ouvrages sont les égards que la conf-

science doit avoir pour les règles de la Justice , jusqu'où nous devons respecter la vie & la propriété de notre prochain , les devoirs de la restitution , les loix de la chasteté & de la modestie , & en quoi consiste ce qu'ils appellent dans leur langage les péchés de la concupiscence , les règles de la sincérité , & l'obligation des sermens , des promesses & des contrats de toute espèce.

On peut dire en général des Casuistes qu'ils ont tenté infructueusement de diriger par des règles précises ce dont nous ne pouvons juger que par le tact & le sentiment. Comment est-il possible de déterminer dans chaque cas par des règles le point précis où le sentiment délicat de la Justice commence à devenir un foible & vain scrupule de conscience ? Quand la réserve & la retenue commencent à se changer en dissimulation ? Jusqu'où peut être poussée une agréable ironie , & quand elle dégénère en un mensonge odieux ? quel est le dernier période où une conduite aisée & libre peut être regardée comme décente & gracieuse , & quand elle commence à donner dans une licence étourdie &

Évaporée ? Dans ces sortes de choses ce qui seroit bon pour un cas le seroit à peine pour aucun autre , tant ce qui constitue la convenance & le bonheur de la conduite dépend de la plus petite circonstance de plus ou de moins dans notre situation. Voilà pourquoi les livres des Casuistes ne font pas tout le bien qu'on en pourroit attendre. En supposant même que leurs décisions soient justes , elles sont souvent inutiles à celui qui les consulte dans une occasion , parce que malgré la multitude des cas qu'ils ont recueillis , la variété infiniment plus grande encore des circonstances possibles , fait que ce seroit grand hasard si on en trouvoit un seul exactement parallèle à celui qu'on examine. D'ailleurs le style de la plupart de leurs Ouvrages n'est pas fort propre à réveiller l'attention du Lecteur. Plusieurs même au lieu de nous élever à ce qui est noble & généreux , au lieu de nous inspirer la douceur de l'humanité , ne tendent plutôt qu'à nous apprendre à chicaner avec notre conscience , & leurs vaines subtilités ne servent qu'à autoriser une infinité de raffinemens & d'échappatoires par rapport aux articles les plus

essentiels de notre devoir. Cette frivole exactitude qu'ils ont voulu introduire dans des sujets qui n'en admettent point, les a presque nécessairement jettés dans des erreurs dangereuses, & en même tems a rendu leurs Ouvrages secs & rebutans, hérissés de distinctions abstraites & métaphysiques, & incapables d'exciter dans le cœur aucune de ces émotions qui doivent être le principal fruit des livres de morale.

Les deux parties les plus utiles de la Philosophie morale sont donc l'Éthique & la Jurisprudence; & en les comparant avec la science des Cas il paroît qu'il y avoit généralement plus de bon sens dans les anciens Moralistes qui, en traitant des mêmes sujets, n'affectent point une exactitude vétilleuse, mais s'en tiennent à décrire d'une manière générale quel est le sentiment sur lequel la justice, la modestie & la véracité sont fondées, & quelle est la façon ordinaire d'agir à laquelle nous portent communément ces vertus.

On trouve cependant que divers Philosophes ont tenté quelque chose d'approchant de la Doctrine Casuistique.

Tel est ce qu'on voit dans le troisième livre des Offices de Cicéron , où , comme un Casuiste , il tâche de donner des règles pour notre conduite dans plusieurs passes délicates où le point de la convenance est difficile à déterminer. Il paroît aussi par plusieurs endroits du même Livre , que d'autres Philosophes avoient fait avant lui de pareils essais ; mais ni lui ni eux ne songeoient à nous donner un système complet dans ce genre ; ils vouloient seulement montrer comment il se rencontre des situations dans lesquelles il est douteux si la plus parfaite convenance de conduite exige qu'on observe ou qu'on passe par dessus ce que les règles du devoir nous prescrivent dans les cas ordinaires.

Chaque système de Loix positives peut être regardé comme une tentative plus ou moins imparfaite pour établir un système de Jurisprudence ou pour faire le dénombrement des règles de la Justice. Comme les hommes ne se soumettront jamais aux injustices qu'ils peuvent se faire mutuellement , le Magistrat public est dans la nécessité d'employer le pouvoir de la communauté

pour les obliger à la pratique de cette vertu , sans quoi la société civile deviendrait un théâtre de désordre & de carnage , chacun se vengeant par ses propres mains des injures qu'il s'imagineroit avoir reçues. Pour prévenir la confusion qui suivroit le droit qu'auroit chaque particulier de se venger lui-même , dans tous les gouvernemens qui ont acquis une certaine consistance d'autorité , le Magistrat entreprend de faire justice à tous , & promet d'entendre & de redresser tous les griefs. Il y a de même dans tous les Etats bien gouvernés non-seulement des Juges destinés à terminer tous les différens entre les individus , mais des règles prescrites pour les décisions de ces Juges , & l'esprit de ces règles est en général de s'accorder avec celles de la justice naturelle. Cet accord n'existe pourtant pas dans toutes les occasions. Quelquefois ce qu'on appelle constitution de l'Etat ou l'intérêt du Gouvernement , quelquefois l'intérêt de certaines classe particulières d'hommes qui tyrannisent le gouvernement donnent aux Loix d'un Pays des entorses qui les font diverger de ce que prescrit

la justice naturelle. Dans quelques contrées la grossièreté & la barbarie du peuple ne permet pas aux sentimens de la justice d'atteindre à l'exactitude & à la précision auxquelles ils arrivent naturellement dans des Nations plus civilisées ; leurs loix , comme leurs mœurs , sont rudes & grossières , & font peu de distinctions. Dans d'autres où les mœurs du peuple pourroient fort bien s'accommoder du système de Jurisprudence le plus exact , la mauvaise constitution des Cours de Judicature en rend l'établissement impossible. Il n'est enfin aucun pays où les Loix positives se rencontrent exactement dans tous les cas avec ce que dicteroit le sentiment de la justice naturelle. Ainsi quoique les systèmes des Loix positives méritent d'avoir la plus grande autorité en qualité de registres où sont consignés les sentimens de différens siècles & de différentes Nations , ils ne peuvent être regardés comme des collections complètes des règles de la justice naturelle.

On pouvoit s'attendre que les raisonnemens des Jurisconsultes sur l'imperfection & l'amélioration des Loix

de différens pays auroient donné occasion de rechercher quelles étoient les règles de la justice naturelle indépendamment de toute institution positive ; on pouvoit s'attendre que leurs réflexions là-dessus les meneroit à vouloir former un systême de ce qu'on appelle proprement droit naturel , ou une théorie des principes généraux qui doivent être l'ame & le fondement des Loix de toutes les Nations. Mais quoiqu'elles aient produit quelque chose en ce genre , & que tous les Auteurs qui ont traité systématiquement des Loix d'une contrée particulière aient inséré dans leurs Ouvrages plusieurs observations de cette nature ; on ne s'est avisé que fort tard de songer à un tel systême général , & de traiter de la philosophie des Loix en elle-même & sans aucun rapport aux institutions particulières d'une Nation. Cicéron dans ses Offices & Aristote dans ses Ethiques , traitent de la justice de la même manière générale dont ils traitent des autres vertus. Nous pouvions naturellement compter trouver dans les loix de Cicéron & de Platon quelques essais ten-

dans à l'énumération de ces règles de l'équité naturelle qui doivent tirer leur sanction des Loix positives de chaque Pays. Cependant on n'y voit rien qui ressemble à cela ; leurs loix sont des loix de police & non de justice. Grotius semble avoir été le premier qui ait tenté de donner au monde quelque chose d'approchant d'un système régulier de ces principes qui doivent être l'ame & le fondement des loix de toutes les Nations , & son Traité du Droit de la Guerre & de la Paix est peut-être encore avec tous ses défauts ce que nous avons de plus complet sur cette matière. Je tâcherai de rendre compte dans un autre discours des principes généraux des loix & du gouvernement & des différentes révolutions qu'ils ont éprouvées dans les différens âges & les différens périodes de la société , non-seulement dans ce qui concerne la justice , mais dans ce qui concerne la police , les finances , la guerre & tout ce qui est l'objet des Loix. Je n'entrerai donc à présent dans aucun autre détail sur l'Histoire de la Jurisprudence.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé , *Théorie des Sentimens Moraux*, &c. cet Ouvrage, qui a pour objet de perfectionner la connoissance du cœur humain, m'a paru très-intéressant & digne de l'impression. A Paris, ce 9 Septembre 1772.

LOUVEL.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & fideles Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseillers Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur VALADE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé *Théorie des Sentimens Moraux*, &c. par M. l'Abbé BLAVET, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaire. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date

d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril mil sept cent vingt - cinq , à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très - cher & féal Chevalier , Chancelier Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU , le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayant - causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , chartre normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le sixième jour du mois d'Avril , l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze , & de notre règne le cinquante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 1844 , fol. 228 , conformemens au Règlement de 1723. A Paris , ce 8 Avril 1774. Signé , C. A. JOMBERT pere , Syndic.

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER ,
rue Saint-Jacques.







